INSTITUTS SOLVAY
(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

BULLETIN MENSUEL

ARCHIVES SOCIOLOGIQUES, publiées par E. WAXWEILER.

Contributions nouvelles, nos 252-268.

Chronique mensuelle, par D. WARNOTTE.

Réunions des groupes d'études.

N° 16. — Juin-Octobre 1911

DÉPOSITAIRES :
MISCH et THRON
Bruxelles et Leipzig
MARCEL RIVIÈRE
Paris

Documents divers relatifs à l'organisation de l'Institut.

— *Pour tous renseignements, s'adresser à M. Emile Waxweiler, directeur de l'Institut, Parc Léopold, à Bruxelles.* —

*

Conditions de publication du Bulletin.

Le « Bulletin » de chaque mois paraît au cours du mois suivant. Les « Bulletins » de juin a octobre sont réunis en un seul fascicule, paraissant en novembre.

Abonnements { Belgique : 10 francs.
Étranger : 12 francs.

S'adresser a l'Institut de Sociologie (M. De Leener, chef du Service des publications) Instituts Solvay, Parc Léopold, Bruxelles.

Organisation générale de l'Institut.

(Statuts revisés en février 1910.)

A. — But.

1. L'Institut de Sociologie Solvay constitue un laboratoire de recherches sociologiques.

2. L'Institut organise des recherches déterminées ayant pour objet l'étude scientifique de la sociologie et de ses applications.

L'Institut est également accessible aux personnes désireuses d'y entreprendre des recherches en dehors du cadre de ces études.

3. Une indépendance scientifique absolue est garantie à toutes les personnes participant aux recherches.

B. — Personnel scientifique.

4. Un directeur et des collaborateurs scientifiques sont chargés d'assurer le bon fonctionnement des recherches poursuivies à l'Institut. Le directeur représente le fondateur. Les collaborateurs scientifiques sont désignés par ce dernier ou, à son défaut, par le directeur.

5. Des attachés scientifiques peuvent être appelés à concourir, pour diverses spécialités d'études, aux travaux entrepris à l'Institut.

Au moment où il est fait appel au concours des attachés scientifiques, le directeur fixe les conditions de leur collaboration temporaire.

C. — Organisation des recherches.

6. Avant le 15 novembre de chaque année, le directeur et les collaborateurs scientifiques fixent le programme des objets de recherches pour l'année suivante.

7. Les objets de recherches sont mis à l'étude avec attribution à chacun d'eux d'un prix déterminé. Le cas échéant, une fraction

du prix seulement peut être accordée; des avances peuvent être consenties en vue de recherches justifiées; le prix peut être décerné plusieurs fois pour le même objet. Les mémoires remis en réponse peuvent être publiés par les soins de l'Institut.

8. Les objets de recherches concernant la sociologie sont répartis dans les cinq catégories suivantes :

I. Les phénomènes sociaux dans leurs rapports avec la biologie générale et l'énergétique;
II. Les phénomènes sociaux dans l'éthologie végétale et animale;
III. Les phénomènes sociaux dans la psychologie comparée;
IV. L'organisation sociale;
V. L'évolution sociale.

Les recherches portant sur les applications de la sociologie sont limitées aux questions suivantes :

I. Développement des aptitudes et des capacités productives;
II. Organisation nationale et internationale du travail et de l'industrie en rapport avec les progrès dans la production;
III. Simplification dans le mécanisme des transactions;
IV. Réformes fiscales dans le sens de la taxation des fortunes au moment de leur transmission;
V. Association de la collectivité dans les profits de la production.

9. Le programme des objets de recherches est dressé en partie par le fondateur et le directeur et en partie par les collaborateurs scientifiques d'accord avec eux. Au cours de l'année, le programme peut être complété suivant les nécessités des recherches et les opportunités de collaboration offertes à l'Institut.

10. Les recherches entreprises en vue de répondre aux questions proposées, peuvent être poursuivies soit à l'Institut, soit ailleurs. Les mémoires sont adressés au directeur de l'Institut, qui désigne, pour les juger avec lui, des personnes compétentes prises en partie parmi les collaborateurs scientifiques et en partie en dehors du personnel de l'Institut. Les mémoires peuvent être rédigés en français ou en langues étrangères.

11. Les collaborateurs scientifiques reçoivent un jeton de présence par séance à laquelle ils assistent et une indemnité par mémoire soumis à leur examen. Ils peuvent participer aux recherches figurant au programme annuel.

12. En vue de faciliter les recherches, le directeur veille à constituer à l'Institut des *Archives sociologiques*, par le dépouillement critique des publications reçues, en tant qu'elles présentent un intérêt pour le programme des travaux entrepris. Ce dépouillement est assuré par le personnel scientifique. Chaque analyse acceptée pour les *Archives sociologiques* fait l'objet d'une rémunération.

13. Des groupes d'études peuvent se constituer en vue de poursuivre en commun soit des travaux d'ordre scientifique, soit des études d'application. Un secrétaire est désigné dans chaque groupe. Les groupes d'études se réunissent périodiquement et au moins une fois par mois; les réunions sont accessibles à tous les collaborateurs scientifiques. Les livres nouveaux et les derniers fascicules des périodiques reçus à l'Institut sont mis à la disposition des membres au cours des séances de groupes. Après chaque réunion, le secrétaire transmet un procès-verbal au directeur.

D. — Admissions à l'Institut.

14. Les personnes étrangères au personnel scientifique ne sont admises à l'Institut que pour y entreprendre des recherches ayant un objet déterminé.

15. Les autorisations de fréquentation font l'objet d'un bulletin envoyé sur demande par le directeur. Si les renseignements portés au bulletin sont jugés suffisants, notamment au point de vue de la préparation scientifique, une carte de fréquentation est remise.

16. Si l'état des locaux le permet, il est réservé aux personnes admises, soit un bureau, soit une salle de travail.

17. L'autorisation de fréquentation est valable pour le délai indiqué sur la carte.

A l'expiration de ce délai, l'autorisation peut être renouvelée.

E. — Services divers.

18. L'Institut comprend des services d'*administration*, de *documentation*, de *publication* et d'*éducation*.

19. Le directeur de l'Institut est chargé d'assurer la bonne marche et la coordination des divers services. Il a dans ses attributions particulières les services d'administration et d'éducation. Deux chefs de service sont chargés des services de documentation et de publication. Le personnel administratif comprend en outre un secrétaire.

20. Le *service d'administration* comprend la correspondance générale, les autorisations de fréquentation, les relations extérieures et la gestion financière.

21. Le *service de documentation* comprend :

a) Une bibliothèque et des collections de documents scientifiques;

b) Un office international d'information pour les sciences sociales, portant la dénomination d'*Intermédiaire sociologique* et ayant pour objet d'établir entre les personnalités, les sociétés, les institutions, des relations de documentation et d'aide scientifique mutuelle. Les répertoires bibliographiques de cet office sont à la disposition des personnes admises à l'Institut.

22. Le *service de publication* comprend tout ce qui con-

cerne les publications entreprises par l'Institut, à savoir :

a) Un *Bulletin* périodique, renfermant les renseignements relatifs à l'activité de l'Institut, ainsi que le texte des notes destinées aux *Archives sociologiques*;

b) Une série de *Notes et Mémoires*, formée de fascicules in-4° sans périodicité régulière, consacrés à des travaux d'ordre sociologique ;

c) Une série d'*Études sociales*, formée de volumes in-8° consacrés aux applications des sciences sociales en général;

d) Une série d'*Actualités sociales*, formée de volumes in-16° consacrés à la vulgarisation des questions courantes au point de vue de l'accroissement de la productivité des individus et des groupes.

23. Les travaux publiés n'engagent que leurs auteurs.

24. Les publications dans les trois séries des *Notes et Mémoires*, *Études sociales* et *Actualités sociales* comprennent, d'une part les travaux sur les objets de recherches mis à l'étude au sujet desquels le jury aurait émis un avis favorable quant à la publication, — d'autre part des travaux présentés à l'Institut et se rattachant à son programme général. Ces derniers travaux sont publiés dans la mesure ou le permettent les ressources de l'Institut et ses accords avec les éditeurs. Le directeur désigne pour les juger avec lui deux personnes compétentes, prises autant que possible parmi les collaborateurs scientifiques. Les travaux personnels présentés par ces derniers ne sont pas soumis à cette formalité.

25 Les manuscrits non acceptés sont restitués. Le directeur désigne, d'accord avec l'auteur, la série dans laquelle la publication sera faite. Sauf cas de force majeure, il fixe l'époque de la publication, suivant les nécessités d'édition des diverses séries. L'auteur signe, au moment où la publication est décidée, un accord stipulant les conditions dans lesquelles elle se fera. L'Institut assure à l'auteur une participation dans le bénéfice éventuel de la vente. Par le fait de la remise d'un travail aux fins de publication, l'Institut acquiert la pleine propriété du manuscrit, tant au point de vue des traductions que des rééditions.

26. Le *service d'éducation* a pour objet de répandre dans le public des notions concernant la sociologie en général et ses applications.

27. Dans ce but, l'Institut organise des réunions collectives réservées aux personnes participant à ses travaux, — des visites des galeries de collections et des conférences auxquelles sont invitées les institutions d'enseignement et les œuvres d'éducation populaire, — des congrès périodiques nationaux et internationaux, etc. Il veille en outre à saisir toutes les circonstances opportunes pour faire pénétrer le point de vue scientifique dans les divers domaines des sciences sociales appliquées.

Notice

sur

l'Intermédiaire sociologique

Office international de documentation et d'information pour les sciences sociales.

En vue de satisfaire à un vœu fréquemment émis [1] et conformément à un plan auquel s'est notamment intéressée l'Académie royale des sciences de Berlin, M. Ernest Solvay a assuré à l'Institut de Sociologie qu'il a créé à Bruxelles, le fonctionnement d'un Office international de documentation et d'information pour les sciences sociales.

Cet office, qui porte la dénomination d'*Intermédiaire sociologique*, a pour objet d'établir des rapports entre les personnalités, les sociétés, les institutions, en leur permettant de coopérer à une œuvre commune de documentation et d'aide scientifique mutuelle. Il aide à combattre les dangers grandissants de la spécialisation exagérée, en facilitant par tous les moyens la coordination des recherches. Dans aucun autre domaine cette coordination n'apparaît plus désirable qu'en sociologie, où les investigations se poursuivent dans des directions différentes, sans qu'aucun contact existe ni entre les diverses sciences sociales particulières, ni entre celles-ci et les sciences générales de la vie.

L'*Intermédiaire sociologique* contribue à épargner aux savants des pertes de temps parfois considérables, en permettant d'aller immédiatement à la source la plus sûre, sans compromettre aucun intérêt au point de vue du caractère personnel de la production scientifique ou de la propriété des travaux entrepris ; en même temps, par la connaissance plus approfondie de tous les éléments du monde savant, ceux qui travaillent dans un domaine déterminé peuvent savoir s'ils sont ou ne sont pas seuls à l'explorer; il leur devient possible d'éviter les doubles emplois, les doubles recherches, les études insuffisamment documentées.

* * *

Pour réaliser ce programme, l'Institut de Sociologie Solvay met à la disposition de tous l'abondante documentation qu'il a réunie,

---

(1) Voir surtout Walter Pollack, *Denkschrift betreffend die Gründung eines Internationalen Verbandes zur Unterstützung der gelehrten Arbeit.* — *Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie,* I, 3, April 1908.

les relations qu'il a établies avec de très nombreuses personnes et institutions, ainsi que l'expérience qu'il a pu acquérir dans divers ordres de travaux.

L'*Intermédiaire sociologique* a constitué notamment le répertoire des travailleurs des diverses spécialités et celui des instituts, sociétés ou groupements de recherches; il se tient au courant de la nature et de l'avancement des études; il recueille et communique les desiderata; il prépare des bibliographies sur certaines questions.

Toutefois, il ne joue pas principalement le rôle de centre de documentation; lorsqu'une demande lui est adressée, il fournit, si on le désire, une bibliographie aussi complète que possible. Mais sa mission est surtout de communiquer les noms des personnes faisant autorité pour la question proposée et de nouer avec elles des relations que la seule initiative des intéressés aurait pu difficilement établir.

A l'égard des instituts, laboratoires, séminaires, l'*Intermédiaire sociologique* cherchera à organiser entre eux l'échange des publications, des résultats de recherches, voire des travailleurs ou des élèves. Si ses ressources s'augmentaient, des subsides pourraient être accordés à certaines institutions à l'effet d'indemniser un membre de leur personnel pour la besogne spéciale que ces relations réciproques imposeraient.

* * *

L'activité de l'*Intermédiaire sociologique* s'étend aux branches suivantes des connaissances humaines, en tant qu'elles peuvent apporter leurs contributions à l'investigation des phénomènes sociaux :

Énergétique, biologie générale, physiologie, psychologie, anthropologie.

Histoire, géographie, ethnographie, démographie, hygiène, statistique.

Histoire des religions, de l'art, du langage, des littératures, des sciences, de la technologie.

Économie politique, droit.

Morale, philosophie.

Dans le domaine ainsi délimité, les informations fournies peuvent notamment se rapporter aux objets énumérés ci-après à titre d'exemples :

1° Renseignements bibliographiques;

2° Indication des personnes qui ont dans leur spécialité, un ordre de recherches scientifiques déterminé;

3° Indication des sociétés et institutions fondées dans un but déterminé;

4° État de la législation sur un point déterminé ;
5° Travaux des congrès et conférences, vœux émis ;
6° Travaux projetés ou en cours d'exécution ;
7° Voyages, explorations ;
8° Renseignements biographiques.

D'après l'expérience acquise, il importe de faire remarquer que chaque bibliographie constitue une sorte de travail original, nécessitant, le cas échéant, le concours de spécialistes; car les recherches ne se font pas par la simple réunion de fiches dont le titre paraitraît offrir quelque rapport avec le sujet proposé. Les travaux essentiels sont consultés d'abord et servent à tracer les grandes lignes de ces recherches. On y dépouille les indications bibliographiques. On passe ensuite aux ouvrages où il y a chance de trouver d'autres indications utiles. Lorsque les ouvrages et les articles essentiels ont été ainsi parcourus, les recherches bibliographiques sont orientées dans les différentes directions découvertes. Toutes les indications réunies sont centralisées et vérifiées. Il en est dressé un petit répertoire sur fiches *ad hoc*, en double exemplaire. Un des exemplaires est envoyé à l'intéressé. L'autre est placé dans une enveloppe spéciale, munie de la date de la rédaction et du nom du correspondant. Si plus tard de nouveaux renseignements sont demandés dans le même ordre d'idées, il suffit de mettre le répertoire à jour.

Lorsque les données bibliographiques sont insuffisantes ou que le sujet est très spécial, il est fait appel au concours des savants qui paraissent particulièrement à même de fournir une aide utile. Ce mode d'information est nouveau et constitue la caractéristique de l'*Intermédiaire sociologique*. En vue de l'établir sur des bases solides, le service de l'*Intermédiaire* a réuni une série de publications destinées à faciliter sa tâche sous ce rapport, telles que *Who is who*, *Who is who in America*, *The catholic Who is who*, *The literary Yearbook*, *American men of science*, *Deutscher Literatur-Kalender*, etc. En outre, il a commencé à établir un répertoire original composé d'indications biographiques communiquées directement par les intéressés eux-mêmes. Cette documentation devait en même temps lui permettre d'atteindre le but que s'est proposé l'*Intermédiaire sociologique* et qui a été défini ci-dessus, savoir de mettre en rapport ceux qui travaillent dans un même domaine.

La combinaison des données biographiques et bibliographiques, qui permet de suivre la carrière d'un savant et de dégager sa spécialité, assure au service d'information le moyen de trouver celui qui est le mieux à même de donner les renseignements désirés.

Les demandes de renseignements peuvent être adressées en fran-

çais, néerlandais, allemand, anglais, italien, espagnol, portugais, roumain, russe, danois, suédois, norvégien.

Le service d'information est gratuit.

Les demandes d'adhésion font l'objet d'un Bulletin, qui est soumis à une Commission composée du directeur de l'Institut, d'un collaborateur scientifique et du chef du service de la documentation. Lorsque la demande d'adhésion est agréée, il en est donné avis au correspondant dont le nom est aussitôt porté dans les répertoires.

L'adhésion entraîne naturellement pour la personne qui la donne, l'obligation morale de répondre, dans la mesure de ses moyens, aux demandes d'information qui lui seraient adressées ultérieurement. Par la force même des choses, cette obligation ne peut avoir aucune sanction. Chacun reste libre de garder pour soi les choses qu'il connaît et qu'il considère comme assez importantes pour constituer une propriété intellectuelle ou qu'il croit devoir taire dans l'intérêt de ses propres recherches.

Le premier rapport sur le fonctionnement de l'*Intermédiaire sociologique* a été publié dans le *Bulletin mensuel* de l'Institut (n° 12). Il est à la disposition des personnes qui en font la demande.

Les correspondances doivent être adressées comme suit :

INSTITUT DE SOCIOLOGIE SOLVAY,
(M. Warnotte, chef du service de la Documentation),
Parc Léopold,
BRUXELLES (Belgique).

Concours organisés par M. E. Solvay.

M. ERNEST SOLVAY A OUVERT DEUX CONCOURS, PORTANT L'UN SUR DOUZE QUESTIONS DE POLITIQUE SOCIALE, L'AUTRE SUR DIX QUESTIONS DE PHYSICO-CHIMIE BIOLOGIQUE. DEUX SOMMES DE 50,000 FRANCS CHACUNE SONT CONSACRÉES A RÉCOMPENSER LES TRAVAUX QUI AURONT TRAIT A CES QUESTIONS, ET QUI SERONT ENVOYÉS AUX INSTITUTS SOLVAY AVANT LE 1er JANVIER 1914.

On peut obtenir des renseignements sur ces deux concours en s'adressant pour le premier à la Direction de l'Institut de Sociologie Solvay, Parc Léopold, à Bruxelles, et pour le second à la Direction de l'Institut de Physiologie Solvay (même adresse).

Objets de recherches proposés par l'Institut.

Le premier programme des objets de recherches sera publié dans un prochain *Bulletin*.

**

Travaux publiés par l'Institut

— En vente chez **Misch** et **Thron**, libraires-éditeurs —
126, rue Royale, Bruxelles et 10, Hospitalstrasse, Leipzig.
Dépôt exclusif pour la France : Marcel Rivière 51, rue Jacob, Paris.

I. — Notes et mémoires :

1. — **Notes sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique,** par E. Solvay, 26 pages, 2 francs.
2. — **Esquisse d'une sociologie,** par E. Waxweiler, 306 pages, 12 francs.
3. — **Les origines naturelles de la propriété : Essai de Sociologie comparée,** par R. Petrucci, xv-246 pages, 12 francs.
4. — **Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif : Notes critiques,** par L. Wodon, 37 pages, fr. 2.50.
5. — **L'Aryen et l'anthroposociologie : Etude critique**, par le Dr E Houzé, 117 pages, 6 francs.
6. — **Mesure des capacités intellectuelle et énergétique,** par Ch. Henry, avec une remarque additionnelle (Sur l'interprétation sociologique de la distribution des salaires), par E. Waxweiler, 75 pages (*Epuisé*).
7. — **Origine polyphylétique, homotypie et non-comparabilité des sociétés animales,** par R. Petrucci, viij-126 pages, 5 francs.
8. — **Der Güterverkehr in der Urgesellschaft**, von F. Somló, 186 pages, 7 fr.
9. — **Recherches sur le travail humain dans l'industrie.** — I. *Enquête sur le régime alimentaire de 1,065 ouvriers belges,* par A. Slosse et E. Waxweiler. vi-260 pages, 15 francs.
11. — **Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux**, par E. Mahaim. xv-259 pages, 20 francs.

II. — Etudes sociales :

1. — **Les Syndicats industriels en Belgique**, par G. De Leener, 2e édition, xxxij-348 pages (*Epuisé*).
2. — **L'Esprit du gouvernement démocratique**, par A. Prins, ix-294 pages, fr. 7.50.
3. — **Les Concessions et les Régies communales en Belgique,** par E Brees. xxviij-566 pages (*Epuisé*).
4. — **Impôts directs et indirects sur le revenu.** La contribution personnelle en Belgique, l'Einkommensteuer en Prusse, l'Income-tax en Angleterre, par J. Ingenbleek, viij-518 pages, fr. 12.50.
5. — **L'Organisation syndicale des chefs d'industrie.** Etude sur les syndicats industriels en Belgique, par G. De Leener, 2 vol., xx-395 et xxi-580 pages, 20 francs.
6. — **La politique régulatrice des changes, par** M. Ansiaux. 259 pages, fr. 7.50.
7. — **L'évolution industrielle de la Belgique**, par St Levinski. xiii-444 pages, 10 francs.

III. — Actualités sociales :

1. — **Principes d'orientation sociale,** résumé des études de M. Ernest Solvay sur le Productivisme et le Comptabilisme, 2e édition, vij-92 pages, fr. 1.50.
2. — **Que faut-il faire de nos industries à domicile?** par M. Ansiaux, vij-130 pages (*Epuisé*).
3. — **Le charbon dans le nord de la Belgique.** Le point de vue technique (G. De Leener). Le point de vue juridique (L. Wodon). Le point de vue économique et social (E. Waxweiler), vij-217 pages, fr. 2.50 (*Epuisé*).
4. — **Le procès du libre-échange en Angleterre,** par D. Crick, vii-297 pages, fr. 2.50.
5. — **Entraînement et fatigue au point de vue militaire,** par J. Ioteyko, ix-100 pages, fr. 1.50.
6. — **L'augmentation du rendement de la machine humaine,** par le Dr L. Querton, vij-215 pages, fr. 2.50.
7. — **Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical,** par le même, vij-145 pages, 2 francs.
8. — **Les sociétés anonymes: abus et remèdes,** par T. Theate, xix-225 pages, fr. 2.50.
9. — **La lutte contre la dégénérescence en Angleterre,** par les Drs M. Boulenger et N. Ensch, vij-97 pages, fr. 2.50.
10. — **Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail,** par L.-G. Fromont, xx-120 pages, 3 francs.
11. — **Ce qui manque au commerce belge d'exportation,** par G. De Leener, vij-294 pages, fr. 2.50.
12. — **Ce que l'armée peut être pour la nation,** par A. Fastrez, xiij-294 pages, fr. 2.50.
13. — **Pourquoi mangeons-nous?** Principes fondamentaux de l'alimentation, par A. Slosse, 2e édition, xij-188 pages, fr. 2.50.

13*a*. — **Waaròm eten wij?** Grondbeginselen der voedingsleer, door A. Slosse, xij-151 pages, 2 francs.

14. — **La personnification civile des associations.** Avant-propos, A. Prins. L'Allemagne, R. Marcq. L'Angleterre, M. Vauthier. La France et l'Italie, P. Errera, xij-189 pages, 2 francs.
15. — **La défense sociale et les transformations du droit pénal,** par Ad. Prins, 170 pages, 2 francs.
16. — **Le commerce au Katanga : Influences belges et étrangères,** par G. De Leener, xvii-143 pages, 72 gravures hors texte et une carte en couleurs, 3 fr. 50.

Travaux du groupe d'études coloniales.

1. — **De la formation des fonctionnaires coloniaux.**
2. — **Le régime des terres au Congo.**
3. — **Le Katanga.**
4. — **La femme blanche au Congo.**
5. — **Vers la suppression complète de l'esclavage au Congo belge.**
6. — **La réorganisation de la justice répressive au Congo belge.**
7. — **L'amélioration et le développement des cultures vivrières et industrielles ainsi que de l'élevage du gros et du petit bétail au Congo.**

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Recherches sur le travail humain dans l'industrie. — II. *Enquête sur la sélection des aptitudes au travail mécanique,* par E. Waxweiler, avec la collaboration de G. De Leener. (Fasc. 10 des *Notes et Mémoires*.)

INSTITUTS SOLVAY
(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

• •

INSTITUT
DE SOCIOLOGIE

• •

BULLETIN MENSUEL

ARCHIVES SOCIOLOGIQUES, publiées par E. WAXWEILER.

Contributions nouvelles, nos 252-268.

Chronique mensuelle, par D. WARNOTTE.

Réunions des groupes d'études.

N° 16. — Juin-Octobre 1911

DÉPOSITAIRES :
MISCH et THRON
Bruxelles et Leipzig
:
MARCEL RIVIÈRE
Paris.

SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI

Table des Matières.

Juin-Octobre 1911.

Contributions nouvelles aux " Archives Sociologiques " de l'Institut :

Contributions nouvelles
aux
Archives Sociologiques

publiées par Emile Waxweiler

Les contributions aux Archives sociologiques *de l'Institut ne sont ni des comptes rendus bibliographiques, ni des analyses critiques. Le programme général en a été exposé dans le* Bulletin *n° 1.*

Les contributions aux Archives sociologiques *sont réparties entre les rubriques suivantes :*

Introduction à la Sociologie humaine.

I. Énergétique et biologie générale dans leurs rapports avec la sociologie.

II. Éthologie des rapports inter-individuels chez les êtres vivants autres que les hommes.

III. Physiologie et psychologie humaines et comparées dans leurs rapports avec la sociologie.

Sociologie humaine.

I. L'accommodation sociale.

II. L'organisation sociale.

III. Doctrine et méthode.

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. — ÉNERGÉTIQUE ET BIOLOGIE GÉNÉRALE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIOLOGIE.

Quelques facteurs de l'habitude.

A propos de :

A. A. SCHAEFFER, *Habit formation in frogs.* (*Journal of animal behavior*, vol. I, n° 5, pp. 309-335.)

La psychologie comparée a, depuis quelques années, profondément modifié les idées concernant les phénomènes étiquetés jadis sous le nom d'instincts. Dans ce domaine, le finalisme et l'anthropomorphisme trop ingénieux ont vécu tous leurs beaux jours, et s'il existe encore des savants pour considérer les instincts à la façon dont BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, le naïf Pangloss, considérait toute la nature, ce n'est plus que comme des représentants d'un âge définitivement clos.

Aujourd'hui, on poursuit l'étude des variations des instincts et on cherche même à se rendre compte expérimentalement des facteurs déterminant leur genèse; c'est à ce genre d'étude que se rattache le travail qui nous occupe.

On pourrait difficilement choisir un domaine où les anciens instincts pouvaient s'imposer plus impérieusement que le domaine des réactions de nutrition, du comportement vis-à-vis des matières alimentaires. Même sur ce terrain, il n'a pas été difficile de démontrer que l'instinct n'était que le résultat de l'éducation spontanée, des expériences protoplasmiques, c'est-à-dire que l'instinct était en grande partie acquis.

Les expériences de SCHAEFFER sur la formation des habi-

tudes chez les grenouilles mettent en évidence certaines particularités du déterminisme physiologique de ces phénomènes qui valent qu'on s'y arrête.

Ces phénomènes, en effet, se constatent à tous les degrés de l'organisation animale. Il doit, par conséquent, se rencontrer un substratum physico-chimique commun à tous les organismes vivants.

Les grenouilles des expériences de SCHAEFFER furent, au préalable, tenues en observation constante en ce qui concerne leur réaction d'alimentation, pendant quatre semaines. Sans entrer dans des détails de technique qui seraient fastidieux ici, nous dirons brièvement que l'auteur pratiqua deux sortes d'expériences. Dans une première investigation, il se borna à soumettre les grenouilles à des conditions absolument semblables à celles qui se rencontrent tous les jours dans la vie de ces batraciens en liberté. C'est, à notre avis, la série d'observations la plus intéressante. Il s'agissait de développer chez les animaux l'habitude de se désintéresser d'une nourriture désagréable.

Dans une seconde catégorie d'expériences, des aliments dont les animaux sont très friands (point qu'on établissait au préalable pour chaque animal en particulier) étaient modifiés au moyen d'altérants chimiques ou électriques, de manière à les rendre désagréables. On cherchait à transformer le tropisme visuel positif qui servait de point de départ à l'habitude en un tropisme visuel négatif.

Dans les expériences du premier groupe, on introduit à portée de quatre grenouilles d'espèce déterminée, des chenilles poilues vivantes. Aussitôt chacune des grenouilles réagit.

Le numéro 1 tente sept fois de dévorer une des chenilles, mais la rejette chaque fois. Puis elle cesse complètement de réagir vis-à-vis des chenilles poilues.

Le numéro 2 ne fait que deux essais, rejette chaque fois la chenille, puis cesse de réagir pendant un moment; après cela, elle saute à l'eau. Un peu plus tard, une des chenilles vient ramper sur le bord du bassin, la grenouille s'approche assez près d'elle, la considère pendant quelques secondes, puis retourne à la place qu'elle vient de quitter sans plus réagir

dans la suite aux chenilles, bien que celles-ci lui offrissent de multiples occasions de le faire.

Après trois essais suivis de trois rejets, le numéro 3 cessait de réagir aux chenilles.

Le lendemain, la nouvelle habitude est encore conservée, et la coloration artificielle des chenilles n'y change rien.

Cependant, une chenille, qui s'est suspendue au bout d'un fil et roulée en boule au lieu de ramper, est aussitôt happée par une des grenouilles qui, après avoir tenté en vain de détacher cette proie de sa langue et de la rejeter, l'avale avec difficulté.

Le numéro 3 remis en présence de chenilles rampantes, quatre jours après la première acquisition de l'habitude de ne pas réagir à cette sorte de proie, happa la chenille, mais la rejeta aussitôt et il fut impossible dans la suite de la décider à prendre des chenilles poilues.

Le numéro 4 avait avalé une chenille velue avec beaucoup de difficulté, mais sans effort visible pour la rejeter. Cette unique expérience suffit pour que deux jours après cet animal se montrât totalement indifférent.

On suspend alors les expériences pendant huit jours. Après avoir privé les grenouilles de nourriture pendant quarante-huit heures, on les remet en présence de chenilles semblables à celles que les grenouilles ont appris à éviter huit jours avant.

Chaque grenouille se précipite sur la chenille, la prend, puis la rejette.

Quelques heures après, l'expérience est renouvelée.

Le numéro 1 s'approche de la chenille, étend lentement la tête vers celle-ci, puis un peu plus encore, pousse la langue très lentement (allant simplement toucher la chenille), enfin la retire en la secouant.

Les numéros 3 et 4 ne firent plus aucune attention aux chenilles.

Le numéro 2 réagit encore, mais, après avoir considéré la chenille, elle s'en désintéressa ; un peu plus tard, la chenille étant tombée roulée en boule dans le bassin, la grenouille ne s'intéressa à elle que pendant quelques secondes.

Deux jours plus tard, après avoir encore une fois affamé les grenouilles, l'expérience est reprise.

Les numéros 1 et 2 ne s'emparent pas de la chenille.

Les numéros 3 et 4 tentent encore de la happer.

Ces observations démontrent que l'habitude de se désintéresser des chenilles velues avait été si bien formée qu'elle résistait chez deux des animaux en expérience, à l'épreuve de la faim.

Les expériences de la seconde série peuvent se résumer brièvement comme suit. Un très petit nombre d'épreuves, soit sur des aliments traités chimiquement, soit sur la grenouille, en produisant une décharge électrique, provoquent une inhibition très intense et très durable de l'instinct d'absorption vis-à-vis de la proie ainsi traitée, même vis-à-vis de cette proie à l'état normal, et même parfois vis-à-vis de toutes autres nourritures.

Comme conclusion, Schaeffer expose que ses expériences illustrent la formation d'une habitude dans au moins cinq cas différents.

L'habitude d'éviter certaines nourritures fut acquise de deux façons : tantôt l'objet désagréable était pris dans la bouche et ensuite rejeté, tantôt il était avalé sans effort visible pour le rejeter. Il en résulte que l'expression de la perception désagréable n'est pas nécessaire à la formation de l'habitude; l'essai seul suffit, mais il est possible que la collaboration des deux, sensation et réaction musculaire, soit plus efficace.

Ce qui est le plus remarquable dans ces résultats de Schaeffer, c'est la rapidité avec laquelle l'habitude est acquise. Ceux qui ont connaissance des travaux classiques de Yerkes sur le même sujet, en seront particulièrement étonnés.

C'est que les techniques expérimentales des deux observateurs ne s'adressaient pas aux mêmes appareils nerveux.

Yerkes plaçait par exemple les grenouilles dans une boîte percée d'une ouverture de $0^{m}15 \times 0^{m}10$, dont la partie inférieure était occupée par une vitre ne laissant libre qu'un espace de $0^{m}05 \times 0^{m}10$ à la partie supérieure de l'ouverture.

Les grenouilles placées dans la boîte s'efforçaient de sauter à travers l'ouverture lumineuse, mais elles ne soupçonnaient pas, malgré vingt ou trente expériences, qu'il y avait une vitre à éviter à la partie inférieure du trou. D'autres expériences, dans un labyrinthe très simple, démontreraient que quatre-vingts à cent essais seraient nécessaires pour parfaire l'habitude d'y trouver la sortie.

Les différences considérables constatées au cours des expériences de Yerkes et de celles de Schaeffer proviennent de ce que les stimulations en jeu dans ces expériences sont plus ou moins fréquentes dans la vie normale de l'animal. Si l'on s'adresse à des organes de sensibilité dont les stimuli sont fréquents, variés, importants pour la conservation de la vie de l'animal, l'habitude sera rapidement prise, non point parce qu'ils sont importants, mais parce que seuls les individus qui ont pu élever les capacités de leurs organes nerveux à la hauteur de ces fonctions ont pu vivre, se reproduire et intervenir dans la fixation des caractères héréditaires de la race.

La promptitude de l'adaptation est un gage de sécurité. Il est évident que cette promptitude ne saurait s'imposer dans un appareil que des stimulations trop rares ont laissé dans un état de développement imparfait. Pour en revenir aux grenouilles de Yerkes et de Schaeffer, il est manifeste qu'elles ont, depuis toujours, beaucoup plus d'occasions de tâter des nourritures multiples que de sortir d'une boîte vitrée ou d'un labyrinthe même simple.

C'est là une constatation de principe qui doit être d'un grand poids dans toutes les études relatives à la rapidité de formation de l'habitude. Deux facteurs également importants sont donc à retenir : d'une part, le degré de perfection des connections nerveuses mises en œuvre dans les actes par lesquels s'établit l'habitude; d'autre part, la fréquence et la multiplicité des conditions extérieures influençant ce mécanisme *dans la vie normale de l'individu.* Il y a des instincts plus plastiques les uns que les autres.

L'utilité pratique, vitale de l'instinct, est secondaire; ce

n'est pas l'instinct le plus nécessaire qui se développe le plus vite, ou se montre le plus adaptable.

Comme le fait bien remarquer SCHAEFFER, une grenouille peut vivre des semaines sans exercer son instinct d'absorption. Il est douteux qu'elle puisse aussi longtemps se passer des services de son *homing or safety instinct* (instinct de gîte ou de sécurité) qui lui permet d'échapper à ses ennemis. Or, il est démontré par les expériences de YERKES et de SCHAEFFER que ce *safety instinct* se plie beaucoup moins vite que le premier à l'acquisition des habitudes utiles.

D'ailleurs, il faut remarquer encore que l'intensité du stimulant joue un rôle important, aboutit même à un négativisme excessif étendu à des objets qui ne sont nullement en cause. Tout le circuit associatif est inhibé pour plus ou moins longtemps.

Une objection vient tout naturellement à l'esprit. Somme toute, dans les expériences de SCHAEFFER il s'agit surtout de transformer une habitude impulsive en une habitude inhibitive, tandis que dans les expériences de YERKES il s'agit de modifier des réactions habituelles, non seulement de les inhiber, mais d'en prendre de nouvelles, actives; il y a là une différence qui pourrait bien ne pas être sans influence sur la rapidité d'acquisition de réactions nouvelles.

Mais jusqu'à présent, rien ne démontre que cette idée est justifiée.

On pourrait aussi regretter que la durée de persistance des habitudes nouvelles n'ait pas été déterminée par SCHAEFFER. C'est un aspect capital du problème.

G. BOUCHE.

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

II. — ÉTHOLOGIE DES RAPPORTS INTER-INDIVIDUELS CHEZ LES ÊTRES VIVANTS AUTRES QUE LES HOMMES.

L'influence sociale favorise-t-elle l'éducation des poussins ?

A propos de :

F. S. Breed, *The Development of certain instincts and habits in Chicks*. (*Behavior Monographs*, vol. I, nº 1, 1911.)

Breed, Frédéric Stephen. Né en 1876. Fit ses études à l'Université Harvard. Docteur en philosophie. Professeur adjoint de psychologie pédagogique à l'Université du Michigan (1910).

Bien que la poule domestique ne soit pas, à proprement parler, un animal social, elle n'en présente pas moins des mœurs familiales accentuées, assurément favorisées par les conditions artificielles où elle est placée du fait de l'homme, qui réduit généralement beaucoup le nombre des mâles. Aussi les poules constituent-elles habituellement des associations familiales polygames, un nombre variable de femelles vivant avec un même coq. Ce coq est le maître du groupe, qu'il conduit dans ses pérégrinations ; on constate que le coq a pour ses poules des attentions semblables à celles de la couveuse pour ses poussins : il gratte le sol au milieu d'elles et pour elles, les appelant quand il a trouvé un bon morceau ; il les prévient des dangers et se fait leur défenseur, etc. La mère poule fait toutefois quelque chose de plus pour ses petits : elle fait leur éducation, elle leur apprend à manger et à boire, et leur prodigue les exemples. Si utiles que soient ces exemples, ils ne sont pourtant pas indispensables, car,

privés de mère et placés dans des éleveuses artificielles, les poussins prospèrent parfaitement, au moins aussi bien que dans les conditions normales. Les poussins ayant grandi dans une éleveuse présentent, au cours de leur adolescence, des allures particulières, plus indépendantes que les sujets élevés par une poule, allures qui se régularisent sans doute une fois qu'ils ont pris contact avec les adultes des années antérieures, dont ils ne tardent pas à suivre les exemples.

F. S. Breed vient de publier les résultats de ses recherches, très sagaces, sur ce qu'il appelle le développement de certains instincts et habitudes chez les poussins. Il est à peine besoin de remarquer qu'il entend ici par instinct l'action instinctive, et non l'impulsion à cette action, l'instigation innée, qui est le véritable instinct. L'action instinctive, réponse dictée par l'instinct à un stimulus déterminé, a besoin de s'apprendre, et se perfectionne par l'exercice. C'est à l'étude de ce perfectionnement que s'est livré l'auteur américain, et ses investigations ont particulièrement porté sur l' « instinct de becqueter » (*pecking*), c'est-à-dire l'action instinctive de saisir, d'un coup de bec rapide et précis, une particule alimentaire et de l'avaler, ce qui ne peut être rendu qu'à peu près par le mot picorer. (Je traduirai donc *pecking* par « le picorer », comme on dit le boire et le manger.) Breed s'est posé la question de savoir jusqu'à quel point l'influence sociale — l'exemple — peut accroître la précision du picorer.

Dans une revue rapide des publications antérieures sur la question, Breed relève qu'il est acquis que le picorer des poussins nouveau-nés est d'emblée d'une précision remarquable et que cette précision est congénitale ; mais que cette précision, pour considérable qu'elle soit, n'est pourtant pas aussi absolue qu'on l'a primitivement supposé. Aussi est-elle susceptible de perfectionnement et c'est ce perfectionnement qu'il s'agit d'étudier.

Breed a porté son attention sur les gestes du poussin aux tout premiers moments après son éclosion et il note que, parmi les mouvements instinctifs qu'exécute le nouveau-né, il en est beaucoup qui ne sont que la répétition de ceux qu'il a dû faire pour rompre sa coquille — les seuls d'ailleurs qu'il

pût faire alors qu'il était emprisonné. Mais Breed ne paraît pas s'être posé la question de savoir si les poussins savent d'emblée se tenir debout, ce qui, en présence de la coordination compliquée des efforts à exécuter à cette fin paraît pourtant difficile à admettre. J'ai vu, comme tout le monde, des poussins sortir de l'œuf, et se mettre à courir avant même d'être entièrement libérés, mais est-ce réellement sans quelques essais, en d'autres termes sans un apprentissage, extrêmement rapide assurément? Je ne saurais le dire, mais j'ai peine à croire que l'usage du sens de l'équilibre, que comporte la mise sur pied du poussin, puisse être acquis sans exercice, celui-ci pouvant d'ailleurs être fort court. Les veaux, à peine venus au monde, cherchent généralement aussitôt à se mettre debout, et y parviennent rapidement, non sans tomber, trébucher ou tituber plus ou moins, bien plus, assurément par manque d'habitude, par inaptitude à l'équilibre, que par manque de force. Toujours est-il qu'ils arrivent presque instantanément à surmonter les très grandes difficultés de la station. Ces difficultés, le poussin et une foule d'autres animaux nouveau-nés les surmontent d'instinct et très rapidement, tandis qu'il faut à l'enfant humain de longs mois pour les vaincre.

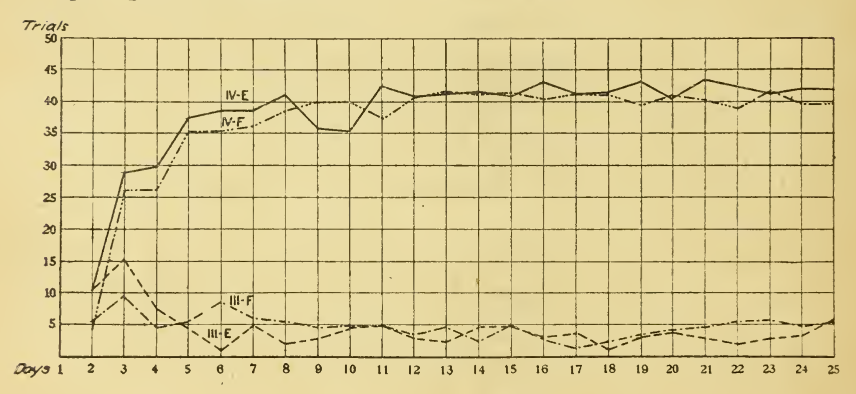
Si la marche est innée ou peu s'en faut chez le poussin et s'exerce sans intervention de l'exemple, le vol ne résulte, chez la poule, que d'un long apprentissage, dans lequel l'exemple joue assurément un rôle. Mais Breed ne s'est naturellement pas occupé de cette question, pour laquelle le poussin est un sujet défavorable.

Dès leur éclosion, les poussins jouissent d'une vue remarquablement précise, en ce qui concerne tout au moins la situation et la distance des objets. Ils portent, avec une sûreté extrême, le bec aux objets qui ont frappé leur vue, mais jamais vers des objets hors d'atteinte, contrairement aux enfants qui veulent saisir la lune. Breed admet que, dans la plupart des cas, c'est le hasard qui met pour la première fois leur bec en contact avec de l'eau, et ils apprennent à boire, tandis que d'autres fois, ils seraient initiés par l'exemple d'autres individus. Breed a fait, sur l'instinct de boire, quel-

ques observations, pas très concluantes à ce qu'il me semble, et mieux vaut passer immédiatement à l'instinct de picorer.

D'une manière un peu différente de ses prédécesseurs, Breed distingue plusieurs cas dans l'exécution du picorer : 1° le cas du manquer (*missing*), où le bec, lancé vers l'objet à saisir, passe à côté ; 2° le cas du frôler (*striking*), où il le touche sans le saisir ; 3° le cas du saisir (*seizing*), où il le prend, mais le laisse retomber ; 4° le cas de l'avaler (*swallowing*), constituant seul la réaction parfaite du picorer accompli.

Breed a rendu ses résultats par des graphiques très probants, montrant que la précision du picorer s'accroît très rapidement au cours des cinq premiers jours suivant la naissance — au point de quadrupler au moins la proportion des réactions parfaites — la précision dès lors acquise restant à peu près stationnaire.



La figure ci-dessus est particulièrement démonstrative. Elle représente le résultat d'expériences faites sur deux groupes comparables de six poulets chacun ; le groupe E et le groupe F. Les sujets du groupe F avaient dix jours de moins que ceux du groupe E. Ils furent transférés de la couveuse dans la cage occupée par les poulets du groupe E. Le graphique montre le développement du picorer. L'axe des abscisses représente l'âge des sujets, exprimé en jours ; l'axe des ordonnées, le nombre des réactions-types obtenues dans une série quotidienne de 50 réactions.

Les courbes III-E et III-F indiquent la diminution de la

réaction 3 dans les groupes E et F ; les courbes IV-E et IV-F indiquent les progrès de la réaction 4 chez les mêmes groupes.

On voit que l'influence sociale, c'est-à-dire l'effet de l'exemple, a été essayée sans résultat probant : que les poussins nouveau-nés fussent-ils laissés seuls, ou ensemble, ou bien encore mêlés, avant d'être soumis à l'expérience, à des sujets déjà âgés de 8 jours et par conséquent déjà exercés, la courbe du progrès du picorer n'en était pas influencée, et elle conservait son allure caractéristique.

... It did not appear that the effect of social influence was such as to increase the rate of improvement in accuracy of the pecking reaction (p. 77).

Ce résultat négatif n'est peut-être pas pour étonner beaucoup, car il ne semble pas, *a priori*, que l'exemple puisse favoriser, d'une manière appréciable, l'habileté avec laquelle s'accomplit une fonction, surtout quand celle-ci repose essentiellement sur la sûreté du coup d'œil. L'exemple pourra nous apprendre le maniement d'une arme, mais la précision dans son emploi ne s'acquerra que par l'exercice individuel.

On peut donc penser que, au lieu d'expérimenter l'influence de la vie sociale sur un acte aussi individuel que la préhension des aliments, il vaudrait mieux s'adresser à des actes de la vie interindividuelle, en recherchant si ces actes ne seraient pas influencés par la privation des exemples donnés par les congénères. Que l'on élève jusqu'à l'âge adulte — 10 ou 12 mois — des poussins des deux sexes dans un isolement complet, et que l'on observe leur comportement dans ces conditions. Les coqs chanteront-ils — s'ils n'ont, bien entendu, jamais entendu un de leurs semblables — au même âge et de la même façon que leurs frères, laissés en société pour servir de témoins? Quelle sera leur attitude le jour où ils seront mis en présence de poules restées, comme eux, sans expérience de l'autre sexe?

De toute façon, l'éducabilité des poussins sous l'influence de facteurs autres que l'exemple de leurs semblables, résulte d'autres expériences que Breed a faites sur le mode d'acquisition de certaines habitudes et la persistance de celles-ci.

Pour ce faire, il s'est servi d'un appareil ingénieux, boîte à compartiments, présentant deux couloirs de sortie identiques et différenciés seulement par des cartons mobiles placés en regard des issues respectives. Les cartons, différant soit par leur couleur — l'un noir et l'autre blanc, par exemple —, soit par la forme ou la dimension de fenêtres découpées dedans, étaient souvent changés de place, au cours des expériences successives, de façon à éviter que les sujets prissent simplement l'habitude d'aller d'un côté ou de l'autre, mais, au contraire, se guidassent d'après les différences visibles sur les cartons placés en face des sorties. Il faut ajouter que des fils électriques étaient disposés sur le sol de chacun des couloirs, l'opérateur donnant une décharge au sujet chaque fois que celui-ci s'aventurait dans le « mauvais » couloir, c'est-à-dire dans celui des deux par lequel on voulait l'habituer à ne pas passer. Les poussins prirent, de cette façon, rapidement l'habitude de passer par celui des deux couloirs — tantôt à droite et tantôt à gauche — dont le fond montrait la couleur reconnue comme non dangereuse. Il fut de la sorte possible de les habituer à préférer le blanc au noir, ou *vice versa*, l'orange au blanc, etc. L'auteur parvint, de la même façon, à démontrer que les poussins n'apprécient que fort mal les différences de formes d'orifices de même grandeur, alors qu'ils reconnaissent, au contraire, fort bien les différences de grandeur.

Pour intéressants que soient ces résultats, ils ne touchent que de fort loin à l'éthologie sociale, et force nous est de renoncer à les commenter. Notons seulement que Breed a reconnu une tendance à *getting-away-from-the-blue-no-matter-the-other-color* (p. 69); peut-être ce fait s'expliquerait-il par la constatation récente de Hess, qui a été signalée ici même (« Archives » nº 165, p. 5, *Bulletin* nº 11), d'après laquelle les poules ne verraient pas le bleu.

La conclusion essentielle à tirer des observations de Breed, c'est, me semble-t-il, que les actions instinctives individuelles n'ont guère besoin, pour s'exercer et se développer, de l'influence sociale, manifestée sous forme d'exemples. Cette conclusion est d'ailleurs conforme au cas classique des canards couvés par une poule, se jetant à l'eau bien malgré leur mère.

Il resterait à voir, en privant des nouveau-nés des exemples que leur prodigue naturellement la vie sociale, si l'exécution des actes interindividuels qui leur incombent n'en serait pas influencée.

M. de Selys-Longchamps.

Sur les conditions de la migration dans les bandes d'oiseaux.

A propros de :

Wells, W. Cooke, *Our greatest Travelers.* (*National geographic magazine*, April 1911, pp. 346-365.)

Cooke, Welles W. Attaché au Département fédéral de l'agriculture (*Biological Survey*) des Etats-Unis. Auteur de *Distribution and migration of North American Shore birds* (1910). (Articles dans *Bird-Lore*, etc.)

La question des migrations régulières qui prennent tant d'importance chez certaines espèces d'oiseaux est d'autant plus importante en sociologie animale ou comparée que, la plupart du temps, la migration provoque la réunion de bandes innombrables et que la vie en bande se maintient pendant toute sa durée. Elle correspond ainsi souvent à une grande concentration de la vie sociale. Cette concentration du reste est provoquée par des facteurs bien déterminés. Ce n'est pas le besoin de s'associer pour la migration qui domine, comme une sorte d'instinct dont la nature vague n'expliquerait rien ; mais la condition qui lie le besoin de nourriture au besoin d'espace se trouvant modifiée joue, dans la détermination des routes de migrations, un rôle très important. (Voir « Archives », n° **85**, p. 3, *Bulletin* de juin 1910.)

Wells W. Coocke aborde à nouveau ce problème à l'étude duquel divers articles des « Archives » ont été consacrés. (Voir notamment l'article **85** qui rassemblait les éléments de la question, *Bulletin* de juin 1910). Pour Cooke, la migration n'est pas un phénomène déterminé par une action volontaire de l'oiseau. Son origine tient à des déplacements de faible étendue qui, ayant été favorables à l'individu ou à l'espèce, se sont fixés et ont en même temps graduellement acquis une amplitude de plus en plus étendue.

... No correct understanding of bird migration is possible until it is considered as a voluntary evolution. All migratory movements must have begun with changes of location, which were only very slight.

From this short migration, benefit accrued to individuals or to their posterity. Migration became a fixed habit, and the distance covered gradually — very gradually — increased as each succeeding extension proved advantageous. It is not to be supposed that every attempted extension was a success; in fact, it is more probable that only a small part of the experimental pioneering routes were permanently adopted.

Moreover, it must be borne in mind that the time occupied in the establishment of present migration habits and routes was measured in geologic ages, and there is no reason to suppose that changes took place during these ages any faster than they do now.

It is about a hundred years since the first reliable notes on migration in the United States were recorded, and this period has proven too short to show any perceptible difference in its time, direction, or speed. It can be affirmed, then, that the migration routes of today are the results of innumerable experiments as to the best way to travel from the winter to the summer home and return.

It can also be said that food supplies en route have been the determining factor in the choice of one course in preference to another, and not the distance from one food base to the nex. The location of plenty of suitable provender having been ascertained, the birds pay no attention to the length of the single flight required to reach it (pp. 346-347).

Si l'on voulait réduire la migration à un simple instinct, mécaniquement déterminé dans la psychologie animale et gouverné par les pures conditions physiques du climat, on serait obligé de ne tenir aucun compte de toutes les modalités fort subtiles qui caractérisent les migrations des diverses espèces, ou qui font varier les conditions de la migration au sein d'une seule espèce. Les routes suivies sont extrêmement différentes et, pour les deux Amériques auxquelles s'appliquent les observations de WELLS W. COOKE, nous voyons que les principales routes montrent les variétés les plus diverses.

... The birds east of the Alleghany Mountains move southwest in the fall approximately parallel with the sea-coast, and most keep this same direction across the gulf to eastern Mexico. The birds of the central Mississippi Valley go southward to and over the

Gulf. The birds between the Missouri River and the edge of the plains, and those of Canada east of the Rocky Mountains, move southeastward and south until they join the others in their passage of the gulf.

In other words, the great majority of North American birds bound for a winter's sejourn in Central or South America elect a short cut across the gulf of Mexico in preference to a longer land journey by way of Florida or Texas. In fact, millions of them cross the gulf at its widest part, which necessitates a single flight of 500 to 700 miles.

The peninsula of Florida extends far to the south, and the great island of Cuba forms a convenient stepping-stone between its coast-line and Yucatan. A bird taking this highway would avoid any long single flight; yet, with the exception of a few day-migrating swallows, no bird is known to follow this route. A probable explanation is that southern Florida has vastly less bird food per square mile than the country to the northward, and the birds prefer a single long flight with abundant rations to a series of shorter flights on scantier fare (pp. 349-350).

Ainsi donc, les conditions géographiques et l'abondance de la nourriture, ces deux facteurs qui se résolvent l'un dans l'autre, comme Menzerath l'a montré ici-même à propos de W.-R. Eckhardt, *Die geographische Grundlagen des Vogelzugproblems* (voir « Archives », n° 85, *Bulletin* de juin 1910), des conditions d'adaptations et de possibilités très évidentes, règlent le tracé de la route suivie. Cette adaptation, qui nécessite la mise en jeu de toutes les facultés psychologiques de l'oiseau, se trouve confirmée, d'autre part, par ses erreurs et ses fautes. C'est ainsi que les phares sont très nuisibles aux bandes d'oiseaux qui émigrent de nuit, et particulièrement les phares à feux fixes. Les oiseaux viennent se jeter sur le phare ou tournoient jusqu'à l'aube dans le cercle éclairant. Il faut que les feux s'éteignent et que des conditions habituelles réapparaissent pour qu'ils puissent s'orienter à nouveau et reprendre leur voyage.

La théorie prédominante pour expliquer les migrations a été, et est encore, une théorie qui repose sur un point de vue purement géographique.

... How migrating birds find their way over the widespread

regions lying between their winter and summer homes has always been one of the tantalizing problems of the migration student. A favorite theory of the past, and one still claiming many advocates, is that river valleys and mountain chains form convenient highways along which the birds travel in the spring, and which are easily recognized on the return trip (pp 352-353).

Les observations qui précèdent suffisent à prouver l'incorrection de cette théorie : en effet, si une ligne de montagnes, une succession de vallées, le cours d'un fleuve peuvent constituer des points de repère tels qu'ils permettent d'expliquer la régularité des routes suivies, des signaux artificiels devraient être, eux aussi, une fois repérés, des éléments régulateurs de la route. Cependant, Cooke donne, à cet égard, un exemple trop important pour ne point le citer en entier : il vaut mieux que les considérations générales les plus judicieuses.

Le pluvier doré suit, pour sa migration, une route qui coupe droit à travers l'océan et, si le temps est favorable, il couvre 2,400 milles sans arrêt. Mais si la tempête se lève, il peut être rejeté hors de sa course, sur la côte de la Nouvelle-Angleterre où il s'arrête en attendant le beau temps ; ou bien il s'arrête pour quelques jours aux Bermudes, au tiers à peu près de sa route, ou bien encore aux petites Antilles, à environ 600 milles du continent sud-américain. Ce ne sont là que des arrêts occasionnels, imposés par le mauvais temps. Ayant accompli la partie maritime de son voyage, il traverse par l'est l'Amérique du Sud et arrive à son quartier d'hiver, dans l'Argentine.

Après six mois de séjour, il remonte vers les régions arctiques par une voie toute différente. Il traverse l'Amérique du Sud par le nord-ouest et le golfe du Mexique, gagnant les États-Unis par la côte de la Louisiane et du Texas. Il remonte lentement la vallée du Mississipi et, vers le commencement de juin, il arrive à la côte arctique où il niche. Sa course totale prend la forme d'une ellipse énorme dont le petit axe est de 2,000 milles et le plus grand de 8,000 milles, de la région arctique de l'Amérique du Nord jusqu'à l'Argentine.



Le plus long vol réalisé d'un trait par l'oiseau : 2,500 milles à travers l'océan, depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'au sud de l'Amérique. — Cette carte montre la route de migration du pluvier doré, différente pour sa venue vers le sud ou sa montée vers le nord.

Cette route singulière s'explique par les conditions générales du milieu américain à la fin de la dernière période glaciaire et par les conditions de nourriture qui étaient liées à la question d'espace.

... The evolution of the elliptical route of the golden plover, wonderful though it is in its present extended form, is easily traced through its various stages. Toward the end of the glacial era, when the ice began to recede, the peninsula of Florida was submerged and a comparatively small area of land in the southeastern United States was free from ice. Any golden plover that attempted to follow up the retreating ice must have been confined to an all-land route from Central America through Mexico and Texas to the western part of the Mississippi Valley. As larger areas of the eastern United States were uncovered and became available for bird habitation, extension of the route would be to the northeast, until in time the whole of the Mississippi Valley to the Great Lakes could be occupied.

As the migration route lengthened and powers of flight developed, there would arise a tendency to straighten the line and shorten it by cutting off some of the great curve through Texas and Mexico. A short flight across the western end of the gulf of Mexico was finally essayed, and this gradually lengthened and its points of departure and arrival moved eastward until eventually the roundabout curve through Texas was discarded and the flight was made directly from southern Louisiana across the gulf.

As the great areas of Canada were added to the birds' domain, other conditions arose. Here appeared a vast new stretch of coast and plain — the Labrador peninsula — offering in the fall rich stores of the most delectable berries and fruits; but at migrating time, in the spring, bound by frost and shrouded in fog. Since Chinook winds made the climate of the interior of the continent just east of the Rocky Mountains especially favorable for spring migration, there arose gradually a dividing of the spring and fall routes, the fall route tending eastward, while the spring route remained unchanged. When the fall route had worked eastward to the gulf of St. Lawrence, a shortening began to take out the great westward curve of the New England coast. A short ocean flight was attempted; and, when this proved successful, it was extended until the present direct route across the Atlantic was obtained (p. 356).

Un autre oiseau, le sterne arctique, couvre une route de migration plus étendue encore. Il niche sur les terres les plus septentrionales connues; lorsque les jeunes sont devenus assez fort, toute la famille quitte les terres arctiques et, voyageant par des routes inconnues, gagne en quelques mois les bords du continent antarctique. La cause d'une migration qui va d'un pôle à l'autre du globe semble, ici, être la recherche de la lumière. En effet, ces oiseaux jouissent du jour polaire durant tout leur séjour dans le nord et, pendant quatre mois seulement de leur séjour dans l'Antarctique, ils voient le soleil descendre sous l'horizon, la nuit n'étant autre chose qu'un clair crépuscule.

... The Arctic terns arrive in the far north about June 15 and leave about August 25, thus staying 14 weeks at the nesting site. They probably spend a few weeks longer in the winter than in the summer home; and, if so, this leaves them scarcely twenty weeks for the round trip of 22,000 miles. Not less than 150 miles in a straight line must be their daily task, and this is undoubtedly multiplied several times by their zigzag twistings and turnings in pursuit of food.

The Arctic terns have more hours of daylight and sunlight than any other animals on the globe. At their most northern nesting site, the midnight sun has already appeared before their arrival, and it never sets during their entire stay at the breeding grounds. During two months of their sojourn in the Antarctic they do not see a sunset, and for the rest of the time the sun dips only a little way below the horizon and broad daylight continues all night. The birds therefore have twenty-four hours of daylight for at least eight months in the year, and during the other four months have considerably more daylight than darkness (pp. 358-361).

Ici, le facteur déterminant est la recherche de la lumière et du soleil; ailleurs, comme chez le rouge-gorge américain, ce sera la recherche de la chaleur.

... Robins remain all winter on the Pacific coast, north to southwestern British Columbia, which has about the same winter temperature as St. Louis, 700 miles southward. Hence the wintering robins of British Columbia are already far north at the advent of spring and do not need any hurried migration to reach Alberta on

time. As as fact, they average only 8 miles a day, the slowest rate for the species (p 361).

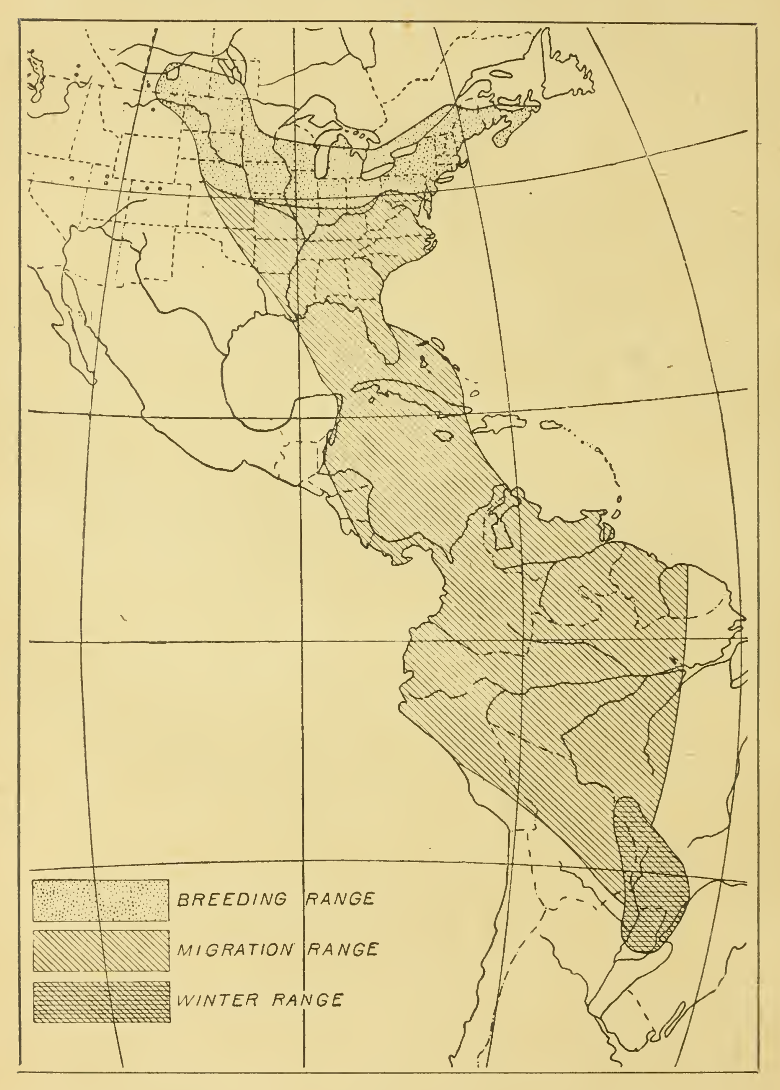
Les éléments déterminants qui ont fixé les termes extrêmes de la migration peuvent, comme on le voit, être très différents. Ils justifient la théorie de Cooke sur les conditions dans lesquelles s'est constituée la route suivie. Si elle est véritablement la conséquence d une série de déplacements de plus en plus étendus, ayant déterminé les points intermédiaires de la migration totale, on arrive à rendre compte non seulement par les conditions géographiques du milieu, mais aussi par ses conditions de subsistance et la recherche d'un avantage tel que la jouissance de la lumière ou de la chaleur, l'établissement de la route poursuivie et la fixation de ses extrêmes. On sera tout à fait rassuré sur l'exactitude de ce point de vue si l'on constate que sous nos yeux certaines routes de migration sont en train de se modifier.

... *The bobolinks are seeking new routes.*—The migration route of the bobolink (p. 365) shows a similar though not so decided a contraction at its narrowest part. The summer home extends from Cape Breton Island to Saskatchewan, 2,300 miles, and the migration lines converge toward the rice fields of the South, the objective point of all bobolinks, no matter where they nest.

Having gorged themselves to repletion, they press on toward their Brazilian winter abode; but the South Carolina and Georgia birds take a course almost at right angles to that chosen by the scarlet tanagers from those States, and strike out directly across the West Indies for South America. In this part of their journey their migration path contracts to an east-and-west breadth of about 800 miles, while a very large proportion of the birds restrict themselves to the eastern 400 miles of this route. In South America, the region occupied during the winter has about one-fifth the breadth and one-third the area of the breeding range.

The bobolinks of New England have witnessed great numerical changes, or evolutions. When the white man arrived on the scene, nearly all of New England was covered by primeval forest and bobolink meadows were scarce. As the forest gave place to hayfields, the bobolinks promptly took advantage of their chance and their numbers increased steadily until the maximum was reached some 40 years ago. Then the newly invented mowing machine

and the horse-power hay-rake began to destroy thousands of nests and caused a marked diminution in the bobolink census.



Route de migration du « bobolink » en voie de modification.

The case of the bobolink is a fitting close to this article, because it is revealing to us at the present time the manner of evolution of a new migration route. By nature a lover of damp meadows, it

was formerly cut off from the western United States by the intervening arid region. But with the advent of irrigation and the bringing of large areas under cultivation, little colonies of nesting bobolinks are beginning to appear here and there almost to the Pacific. Some of them are shown by dots on the accompanying map, and the probability is that the not distant future will see a large increase in these trans-Rocky Mountain bobolinks (pp. 364-365).

Ces éléments ont leur importance, car il sera impossible de séparer les conditions de la migration de la constitutiou et du maintien des bandes, lorsque l'on voudra étudier le phénomène au point de vue de l'éthologie sociale. Ces mêmes conditions du milieu qui modifient des routes de migrations se trouvent aussi être favorables ou nuisibles au maintien de la bande et influent, par conséquent, sur la vie sociale. (Voir *L'instinct chez la foulque*, « Archives » n° 52, *Bulletin* d'avril 1910.) Le type général de ces conditions chez les oiseaux oppose la vie familiale qui se constitue au moment du cantonnement d'été à la vie en bande qui ne se constitue qu'au moment de la migration d'automne et qui, quelquefois, se maintient dans le cantonnement d'hiver. Parfois, elle prend fin dès l'arrivée aux cantonnements et elle est alors liée d'une façon absolue au temps de la migration.

En somme, les conditions et les ressources du milieu, la tendance à rechercher certains facteurs tels que la lumière ou la chaleur jouent un rôle considérable aussi bien dans la fixation en des points donnés des espèces à cantonnement permanent qu'à l'établissement des migrations saisonnières chez les espèces voyageuses. Il était intéressant d'insister sur les modalités suivant lesquelles ces influences s'exercent.

R. Petrucci.

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

III. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES ET COMPARÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIOLOGIE.

Centres de pensée et centres d'expression.

A propos de :

P. Voivenel, *Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence.* (*Revue des idées*, 15 oct. 1911, pp. 137-160.)

Voivenel, Paul. Docteur en médecine. Principaux travaux : *Littérature et folie* (1908). Articles dans la *Revue des idées*, etc.

Les lecteurs des « Archives sociologiques » se souviendront sans doute des quelques idées que nous avons exposées ici (n° 200, *Bulletin* de mars 1911) sous le titre : « L'idée est-elle inséparable du mot? »

Nous y rappelions que le débat ouvert par Pierre-Marie sur la localisation des fonctions du langage parlé, remettait en discussion la question de l'indépendance réciproque du mot et de l'idée; nous signalions, à ce propos, les preuves multiples que venait d'apporter à la thèse de l'indépendance le travail de Brissot sur l'aphasie dans ses rapports avec la démence.

Il est évident qu'on ne saurait surévaluer l'argument fourni par les observations consciencieusement recueillies par des hommes compétents, concernant des cas d'aphasie n'ayant présenté aucune diminution de l'intelligence.

Mais s'il est intéressant de prouver qu'un homme peut perdre le langage parlé sans diminution apparente de sa puissance intellectuelle intime, la contre-partie n'est pas moins démonstrative, et l'on doit pouvoir observer des cas où l'intelligence se perd tandis que la virtuosité verbale persiste.

La démonstration n'a pas seulement une portée en ce qui concerne les discussions au sujet des aphasies. Elle tend à établir aussi que l'expression de la pensée sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen qu'on veuille l'utiliser, est une fonction essentiellement différente des fonctions de cogitation spéculative.

D'un côté, il s'agit d'un mécanisme bien cantonné dans le système de projections cérébrales; de l'autre, nous évoluons dans les pures régions de l'association mentale. Chacun des rouages peut être lésé isolément, chacun peut manifester une activité originale indépendante.

Voivenel vient de tenter d'établir cette démonstration en analysant brièvement les conditions de la conservation de l'expression écrite chez J.-J. Rousseau et chez Nietzsche, de l'expression musicale chez Schumann, malgré la désagrégation mentale qui s'opérait dans les sphères plus élevées de la mentalité de ces grands artistes.

En ce qui concerne Rousseau, sans entrer dans les développements d'une longue biographie, Voivenel se borne à insister sur un phénomène qui lui paraît avoir été trop délaissé par les divers auteurs : « la persistance de ses qualités littéraires, de sa musique linguale, alors que son intelligence avait déjà en partie sombré dans un délire de plus en plus systématisé ».

Cet exemple me paraît mal choisi ; Rousseau n'était pas dément, au sens psychiatrique du mot.

Chez Schumann, les troubles intellectuels, affaiblissement de la mémoire, irritabilité, altération du caractére, les phobies multiples apparaissent vers 1844, le musicien avait 34 ans.

L'année suivante, l'amnésie est plus profonde, les difficultés de l'association des idées plus marquées, et deux ans après, les hallucinations auditives entrent en scène. Pendant ces années, son génie musical se manifeste avec éclat dans la symphonie en *ut* majeur, *Le Paradis et la Péri*. Wasseliewski et Mlle Pascal sont d'accord pour dire que Schumann est alors à l'apogée de sa puissance musicale.

Même plus tard, en 1850, alors que son intelligence

s'écroule, son œuvre « s'étend dans toutes les directions de l'art musical. Jamais son activité ne fut plus grande, il mit au jour plus de trente œuvres de genres divers, dont la plupart de longue haleine ».

Ce n'est que vers 1854 que son centre musical commence à se dérégler notablement.

La méningo-encéphalite atteignait enfin le mécanisme de l'expression musicale pour le détruire, après l'avoir stimulé.

F. NIETZSCHE fournit un autre exemple à VOIVENEL. Ayant brièvement rappelé les tares héréditaires qui pesaient sur NIETZSCHE, VOIVENEL souligne la précocité de l'inspiration musicale et poétique dont fit montre le futur auteur des *Origines de la tragédie.*

... De tous les génies c'est celui qui se manifeste toujours le premier. En effet, de tous les centres du langage, le centre de WERNICKE est le premier apparu, car l'homme parla longtemps avant de lire et d'écrire.

Puis, avant la prose même, se manifestent les tendances poétiques, dont la précocité s'explique aussi si l'on veut bien se souvenir que la poésie est surtout le „ rythme ", c'est-à-dire la „ musique ", et que les premières œuvres littéraires furent poétiques.

La fonction musicale et la fonction poétique instaurées depuis longtemps doivent apparaître les premières et mourir les dernières. Nous venons de voir la singulière résistance des forces musicales chez SCHUMANN. Nous allons constater que NIETZSCHE, surtout prosateur, commença par la poésie et „ termina par de la poésie ". Son centre à peine formé exprimait le rythme, son centre mourant exhala un dernier rythme avant de s'écrouler (p. 157).

C'est vers 1888 que l'intelligence s'altère nettement chez NIETZSCHE.

... Secoué par la psychose, perdant la mémoire, commençant à devenir incohérent, il est toujours en proie au besoin d'écrire : „ le jour, il marche, rythmant ses phrases, aiguisant ses pensées ; le soir, il travaille et souvent il écrit encore quand, aux premières heures de l'aube, le patron de l'auberge se lève et sort sans bruit pour suivre dans la montagne la piste des chamois ".

Il trouve tout admirable, manifeste un „ bonheur inouï ", cette „ euphorie " du début de la miningo-encéphalite.

Puis en 1889, la démence se précipite : il se dit être Ferdinand de Lesseps, Prado, Chambige (deux assassins dont parlaient les journaux de l'époque); il affirme avoir été enseveli deux fois... Depuis, jusqu'à sa mort il n'écrivit rien, „ mais sa dernière manifestion intellectuelle fut une manifestation littéraire et poétique ".

„ Il est poète; et il veut (?) que son cri d'agonie soit un chant; un dernier transport lyrique soulève son âme, et lui rend la force de mentir " (Halévy) (p. 159).

La démonstration que Voivenel esquisse ainsi rapidement devant le public profane de la *Revue des idées* en évitant de la surcharger de détails trop techniques peut paraître trop simple. Cette impression se dissipe en grande partie si l'on se reporte aux travaux plus étendus que l'auteur a consacrés précédemment à Schumann et à Nietzsche.

Quelle que soit l'incertitude concernant le diagnostic précis des troubles mentaux constatés chez ces artistes, deux faits sont certains, c'est la démence progressive qui les a frappés et la disparition tardive de leur puissance d'expression verbale ou musicale.

Cela suffit au point de vue qui nous occupe actuellement. Nous avons là des faits qui sont à mettre en regard des exemples de perte du langage parlé avec conservation parfaite de l'intelligence intérieure.

Il ne faudrait cependant pas croire que les trois exemples cités par Voivenel, s'ils démontrent l'indépendance de fonctionnement des centres du langage, prouvent l'existence des images verbales ou musicales séparées de l'idée, comme les caractères d'imprimerie dans les cases d'un typographe.

La richesse de la productivité musicale de Schumann durant ses années de troubles mentaux ne prouve qu'une seule chose, c'est que l'idée « musicale » peut, chez un musicien, persister plus longtemps que « toute autre » et trouver son expression, malgré les troubles profonds dont sont atteintes, d'autre part, l'intelligence et la sensibilité.

L'expression musicale ne traduit pas par hasard une idée. Elle surgit parce que l'idée existe au préalable.

De même, Nietzsche dans sa dernière poésie ne jongle pas avec des images verbales. C'est l'idée et le sentiment qui alignent celles-ci dans un certain ordre, de telle manière que si les exemples de Voivenel démontrent l'existence et l'indépendance des centres intellectuels et des centres d'expression verbale ou musicale, ce serait forcer leur signification que de vouloir en tirer argument en faveur de l'existence d'images de langage, simple expression métaphysique nous rendant momentanément de petits services.

Les diverses expressions mimées, parlées, dessinées, écrites, musicales, plastiques, etc., ne constituent pas seulement des modes d'exportation de la pensée, elles facilitent le commerce intérieur, simplifient le travail, activent les associations, comme en algèbre ou en mécanique les formules qui symbolisent et fixent une fois pour toutes un principe acquis de longue main.

Il y a plus. Étant donné que de nombreuses connaissances nous arrivent principalement sinon uniquement par l'expression verbale sans bases sensorielles suffisantes, il est à présumer que certaines de ces notions restent intimement adhérentes au mot, et souffrent de la disparition de celui-ci, si elles ne sont pas anéanties avec lui.

C'est ce que nous avons vu en commentant le travail de Bianchi au sujet des effets produits par les lésions du lobe pariétal chez les lettrés et les illettrés. (« Archives », n° 212, *Bulletin* d'avril 1911.)

On peut citer nombre de paralytiques généraux, de paranoïaques ou de cas de folie circulaire, chez lesquels la puissance de rédaction ou le sens musical est affaibli ou perdu, ces faits ne sont nullement embarrassants à interpréter.

En effet, ce qui permet la continuation de l'activité des centres chargés de ces fonctions malgré la destruction des sphères plus hautes de l'association, de la mémoire et de la volonté, c'est que ces centres n'ont pas besoin des stimulations de la volonté, ils fonctionnent automatiquement sous l'influence d'excitations autogènes ou tout au moins extérieures au mécanisme de la mémoire associative consciente.

Quelqu'un qui n'aurait acquis de notion musicale que par

l'insistance d'une éducation forcée verrait vraisemblablement décliner ses capacités musicales avec sa mémoire, sa volonté et son intelligence.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a *des* mémoires, *des* associations et que les centres cérébraux ne jouissent point de facultés abstraites, intervenant en maîtresse dans tout l'empire des acquisitions mentales. Il y a des mémoires et des associations spécialisées en groupes et si ceux-ci ne sont point sans rapport entr'eux, il n'en est pas moins certain que l'intégrité de l'un peut, dans une certaine mesure, se passer de l'intégrité de l'autre.

Au surplus, il n'y a rien de plus dangereux en physiologie cérébrale que de vouloir ériger en règles générales les constatations individuelles. Le cerveau est l'organe le plus individualisé qui soit.

Il y a — et l'ouvrage de Voivenel nous cite deux preuves d'un ordre nouveau — une différence considérable entre les multiples centres d'association qui constituent les centres intellectuels proprement dits et les centres du langage qui sont des centres de projection leurs résistances différentes aux causes de déchéance mentale s'expliquent par les différences élémentaires de structure.

... L'histologie pathologique fine des maladies mentales nous explique la raison de la résistance si spéciale des centres du langage aux causes de démence. En effet, chez l'aliéné, la première lésion propre de la folie est la destruction des fibres autochtones d'association, du réseau d'Exner d'abord, des réseaux de Meynert et de Baillarger ensuite. Les fibres de projection ne disparaissent que tout à fait à la fin : d'où la rareté des troubles moteurs, d'où conservation relative du verbe, de la mimique de l'expression émotive par la parole, le dessin et la musique (p. 160).

Mais cette conservation n'apparaît brillante que chez les individus dont ces centres ont acquis un développement et une activité telle qu'elle puisse se passer des stimulations d'une volonté régulière et d'une sensibilité intacte.

Malgré les apparences, le comportement, encore une fois, est conditionné par la structure nerveuse.

Pour intéresants qu'ils soient, les exemples de VOIVENEL, à mon sens, ne démontrent pas l'indépendance de *la* pensée et de l'expression écrite ou musicale. Ils prouvent que l'expression de *certaines* pensées, — droites ou non, la question n'est pas là — de *certains* sentiments, — normaux ou pathologisés, peu importe — est capable de rester puissante, émouvante, géniale, alors que les rouages cérébraux assurant la mémoire des faits nouveaux ou récents, la maîtrise de soi, le sens critique de certains ordres de faits et de sensations, la perception correcte du milieu extérieur, l'orientation dans le temps et dans l'espace, la notion même de sa propre personnalité sont profondément faussés.

Pour tirer de pareils exemples tout l'enseignement qu'ils comportent, il serait indispensable de faire le départ exact de ce qui est troublé dans la mentalité de ces grands hommes et de ce qui est resté sain.

De plus le diagnostic précis à la fois clinique et anatomo-pathologique de l'affection est rigoureusement indispensable. Nombre d'affections mentales accompagnées de démence progressive présentent, en effet, des alternatives de dépression et d'exaltation dépendant d'états circulatoires à grandes oscillations, qui rendent absolument impossible toute comparaison entre les constatations faites à différentes périodes.

Qui oserait limiter les sphères d'activité mentales remises en fonction pendant le paroxysme de l'inspiration ?

Le maniement de ce genre d'argument, on le voit, exige une grande précision et une prudence plus grande encore.

G. BOUCHÉ.

SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. — L'ACCOMMODATION SOCIALE.

L'influence de l'individu sur les résultats de l'action collective dans l'évolution de la tactique moderne.

A propos de :

Lieutenant DE LA GIRARDIÈRE, *Évolution du feu de l'infanterie du XVIIe siècle à nos jours.* — Paris, Charles Lavauzelle et Cie, 1911, 117 pages, 2 fr. 50.

En faisant ressortir, d'après les enseignements de la guerre sud-africaine de 1899-1900 et surtout ceux de la campagne de Mandchourie, les conséquences résultant, au point de vue de la tactique et du tir, de la puissance nouvelle du feu de l'infanterie utilisant une arme de petit calibre à tir rapide, le lieutenant DE LA GIRARDIÈRE constate que

... l'individualisme du soldat a pris une importance capitale en raison des exigences des luttes modernes.

Celles de la guerre mandchourienne, en particulier, n'ont-elles pas démontré à quel point la direction de la troupe sur la ligne de feu était devenue difficile, pour ne pas dire souvent impossible?

En pareille occurrence, l'action des chefs de section, obligés de se terrer comme leurs hommes, ne peut s'exercer que dans un rayon très limité.

Par suite, la valeur individuelle du combattant à tous les points de vue devient un des principaux facteurs du succès (p. 92).

Ceci vient à l'appui de ce que je disais au sujet du nouvel aspect de la coordination des efforts sur le champ de bataille

(« Archives », n° 58, *Bulletin* d'avril 1910) : l'action du soldat est devenue prépondérante ; la coordination des efforts, dans la zone de pleine efficacité de l'armement, n'est plus possible que par une action coopérante des soldats agissant de leur propre initiative volontaire, unissant leurs activités individuelles par un véritable concert.

Ainsi que je le disais dans une réunion collective de cet institut (*Bulletin* de janvier 1910, p. 32), *la bataille actuelle est une bataille de soldats.*

En fait, la bataille a toujours été, en dernière analyse, le concours d'une multitude d'actions individuelles. On pourrait donc faire remarquer que la bataille a toujours été une bataille de soldats. Mais l'influence de l'individu sur le résultat de l'action collective a varié suivant les époques.

Aussi longtemps que l'on combat en formations massées, l'action individuelle est réduite à son minimum : le soldat est enserré dans les rangs, soutenu à droite, à gauche, en arrière, noyé dans une masse qui l'entraîne. La masse agit sous l'impulsion directe de chefs de tous grades qui l'encadrent et qui peuvent surveiller efficacement l'ensemble de l'unité placée sous leurs ordres. L'action du chef est prépondérante.

Elle reste prépondérante jusqu'à l'introduction des canons et des fusils modernes.

Au commencement du XIXe siècle encore, les soldats de Napoléon Ier sont sous les yeux de leurs chefs. Les fusils ne portent que jusqu'à 200 ou 300 mètres. On s'approche jusqu'à cette distance de l'adversaire, on voit ses formations. Le général en chef, d'un coup d'œil, sait apprécier la situation de l'ennemi et la sienne. Il sait diriger la lutte dans toutes ses phases.

D'autre part, le moral du soldat n'est pas soumis pendant longtemps aux causes déprimantes. Une décharge des armes à feu, puis on se jette sur l'ennemi à la baïonnette. Si l'on échoue, on se retire hors de l'action de l'ennemi, c'est-à-dire à 200 ou 300 mètres, et là les chefs reprennent leurs hommes en main ; on se calme, on se retrempe, puis on recommence. La bataille est une succession d'efforts violents, mais courts.

Ce sont des efforts de choc, donc de masse, sous l'impulsion immédiate des chefs.

La situation se modifie en partie en 1859. A cette époque, l'esprit linéaire régnait encore dans l'armée française. On croyait encore que tout combat devait durer peu et qu'il fallait en conséquence ne l'entamer qu'avec tous ses moyens réunis, c'est-à-dire avec ses divisions en bataille. Comme le fait remarquer le général Bonnal (*Le haut commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870*, p. 86), la guerre d'Afrique avait montré qu'après une fusillade vive et courte exécutée à faible distance de l'ennemi, afin de l'ébranler, le meilleur moyen de vaincre consistait à foncer sur lui, au pas de course, les baïonnettes hautes.

C'était la continuation des procédés imposés par l'armement de l'époque de Napoléon Ier.

C'est dans le but d'agir avec ses divisions réunies en bataille, que Mac-Mahon, commandant le 2e corps, arrêta son attaque de 12 1/2 à 4 1/2 heures et faillit ainsi amener, pour l'armée française, une catastrophe. Celle-ci se serait produite sûrement si, à la place des grenadiers et des zouaves de la garde, se fût trouvée une division moins bien composée pour contenir les Autrichiens vers Ponte-Nuovo di Magenta et une brigade moins héroïque que la brigade Picard du 3e corps pour contenir les masses autrichiennes qui, parties de Robecco, menaçaient d'attaquer en flanc et à revers les troupes françaises qui avaient franchi le Tessin au pont de San-Martino.

Cette brigade Picard, diminuée de 2 bataillons, lutta victorieusement contre 3 brigades autrichiennes : disproportion énorme, qui prouve que la victoire n'appartient pas toujours aux nombreux bataillons et que le succès dépend surtout de la valeur individuelle du soldat.

... Dans ce terrain couvert, coupé, où toute direction d'ensemble était presque impossible, le succès devait dépendre de la valeur des petites unités, voire même, *des soldats pris individuellement*. (Bonnal, *loc. cit.*, p. 86.)

Aussi, dans le courant de la campagne, si l'on fit usage sur une vaste échelle du combat en ordre dispersé, ce furent le plus souvent les soldats qui, *d'eux-mêmes et malgré leurs chefs*, se répandaient en grandes bandes de tirailleurs.

Dans un ouvrage publié en 1862, sur la campagne de 1859, DE MOLTKE a porté, sur la valeur individuelle des combattants au cours de la bataille de Magenta, un jugement qui montre bien que, déjà en 1859, la bataille perdait sa physionomie de l'époque du premier empire pour devenir une bataille de soldats :

... La nature spéciale du terrain exigeait des engagements partiels et isolés pendant toute la durée de l'action.

Les Autrichiens n'étant pas habitués à un tel isolement, *la direction du combat par les officiers fut très difficile, pour ne pas dire impossible.*

L'armée française, au contraire, se montra très supérieure par l'énergie et la persévérance de son infanterie, par la sagacité et l'indépendance du soldat.

Des bataillons entiers en tirailleurs produisirent, par leur feu sur les colonnes autrichiennes, des effets remarquables.

Les soldats savaient utiliser habilement les accidents du sol pour se couvrir et se montrèrent d'autant plus lestes qu'ils avaient déposé leurs sacs au moment de combattre.

Bien que les troupes fussent éparpillées et que beaucoup d'hommes eussent perdu de vue leur drapeau, chaque combattant était animé du désir de prendre une part active à l'action...

La décision fut obtenue par la ténacité du fantassin français bon marcheur, *indépendant et libre dans son action individuelle.* (BONNAL, *loc. cit.*, p. 94.)

En 1870, la tactique qui s'était imposée sur les champs de bataille de 1859 s'accentua encore : l'armement avait progressé, les armées étaient plus nombreuses. Décimées par le feu, les formations se déchirèrent, s'éparpillèrent à la recherche des abris :

... L'infanterie exposée, sans riposte possible, à des feux violents d'artillerie et de mousqueterie, se désorganise et les fractions qui la composent courent s'abriter derrière l'abri le plus proche.

Le colonel Rousset nous indique en détail quelle fut, à ce

moment précis, la conduite des hommes de ce bataillon prussien : « Ceux-ci, dit-il, décimés, tourbillonnant, furent réduits à chercher des abris au pied même du rocher et se blottirent pêle-mêle contre la base des escarpements où les balles, partant des tranchées placées au-dessus de leur tête, ne pouvaient plus les atteindre. »

Quant aux compagnies du bataillon de deuxième ligne, elles se sont échappées latéralement, les unes vers le bois de Stiring, les autres vers le Gifertwald.

L'effet moral fut le même chaque fois que des troupes en formation compacte se sont avancées sous le feu nourri d'un adversaire bien posté.

Le général prussien von Boguslawski nous révèle une autre conséquence de l'effet moral du feu à propos du désordre qui a accompagné les attaques de l'infanterie allemande, à Frœschwiller : « Sur les terrains accidentés, dit-il, l'éparpillement et la confusion des unités tactiques furent immenses. On dirait que le roulement de la fusillade et la fumée résultant du combat actuel de l'infanterie possèdent une force dissolvante » (pp. 26-27).

Et DE LA GIRARDIÈRE conclut :

... Aussi, la guerre de 1870 a-t-elle mis en évidence la toute-puissance du feu, soit d'infanterie, soit d'artillerie, et avons-nous été mis dans l'obligation de reconnaître, ce qu'on s'était refusé à admettre avant la guerre, la nécessité de renoncer aux formations compactes, d'adopter un ordre dispersé et de demander au terrain la protection qu'il procure à celui qui, le connaissant, sait en tirer parti d'une façon intelligente (pp 27-28).

La conduite de la troupe parut tellement difficile avec les nouvelles formations, telles qu'elles s'étaient imposées sur le champ de bataille, que le règlement allemand de 1876 ne cachait pas sa méfiance à l'égard du déploiement en tirailleurs sous « prétexte qu'il avait une influence désorganisante et donnait la préférence aux formations rigides, vulnérables et massives » (p. 30).

Je me borne à ces citations, le cadre de cet article ne me permettant pas de longs développements. Elles me paraissent suffire pour montrer ce que le soldat dut déployer d'énergie pour sortir de ses abris et continuer sa pénible marche sous le feu meurtrier de l'ennemi. Au surplus, la campagne de

1870 est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'influence de ce facteur déjà devenu prépondérant : la valeur individuelle du soldat.

De même je me bornerai, pour la campagne sud-africaine, à cette citation, à propos des défaites anglaises à Maggersfontein, à Colenso, à Spioenkop :

... Dans l'avenir, l'infanterie assaillante devra exploiter plus que jamais l'*individualisme à outrance*... L'opiniâtreté et une persévérance inébranlable seront plus nécessaires que l'impétuosité (p. 50).

La campagne de Mandchourie devait montrer à l'évidence que dans la bataille actuelle l'action individuelle du soldat devient absolument prépondérante.

Déjà à partir de 3 kilomètres de l'adversaire, les pertes provoquées par l'artillerie forcèrent les troupes à ne plus progresser qu'en s'abritant. D'après le capitaine Soloviev, le combat entre les deux lignes de tirailleurs eut lieu à partir de 2 kilomètres jusqu'à quelques centaines de pas.

Le lieutenant-colonel Janin, dans son ouvrage : *Aperçus sur la tactique des armées russe et japonaise pendant la campagne de Mandchourie*, montre avec quelle prudence, quelle minutie dans l'emploi des abris les Japonais progressaient vers l'ennemi. Pour parcourir quelques centaines de mètres, on employait tous les moyens de progression possibles. Tout sillon de champ, si petit qu'il fût, tout pli de terrain était utilisé pour s'y dissimuler. Les hommes se collaient littéralement à terre et disparaissaient, même dans une plaine qui semblait être sans abri. Le champ de bataille paraissait vide, et cependant, de sillon en sillon, d'abri en abri, de longues lignes de tirailleurs, groupes par groupes, hommes par hommes se rapprochaient sans cesse.

Pareil mouvement n'est possible que si le soldat le veut bien. Le bruit de la fusillade, des projectiles ennemis qui éclatent, les détonations du canon en arrière des tirailleurs, sont causes que la voix ne peut se faire entendre. Les hommes d'une compagnie sont distribués sur un front n'ayant pas

moins de 400 pas; leur commandant ne les voit pas tous; les chefs de peloton eux-mêmes, obligés de s'abriter, ne peuvent tenir tous leurs hommes sous leur surveillance et leur donner l'impulsion directe. La difficulté de diriger les unités, même faibles, augmente proportionnellement à la violence du feu de l'ennemi et au rapprochement de l'adversaire. Il arrive un moment où toute direction proprement dite devient impossible. L'atmosphère est tourmentée de mille bruits confondus : tonnerre du canon, explosions, sifflements, appels, gémissements, râles... La mort est partout dans ce désordre, cette destruction, ce chaos infernal.. , et les hommes, égrenés en longue ligne, n'ont pas le soutien de l'encadrement de la masse : ils sont seuls ou groupés à quelques-uns, couchés, collés à terre, attendant l'occasion de bondir.

Dans cette situation, reste au combat qui le veut bien. L'impulsion, dans ce cas, vient du soldat lui-même, puisqu'il n'y a plus de surveillance possible. D'ailleurs, la plupart des chefs sont abattus, remplacés par des sous-ordres d'une autorité moindre. On a vu des bataillons commandés par des enseignes. Du bon vouloir du soldat, de son courage, de son énergie individuelle dépend l'issue de la lutte.

De sorte qu'au terme actuel de l'évolution, il est vraiment permis de dire que le combat apparaît comme une exploitation à outrance de l'individualisme.

Capit^ne A. FASTREZ.

Hallucinations individuelles et collectives en temps de guerre.

A propos de :

Dr Mayrac, *De la santé psychique du soldat.* (*Archives d'anthropologie criminelle,* n° 206, pp. 125-145.)

Les conditions difficiles de la vie en temps de guerre sont éminemment propres à violenter l'organisme, à perturber toutes les fonctions, à propager les infections dans les groupements de troupes : maladies épidémiques, troubles cérébraux.

On a peu parlé jusqu'ici des troubles cérébraux et, cependant, les épreuves militaires contribuent directement au développement des maladies nerveuses; sous leur influence éclatent les prédispositions morbides.

Si les catastrophes — tremblements de terre, déraillements, grands incendies, inondations, naufrages — produisent tant d'affections psychologiques plus ou moins graves, combien doivent en produire ces catastrophes fréquentes qui, sur le champ de bataille, font en quelques minutes des monceaux de cadavres sur un étroit espace de terrain!

Les cas d'aliénation mentale produits par les batailles sont très nombreux. Il y en a eu de tout temps, mais aujourd'hui le chiffre atteint des proportions effrayantes et il aura plutôt une tendance à croître, étant donnés les effets plus foudroyants et plus imprévus des nouveaux engins de destruction.

Que deviendra ce chiffre dans la guerre future, quand seront en contact des peuples où se gonfle sans cesse l'armée des neurasthéniques?

D'après Mayrac, le service sanitaire russe fut saisi d'éton-

nement et d'inquiétude en présence du développement inopiné de la folie durant la guerre de Mandchourie.

... Un médecin militaire, à qui un jeune psychiâtre venait offrir ses services au début de la guerre, lui répondit : « Nous n'avons pas besoin d'aliénistes ici. » Et ce furent bientôt 2,000 aliénés qui encombrèrent les formations sanitaires, soit 2 p. m., proportion égale à celle offerte par la population civile de Moscou. C'était, chez les officiers, surtout les psychoses alcooliques et la paralysie générale; chez les soldats, la démence précoce et les psychoses épileptiques (pp. 133-134).

Ces aliénations mentales frappent les sujets prédisposés, entrés à l'armée malgré les conseils de revision, les névrosés latents, dont la névrose est indécelable dans la vie de chaque jour et qui se révélera subitement sous l'influence des émotions trop vives et trop continues du champ de bataille.

Mais si les névrosés ne sont pas tous conduits à la folie, ils n'en sont pas moins, sur le champ de bataille, des êtres dangereux, même si la névrose ne se manifeste que par le simple trouble hallucinatoire.

Les troubles hallucinatoires sont fréquents à la guerre et ils ont été maintes fois constatés. Le général Bonnal, dans son livre sur *La bataille de Frœschwiller*, constate que les chefs de patrouilles — mal préparés, dit-il, à leur rôle au début de la guerre — étaient fréquemment victimes de l'hallucination C'est ainsi que les nouvelles les plus fausses furent rapportées aux avant-postes allemands, l'un disant qu'il y avait à Allenstadt, tout près de Wissembourg, un gros de plusieurs milliers de Français; un autre annonçant que le maréchal de Mac-Mahon marchait avec toute son armée le long du Rhin.

Mille renseignements erronés ou tout au moins exagérés arrivent toujours en temps de guerre aux états-majors, très préoccupés de discerner le vrai du faux.

Ces troubles hallucinatoires trouvent, comme le dit le Dr Lamoureux, dans l'imagination féconde des troupes, des éléments d'amplification et de propagation. (« Psychologie morbide du temps de guerre », *Revue de l'hypnotisme*, 1908.)

Campeano a fait observer qu'une illusion d'un membre de la collectivité devient en pareil cas le noyau de la suggestion contagieuse pour tout le reste de la foule, et bientôt cette illusion s'impose à tous les esprits avec la force et l'évidence d'une réalité concrète. Il cite plusieurs exemples, notamment celui de l'artillerie autrichienne du général Giulay (chargé de protéger Trieste, 1848), tirant à toute volée contre la lune, qui, rasant les flots, avait été prise pour les feux des vaisseaux piémontais. (*Essai de psychologie militaire*, p. 69.) On pourrait en citer des centaines, qui prouvent que les perceptions erronées, les nouvelles les plus invraisemblables se diffusent à la guerre avec une extrême rapidité et une autorité incroyable.

Il faut, pour comprendre l'influence pernicieuse des névrosés sur le champ de bataille, se rendre compte de l'état de nervosité dans lequel se trouve souvent la troupe.

Une colonne s'avance la nuit dans la direction de l'ennemi. On marche en silence, dans l'obscurité, avec au cœur l'angoisse du danger qui peut surgir à chaque pas; on sent l'ennemi dans les environs, prêt à fusiller les arrivants ou à bondir sur eux à la baïonnette. L'émotion qui s'était emparée des plus timorés au début de la marche se propage à mesure qu'on avance. Un arrêt, un à-coup dans la marche, un bruit inusité : autant de causes de propagation de l'émotion. Toute la masse est bientôt dans un état nerveux tel que si l'on ne passe pas à l'action, s'il n'y a pas une détente, le moindre incident peut provoquer une panique; qu'un halluciné ou un « obsédé » pousse un cri, tire un coup de feu, et la catastrophe peut éclater.

Des troupes épuisées et démoralisées déjà s'amoncellent, comme cela se fait dans toute guerre, derrière un abri, levée de terre, groupe de maisons; de nouvelles troupes y accourent, la masse grossit démesurément (nombreux exemples en 1870); des coups de feu arrivent de l'avant et même de l'arrière, on se colle à terre, on ne sait où se mettre; l'angoisse s'accroît, l'état de nervosité devient tel, qu'un cri « sauve qui peut! » peut déclancher une effroyable panique.

Après le combat, une troupe est au bivouac, brisée de fatigue physique et morale. Un halluciné rêve, pousse un cri d'alerte, tire un coup de feu. Les soldats, réveillés en sursaut, croient que l'ennemi prend le bivouac d'assaut : une partie se sauve, une autre bondit sur les armes ; des coups de feu éclatent, des baïonnettes trouent des poitrines ; c'est un effroyable désordre qui se résout le plus souvent en panique et en fuite.

Il y a des exemples par milliers ; la guerre récente de Mandchourie en a apporté quelques-uns qui sont typiques, telle cette panique provoquée par le cri poussé d'un halluciné : « Les Japonais ! ». En 1877, pendant la guerre russo-turque, un général de division, en plein jour, perd ainsi la tête, monte en voiture et sème la panique dans les convois en criant au passage : « Sauve qui peut ! »

Dans un milieu si favorable à la contagion de la peur, les névrosés sont donc non seulement des non-valeurs qui se soustrairont à la lutte en se collant au sol ou en se dissimulant dans les abris, mais ce sont des éléments qui peuvent provoquer les pires catastrophes.

Dans une masse d'hommes « sursaturée » d'angoisse, si j'ose employer cette expression, l'acte d'un obsédé joue le rôle inverse de celui de la particule solide qui, venant à choir dans un liquide en état de surfusion, le transforme en un bloc compact ; la troupe organisée et en cohésion se transforme instantanément en troupeau qui détale et se disperse en tous sens.

Dans la vie civile, qu'un groupement quelconque contienne de ces malheureux que la maladie mentale étreint ou guette, le préjudice à craindre n'est pas très grand. Ils sont nombreux partout, ils accomplissent leur tâche journalière, plus ou moins bien ; ils restent, dans une certaine mesure, utiles ou utilisables ; ce ne sont pas fatalement des non-valeurs, que le groupe rebute : souvent même la névrose latente ne se révèle pas. Si le mal éclate, l'effet est restreint.

Mais dans l'armée, il n'en est pas de même : la non-valeur s'avère aussitôt et même en temps de paix déjà, le service militaire provoque des réactions révélatrices :

... La brusque transformation des conditions d'existence, la mul-

tiplicité des obligations qui ne sont pas toujours proportionnées aux possibilités et qui s'imposent avec un caractère autrement impérieux et étroit que les devoirs généraux de l'individu dans la société, la nécessité de nouvelles habitudes organiques et mentales et de l'uniformisation des actes et des pensées ne tardent pas à mettre en évidence la personnalité des sujets et à provoquer chez les prédisposés et les tarés cérébraux les réactions révélatrices, bien mieux et plus vite que n'auraient su le faire les épreuves anodines de la vie civile. (Voir Chavigny, « Précocité des réactions psychopathiques dans le milieu militaire », *Congrès de neurologie de Nantes*, 1909, p. 153.)

Sur le champ de bataille, les tares cérébrales encore dissimulées se révèleront tout à coup par des actes dont les effets pourront être terribles.

On se demandera maintenant s'il y a tant de névrosés dans l'armée.

Le Dr Mayrac donne à ce sujet des chiffres caractéristiques :

... La statistique médicale de l'armée française apprend que la morbidité mentale a été, durant la période décennale 1898-1907, de 2,971 cas (2,153 à l'intérieur, 818 en Algérie-Tunisie), soit une moyenne annuelle de 297 cas (215 à l'intérieur, 82 en Algérie-Tunisie), soit encore une morbidité moyenne pour 1,000 hommes d'effectif, de 0.765 (0.427 à l'intérieur, 1.103 en Algérie-Tunisie).

De plus, le chiffre des radiations pour cause de maladies mentales a été, dans la période 1890-1904, de 0.45 pour 1,000 hommes d'effectif, sur l'ensemble de l'armée.

En 1907, le déchet d'ordre psychiatrique a été de 1,282 sujets. En 1908, dernière statistique connue à cette date, de 1,226, et il se répartit ainsi :

Paralysie générale ou aliénation mentale . . .	230
Idiotie.	227
Épilepsie.	501
Hystérie	215
Neurasthénie	53

Et ce sont là seulement ceux connus! Car le service de santé est loin de nous révéler le chiffre total des aliénés dans l'armée : beaucoup restent dans l'ombre, et le destin des autres n'est pas toujours de les ramener au foyer par la seule voie qui devrait leur être ouverte, des hôpitaux et des commissions de réforme. Les établisse-

ments pénitentiaires et les corps d'épreuve ont comme le triste privilège de sélectionner les tarés cérébraux dont le nombre grandit à mesure qu'on essaye de l'établir.

Aussi, dès 1899, au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de Marseille, Granjux pouvait-il formuler les trois propositions suivantes, confirmées depuis par les recherches d'Antheaume (1891-1900) :

a) Il y a, aux bataillons d'Afrique, deux fois plus d'aliénés que dans le reste de l'armée;

b) Quatre fois plus, dans les établissements pénitentiaires ;

c) Huit fois et demie plus, aux compagnies de discipline (six fois plus, d'après Anthéaume).

En 1908, la morbidité mentale est de 0.49 pour l'intérieur; elle s'élève, pour l'Algérie-Tunisie à 1.08 pour 1,000 hommes d'effectif et sa répartition est significative :

Compagnies de discipline	1.52
Bataillons d'infanterie légère d'Afrique. . . .	1.80
Régiments étrangers.	3.77
Prisons, pénitenciers, ateliers de travaux publics.	8.77

(pp. 128-129).

... Il est permis de voir une nouvelle preuve de la présence de psychopathes sous les drapeaux dans la fréquence des suicides. C'est que le suicide n'est souvent que la traduction d'une perturbation mentale et des facteurs psychopathiques (débilité mentale, déséquilibration, alcoolisme) se présentent presque toujours à qui sait les chercher dans sa genèse.

De 1898 à 1907, le chiffre moyen annuel des suicides a été de 125 (96 pour l'intérieur, 29 pour l'Algérie-Tunisie), soit une moyenne ponr 1,000 hommes d'effectif de 0.29 (0.'87 pour l'intérieur, 0.394 pour l'Algérie-Tunisie), chiffre d'ailleurs incomplet, au point de vue psychiatrique, puisqu'il ne comprend que les décès. Or, les tentatives ne présentent pas moins d'intérêt pour le psychiatre que l'acte suivi de mort.

En 1908, l'armée a compté 102 suicides (87 à l'intérieur, 15 en Algérie-Tunisie), soit une moyenne de 0.21 pour 1,000 hommes d'effectif (0.17 pour l'intérieur, 0.04 pour l'Algérie-Tunisie). On compte, en outre, 71 tentatives (60 pour l'intérieur, 11 en Algérie-Tunisie).

Et nous prévoyons déjà que les troupes les plus éprouvées

seront celles les plus chargées en déséquilibrés et en alcooliques : ainsi, l'Algérie-Tunisie oppose-t-elle la moyenne de 0.394 pour 1,000 hommes d'effectif à celle de 0.187 de l'armée métropolitaine. Impulsivité, dégénérescence, sont le *leit-motiv* des comptes rendus qui accompagnent les tables statistiques. « Qu'on ne voie pas là, déclarent ANTHÉAUME et MIGNOT (*Les maladies mentales dans l'armée française*, 1909), une formule officielle destinée à démontrer que les circonstances de la vie militaire proprement dite ne sont pas en cause, mais bien l'expression d'une vérité clinique ! » (p. 131).

La présence de tant de névrosés dans les rangs de l'armée explique bien des défaillances individuelles et collectives sur le champ de bataille, elle éclaire d'un jour nouveau l'analyse psychologique de la suggestibilité collective en temps de guerre.

Capit^ne A. FASTREZ.

Comment l'entraînement social intervient dans les migrations modernes.

A propos de :

H. P. Fairchild, *Greek immigration to the United States.* — New-Haven, Yale University Press, 1911, xxii-278 pages, 2 dollars.

Fairchild, Henry Pratt. Fit ses études à Yale University. Docteur en philosophie. Principaux travaux : articles dans *Yale Review*, *American journal of sociology*, etc.

Bien que conçu dans un esprit d'économie et de politique nationales, le livre de Fairchild sur l'immigration grecque aux États-Unis se laisse facilement pénétrer du point de vue sociologique, tant les interactions d'individu à individu et de groupe à groupe y sont nettement décrites.

Comme la plupart des observateurs qui ont étudié des cas particuliers du phénomène des migrations humaines dans les temps modernes, Fairchild attribue l'immigration grecque à des causes économiques. La Grèce est un pays où les salaires sont très bas et les subsistances très chères. Dans les campagnes, notamment dans le Péloponèse, les familles vivent isolément. Chacune d'elles produit séparément presque tous les articles qui lui sont nécessaires. Le commerce intérieur est très faible. Depuis les temps les plus anciens, bon nombre de Grecs se répandent dans les pays voisins pour y chercher fortune, mais dans ces derniers temps certains débouchés (entre autres la Bulgarie et la Roumanie) furent plus ou moins complètement fermés à leur activité commerciale. En outre, le marché principal du commerce grec, celui du raisin de Corinthe, fut troublé au point de faire naître dans le pav une véritable crise.

Fairchild pense que ces circonstances ont créé, vers le commencement de ce siècle, un milieu particulièrement propice à l'émigration. Le mouvement ainsi préparé n'attendait qu'un débouché favorable. Il s'est trouvé que ce débouché a été fourni par les États-Unis, où des Grecs s'étaient déjà établis avantageusement, mais en petit nombre, depuis une dizaine d'années.

En réalité, il résulte bien de ce que Fairchild expose dans la suite que c'est ce noyau de Grecs établis aux États-Unis qui a exercé une véritable attraction sur ceux de la métropole par des appels directs constituant autant d'actes de suggestion. Assurément, ces appels ont été écoutés plus favorablement à raison des circonstances économiques que je viens de rappeler, néanmoins ce sont incontestablement les Grecs établis aux États-Unis qui ont été les agents les plus actifs de l'immigration.

D'ailleurs, les premiers départs, à raison de leur peu d'importance, ne peuvent être considérés comme constituant une émigration. En 1883, on n'a compté que 73 émigrants grecs débarqués aux États-Unis. Pour d'autres pays, certaines statistiques permettent de descendre jusqu'à l'unité, c'est-à-dire jusqu'au *premier* émigrant. Or, si la voie peut ainsi être frayée par un seul pionnier, il n'est pas certain que ce soient les circonstances économiques qui aient déterminé cet initiateur.

La cause première peut être purement personnelle (voyages maritimes, dissentiments de famille, etc.) et n'avoir aucun rapport avec l'état économique qui rend l'émigration *possible.*

Dans ces conditions, la part qui revient à l'entraînement social dans l'explication du phénomène des migrations devient prépondérante. Rien ne répugne plus aux individus que de rompre le lien qui les attache au sol où ils sont nés. Pareille rupture constitue le plus souvent un fait individuel qui peut être en même temps accidentel. Mais l'existence d'une autre patrie, d'une patrie secondaire, peut déterminer les plus audacieux à tenter l'aventure. Au fur et à mesure que le groupe des émigrés se fortifie, l'attraction qu'il exerce sur la métropole augmente d'intensité. Des rapports suivis

s'établissent entre les deux groupes et finalement les déplacements dans l'un et l'autre sens deviennent une chose quasiment banale.

Il importe encore de préciser le caractère de l'attraction exercée par les émigrés. Ce n'est pas pour le simple plaisir de recruter des amis que les Grecs d'Amérique incitaient leurs compatriotes européens à se joindre à eux. Les groupements grecs constitués aux États-Unis manifestaient une forte tendance à vivre étroitement unis et à ne pas se mêler à la population environnante. Comme ils étaient composés à peu près exclusivement d'hommes adultes spécialisés dans certaines professions, ils ne pouvaient espérer trouver en eux-mêmes le personnel nécessaire au développement de leurs entreprises. Ils firent donc appel aux hommes adultes de leur pays, et c'est précisément le déplacement de cette partie de la population qui donne à l'émigration grecque son caractère inquiétant en ce qui concerne les destinées de la métropole.

Dans la Grèce même, la suggestion s'est exercée par les récits de ceux qui revenaient des États-Unis, soit pour se fixer définitivement dans leur patrie et y dépenser en oisifs l'argent amassé à l'étranger, soit pour exercer une action directe et verbale sur des parents ou des amis, soit simplement pour « se montrer » — et ce dernier cas n'est pas le moins intéressant, car souvent les « manières » des émigrés dénotent un genre de vie supérieur, l'influence de la richesse et du bien-être s'exerce sur toute leur attitude, leurs récits excitent chez les auditeurs le sentiment du merveilleux. Enfin — ceci est une cause secondaire — l'existence même d'un courant migratoire dans la métropole y fait naître des intérêts commerciaux qui tendent à se développer et qui, à cet effet, s'efforcent de donner au courant une plus grande intensité; tel est le cas des compagnies de navigation.

Le passage suivant résume l'action exercée par tous ces éléments :

... For a quarter of a century Greeks had been going to America in small numbers; they had been, for the most part, successful, and were in command of businesses which to the Greek peasant appeared highly lucrative; and they had been sending home glow-

ing accounts of the attractions of America, accompanied by sums of money which appeared munificent to their poverty-stricken relatives and friends in the fatherland. These communications had made their due impression, and when the Greeks began to feel the necessity of escape from an increasingly difficult situation, America seemed to them the new land of promise, and they began by thousands to answer to her call. Once started, this movement, like the familiar chain letter, could not be checked, but grew by its own multiplication. Each Greek in America became the nucleus of a rapidly increasing group of his own kin or neighbors. So began that great exodus which assumed such startling proportions in the early years of the present century. Given the stimulus and the goal, all that remained to be provided was the means of migration — the material means of conveyance and the financial means to defray the expenses. Both of these were promptly forthcoming; steamship agents are never slow to seize opportunities such as existed in Greece at the time in question, and all the principal Mediterranean steamship lines established agencies in the Piræus, Patras and other ports, as well as in some of the important interior cities. Emigration agents began to scour the country, exciting the imagination of the peasants as to glories and opportunities of America, clearing away the difficulties which seemed to beset the passage, and in many cases advancing the money for the trip. In other cases, if the prospective emigrant could not get together sufficient money at home, it was furnished him by some friend or relative in America (pp. 78-79)

... The modern Greek emigrant is ticketed through from his village to his final destination, his passage is very likely paid by some friend in America, he has probably just as many friends in the American city to which he his going as in his native village and the conditions in which he finds himself in America are in many respects a close replica of his home surroundings. He knows that if he has hard luck in finding work, or falls into sickness or any other form of misfortune his friends will care for him and send him home if necessary. This is the typical Greek emigrant of to-day, and it is hard to see how his undertaking is a mark of any special superiority of character (pp. 86-87).

La circonstance que le foyer grec a conservé aux États-Unis le caractère qu'il a en Europe, inspire à l'émigrant un sentiment de sécurité. Bien plus, il arrive souvent qu'aucun

de ses proches, de ses amis ou de ses concitoyens ne lui ait parlé, en Grèce, de choses aussi intéressantes, aussi neuves et en même temps aussi sûres que celles que lui rapportent les émigrés. Et comment douterait-il de leur véracité, puisqu'il a vu leurs lettres et palpé les mandats postaux qu'elles renfermaient?

Puis chacun connaît la technique, l'organisation du voyage. On sait à qui s'adresser dans le village. On y reçoit les détails les plus précis sur toutes choses. Il y a des guides imprimés qui renseignent sur les moindres détails, y compris la manière de dépister les agents du contrôle de l'immigration à l'arrivée à New-York. Il y a surtout « celui qui a déjà été en Amérique » et qui y retourne avec une bande curieuse et confiante. Dans ces conditions, l'émigrant a l'impression *qu'il ne quitte pas son milieu :*

... Practically every Greek who starts for America has in his pocket a letter from some fellow countryman in America, or at least a business card of some Greek who has established himself on this side. The great majority have some relative or close friend here. We may go still further and say with safety that almost without exception Greek emigrants know to just what place in the United States they are going, and in the great majority of cases have a very definite idea of what work they are going to do when they get here (p. 89).

... Given a number of Greeks already established in a certain kind of business and the later comers of the same race will follow their lead like a flock of sheep. As one intelligent Greek told me, a Greek is afraid to strike out into any field where no one of his people has preceeded him. He himself had tried to establish a large meat farm. He came into conflict with the beef trust and his experiment cost him $10,000. It is the most natural thing in the world that immigrants coming to this country, ignorant of the language and customs, should take up departments of busines in which others of their own nationality have succeeded, and in which many of their personal friends are engaged (p. 168).

Les facilités qu'offrent les transports modernes ont donc rendu possible un prolongement du milieu national dans une autre contrée. De fait, le milieu grec commence par se recon-

stituer aux États-Unis sur des bases analogues à celles qu'il possède dans la mère patrie :

... The extreme loyalty of the modern Greek to the formal worship of the national church has already been noticed. As soon as a few Greeks get together in some city or town in this country, one of the first things that they think of is the establishment of a place of worship. This is accomplished by the organization of an orthodox community, which is not usually undertaken until the number of Greeks in the locality reaches 300 or 400. This community is organized as a society and usually embraces practically all of the Greeks in the locality. It has its officers, president, secretary, treasurer, etc., and various committees. The dues are sometimes regular and sometimes voluntary. While the primary purposes of this organization are religious, such as the securing and support of a priest and the maintenance of a place of worship, it also serves various social and fraternal ends (p. 120).

... How complete is this isolation may be inferred from the fact that, though the Greeks are supposed to be quick at languages, it is the exception to find a Greek who has been in the United States five or even ten years who can speak English even tolerably well. The Greeks who prosper most, financially, socially, morally, and intellectually — those to whom the change of residence is a real advantage — are those whose circumstances lead them away from the settlement, and throw them into contact with the better classes of American citizens (p. 218).

L'assimilation est si forte que le sentiment d'attachement au pays natal s'efface et que les sympathies envers la nouvelle patrie s'affirment avec ostentation :

... A few years ago it could be said with truth that practically every Greek who came to the United States had the intention of returning after five or ten years to his native land. They came in order to earn and save enough money so that they could go back home, and either establish themselves in some easy business, or else, if they were especially fortunate, settle down to a life of indolence and ease. But this is changed now. The Greeks who went home after a few years' residence in the United States were not content. Having tasted the keen life of this country, they could not be satisfied elsewhere. So the majority returned to America again, this time with the intention of settling down permanently.

Their example, along with the increased knowledge of American conditions in Greece, inspired many of their fellow countrymen to look to America as the place where they wished to cast their lot permanently. To-day, a very large proportion of the Greek immigrants to American, those who cross the ocean for the first time as well as those who have been here before, come with the idea of making this their home as long as life shall last. Instead of speaking of their native land with proud patriotism, they all too often characterize it as poor and miserable place, and many a profane Americanism is ostentatiously displayed to show the scorn they feel for it (p. 211).

Diverses circonstances particulières contribuent d'ailleurs à tenir fermé le groupe des immigrés grecs.

Ainsi, dans leur pays, les Grecs de toute condition passent la plus grande partie de leur temps libre au café, où ils s'épuisent en conversations stériles sur la politique ou sur des événements locaux et insignifiants : « Le plaisir suprême de ces sophistes sobres, c'est de parler politique autour d'un verre d'eau, depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin. » (G. Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui*, 1892, p. 46) « Dans les cafés, tout se croit, tout se discute, tout se démontre, tout se prouve, tout s'accepte. » (Gomez-Carrillo, *La Grèce éternelle*, 1909, p. 75.) Or, la vie américaine ne comporte rien de semblable, et les habitudes grecques donnent lieu, de la part des Américains, à des interprétations hostiles qui renforcent l'isolement de la communauté :

... A class of offenses which perhaps ranks second among the Greeks to violations of the corporation ordinances, and in some cases is included under corporation ordinances, is that designated as disorderly conduct. In this case, too, an extenuating circumstance is found in the extreme natural excitability of the Greeks. A noisy altercation which disturbs a whole block, and seems to the police officer to threaten a fatal culmination, may be the friendliest kind of an argument. The police officer of course cannot get at the true nature of the case and the whole lot are taken off to the police station. As the Greeks become more americanized this class of offense may also diminish (p. 204).

Un phénomène du même genre, beaucoup plus caractérisé,

il est vrai, a été constaté à propos des Chinois. (« Archives » nº 209, p. 4.)

Enfin, l'adaptation des Grecs au milieu américain s'effectue plus lentement que pour d'autres nationalités, parce que le milieu démographique grec est constitué aux États-Unis de façon assez spéciale. Il se compose en majeure partie d'hommes âgés de 14 à 45 ans. Peu de femmes grecques émigrent. Ce fait pourrait modifier la situation actuelle et désagréger le milieu grec qui s'est reconstitué loin des foyers familiaux. Les mariages entre immigrés et américaines favorisent, en effet, le détachement de ces immigrés de leur groupe. Ce détachement est une condition essentielle de la fusion (Fairchild, p. 241), car il a pour effet de faire disparaître l'usage de la langue nationale.

Le jour où cette fusion sera un fait accompli, il sera intéressant d'observer si, l'attraction exercée par le groupement homogène des immigrés ayant disparu, le mouvement migratoire aura acquis assez de force propre pour se continuer avec la même intensité.

D. Warnotte.

Sur un cas de déclassement et de désagrégation sociale.

A propos de :

J. A. Fitch, *The steel workers*. Russell Sage Foundation Publications : *The Pittsburgh Survey*. — New-York, Charities publication committee, 1911, 384 pages, 1 1/2 dollar.

Fitch, John Andrews. Né en 1881. Fit ses études à l'Université du Wisconsin. Agrégé d'économie politique. Se consacra d'abord à l'enseignement puis fut attaché quelque temps au « Department of Labor » des Etats-Unis. Fait maintenant partie de la direction du *Survey*. Principaux travaux : Articles dans *Bulletin of the Bureau of Labor*, *Annals of the American Academy of political and social Science*, *Political Science Quarterly*, etc.

Le district de Pittsburg est un des centres industriels les plus importants des Etats-Unis. Il est le siège de l'*United States Steel Corporation*, l'entreprise la plus considérable et la plus grande employeuse d'hommes: elle exploite le minerai de fer, le traite dans ses hauts-fourneaux, le transforme en rails et en tôles d'acier.

Les 23,000 ouvriers qu'elle occupe passent la moitié de leur vie enfermés dans les halls d'usines, plongés dans un milieu identique qu'un employeur commun impose, exposés aux mêmes dangers, aux mêmes aléas économiques — car l'échelle des salaires suit les variations de prix.

Or, il est remarquable que, malgré les conditions semblables auxquelles cette énorme main-d'œuvre est soumise, il n'existe parmi elle aucune manifestation d'un esprit collectif. L'enquête approfondie à laquelle s'est livrée la commission du *Pittsburgh Survey*, sous le patronage de la fondation sociale *Russell Sage*, apporte à ce sujet des documents du plus haut intérêt.

* * *

Un fait dominant apparaît. L'immense majorité des ouvriers métallurgistes se compose, à l'heure actuelle, d'immigrants arrivés récemment de l'Europe méridionale ou orientale et ne parlant pas l'anglais. Il y a quinze ans, au contraire, les travailleurs de langue anglaise étaient largement prédominants.

C'est dans les métiers non qualifiés (*unskilled*) que la substitution est de loin la plus marquée.

... Fifteen years ago the laborers were largely English-speaking. Today one is surprised in passing through a Pittsburgh steel mill if he comes across an American, a German or an Irishman among the unskilled laborers (p. 142).

D'autres sources d'information viennent d'ailleurs confirmer cette observation de Fitch. Je signale notamment les suivantes :

... The day laborer of a generation ago is gone, — a change which has been swifter an more complete in Pittsburgh than in many other of our industrial centers.

... The day laborer in the mills today is a Slav. (P. Roberts *The new Pittsburghers.* — *Charities and the Commons*, vol. XXI, 1908-1909, p. 533.)

... The unskilled laborers are Polanders, Hungarians, Slavs... they have displaced American labor to a great extent in the steel mills. (*Report of the industrial commission*, 1900, vol. VII, p. 593.)

Si l'on tient compte du fait que les travailleurs qualifiés ne représentent que 7 p. c. du nombre total d'ouvriers, on aura une idée de l'importance qu'a acquise l'élément étranger dans l'industrie sidérurgique. A Homestead, l'agglomération industrielle la plus caractéristique du district, la moitié des ouvriers sont des Slaves, les deux tiers sont nés à l'étranger. Dans les hauts-fourneaux, il y a quinze ou vingt ans, la main-d'œuvre était presque entièrement irlandaise; elle se compose maintenant de Hongrois et de Slaves. (Fitch, p. 31)

Tout un enchaînement de circonstances a provoqué ce déclassement.

Le district de Pittsburg fut secoué en 1892 par une crise profonde. A ce moment existait une organisation ouvrière puissante appelée *Amalgamated Association of Iron and Steel Workers*; elle exerçait sur toute la métallurgie américaine un contrôle effectif. Une grève éclata à Homestead ; un ultimatum des employeurs menaçait l'association de ne plus la reconnaître. Tout le conflit se déroula sur le principe même de l'unionisme. Il fut particulièrement aigu, et après des incidents tragiques et révolutionnaires qui concentrèrent sur lui l'attention du monde entier, il se termina par la défaite totale de l'organisation ouvrière; elle se trouva détruite non seulement à Homestead, mais dans toutes les usines du district auxquelles la grève s'était étendue par sympathie. L'*Amalgamated Association* fut chassée de toutes les aciéries importantes; avant la grève elle comptait plus de 12,000 membres dans le seul district de Pittsburg ; deux ans après, il n'en restait plus qu'un nombre insignifiant.

Désormais, l'employeur fut le maître absolu de la production et son autorité fut sans contrôle. Il s'efforça, suivant un plan méthodique, de pousser la productivité de l'usine jusqu'à ses plus extrêmes limites. Il introduisit d'incessants perfectionnements techniques, de façon à automatiser, dans la plus large mesure, les différents processus de la fabrication. Il en résulta un déplacement important dans la main-d'œuvre et notamment, pour diverses opérations, la substitution de la main-d'œuvre non qualifiée à la main-d'œuvre qualifiée.

... In the last eighteen years, machinery has transformed the industry, eliminating much hand labor and discounting human skill.

This tendency to make processes automatic has resulted not only in a lessened cost with an increased tonnage, but it has also reinforced the control of the employers over their men. When the roll tables were introduced they threw many roughers and catchers out of employment; beyond that, they lessened the importance to the employers of the men remaining. Men can learn to pull levers more easily than they can reach the skilled mastery of a position where the greatest dependence is on the man and the last on the machine (p. 159).

Les travailleurs non qualifiés constituent actuellement 62 p. c. de la population ouvrière de l'*United States Steel Corporation*; d'un autre côté, l'entreprise a pris une telle extension que ces 62 p. c. représentent un chiffre supérieur au nombre total d'ouvriers d'il y a vingt ans. La conséquence de ces transformations fut de créer une demande considérable de ces travailleurs non qualifiés.

Or, il s'est trouvé que, précisément, cette demande coïncidait avec un changement profond dans la nature de l'immigration. L'origine du mouvement migratoire se déplaçait.

Jusqu'alors, plus des deux tiers des arrivants étaient originaires de l'Europe occidentale; les plus nombreux avaient été d'abord les Irlandais, puis les Allemands. De 1895 à 1900, au contraire, plus de la moitié des immigrants (54 p. c.) étaient des Européens méridionaux ou orientaux. (*Report of the industrial commission*, 1900, vol. XV, p. XIX.)

Ils appartenaient pour la plupart à des populations agricoles de culture fort primitive. Un énorme débouché leur était ouvert dans l'industrie de l'acier. Ainsi, ils en vinrent tout naturellement à monopoliser la partie non qualifiée du travail. Aujourd'hui, les Slaves représentent, dans l'*United States Steel Corporation*, 74 p. c. des ouvriers non qualifiés et seulement 9 p. c. des qualifiés.

En 1907, le relevé des ports indiquait que 187,618 personnes renseignaient Pittsburg comme lieu de destination.

Cette ville ne fut pas seulement un débouché, elle devint un centre d'attraction pour les habitannts de l'Europe méridionale et orientale.

... First, it is the wages that bring them here. The workers in the mills of Galicia, the vinelands of Italy, and the factories of Kiev, earn from twenty-five cents to fifty cents in a day of from twelve to sixteen hours. When the American immigrant writes home that he works only nine, ten, or twelve hours and earns from $ 1.50 to $ 2.00, the able bodied wage earner in the fatherland who hears this will not be satisfied until he also stands where the shorter day and the higher wages govern. It is there homegoing letters more than all else which recruit the labor force. They are efficient promotors of immigration.

« There are no able-bodied men, said Beg Sam to me, between the ages of sixteen and fifty years left in my native town in Servia; they have all come to America. »

Up te September 1907, the men in charge of furnaces, foundries, forges and mills, in the Pittsburgh district, could not get the help they needed. The cry every where was « Give us men ». A foreman, there fore, could assure Pietro and Melukas that if their brothers or cousins, or friends were sent for, they would get work as soon as they arrived. (P. Roberts, *loc. cit.*, p 535.)

Voici encore un exemple pris sur le vif :

... An illustration of the economic impetus is the simple story of Grigory Leshkoff. Grigory comes from a Russian peasant family in which there were seven sons and twenty poor acres of land. « What we to do at home? » Grigory demanded of me with a shreeg.

« Just look at one another, — hey? » One by one these sons left the crowded farm and sought work in the few mines and factories located near them. Grigory's younger brother was the first from the village to seek America, coming here in 1902. But soon others followed him, « and now, said Grigory, there are in Homestead at least fifty young men from our village ». (A. B. Koukol, *The Slav's a man for a'that*, loc. cit., p. 590.)

Warnotte a analysé, à propos de l'émigration grecque, le mécanisme de cette attraction exercée par un premier noyau de colons, sur les compatriotes restés dans la métropole.

Remontant jusqu'au premier initiateur du mouvement, il a montré que l'on pouvait y voir « des appels directs constituant autant d'actes de suggestion ». (« Archives » n° 258.)

« America seemed to them the new land of promise », dit Fairchild (cité par Warnotte), et il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette opinion de celle de Fitch : « The demand for unskilled labor in the steel industry has made Pittsburgh, during the last dozen years especially, a veritable Mecca to the immigrant » (p. 4).

Il importe de tenir compte, en outre, pour expliquer l'afflux des étrangers, d'un usage qui s'est généralisé dans beaucoup d'industries et notamment à Pittsburg. Des contremaîtres exploitent l'ignorance et la naïveté des immigrants

nouvellement arrivés en leur faisant accroire qu'il est d'usage d'acheter les emplois vacants. C'est ce qu'on appelle le *grafting system*.

... The foreman in charge of a gang of laborers who is addicted to the grafting habit usually has a confederate in the gang itself, a Slav who has been in America long enough to know the ropes, and who conducts the negotiations. If there is an opening for another man, the confederate goes to some green foreigner who has just arrived and tells him that he can get him a job; the job is for sale, however, and he cannot have it unless he is willing to pay the price. The newcomer is given to understand that it is the custom to sell jobs in this country, and that the transaction is in no way unusual (pp. 143-144).

Les contremaîtres qui se livrent à ces marchés ont un intérêt évident à embaucher les ouvriers naïfs qui se prêtent à l'opération; il n'en existe pas qui s'y soumette avec plus d'ingénuité que le nouvel immigrant.

De leur côté, les employeurs de la *Steel Corporation* ne cachaient pas leurs préférences pour les étrangers. C'est une opinion générale dans le district, qu'ils préfèrent les Slaves et les Italiens à cause de leur docilité, de leur obéissance passive, de l'empressement avec lequel ils acceptent les longues journées et le travail supplémentaire. (P. Roberts, *loc. cit.*, pp. 533-537.)

D'ailleurs, ils leur adressent parfois des appels directs. C'est ce qui est arrivé chaque fois qu'une grève a éclaté. L'*Amalgamated Association* attribue à l'arrivée des étrangers, embauchés en masse par les employeurs, son terrible échec à Homestead. (*Report of the industrial commission*, vol. XV, 1910, p. 425.)

Fitch reproduit la photographie d'une annonce insérée par un bureau de placement de Pittsburg dans un journal local :

TINNERS, CATCHERS AND HELPERS.
TO WORK IN HOPEN SHOPS,
SYRIANS, POLES AND ROMANIANS PREFERRED;
STEADY EMPLOYMENT AND GOOD WAGES
TO MEN WILLING TO WORK, FARE PAID.

(p. 947).

Les débouchés offerts aux travailleurs non qualifiés au moment où précisément l'immigration changeait d'origine et entraînait vers les États-Unis les populations les plus primitives de l'Europe, l'attraction qu'exerce un premier noyau de colons sur les compatriotes restés dans la métropole, l'intérêt évident des contremaîtres à embaucher des étrangers qui se prêtent à leurs prélèvements, la préférence des employeurs pour une main-d'œuvre docile, leurs appels directs pendant les grèves : voilà autant de faits qui expliquent l'arrivée en masse des Européens méridionaux et orientaux dans l'industrie sidérurgique de Pittsburg. Mais il reste à montrer pourquoi les travailleurs parlant l'anglais, qui, il y a quinze ans, étaient en grande majorité, s'en sont allés, à mesure que les étrangers affluaient.

Après la défaite de l'organisation ouvrière à Homestead, les dirigeants de l'*United States Steel Corporation* s'efforcèrent, nous l'avons vu, de pousser la productivité de leurs usines jusqu'à ses plus extrêmes limites. Il en résulta de graves répercussions sur les conditions générales du travail.

Avant 1892, la journée de huit heures était fort répandue, aujourd'hui, par contre, elle a pratiquement disparu. (Fitch, p. 169.)

Les hauts-fourneaux et les fours exigent une opération continue et cette condition se généralise à l'entreprise tout entière, à cause de l'interdépendance des phases de la production. Dès lors, la question de la longueur de la journée de travail revêt ici un aspect particulièrement aigu, car il n'y a pas de milieu entre la journée de huit heures et celle de douze heures. Mais, tandis que la première ne nécessite que deux équipes, la seconde en exige trois, soit 50 p. c. d'ouvriers en plus.

Avant la grève, la majorité de la main-d'œuvre ne travaillait pas le dimanche; actuellement une proportion de plus en plus considérable se voit privée, de quinzaine en quinzaine, du repos hebdomadaire. (Fitch, p. 168.)

Voici quel était, en 1907-1908, le nombre d'heures de travail par semaine dans les différents départements :

I. Blast Furnace Department : for 60 per cent of the force 72 hours one week, 96 the next; average week, 84 hours; for 40 per cent, 70 to 84 hours.

II. Bessemer Department : 48 hours for a few, 72 hours for the majority.

III. Open-Heart Department : 78 to 84 hours.

IV. Rolling Mills : 72 hours for 95 per cent of the force, 84 to 91 hours for 5 per cent.

The seventy-hour, eighty-four-hour and ninety-one-hour schedules indicate seven-day work (p. 176).

La conséquence logique des longues journées et du travail le dimanche fut d'augmenter l'importance des cabarets dans la vie des ouvriers. Car ceux-ci furent de plus en plus amenés à profiter de leurs rares heures de répit en cherchant dans l'ivresse un plaisir intense et une brève compensation à leur vie pénible.

... After weeks ands months of work, twelve hours a day, and no holidays, a man gets far behind in his accumulation of the pleasure that he feels to be his due. When a holiday comes it is all too short to collect the overdue bill; pleasure of a concentrated sort must be sought in order to make up for lost time (p. 228).

D'autre part, les procédés, assurément ingénieux, appliqués par la compagnie pour exciter la productivité des ouvriers créaient chez eux un esprit de méfiance réciproque, de jalousie et de compétition.

Les salaires sont calculés non pas suivant la quantité produite par chaque homme pris individuellement, mais d'après le tonnage obtenu par l'équipe entière. Il en résulte que chacun surveille non seulement les camarades auxquels il est ainsi lié, mais également ceux qui appartiennent aux autres équipes. Toutes les équipes sont, en effet, étroitement solidaires, car si les chauffeurs ou les puddleurs traînent, les lamineurs seront arrêtés, attendu qu'ils travaillent la matière que les premiers leur préparent; inversement, si les lamineurs sont lents, ils bloqueront les chauffeurs et les puddleurs.

... In all the different departments of mill work there are gangs, each man dependent upon the others in his gang, and each gang

dependent upon other gangs. From the wages standpoint the strain is great, for if one man is slow he reduces the tonnage and hence the earnings of a hundred other men. From the production standpoint the strain is perhaps greater, for on each man rests the necessity for handling the steel as fast as it comes The procession must not be halted. Put a strong, swift man at the head of the first gang and the steel does its own driving (p. 185).

Mais outre cette double contrainte, le chef de chaque équipe, désigné du nom suggestif de *pusher*, presse ses hommes et veille à ce « qu'ils gardent le pas ».

Dans le même ordre d'idées, quand une équipe bat un record, les ouvriers qui l'ont accompli sont l'objet de l'admiration de chacun, leurs noms sont publiés dans les journaux professionnels et le désir de dépasser les vainqueurs s'empare de tous leurs compétiteurs. L'*United States Steel Corporation* a ainsi choisi deux mois de l'année consacrés aux records. Durant ces périodes, l'attention de tous se concentre sur la productivité à obtenir; toutes les causes de retard sont soigneusement écartées ; personne ne se ménage, la journée de travail est prolongée par de nombreuses heures supplémentaires; certains départements travaillent ainsi fièvreusement, sans une heure d'arrêt, durant le mois tout entier. Mais quand le résultat exceptionnel est acquis, il tend à s'imposer comme un niveau de production normal. (Fitch, p. 186.)

Grâce à cette politique habile, la productivité a témoigné d'une élasticité incroyable et a augmenté par bonds successifs. En 1886, les aciéries Edgar Thomson laminaient 600 tonnes de rails en 24 heures; actuellement elles produisent 2,000 tonnes dans le même temps.

D'autres procédés ont accru la dépendance étroite de la main-d'œuvre vis-à-vis de l'autorité patronale. L'*United States Steel Corporation* fournit du charbon à ses ouvriers, leur loue des maisons, prête de l'argent à ceux qui veulent construire, accepte l'argent en dépôt. Elle vend le charbon au prix de revient, sensiblement inférieur au cours normal ; elle est un propriétaire dont tous les locataires se louent; elle est pleine de largesse dans ses prêts et donne un intérêt élevé pour les

dépôts. De plus, elle accorde des pensions de retraite aux ouvriers âgés de 55 à 65 ans, qui ont dix ans de service. Elle réserve un certain nombre d'actions destinées à être acquises par ses salariés. Ces titres donnent droit à un dividende exceptionnel de 5 dollars tous les ans et d'une prime de 5 dollars tous les cinq ans. Mais pour obtenir l'un et l'autre, il faut justifier par un certificat du caissier, que l'on est resté au service de la compagnie et que l'on a témoigné d'un intérêt manifeste dans sa bonne marche et sa prospérité. (Fitch, p. 209.)

Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'unionisme est rigoureusement interdit.

Quelques velléités de coordination de la main-d'œuvre furent impitoyablement réprimées. En 1895, à la suite d'une importante réduction, dans les salaires, un meeting de protestation fut organisé et réunit un millier d'hommes; le lendemain, les coupables étaient renvoyés par dizaines. (Fitch, p. 217.)

Différentes tentatives furent faites d'organiser des loges secrètes; en 1901, il s'en forma une à Homestead ; elle comptait un millier de membres; mais elle fut découverte et plusieurs centaines d'hommes furent chassés. (Fitch, p. 217.)

Cette politique de contrôle absolu est si connue dans la région que l'opinion locale attribue à l'*United-States Steel Corporation* l'organisation de départements spéciaux d'information secrète.

... Its agents are thought by the men to be scattered through all of the mills of the Corporation, working shoulder to shoulder at the rolls or furnaces with honest workmen, ready to record any « disloyal » utterances or to enter into any movement among their fellows. The workmen feel this espionage. They believe it exists, but they do not know who the traitors are. It may be that the friend of long standing who works at the next furnace is one of them, or, possibly, the next-door neighbor at home: they do not know. Is it any wonder, therefore, that they suspect each other and guard their tongues? (p. 219).

Aussi les ouvriers se méfient-ils, même de leurs voisins et de leurs amis.

TYPES D'OUVRIERS

= occupés dans les usines =

de

l' "United States Steel Corporation„ (District de Pittsburg)

I. — OUVRIERS NÉS AUX ÉTATS-UNIS

II. — OUVRIERS IMMIGRÉS

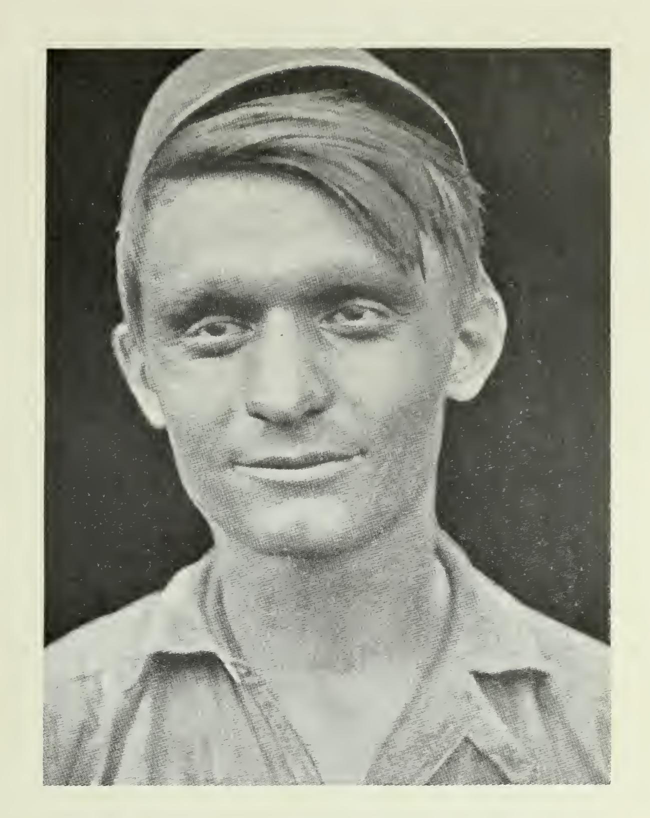
Clichés extraits de FITCH : « The Steel workers » -:- -:-
et de CHARITIES AND THE COMMONS, vol. XXI, 1908-1909 :
« Immigrants types in the Steel district » -:- -:- -:- -:- -:-



Américain.



Américains au travail.



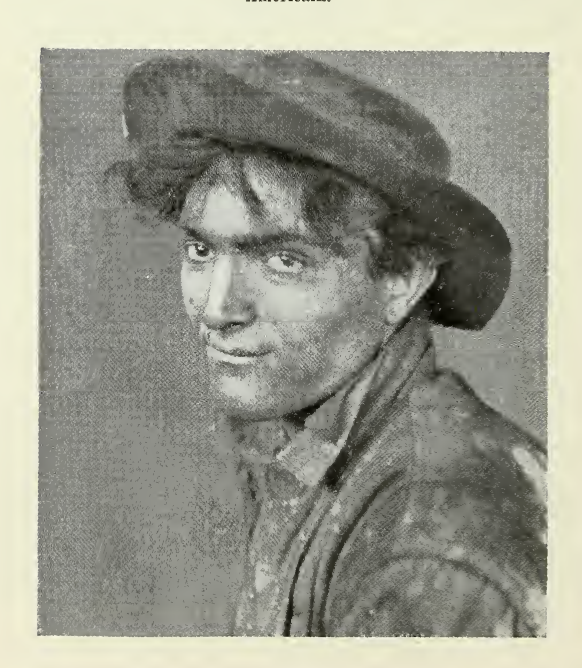
Jeune Slave.



Immigrés quittant le travail.



Américain.



Italien.

Rien n'est plus significatif que de constater la circonspection qu'ils mettent à parler entre eux et surtout de s'entretenir avec des étrangers. FITCH était aller sonner chez un ouvrier dans l'espoir d'obtenir des renseignements. La femme vient lui ouvrir la porte, mais lui dit que son mari ne pourra pas le voir, parce que la compagnie a défendu de parler de questions professionnelles avec les étrangers. (FITCH, p. 215.)

D'ailleurs, la compagnie est devenue une puissance politique dominante dans tout le district. Des ouvriers furent chassés pour avoir refusé de voter suivant les instructions qu'elle avait données. (FITCH, p. 229.)

Tel est le régime qui, en quinze années, s'est étendu à une immense population ouvrière.

Les nouveaux immigrants se sont tout naturellement pliés à ces conditions. Ils viennent d'un pays à bas salaires et à longues journées; la docilité et la soumission absolue à une autorité despotique ne leur sont pas choses nouvelles. Comme le dit FITCH, « the Slavic peasant accustomed to subservience to autorithy, and taught it by all the force of tradition », ne peut concevoir ce que l'Américain considère comme des nécessités sociales indispensables. D'ailleurs, il compte la valeur du salaire qu'on lui paye au même étalon que dans son pays. Il habite les pensions et les appartements encombrés des quartiers surpeuplés qui avoisinent les usines.

Beaucoup n'ont pas l'intention de se fixer en Amérique; ils ont gardé leur famille en Europe et rêvent de les rejoindre après avoir gagné un modeste pécule. Aussi, pour abréger leur exil, ne reculent-ils pas devant le travail pénible et les privations. D'ailleurs, élevés pour la plupart à la campagne, sélectionnés par l'émigration, ils sont robustes et résistants. Il n'est pas rare de les voir demander spontanément l'autorisation de travailler le dimanche. (FITCH, pp. 149 et 180.)

Les Anglo-Saxons, au contraire, ne se sont que tout à fait exceptionnellement adaptés au nouveau régime. Tous ceux qui avaient quelques soucis de leur culture et de leur dignité sont partis Les longues journées, les heures supplémentaires, le travail dominical, la productivité fiévreuse et sans limite,

la dépendance absolue, l'assujettissement étroit, les ont progressivement éliminés.

Fitch a interrogé quelques-uns de ceux qui sont restés. Leurs réponses sont suggestives :

... Jim Barr is a man thirty-five years old who came from England when he was a small boy. It has been only during the last ten years or, so that Barr has worked in a steel mill, but he has lived in the steel district longer than that. He occupies a skilled position in one of the mills, where at the time I visited him he was working an eleven-hour day one week, and the next, a thirteen-hour night. On alternate Sundays he had the long turn of twenty-four hours. This Sunday work, he told me, came in after the union had been driven out, and the twelve-hour day is more general now than it was under unionism.

" Tell me, how can a man get any pleasure out of life working that way ? " — Barr asked me this almost with a challenge. We were sitting before the grate in his comfortable and tastefully furnished parlor. There were pictures on the wall, a carpet on the floor, and the piano in the corner spoke of other things than endless drudgery. He seemed to interpret my swift glance about the room, for he went on, " I've got as good a home here as a man could want. It's comfortable and I enjoy my family. But I only have these things to tkink about. I'm at work most of the day, and I'm so tired at night that I just go to bed as soon as I've eaten supper. I have ideas of what a home ought to be, all right, but the way things are now I just eat and sleep here " (pp. 14-15).

D'un autre témoignage :

... When I asked about the evening, the usual reply was : " Well, I am mostly too tired to go out anywhere. I read the paper a little while, but I soon get sleepy and I go to bed so that I can get up early enough the next morning " (p. 202-203).

La famille tout entière est atteinte par ces conditions de travail :

... The wife of the steel worker, too, has a hard day, and even a longer one than her husband's. To prepare a breakfast by six in the morning she must rise not later than half past five. The family cannot sit down at the supper table until seven or later, and after

that the dishes must be washed. There is little time for husband and wife to have each other's company. It is only by an extra exertion that they can spend an evening out together, and the evening at home is robbed of much of its charm by the projection of the domestic duties beyond the time that would be required if the meal were served earlier. The father, too, has little time with is children. If they are quite small, he may go for weeks without seeing them except in their cribs (p.203).

Voici comment Fitch résume, dans son carnet de notes, d'autres entretiens :

... On account of the time consumed in going to and from the mill, this man is away from his home fourteen hours every day. He seldom gets out to any social affairs. Practically all of his time is spent in the mills or in bed (p. 204).

... Working on the two-turn system, this man is obliged to get up at 5.45 in the morning in order to be at the mill at 6.50. He must stey there until 5.30 p. m., and then in order to make himself presentable he must bathe, as well as he can without proper facilities, and change his clothing, so it is after six when he gets home. He gets through supper some time after seven, and soon after that gets sleepy. If he sits down to read, he will fall asleep over a paper or a book. He has not read a book through in three or four years. Some years ago he read several of Shakspeare's plays, and while he was doing this he sat down to his reading each evening after supper and did nothing else. This is the only systematic reading he has done for years. He never uses the library, and the other mill men do not use it either. As a rule, they do not care for it, but they could not use it even if they wished to do so, for their hours aro too long to permit the use of a library (p. 204).

Mais la déclaration la plus caractéristique est certes celle de John Griswold :

... John Griswold is a Scotch-Irish furnace boss who came to America and got a laborer's position at a Pittsburgh blast furnace when the common labor force was largely Irish. Those were the days before the advent of the " furriners ". I sat in Griswold's sitting room in his four-room cottage one evening and he told me about the men who work at the furnaces, and about the " long turn ".

" Mighty few men have stood what I have, I can tell you. I've been twenty years at the furnaces and been workin' a twelve-hour day all that time, seven days in the week. We go to work at seven in the mornin' and we get through at night at six. We work that way for two weeks and then we work the long turn and change to the night shift of thirteen hours. The long turn is when we go on at seven Sunday mornin' and work through the whole twenty-four hours up to Monday mornin'. That puts us onto the night turn for the next two weeks, and the other crew onto the day. The next time they get the long turn and we get twenty-four hours off, but it don't do us much good. I get home at about half past seven Sunday mornin' and go to bed as soon as I've had breakfast I get up about noon so as to get a bit o' Sunday to enjoy, but I'm tired and sleepy all the afternoon. Now, if we had eight hours it would be different. I'd start to work, say, at six and I'd be done at two and I'd come home, and after dinner me and the missus could go to the park if we wanted to, or I could take the childer to the country where there ain't any saloons. That's the danger, — the childer runnin' on the streets and me with no time to take them any place else. That's what's driven the Irish out of the industry. It ain't the Hunkies, — they couldn't do it, — but the Irish don't have to work this way. There was fifty of them here with me sixteen years ago and now where are they? I meet 'em sometimes around the city, ridin' in carriages and all of them wearin' white shirts, and here I am with these Hunkies. They don't seem like men to me hardly. They can't talk United States. You tell them something and they just look and say ' Me no fustay, me no fustay ', that's all you can get out of 'em. And I'm here with them all the time, twelve hours a day and every day and I'm all alone, — not a mother's son of 'em that I can talk to. Everybody says I'm a fool to stay here, — I dunno, mebbe I am. It don't make so much difference though. I'm gettin' along, but I don't want the kids ever to work this way. I'm goin' to educate them so they won't have to work twelvs hours " (pp. 11-12).

Ces paroles montrent que, tandis que les étrangers affluaient vers les usines de Pittsburg et acceptaient avec empressement les conditions de travail qui leur étaient offertes, les travailleurs de langue anglaise, de plus en plus fatigués du métier, cédaient leurs places aux nouveaux arrivants. Mais en même temps que ces deux mouvements complémentaires

s'accomplissaient, une opposition de plus en plus vive séparaient les Américains des Européens. Les premiers avaient conscience de la communauté et de la supériorité de leur culture ; ils sentaient profondément tous les caractères qui rendent les autres si différents d'eux-mêmes :

... The Slavic peasant, accustomed to subservience to authority, and taught it by all the force of tradition, is distrusted and disliked by his more independent American neighbor. Stolid and willing, living amid unsanitary surroundings, hoarding his earnings and spending only for immediate necessities, he is misunderstood and despised by the more liberal, wideawake Anglo-Saxon, until " Hunky " has come to be a convenient designation and a term of opprobium as well (p. 145).

Dès ce moment, on peut dire que l'antagonisme de ces deux catégories d'ouvriers avait abouti à former deux classes sociales distinctes, et que l'élément linguistique avait dominé tous les autres facteurs d'opposition. Il y eut, d'une part, les *English speaking*, qui comprennent aussi bien des Hollandais, des Scandinaves, des Allemands que des Anglais et des Irlandais; d'autre part, les *Hunkies*, qui sont non seulement des Hongrois, mais aussi des Slaves, des Polonais, des Magyares, des Italiens. Quand John Griswold dit, en parlant de ces derniers : « They don't seem like men to me hardly. They can't talk United-States », on sent que c'est ce caractère linguistique qui lui est apparu comme l'élément distinctif le plus saillant. Il convient de rappeler ici les études que Warnotte a consacrées aux idées de supériorité — « illusionisme collectif », dirait de Gaultier — et aux sentiments d'opposition qui naissent dans un groupe vis-à-vis d'autres groupes nettement différenciés. (Voir « Archives » nos 110, 178, 209.) Dans le cas des ouvriers de Pittsburg, il semble que ce soit la langue, et non plus les impressions visuelles de la couleur plus ou moins foncée de la peau, qui ait servi de symbole aux représentations mentales.

Ajoutons encore que la tendance des divers groupes nationaux à habiter dans les mêmes quartiers, à travailler dans les mêmes ateliers, gardent, en l'accentuant, l'intégrité des types

collectifs et constitue un obstacle de plus à leur assimilation.

... The Bohemians are strong in Allegheny City, but few of them are found in Pittsburgh. The Slovaks predominate in McKees Rocks and Allegheny City, and many of them are found in the Soho district of Pittsburgh. The Poles are numerous in many parts of the greater city. The Lithuanians live in large numbers on the South Side, and near the National Tube Works and the American Steel and Wire Company (P. ROBERTS, *The New Pittsburghers, loc. cit.*, pp. 539-540.)

Un abîme de plus en plus profond s'est creusé entre les deux classes qui se sont ainsi spontanément constituées. Les Anglo-Saxons, restés dans l'industrie sidérurgique, ont la ferme volonté d'en détourner leurs enfants Les paroles de JOHN GRISWOLD le disent nettement. — « I'm gettin' along, « but I don't want the kids ever to work this way. I'm goin' « to educate them so they won't have to work twelve hours. »

Les jeunes Américains répugnent d'ailleurs de plus en plus à devenir des ouvriers. Deux tendances sont ici en conflit. D'une part, celle qui pousse l'adolescent, suggestionné dès son plus jeune âge par le voisinage de l'usine, objet habituel des conversations, et par le travail qu'accomplissent son père et toutes les grandes personnes qui l'entourent, à exercer le métier traditionnel. D'autre part, la répugnance grandissante pour un apprentissage qui le confond dans le rang obscur des *Hunkies*, pour lesquels tout le monde a un profond mépris.

Cette seconde tendance est généralement la plus puissante. Le jeune Américain, actuellement, préfère, au travail manuel, un emploi de bureau qui lui permettra de porter des vêtements propres, un col blanc, et de ne plus avoir l'air d'un ouvrier.

... The young Americans are too many of them taking what the mill workers speak of as "pencil jobs", as opposed to manual work. They weigh metal, keep time, and perform services where they can wear good clothes and look like office men instead of laborers. There is little chance for promotion in these positions, the pay is poor, but many seem to be satisfied with their white

collar distinction from the man in overalls who draws twice as much money on pay day (p. 145).

Que deviennent tous les Irlandais, les Gallois, les Allemands, les Américains qui ont cédé leurs places aux nouveaux venus? P. Roberts posait cette question à un vieux chef d'équipe:

... « Where are your Irish? Your Welsh? Your German? Your American? » I asked an old mill hand. — « Go to the city hall and the policy station », he said. « Some of them are still in the better paid jobs in the mills; but mostly you 'll have to look for them among the doctors and lawyers and office holders; among clerks and accountants and salesmen. You 'll find them there. » (P. Roberts, *loc. cit.*, p. 533.)

Ces paroles sont comme l'affirmation suprême de la rupture définitive entre deux classes que tout éloigne.

F. Van Langenhove.

Le sentiment d'opposition dans le patriotisme.

A propos de :

P. ARCARI, *La coscienza nazionale in Italia.* (*Voci del tempo presente.*) — Milano, libreria editrice Milanese, 1914, LXIII-292 pp., 5 francs.

ARCARI, PAOLO. Publiciste. Principaux travaux : *Alle soglie del secolo. Problemi d'anime* (1903); *L'arte poetica di Pietro Metastasio* (1904).

ARCARI a fait auprès de certains publicistes italiens une enquête sur l'idée actuelle de la patrie en Italie, la portée de la propagande hervéiste et l'utilité de la propagande nationaliste pour la constitution d'un programme impérialiste dans ce pays. Il a réuni les réponses qui lui sont parvenues à ce sujet et les a fait précéder de quelques considérations générales dont les plus importantes sont celles qui concernent la nature même du nationalisme et du patriotisme.

Ce sont deux notions très vagues et qui abritent une foule de conceptions différentes, susceptibles, cependant, de se traduire par une attitude commune de la part des membres d'un groupement déterminé, dans des cas où l'idée de nation est particulièrement renforcée et exaltée dans ce groupe, pour des motifs d'attaque ou de défense à l'intérieur ou à l'extérieur. Ce sont donc des produits de la culture politique.

Est-il bien nécessaire de distinguer, comme le fait ARCARI, entre le *patriotisme* et le *nationalisme*, en déclarant (p. IV) que « le patriotisme est un sentiment et le nationalisme une doctrine » ?

... Le nationalisme ne tire de l'analyse du sentiment patriotique que les raisons correspondant aux tendances d'une période déterminée. Le nationalisme de demain ne ressemblera pas à celui d'aujourd'hui ; il se transformera suivant que se transformeront les

théories antipatriotiques auxquelles il aura à faire face, il se montrera en somme susceptible des modifications que peuvent subir les doctrines, tandis que le patriotisme possède la constance organique des sentiments et conserve, au milieu des manifestations les plus variées, une identité propre. L'égoïsme est toujours l'égoïsme, la pitié est toujours la pitié, quelle que soit la formule philosophique sous laquelle l'individualisme ou le principe de la solidarité humaine se protègent contre les tendances contraires. Ainsi, loin de vouloir substituer le nationalisme au patriotisme ou de vouloir l'élever au-dessus de ce dernier comme s'il en était la forme la plus élevée — et loin aussi d'en faire des choses équivalentes —, il faut considérer le nationalisme comme une « fonction » du patriotisme dans le temps, comme son expression actuelle, comme l'instrument de sa défense dans les luttes de la pensée contemporaine. (Arcari, *loc. cit.*, pp. v-vi.)

Ne sommes-nous pas plutôt ici en pleine construction de systèmes? Sans nier que les événements qui constituent l'histoire d'un État ne puissent donner à chaque période une allure propre au « nationalisme », il est bien plus probable que les variations de ce nationalisme sont dues à la fragilité de l'opinion commune sur cette matière, à raison du grand nombre de constructions individuelles et de l'inutilité d'une conformité stricte dans l'essence même de ces constructions, du moment qu'elles garantissent une attitude semblable en cas de danger. Peut-être est-ce cela qu'Arcari a voulu établir dans le passage suivant :

... La doctrine nationaliste qui met en lumière la profonde solidarité entre l'individu et la nation, qui rejette toute conception artificielle de l'État et veut montrer le concours organique des intérêts particuliers et collectifs qui s'y réalise, ne peut être confondue avec le « chauvinisme », avec l'exaltation des choses nationales et le mépris de l'étranger. Nous le répétons, en identifiant le nationalisme avec une excessive complaisance envers les qualités de la race et les usages nationaux, on prend l'exception pour la règle, l'hypothèse pour la thèse, la raison d'opportunité pour le principe... La formation intellectuelle n'empêche pas le choix, elle tend au contraire à le rendre plus libre. Ainsi plus la conscience des liens qui l'unissent à la nation est nette chez l'individu, il est encore, et plus qu'avant, libre d'être et de se proclamer

content ou mécontent des caractères de la race à laquelle il appartient (p. xvii.)

Néanmoins, il est difficile d'admettre que le patriotisme ou une forme plus élevée du patriotisme, comme le serait le nationalisme, n'ait pas ses racines dans un sentiment d'opposition. Je sais bien qu'on peut ramener le patriotisme à ses éléments les plus simples en en faisant une manifestation de l'adaptation au milieu. Ainsi, Dealey et Ward n'y voient qu'une forme d'accoutumance :

... Patriotism is in reality not a very exalted sentiment and belongs to the same class as that by which animals become « wonted » to the particular spot where they have been raised with no reference to its superiority over other places. (*A text-book of sociology*, 1901, p 193.)

J'ai essayé, dans un article antérieur (« Archives », n° **64**, *Bulletin* d'avril 1910), d'esquisser la nature du sentiment impérialiste romain, où les éléments d'opposition sont, en effet, réduits à un minimum. Mais l'impérialisme romain ne peut être comparé, comme doctrine, aux constructions des publicistes et des politiciens d'aujourd'hui, en ce qui touche le nationalisme. Des historiens latins ont comparé l'histoire de leur pays au développement harmonieux de la vie individuelle dans ses différents stades. C'est une conception tirée du milieu propre. Les publicistes contemporains s'inquiètent assez peu du passé. Leur but est de prendre la meilleure place pour l'avenir et la meilleure façon d'y arriver est d'occuper le plus de place possible.

Aujourd'hui il y a une vie politique internationale et, par conséquent, toute théorie qui ne considérerait qu'une nation serait puérile. Aussi me paraît-il impossible d'expliquer le nationalisme contemporain sans y introduire l'idée d'opposition. O. Bauer, à qui j'ai déjà emprunté d'intéressantes considérations sur ce point (« Archives », n° **238**, p. 7, *Bulletin* de mai 1911), me paraît avoir montré très heureusement dans les lignes qui suivent les conséquences que produit

le sentiment de l'opposition nationale dès qu'il apparaît dans une combinaison déterminée :

... So lange der Mensch nur Nationsgenossen kennt, wird er sich der Uebereinstimmung mit ihnen nicht bewusst, sondern nur der Verschiedenheit von ihnen. Wenn ich immer nur mit Deutschen verkehre, immer nur von Deutschen höre, so habe ich überhaupt keine Gelegenheit mir dessen bewusst zu werden, dass die Menschen, die ich kenne, mir doch in einem gleich sind, nämlich in ihrem Deutschtum, sondern ich sehe immer nur die Verschiedenheiten : er ist ein Schwabe, ich bin ein Bayer; er ist Bourgeois, ich bin Arbeiter ; er ist blond, ich bin schwarz ; er ist griesgrämig, ich bin heiter. Erst wenn ich fremde Völker kennen lerne, werde ich mir dessen bewusst : diese Menschen sind mir fremd, während ich mit all denen, mit denen ich bisher verkehrte, und mit Millionen anderer durch das Band der Zugehörigkeit zu einer Nation verknüpft bin. Kenntnis fremden Wesens ist Voraussetzung alles Nationalbewusstseins. Es ist kein Zufall, dass unsere älteste berühmte Verherrlichung des deutschen Volkes mit den Worten anhebt :

Lande hab' ich viel gesehen....

Das Nationalbewusstsein entsteht daher am ehesten bei dem Kaufmann, dem Krieger, dem Arbeiter, der in fremde Länder verschlagen wird; es ist am meisten verbreitet in Grenzgegenden, wo mehrere Nationen aneinanderstossen.

Isoliert betrachtet, ist das Nationalbewusstsein nichts als die Erkenntnis, dass ich mit meinen Nationsgenossen in gewissen Charaktermerkmalen — in körperlichen Eigenschaften, im Besitze gewisser Kulturgüter, in der Eigenart des Wollens — übereinstimme und mich dadurch von den Menschen, die zu anderen Nationen gehören unterscheide — theoretisch vertieft, die Erkenntnis, dass ich das Erzeugnis derselben Geschichte bin wie sie. Das Nationalbewusstsein bedeutet also keineswegs etwa die Liebe zur eigenen Nation oder den Willen zur politischen Einheit der Nation. Wer sich in gesellschaftlichen Erscheinungen zurechtfinden will, wird auf reinlicher Scheidung so verschiedenartiger psychischer Gebilde und auf der Festhaltung solcher Unterscheidung durch eine zweckmässige Terminologie bestellen müssen. Er wird daher auch dem Nationalbewusstsein keinen anderen Sinn geben dürfen als den der blossen Erkenntnis der Zugehörigkeit zur Nation, der Eigenart der Nation und der Verschiedenheit von anderen Nationen.

Die Nation als Charaktergemeinschaft bestimmt das Handeln des einzelnen Volksgenossen auch dann, wenn er sich seiner Nationalität nicht bewusst wird. Die Nationalität des Individuums ist ja eines der Mittel, durch die die historisch sozialen Kräfte die Entschliessungen des einzelnen bestimmen. Aber dieser seiner Bestimmtheit durch seine Nationalität wird sich das Individuum erst bewusst, wenn es sich als Zugehörigen einer Nation erkannt hat. Erst das Nationalbewusstsein macht also die Nationalität zur *bewussten* Triebkraft menschlichen, insbesondere auch politischen Handelns. (*Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie*, 1908, p. 120.)

Assurément, ceux qui s'aident du sentiment national pour construire des théories et faire naître des mouvements d'idées, peuvent, par un procédé d'abstraction, négliger certains éléments dans leur conception du nationalisme et se figurer que l'idée qu'ils se font de leur patrie n'est que le résultat du culte qu'ils lui ont voué, de l'amour qu'ils éprouvent pour ses institutions et de l'extrême sollicitude avec laquelle ils voudraient assurer son avenir. Pour eux la patrie se personnifie.

En outre, les groupes nationaux intéressés au fonctionnement et à la pérennité de l'État (militaires, fonctionnaires, industriels, propriétaires, etc.) élaborent, chacun dans leur sphère, un ensemble de considérations personnelles, familiales, régionales ou professionnelles qui aboutissent toutes à consolider l'intérêt national sous un aspect déterminé et dont l'effet ultime est de créer un sentiment commun d'attachement pour la nation et ses institutions. Ce sentiment, c'est le patriotisme; c'est aussi le nationalisme, le premier étant plutôt intérieur, l'autre plutôt extérieur.

C'est ainsi qu'il se crée à la longue, dans les États fortement constitués, un véritable sentiment d'unité nationale susceptible de continuité et de développement, car il importe de remarquer que ces théories sont transmises en cette qualité aux générations nouvelles qui les reçoivent en guise de « croyance ». Seulement, comme cette transmission se fait sous la forme de préceptes et non de rites, elles laissent une large place aux interprétations personnelles et subissent plus que d'autres l'influence des éléments nouveaux. Cette raison

peut, me semble-t-il, servir à expliquer précisément comment on a passé du *patriotisme* au *nationalisme* et à l'*impérialisme.*

D. Warnotte.

De la formation d'une conscience nationale chez les Grecs de l'antiquité.

A propos de :

J. Kessler, *Isocrates und die panhellenische idee.* — Paderborn, Schöningh, 1911, 86 pages, 2 Mk. 80.

Une des figures intéressantes du monde athénien au IVe siècle avant J.-C. est le rhéteur et publiciste Isocrate qui, par ses discours et ses brochures, a contribué le plus à la formation d'une conscience nationale chez les Grecs et à la diffusion de la conception panhellénique.

Le particularisme des cités est un des traits caractéristiques de la civilisation grecque, et ce n'est que grâce à une propagande inlassable qu'Isocrate est parvenu à faire triompher ses idées.

Avant lui, la Grèce a connu des ligues et des confédérations restreintes (Francotte, *La « Polis » grecque*, pp. 149-186); mais aucun théoricien n'avait lutté par la parole et par les écrits en faveur d'une Hellade unique, telle que l'a réalisée Philippe de Macédoine, manifestement influencé par la propagande de son ami Isocrate; on sait qu'après la victoire de Chéronée, Philippe organisa la Grèce en une vaste ligue, dont le siège était à Corinthe, pour le dire exactement en une *symmachie* analogue à celle qu'Isocrate avait préconisée durant toute sa vie; le Κοινὸν συνέδριον τῶν Ἑλλήνων fut fondé; on était loin assurément d'une patrie homogène; mais la symmachie panhellénique était le maximum qui pût être atteint dans un pays géographiquement et politiquement morcelé.

Il faut remarquer qu'Isocrate était idéaliste au point qu'après la ruine de la seconde ligue de Délos, il prêcha l'unité de la Grèce sous l'autorité d'un prince étranger, vou-

lant à tout prix mettre fin à l'état troublé d'une Hellade indépendante, mais désagrégée; telle est du moins l'image que nous donne KESSLER de l'activité du fameux publiciste athénien.

L'étude de KESSLER est essentiellement du domaine de l'histoire, mais j'y ai relevé, pour ces « Archives », deux détails importants relatifs aux moyens mis en œuvre par un théoricien de l'unité nationale.

Voici comment KESSLER rend les idées exprimées par ISOCRATE dans le *Panégyrique*, discours prononcé aux fêtes olympiques de l'année 380; à ce moment l'emprise macédonienne n'était pas encore menaçante, et ISOCRATE pouvait entrevoir la symmachie générale des Hellènes sous l'hégémonie de l'État athénien.

... Die erste und Hauptaufgabe des Vororts (Athen) wird sein, die Hellenen gegen die Perser zu führen. Dieser Zug soll die Einheit stärken und befestigen, gewissermassen durch Blut und Eisen die Griechen zusammenschmieden zu einem untrennbaren Ganzen; nach diesem Zuge erst wird ein dauerhafter Friede und dauernde Einheit in Griechenland herrschen. Also nicht die Einheit bewirken soll der Krieg mit Persien, sondern sie kräftigen, denn bereits zum Kriege ist die Einheit notwendig. Es ist kein „ circulus vitiosus ", in dem sich hier Isokrates bewegt, sondern er hat klar erkannt, dass die anfangs natürlich nur locker geeinigten Staaten ein festes Band brauchen, das sie umschliesst. Aber nur das kann die Griechen fest zusammenhalten und dauernd einigen, was stärker ist als die Gegensätze zwischen den einzelnen Staaten : das ist der nationale Hass gegen die Barbaren und dann das Bewusstsein eines gemeinsamen Nationalkampfes und Sieges. Jeder Hellene ist mit Hass erfült gegen die Barbaren, die Griechenland so unendlich viel Böses zugefügt haben. Schon von Kindheit an hören die Griechen die Mythen, besonders die Gesänge Homers, die von den ruhmreichen Kämpfen der Voreltern gegen die Barbaren berichten; auch die Tragödie feierte die Siege über die verhassten Perser. Niemand wollte etwas von Versöhnung mit ihnen wissen, verflucht war, wer von Frieden mit den Persern sprach ; der Medismos war ein Verbrechen, das mit dem Tode bestraft wurde, und wie die Mörder waren die Barbaren von der Feier der Mysterien ausgeschlossen. Ja die Ionier hatten einen

Fluch darauf gelegt, wenn jemand nur an den Ruinen der Tempel, die die Perser zerstört hatten, etwas ändere oder sie wieder aufbaue, um ein ewiges Andenken an die Gottlosigkeit der Barbaren zu hinterlassen und so den Gedanken des Hasses und der Rache lebendig zu erhalten. In diesem Hass gegen die Barbaren also sind alle Griechen einig, ebenso einig werden sie an dem Zug gegen die Perser teilnehmen, weil es eine heilige und gerechte Sache ist (pp. 18-20).

Le premier moyen mis en œuvre est donc l'excitation à la guerre, une guerre commune qui puisse confondre les intérêts divers des éléments à unir.

Le second moyen est l'évocation d'un passé lointain et glorieux où les parties disparates étaient coalisées ; ce motif revient plusieurs fois dans les opuscules d'ISOCRATE, et on le trouve surtout dans une assez longue digression du *Panathénaïque* (XII, 74-83), discours écrit vers 339, au moment où Philippe s'occupait directement des affaires de la Grèce et où ISOCRATE pouvait croire que son ami hellénisé, le roi de Macédoine, était l'homme à réaliser enfin le rêve de l'unité grecque.

... Keinen anderen Zweck hat der Exkurs des Panathenaikos über Agamemnon. Denn auch dieser wird als panhellenischer Held geschildert, der in der Vorzeit das ausgeführt hat, was Isokrates dem Philipp geraten hatte. Auch Agamemnon übte den Griechen gegenüber eine wohlwollende, friedliche Politik und wandte seine Hegemonie in der richtigen Weise an, da er die Griechen von ihrer Zwietracht befreite (p. 70).

Ces données méritaient d'être notées ici, parce que, mises en rapport avec les tentatives bien connues des Bismarck et des Cavour, elles tendent à établir en quelque sorte la topique mentale d'une importante catégorie d'initiateurs.

J. DE DECKER

SOCIOLOGIE HUMAINE.

II. — L'ORGANISATION SOCIALE.

Quelques facteurs de la localisation des entreprises industrielles et des populations ouvrières.

A propos de :

E. T. Pratt, *Industrial causes of congestion of population in New York City.* (Studies in history, economics and public law, vol. XLIII, november, n° 1.) — New-York, Columbia University, 1911, 259 pages.

Pratt s'est livré à une enquête approfondie dans un grand nombre d'entreprises industrielles de New-York et des faubourgs à l'effet d'étudier le phénomène de la concentration de la population sous l'action des facteurs dus à ces entreprises. La matière n'est pas nouvelle; mais la façon précise et étendue dont elle vient d'être traitée permet d'en tirer des observations utiles et sûres pour l'explication de la formation des agglomérations urbaines.

L'auteur a eu soin de rappeler que la concentration de la population dans les villes relève de divers ordres de causes : en mettant en évidence celle de ces causes qui sont dues à l'industrialisme, il n'entend exclure aucune autre influence.

Il est nécessaire, dans cette analyse, de commencer par déterminer les causes qui expliquent la localisation même des entreprises industrielles dans certains centres : c'est en effet le phénomène fondamental sur lequel tout repose.

Le groupement d'un grand nombre d'entreprises indus-

trielles à New-York est expliqué à la fois par des causes générales et par des causes particulières.

A. Causes générales. — L'influence géographique paraît avoir été très grande. New-York est le meilleur port naturel de la côte de l'Atlantique. Les estuaires qui traversent la région côtière de New-York isolent du continent toutes les parties voisines du port à l'exception de l'île de Manhattan sur laquelle la première agglomération humaine s'est constituée pour se développer ensuite jusqu'à former la très grande cité actuelle. C'est ce que Pratt explique de façon plus détaillée :

... New York City is peculiarly fitted by nature for the important rôle she has played in the economic development of the country. Located on a sheltered, deepwater harbor, New York affords the finest port on the Atlantic coast. Glaciers which gouged out the river beds and deposited rich soil in the valleys converged at this point. The topography of the country has closely confined the best routes of communication from the West to the East, to the valleys of the Mohawk and the Hudson. New York City has, therefore, become the gateway to the Western Continent.

Similarly, because of the geological formation of the harbor, the largest proportion of the trade and commerce of the port has been confined to Manhattan Island. Staten Island and Long Island have been, until the last two decades, almost useless for commercial purposes; they are completely surrounded by water and permit no direct inland communication. On the other side, the shores of New Jersey are low and swampy and the water is shallow. Within a few hundred feet of the Hudson a high bluff rises abruptly, making transportation difficult and expensive. On the contrary, Manhattan Island is surrounded by deep channels and abrupt rocky banks. These facilities for commerce and communication have made the island the most precious parcel of land on the continent and have been important factors in attracting a large and heterogeneous population (pp. 12-13).

L'influence de ces conditions naturelles a d'ailleurs été renforcée par l'introduction de la navigation à vapeur au commencement du xixe siècle et par la création du canal Érié, qui a réuni en 1825 New-York à la région des grands lacs.

Ces diverses causes ont fait de New-York un centre de très

grand trafic dont les entreprises industrielles ont eu avantage à se rapprocher le plus possible. Elles visent de cette manière à faciliter l'écoulement de leurs produits en tirant parti de l'agglomération humaine qui se constitue dans tout centre d'activités commerciales, ainsi que des organisations diverses qui s'y développent.

On voit donc que le fait d'une région très peuplée agit comme cause première sur la localisation des entreprises industrielles. Nous aurons à voir plus loin comment cette localisation réagit à son tour sur l'habitat des ouvriers. Pour le moment, remarquons que 47.4 p.c. du total des exportations et des importations des États-Unis ont été effectués en 1910 par le port de New-York. Ce fait explique la grande population dont les entreprises industrielles cherchent à utiliser les besoins pour se constituer un marché immédiat. D'autre part, New-York est le principal port d'immigration des États-Unis. Pendant la période 1900-1909, 6,301,407 immigrants, représentant 76.8 p. c. de l'immigration totale, y ont débarqué. Il en résulte une progression constante dans la main-d'œuvre disponible pour les entreprises industrielles. Les employeurs ne pouvaient manquer de profiter de cette abondance. Réciproquement, par un processus que Pratt appelle *cumulatif*, la multiplication des entreprises industrielles constitue un facteur d'attraction de la main-d'œuvre.

... Employers have not been slow to recognize this great and constant source of labor and have come here because of it. Similar conditions exist for the workman, who feels that if he is able to secure work anywhere, and that if any place assures him a variety of opportunity, that place is New York City. The greater the city becomes, the greater attractive force will it exercise. Here again the cumulative process of congestion is evident (p. 98).

Pratt montre que ce n'est pas seulement l'abondance de main-d'œuvre que les employeurs recherchent ou la multiplicité des demandes de travail que les ouvriers apprécient en s'établissant à New-York. Les uns et les autres attendent de ces conditions la possibilité d'une plus grande indépendance réciproque.

... In a manufacturing plant in New York City it is a compara-

tively easy matter for employees to break away from a particular establishment, because it is common knowledge that there are many other establishments engaged in the same line of business. If the employees are comparatively unskilled, they are almost certain to find employment elsewhere. The employers, on the other hand, feel little responsibility toward any particular group of workmen. They can discharge men with impunity and immediately draw a new supply from the overflowing labor market all about them. These facts seem to indicate that in either case there is comparatively little difference as to the possible final result of a strike. The results are liable to be much more disastrous to both parties when the rupture occurs in an establishment located in a small town. In the great city, the relations between employers and employees are comparatively loose and can be severed much more readily, with less cost to either, unless the working force is a very large and well organized one, or the dispute is one involving an entire trade (pp. 99-100).

Il faut encore noter, avant de passer à l'examen de quelques causes particulières de la localisation des industries à New-York, que Pratt attribue aussi à une cause géographique la plus grande proportion de la population dans le bas New-York et en même temps l'établissement de plus nombreuses entreprises industrielles dans cette partie plutôt que dans toute autre partie de la ville.

... The most potent factor in shaping the history and development of New York City, has been the peculiar shape of Manhattan Island, and the comparative disadvantages of other available districts. Practically the entire trade of the city has been confined, until recent years, to lower Manhattan. There the great steamship lines have landed, there the great exchanges have grown up, and there also have grown up great industries. Only the veritable lack of standing room has hitherto forced the occupation of less intensively desirable districts.

Probably as a result of the peculiar shape and formation of Manhattan and New York Harbor, at least growing out of them, has been the convergence of transportation routes upon lower Manhattan. For many years the only communication between Manhattan and the other boroughs was by means of ferries, slow and not always certain. Later, Brooklyn Bridge opened up a new

feeder for Manhattan. Lines of rapid transit focused on downtown Manhattan, each bringing in great crowds to swell the number of workers. Almost all the lines of rapid transit have been north and south, that is, they have distributed population within Manhattan, and only recently have the facilities for connection with other boroughs been effected (pp. 19-20).

B. Causes particulières. — Lorsqu'on examine avec Pratt les raisons invoquées par les nombreux chefs d'entreprises qu'il a interrogés au sujet du maintien de leurs usines à New York ou de leur déplacement vers les faubourgs ou la banlieue, on remarque que des causes particulières affectent les divers genres d'industrie et que même les causes générales exercent des influences très inégales.

La proximité de la clientèle est beaucoup plus importante pour une entreprise fabriquant sur commande ou suivant les goûts divers de ses clients que pour celle qui produit un article uniforme. A cet égard, les travaux d'imprimerie sur commande (*job printing*) déterminent de façon absolue l'établissement dans les villes des grandes imprimeries.

... Under job printing are included all those printing processes and particular lines of the printing business, which are not periodical in their nature and are subject to casual orders. One very large manufacturer in this line of the industry drew a rather significant distinction from his large and extremely successful experience. An establishment manufacturing a staple article, like shovels, or bottles, or muslin cloth — articles which do not vary in form or composition, beyond perhaps very narrow limits — can locate in any place where it will be possible to get cheap raw materials, to market products easily and to find plenty of labor. On the other hand, the manufacturers of products made to order, which change with each customer, such as job printing, lithographing and engraving, find it necessary to locate immediately adjacent to the market, the largest market possible.

It is not so imperative that book-printing and publishing be located in New York City. There are many large book-publishing houses that are not located in New York City. This is possible because there is not that close dependence upon the market for orders, nor is there a very large prestige offered in the name of

New York City, nor is it necessary to put the product post-haste on the New York market (pp. 75-76).

Je ferai remarquer, d'autre part, que l'orientation actuelle de l'industrie tend à réduire beaucoup cette tendance à la localisation urbaine. Poussée par le souci de l'économie, la grande entreprise moderne fabrique des types d'articles en nombre réduit. Son organisation commerciale et surtout la réclame lui permettent d'imposer ces articles aux acheteurs malgré les divergences de leurs convenances personnelles. Ces divergences tendent d'ailleurs à se réduire de plus en plus sous l'empire de l'uniformisation des besoins et sous l'influence des modes de toute nature.

Pratt signale avec raison l'importance très inégale que présente pour les petites entreprises l'emplacement des fabriques au centre de la clientèle. Dans les grandes entreprises, il est possible de réaliser une division du travail impraticable dans les entreprises plus restreintes. Cette division du travail permet de séparer les fonctions de la vente et celles de la fabrication. Les premières seules seront exercées dans le centre urbain, tandis que les secondes peuvent être localisées dans une fabrique située dans la banlieue.

... It is not to be wondered at when a small retail dealer declares that he must be situated near his customers. The smal retail stores, as well as the larger ones, always endeavor to find a situation to which they believe the people of the city will find it convenient to come from all directions. Manufacturers directly follow this principle; they, too, feel that they must be located near their customers, that their manufacturing plants must be under the immediate supervision of the managerial offices, that any separation of the head of the firm and the shop where the goods are actually made, will permit of all kinds of leakage, waste and bad management. This fact applies particularly to comparatively small firms, and not generally to large corporations. In the case of the latter, the success of the business depends on the capability and efficiency of the men filling subordinate but responsible places in the organization; to these men the corporation can usually afford to pay very high salaries in return for commensurate services. In smaller concerns, a single individual usually looks after the finances,

the selling, and the administration of the business. For such a man it would be quite impracticable to allow the actual manufacturing to become separated from the financial or selling departments (pp. 93-94).

Pour dégager d'une façon plus précise l'influence des causes particulières, nous examinerons quelques exemples parmi les industries étudiées par Pratt. Ces causes particulières tendent soit à l'établissement des usines au centre de New-York, soit leur déplacement vers la périphérie.

New-York produit, seule, la moitié des vêtements confectionnés fabriqués dans toute l'étendue des États-Unis. Pourquoi ? Les fabricants questionnés attribuent cette localisation à l'abondance de la main-d'œuvre appropriée.

... For many decades the largest proportion of the immigrants to this country have entered by way of the port of New York. The poor immigrant has settled in the metropolis because it offered him boundless opportunities for finding employment. Very little skill, indeed, was required to become a useful member of some overworked, badly-crowded clothing factory. Thus the immigrant became a clothing worker, and lived in New York City. He became the main reliance of the clothing manufacturers, the chief asset of the clothing industry in New York City. The manufacture of clothing has flourished in other cities, but in every one it has been the very large foreign population which has made that city successful in the clothing industry (pp. 80-81).

L'effet de la spécialisation industrielle locale n'est pas moins marqué. On crée de nouvelles entreprises d'une espèce déterminée, de préférence dans un centre où la même industrie est déjà exploitée. Pratt fournit à ce sujet l'explication suivante, toujours à propos de l'industrie du vêtement à New-York :

... Besides being the business centre of the country, around which the great commercial and industrial mechanism revolves, there are particular trades or industries which have become centred in New York City, just as industries have become localized in other manufacturing centres. The very fact that some locality has become the recognized centre of some one line of industry makes that particular locality all the more desirable for that industry.

The process is distinctly a cumulative one, and the more concentrated an industry becomes, the stronger are the influences making for concentration. Not only are favorable and advantageous relations among the establishments themselves brought about, but the market becomes an exceedingly economical and advantageous one for the customer. Out of such a concentration of particular lines of business grows specialization, which is only possible when several firms producing the same general lines of products find that each can specialize in some one particular sub-line or subdivision, with mutual profit. For example, in one clothing factory, constituting an entire market in itself, all the various lines of garments must be manufactured in order to provide a clothing merchant with the entire stock of goods. On the other hand, in the case of a specialized market, with many firms manufacturing for the same general market, it is possible for each plant to produce a specialty (p. 96).

Quant à la tendance inverse à la dissémination, elle dépend de l'intervention de plusieurs facteurs qui sont principalement les besoins d'espace, de lumière, d'air (pp. 110 et 111) et l'utilité de la proximité d'une voie navigable pour la réception des matières premières. L'intervention de ces facteurs est très irrégulièrement ressentie dans les diverses industries. Par exemple, l'industrie de la pierre, qui était autrefois presque entièrement localisée dans l'île de Manhattan, en a disparu : elle réclamait de grandes surfaces de terrain ; or, l'accroissement énorme de la valeur des terrains à New-York imposerait des dépenses hors de proportion avec les possibilités de rémunération de l'industrie. D'un autre côté, les nouveaux chantiers ont été placés de façon à pouvoir recevoir par eau les pierres brutes.

... The motives which stand out most prominently among the reasons for location in the stone, clay and glass group are saving in rent or cost of site and transportation facilities, especially water transportation and trucking. The cost of site plays an important part in this industry on account of the bulky character of the goods handled and the necessity of having water-front in order to dispose of the finished product. The uncut and undressed stone comes to New York on barges which must be brought directly to the stone cutters' yards and handled but once ; rehandling means a very

serious loss. Water-front property in Manhattan has become prohibitive for manufacturing concerns. Hence, the stone-cutting business has been forced out of Manhattan and has grown up, indigenously, on the other side of the East River, in Long Island City (pp. 50-51).

Les observations de Pratt mériteraient d'être retenues, abstraction faite du point de vue de la localisation des populations ouvrières. Elles fournissent l'explication de la formation des villes, en tant qu'elle dépend de l'action de facteurs économiques. Nous voyons donc le développement urbain soumis au mécanisme des préférences déterminées par les intérêts individuels ou par les nécessités techniques. Ce sont des considérations qui valent par leur réalisme. Nous ne pouvons nous empêcher de les opposer aux considérations abstraites sur lesquelles R. Maunier s'est basé pour expliquer l'origine des villes. (Voir « Archives », n° 10, *Bulletin* de février 1910.) Dans le livre de Pratt nous voyons les individus agissant, tandis que dans celui de Maunier ils s'effacent dans l'entité de la « société ». C'est aussi le lieu de rappeler le livre de A. Weber, *Ueber den Standort der Industrier* (Tubingen, J. C. B. Mohr, 1909), dont la méthode strictement déductive contraste vivement avec le procédé d'induction appliqué par Pratt.

* * *

Passons à présent aux facteurs de la localisation de la population ouvrière considérée dans sa dépendance vis-à-vis de la localisation des industries.

Pratt présente un premier fait d'ordre général : l'attraction que la vie sociale d'une grande cité exerce sur l'ouvrier :

... One of the most powerful lodestones of the city is the city itself, and within the city, the centre is the magnet. These advantages of the city and the centre of the city are not purely pleasurable, but are social in the best sense of the word. It is at the centre of a great city like New York that educational and cultural facilities are found most highly developed. As a shrewd employer of men once said, " A man can get more for nothing in New York City than he can buy with his whole wage in a small town." True, he

can get more pleasure, more excitement, more education, than he can anywhere else. The city contributes to every side of a man no matter how varied his nature. This is true in general of the city; it is preeminently true of the centre of the city's population, where congestion has occurred or is likely to occur (p. 18).

L'expérience que fit un chef d'industrie new-yorkais lors du déplacement de son usine vers la banlieue est très caractéristique à ce propos :

... A certain large manufacturer of iron and steel goods wished to move a part of his establishment to a small town up the state. He decided on this move because wages were too high in New York City and also because the site occupied was too valuable. He moved his plant, but the workmen refused to follow. After much persuasion twenty men consented to go to the new establishment, but upon rather exceptional conditions. The employer agreed to pay New York wages, and to board and lodge the men in the new town. For this purpose, he built a large new boarding-house where the employees could have every convenience, plenty of room, air and good food, and, in addition, he paid their carfare to New York City every Saturday night. Near the new plant laborers' cottages were erected, which were awarded prizes at the St. Louis exposition. Twenty men left New York City on the terms indicated. At the end of two years, ten of the employees brought their families to the new town and ten gave up their positions and returned to New York City. The chief reason given in most of the cases was that the wife did not care to leave the city, and usually the employee himself was not over anxious (pp. 100-101).

L'influence des femmes paraît donc être très grande à cet égard. C'est ce qu'un autre chef d'entreprise a d'ailleurs confirmé.

... From personal interviews with a number of our employees, I find that the women are the prime movers in selecting such conditions (that is, " the crowded tenements of the densely populated city "). When asked for the reason, the husband usually gives the following : That they would be too lonely, too far away from friends, too little opportunity to run across the hall, etc., which is one of the great difficulties that we had to contend with in getting

them to come up to Mt. Vernon, but which is being greatly overcome.

On the other hand, those who have forced the issue claim that they are much more closely related to their home life than ever before, and that the ‘ old woman ’ now is saving every cent she can scrape together to get another piece of furniture or something to make the home more attractive.

Once you get a pioneer established in a comfortable two-family cottage, a patch of garden, etc , his friends call on him, they see the advantage and the pleasure the children evince at the surroundings and become ambitious for like locations, which, unfortunately, are not any too plentiful (pp. 101-102).

De là donc la tendance des ouvriers à préférer New-York à la banlieue. Il faut se demander maintenant comment ils se localisent dans l'immense étendue de l'agglomération même de New-York. Pratt a recueilli à ce sujet, grâce à un matériel statistique abondant, des indications précises et sûres. Il a constaté la disposition générale des ouvriers à vivre aussi près que possible du lieu de leur travail. Il explique ainsi la concordance observée entre la densité de la population et la concentration des entreprises dans les mêmes districts de New-York.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la tendance humaine au grégarisme n'aurait qu'une influence négligeable : les ouvriers et employés de professions analogues se trouveraient groupés par un mécanisme d'action beaucoup moins direct ; à ce sujet les observations suivantes sont très démonstratives :

... It will be noted from the foregoing facts that none of these establishments is so far from Manhattan as to absolutely prohibit the employees from living there. In one or two cases the unattractive neighborhoods would seem to encourage a Manhattan residence. In view of these illustrations there seems to be no ground for the view that workmen love to live in the very heart of the most congested section of Manhattan. This view would seem to be an *a priori* error (p. 180).

... The facts that in establishment (I), 68.2 per cent of the employees ride to work and that still 86.7 per cent live in Brooklyn,

and only 12.1 per cent in Manhattan, substantiate the thesis that workingmen do not wish to live in the congested districts or in Manhattan. Similar conclusions hold in regard to the other establishments (pp. 180-181).

De même, d'autres observations montrent que l'influence grégaire n'a qu'une influence très relative sur la localisation des nouveaux immigrés suivant leurs nationalités :

... An examination of the nationality groups in Table 80, although these are sometimes numerically small, reveals tendencies similar to those found elsewhere. In factory there are a number of Italians and Jews. In spite of the fact that the great proportion of the recent immigrants of these peoples live in Manhattan, the workers in this plant do not live there but they do live near their place of work.

Il semblerait cependant que ces faits fussent en contradiction avec l'existence dans le bas New-York de quartiers de nationalités très marquées; mais la formation de ces quartiers serait due, au contraire, à l'action de causes temporaires.

... The newly arrived immigrant seeks his friends or relatives, — if he has none, he seeks companionship where he can be understood and where he can understand. From this little nationality group he makes his start in the struggle of the New World (p. 18).

Le premier souci de l'immigrant est de se loger; après avoir trouvé un gîte, il se mettra en quête de travail et puisque des fabriques existent à proximité, il s'y engage. Ainsi se maintient la localisation des nationalités pour des causes étrangères au fait même de la nationalité.

Ce qui renforce encore la persistance de cette localisation, ce sont les bas salaires et les longues journées de travail qui agissent de plus en plus sur la concentration de la population autour des fabriques. Spontanément les ouvriers cherchent à s'éloigner du voisinage immédiat de la fabrique ou de l'atelier si les logements y sont rares et peu confortables. Mais lorsque leur salaire ne leur permet pas de supporter les frais du tramway ou du chemin de fer métropolitain et que la durée du travail ne leur laisse pas le temps nécessaire à un long

parcours, ils sont en quelque sorte rivés au voisinage. C'est ce que l'auteur déduit d'un grand nombre d'observations :

... I. The proportion of workers working and living in the congested districts varies inversely with wages. Hence, the proportion of workers working in congested districts but living in the suburbs of less densely populated districts varies directly with wages.

II. The proportion of workers walking to work varies inversely with wages. On the other hand, the proportion of workers paying carfare varies directly with wages.

III. The amount of carfare paid varies directly with wages.

IV. The distribution of workers, measured by time-distance from the place of employment, varies directly with wages. Or, the greater the wage, the farther from the factory do the employees live (pp. 135-136).

... I. The proportion of workers working and living in the congested districts varies directly with the length of the working day. While the proportion of workers working in the congested districts but living in the suburbs or less densely populated districts varies inversely with the length of the working day.

II. The proportion of workers walking to work varies directly with the length of the working day. Hence, the proportion of workers who pay carfare varies inversely with the length of the working day.

III. The amonnt of carfare paid tends to vary inversely with the length of the working day.

IV. The distribution of workers, measured by time-distance from their places of employment, varies inversely with the length of the working day (pp. 127-128).

Les observations de Pratt tendent donc à établir, pour ainsi dire, une loi de distribution de l'habitat des ouvriers par rapport au lieu de leur emploi en fonction des salaires et de la durée de leur travail.

G. De Leener.

Sur les directions imposées aux inventions techniques par les conditions générales de la production industrielle.

A propos de :

E. Belot, *Principes généraux de l'organisation systématique des machines et des usines.* (*La technique moderne,* 3e année, t. III, n° 10, 1911, pp. 547-550.)

Dans une note précédente (voir « Archives » n° **190**) j'ai donné quelques exemples de directions imposées par le milieu aux inventions techniques. Le milieu s'entendait d'un ensemble de conditions dictées par le souci de l'économie. J'en ai conclu que ces conditions conduisaient les inventeurs dans des voies bien déterminées.

Une étude récente d'E. Belot me fournit l'occasion de confirmer cette même thèse que je caractériserais volontiers en disant qu'elle se réduit à la « prédétermination de l'invention ». Mais cette fois les conditions étudiées sont d'une nature différente. Il s'agit, à proprement parler, des nécessités mêmes de toute fabrication industrielle, nécessités dues au simple fait de la continuité et de la succession des opérations en lesquelles cette fabrication se décompose.

L'idée de « directives » suivant lesquelles les inventions doivent se développer est exprimée par l'auteur lui-même :

> ... Après une longue pratique industrielle, j'ai été amené à formuler des principes d'une application très générale pouvant servir de fil conducteur aux ingénieurs chargés d'inventer des opérateurs nouveaux ou d'orienter le travail des usines vers les résultats les plus économiques (p. 547).

Pour simplifier son exposé, Belot assimile les matières premières transformées dans toute fabrication à un liquide et

l'outillage auquel ces matières sont soumises à une sorte de tuyauterie dans laquelle circulerait un courant. Si, à un moment donné de la fabrication, le courant de matière est insuffisant pour occuper toute la partie de l'outillage correspondant à cette phase, il y aura une perte équivalant à la charge d'intérêt, d'amortissement et d'entretien de la partie en excès. L'auteur s'appuie sur cette observation pour établir une première « directive » qu'il appelle le *principe de continuité :*

... Chaque fois qu'il y aura discontinuité dans la vitesse de circulation des matières mises en œuvre, il y aura diminution dans le rendement industriel de la machine ou de l'ensemble mécanique considéré, et cette diminution sera proportionnelle à la variation de vitesse (p. 547).

En vertu de ce même principe de la continuité, on doit éviter qu'un engorgement de la matière puisse se produire en un point quelconque, à cause d'une insuffisance de capacité d'une partie de la machine. Dans cette éventualité, on serait obligé de réduire la vitesse de la fabrication dans ses premiers stades, ce qui reviendrait, comme dans le premier cas, à ne pas tirer tout le parti possible des parties correspondantes de la machine. Belot déduit de cette observation qu'il sera toujours avantageux de donner à une machine un large débouché de sortie; la circulation de la matière sera rendue plus rapide et, éventuellement, on pourra, soit réduire les dimensions des parties occupées aux premières phases, soit accélérer la vitesse de fabrication.

La nécessité de la continuité a pour corollaire une vitesse de traitement ou d'opération aussi constante que possible.

Une autre direction est donnée par le deuxième principe ou *principe de la vitesse optimum et du débit moyen maximum :*

... Dans une machine ou dans une usine, les dimensions et vitesses des cycles mécaniques utilisés seront déterminées par la vitesse optimum des matières à traiter, et le nombre de ces cycles par le débit moyen maximum à réaliser (p. 548).

La vitesse optimum, c'est pour un débit donné ou pour un volume de fabrication déterminée, la vitesse moyennant

laquelle la somme des dépenses résultant du coût de l'outillage et de la circulation des matières sera minimum. Une telle vitesse peut être obtenue soit avec une seule machine ou un seul organe, soit avec plusieurs machines ou organes disposés pour travailler parallèlement en présentant le même débit total. Le principe de la continuité guide dans le choix de l'une ou de l'autre de ces deux alternatives. Dans la première alternative, il y a arrêt de la fabrication en cas d'avarie ou de nettoyage. Dans la seconde, au contraire, la continuité est assurée et l'on choisira un nombre tel, que le débit moyen maximum soit réalisé pour les machines ou les organes parallèles, quelles que soient les circonstances d'accident ou d'entretien.

Belot apporte des exemples qui illustrent l'accommodation des inventions techniques à ces deux « directives ».

... Pour filer un textile, on a d'abord copié le travail du fuseau à la main où la torsion du fil cesse pendant le renvidage; de là les " mull-jenny ,, où les broches s'arrêtent de tordre le fil pendant que la course du chariot (d'environ $1^{m}60$) permet le renvidage. Ces appareils sont encombrants et à marche discontinue : le progrès devait amener la création de métiers continus.

Le papier a été fait à la forme par feuilles séparées, avant d'être produit en continu sur les grandes machines modernes. Il a été imprimé d'abord sur des presses dont le marbre plan était animé de mouvements alternatifs : la même évolution vers le continu a fait apparaître les presses rotatives Marinoni, dont le débit à encombrement égal dépasse vingt fois la production des anciennes presses sans exiger plus de personnel.

Les vignettes dont la régie entoure chaque paquet de tabac étaient encore récemment imprimées à l'Imprimerie Nationale sur des feuilles servies à une presse alternative par un margeur ; il fallait ensuite repérer à la main ces feuilles et les découper au massicot. L'emploi à la main de ces vignettes isolées amenait un certain déchet. Sur mes indications, après approbation administrative, la maison Marinoni a établi une machine qui non seulement imprime en continu ces vignettes, mais y perce les trous de repérage, les découpe et les forme en bobines continues que la machine à paqueter n'a plus qu'à dérouler automatiquement en utilisant les trous de repérage (p. 548).

Les mêmes principes s'appliquent autant aux organes des machines et aux fluides moteurs qu'aux matières travaillées : partout il faut éviter la discontinuité dans la vitesse de circulation et assurer la vitesse optimum ainsi que le débit moyen maximum. C'est ce que montre l'évolution de la machine à vapeur.

... Si l'on observe les longs tâtonnements qui ont marqué toute l'histoire du développement de la machine à vapeur depuis Newcommen et J. Watt jusqu'à nos jours, on peut craindre que ces deux mécaniciens de génie n'aient engagé l'industrie dans une voie néfaste, car leur création était en contradiction absolue avec les principes I et II. Avoir rendu stagnant dans les immenses et lourds cylindres des machines à balancier, à marche lente (30 tours par minute) et alternative, un fluide dont les propriétés essentielles sont la légèreté, la rapidité et la continuité de son expansion, semble actuellement un défi au bon sens. Ces propriétés de la vapeur rendaient inéluctable, d'après nos principes, la création de machines à vapeur à grande vitesse où le fluide eût sa vitesse optimum " a priori ,, très grande combinée avec une expansion continue. Déjà les machines-pilon, tournant à près de 500 tours par minute pour la commande de groupes électrogènes, réalisaient un grand progrès en réduisant au minimum les pièces alternatives et, grâce à la vitesse de circulation de la vapeur, diminuant beaucoup l'encombrement et le poids de la machine pour une puissance donnée.

Mais les turbines à vapeur sont la dernière étape dans cette voie où est assurée, avec la continuité, la vitesse optimum du fluide. On peut prédire qu'il en sera de même pour les turbines à gaz, dernière transformation des moteurs à explosion : les turbines seront, dans un avenir prochain, les appareils ayant le rendement maximum pour l'utilisation des fluides gazeux, comme elles le sont déjà pour l'emploi de l'eau (pp. 548-549).

Pour Belot, les principes énoncés et leurs corollaires indiquent nettement à l'ingénieur les points faibles de certaines machines et la manière de les perfectionner. Il est ainsi démontré que les inventions techniques sont étroitement déterminées par les conditions rappelées ci-dessus. Belot cite, à cet égard, le cas de machines employées pour la vérification du poids des paquets de tabac.

... Voici une machine Dargnies à vérifier automatiquement le poids des paquets de tabac : la trajectoire d'arrivée des paquets sur le plateau de la balance forme avec celle de départ un rebroussement. Cela suffit : il existera toujours des difficultés à ce point de rebroussement, qui limitera le rendement de la machine à 28 paquets vérifiés par minute. Dans la machine Nerrière qui fait le même travail, la trajectoire des paquets est rectiligne et parcourue dans le même sens : le rendement sera de quarante paquets vérifiés et jamais un paquet arrivant ne pourra écraser le paquet sortant (p. 549).

Ce déterminisme des inventions est, en guise de conclusion, résumé par Belot dans les termes que voici :

... Les exemples précédents n'ont été détaillés que pour illustrer l'application de principes d'apparence un peu théorique. Sans même connaître les détails des mécanismes qu'emploie un cycle, ces principes fournissent un critérium sûr pour en critiquer le fonctionnement et pour l'améliorer ; ils font ressortir l'importance de la détermination de l'unité de fabrication en tant que dimensions et vitesse de production. Ils substituent à des considérations de sentiment qui avaient fait adopter, dans les manufactures de tabacs, des machines géantes aussi peu faites pour vivre que les Diplodocus du règne animal, une méthode scientifique et générale dont l'application, d'ailleurs simple, ne peut qu'être profitable aux progrès économiques de l'industrie (p. 550).

G. De Leener.

Sur l'évolution des fonctions sociales et notamment de l'éducation.

A propos de :

F. St. Chapin, *Education and the Mores. A sociological Essay.* (Studies in history, economics and public law, vol. XLIII, nº 2). — New York, Columbia University, 1911, 106 pages.

Chapin, Francis Stuart. Né en 1888. Fit ses études à l'Université de Rochester et à l'Université de Colombie. Maître ès arts (1910). Docteur en philosophie (1911). Professa les mathématiques à l'École supérieure de Brooklyn. Fellow en sociologie de l'Université de Colombie (1910-1911), professeur d'économie politique à Wellesley College et à Simmons College (Mass.). Principaux travaux : Article dans *American Journal of sociology* (*Report on Questionnaire of Committee on teaching, etc.*).

On ne peut pas dire que l'idée d'évolution met déjà obstacle à l'interprétation des phénomènes sociaux, mais il n'en devient pas moins prudent de se garder de la séduction qu'elle exerce de façon si impérieuse. Par un inévitable glissement mental, on en arrive insensiblement à se faire de l'Evolution une représentation fort peu précise. Ainsi, pour la pensée humaine, si primitive soit-elle, le déroulement des choses est continu; pour une certaine forme de la pensée scientifique, ce déroulement apparaît de plus comme entraînant avec lui une complexité croissante, un progrès; cependant, ni l'idée de continuité, ni celle de progrès ne recouvrent la notion d'évolution.

L'évolution, au sens génétique qu'on lui attribue notamment en sociologie, ne peut s'entendre que d'un système coordonné d'éléments déroulant leurs phases successives sur des données fonctionnelles constantes. N'évolue, pourrait-on dire sans paradoxe, que ce qui reste semblable. Sous cet aspect, l'évolution est le plus souvent limitée dans

le temps et dans l'espace ; elle peut impliquer pour une même tendance des réalisations parallèles, de sens identique ou de sens opposé ; elle ne commande ni ne domine l'histoire ; au contraire, l'histoire est l'amalgame d'une série d'évolutions arrêtées à des degrés divers de maturité, les unes longues ou étalées, les autres brèves ou concentrées.

Avant que l'on puisse donc parler de l'évolution d'une pratique ou d'une institution, une analyse préalable doit avoir dégagé les fonctions auxquelles cette pratique ou cette institution répondent et les données permanentes sur lesquelles elles ont été construites. Toutes les fois qu'une fonction nouvelle imprime au déroulement une allure qui brise sa direction première, le cycle évolutif doit être considéré comme fermé. Il n'importe pas que, dans la forme que prend alors le phénomène, des vestiges de la forme ancienne subsistent à côté des apports nouveaux : cette forme ancienne est sans vie désormais ; elle ne se prolonge que par inertie.

Ces réflexions me sont inspirées par le livre que F. Stuart Chapin consacre à l'étude sociologique de l'éducation.

Pour l'auteur, il existe une évolution de l'éducation à travers l'histoire de l'humanité. Dans sa pensée, la fonction sociale de l'éducation serait de transmettre aux jeunes générations la connaissance des choses nécessaires à la persistance de l'organisation sociale. Or, remarque-t-il, ces choses-là sont généralement enveloppées par les traditions, de sorte que, tout naturellement, la fonction de l'éducation se ramènerait à conserver des traditions.

... By education is meant the training of younger generations by older members of the community. The adults may instruct in their capacity as parents, as participants in ceremony or as members of a civil institution. In any of these cases their activity has the support of social sanction. This sanction is group approval, expressed or implied, of any activity which is conducive to group welfare or survival. Since group success is, generally, associated with certain traditions, to conserve them becomes the aim of education (p. 5).

... in all communities the principal social function of education

has been the conservation of certain traditions. The mores of place and time have determined which traditions (p. 7).

S'il en était bien ainsi, notamment si, comme Chapin vient de le dire, les seules différences entre les modalités de l'éducation tenaient au contenu des traditions qu'elle perpétue, on serait assurément fondé à enfermer toute l'histoire de l'éducation dans le cadre évolutif qu'il trace. C'est de cette hypothèse que part implicitement l'auteur lorsqu'il esquisse sa thèse, que je veux résumer d'abord.

L'éducation, dit-il, a eu d'humbles et étranges débuts : les traditions qu'elle a d'abord fixées à travers les générations ont été des erreurs et des superstitions. Alors, les hommes ne visaient qu'à pénétrer leurs enfants de la toute-puissance des coutumes qui, selon leurs croyances, garantissaient au groupe la force et la sécurité (p. 11). Tout l'ensemble des usages et des règles devait être, en bloc, transmis aux jeunes, et l'importance accordée à cette transmission apparaît notamment dans la solennité mystérieuse des cérémonies d'initiation.

... The process of securing conformity by new generations to ancient lore and established usage, is not thought of as a special activity bearing its own justification. All that the primitive man knows about the matter, is that from time immemorial the one demand of his parents and remoter ancestors has been that he subordinate his thoughts and acts to the precepts of tradition, come down from the past. But besides his own obedience, he must secure the conformity of his children to the same rules and customs. The whole content of ancient usage must be transmitted to the young through and in regulations which affect every minute detail of life (p. 35).

... Since social stability was bound up with the conservation of racial traditions and local customs, the young had to be instructed in all fearful and mysterious rites to the end that youthful propensity to do things differently from parental ways might be curbed (p. 36).

... Among the most significant educational means adopted by primitive peoples to assure continued observance of customs and

traditions, are initiation ceremonies. Their object is to introduce the boys into the privileges of manhood and into the full life of the group. At every step they are calculated to impress upon the initiate his own ignorance and helplessness in contrast with the wisdom and power of the group. The mystery with which they are conducted inculcates reverence for the elders and the authorities of the group. The recital of the traditions and the performances of the tribe, the long series of ritual acts, common participation in the mystic dance and song and decorations, serve to reenforce the ties that bind the tribe (p. 36).

Telle aurait été, d'après l'auteur, la première phase de l'évolution de l'éducation.

Plus tard, continue Chapin, l'éducation s'éleva au rang d'une véritable institution, « institutional education developed », et, à ce moment, on commença à faire un triage dans le matériel des choses transmises : celles qui étaient peu adaptées aux exigences du milieu furent éliminées.

... But this tendency towards discrimination in the selection of material to be conserved was usually determined by the overreaching of precedent and should not be interpreted as a conscious effort to select the progressive and universal. The progress from superstitions of grosser sort to those of milder sort, came because of conflict between incongruous elements in the mores of the time. In their contest for supremacy, these opposing standards gradually canceled out of the educational scheme those elements that were least justifiable because they had least adaptive capacity for meeting genuine human needs (pp. 15-16).

Dans cette phase, on observerait que les traditions enseignées varient d'après le caractère des activités nationales; elles sont: rituelles en Chine, militaires à Sparte, littéraires à Athènes, professionnelles dans les premiers siècles de Rome; au moyen âge, elles tendent à exalter l'esprit de discipline (pp. 39 à 62).

Enfin, une troisième phase se dessinerait à notre époque. Les découvertes scientifiques et techniques ont habitué les hommes à considérer le milieu qui les environne non plus comme invariable, mais comme changeant et divers : il en

résulterait une modification d'attitude à l'égard de la mission sociale de l'éducation.

... With scientific discovery and mechanical invention, man's old belief in the fixity of all things was shaken. It is doubtful if any other cause in history has operated so successfully, though indirectly and inadvertently, to undermine false notions engendered by tradition and superstition, as the diffusion of benefits attributable to science and mechanical invention. With the multiplication of benefits and the popularization of scientific ideas, the mores of the most enlightened social strata began to see that environment changes, is active, is " dynamic " (p. 16).

... This change has been rapid, because of the marvelous progress of discovery, and a gradual diffusion of the implications of the idea of evolution. The mores are disorganized and find adjustment difficult.

The new idea of " dynamic " environment permeated the mores of the more intelligent classes of society which control educational policy both as models of imitation and as direct sources of power. It began to appear in the subject matter that education worked over (p. 16).

La conclusion se laisse aisément deviner : la crise qui a éclaté aujourd'hui dans la pédagogie serait due à un conflit entre la tendance nouvelle qui vise à réaliser par une éducation générale des facultés l'adaptation de l'enfant à un milieu en perpétuel changement, et la tendance historique qui réduisait la fonction sociale de l'éducation à perpétuer les traditions du groupe.

* * *

Je ne crois pas que cette vue d'ensemble de l'évolution de l'éducation soit conforme aux faits.

D'abord, dans les sociétés primitives, la transmission solennelle des pratiques et des croyances ne répond pas à la même fonction que l'école dans les sociétés civilisées ; elle n'est pas, en d'autres termes, sur la même ligne évolutive.

Si, en effet, les hommes primitifs considèrent comme la prérogative la plus précieuse du groupe l'initiation aux traditions collectives, c'est qu'en l'absence d'archives le seul et

unique moyen de réaliser la continuité de l'organisation sociale est de déverser en quelque sorte dans la mémoire des générations successives le contenu entier des règles de la vie commune. Cette fonction pourrait être appelée très exactement la *fonction de continuité sociale.*

Or, à quoi aboutit l'évolution des institutions construites sur cette fonction-là? A l'école? Nullement.

Aussitôt, en effet, que l'on a pu constituer des archives, on a vu surgir des institutions appropriées à la perpétuation du groupe par des procédés plus sûrs et plus économiques que la tradition orale. L'Administration, appuyée tout entière sur les archives et sur les précédents que les archives conservaient jalousement; — les Bibliothèques où s'accumulaient les recueils et les encyclopédies, dépositaires des explications relatives à toutes les manières de faire et d'être; — les Temples et les Académies où s'élaboraient les doctrines : toutes ces choses et bien d'autres encore ont été comme les chenaux sans fin par lesquels la pensée collective s'écoulait.

Voilà donc une direction d'évolution qui est bien distincte de celle que retraçait Chapin.

Mais il y a autre chose.

Lorsque l'auteur nous montre par exemple l'éducation chinoise s'encombrant de minuties rituelles (p. 41), ou l'éducation romaine de la fin de la République se perdant dans les jeux littéraires d'une vaine rhétorique (p. 52), il a tort de voir dans ces formes des phases d'une même évolution qui se poursuit. Car, nous nous trouvons en présence de simples faits sans liaison entre eux : toute élite sociale qui jouit soit d'un prestige mérité soit d'un simple engouement public, exerce une action puissante sur l'allure des mœurs et sur la formation de la jeunesse. De même, une doctrine philosophique ou religieuse qui est parvenue à asservir les esprits, donne naturellement son empreinte aux idées dont on nourrit les jeunes générations. Ainsi, l'éducation médiévale a été ce qu'elle a été pour des raisons simplement adaptatives : ce n'est aucunement parce que « le contenu des traditions » à transmettre par l'éducation se serait alors trouvé modifié; depuis longtemps déjà, au moyen âge, les règles essentielles n'étaient

plus transmises par la tradition orale. En somme, chaque époque, chaque milieu social imprègne de son esprit les mentalités des individus et par là les institutions qu'ils élaborent.

Mais alors, dira-t-on, où trouver une ligne fonctionnelle d'évolution qui ait l'école contemporaine pour terme actuel ?

Retournons chez les primitifs. Nous y voyons que les enfants acquièrent lentement, en partie par l'imitation consciente on inconsciente, en partie par un véritable dressage fait par les parents ou les aînés, les diverses techniques que nécessite la vie en commun : construction des huttes et des armes, préparation des aliments, travaux professionnels, langage et conventions sociales, etc.

Or, un moment est arrivé où la découverte de matières à archives et la généralisation de l'écriture ont formidablement augmenté le nombre et l'importance de ce que Baldwin appelait un jour fort exactement « les instruments sociaux » : la lecture, l'écriture, les connaissances coordonnées sont devenues indispensables. C'est à ce moment là que la préparation de la jeunesse, jusqu'alors empiriquement réalisée, est devenue un objet conscient des activités d'une minorité d'individus. Peu à peu, l' « instruction publique », s'est développée en continuation directe avec le dressage des enfants primitifs.

C'est sur cette fonction-là que s'est construite une institution dont on peut suivre le déroulement et la complication croissante. C'est pour cette fonction-là, qu'on pourrait parler d'une évolution aboutissant à la pédagogie actuelle.

Même, la crise dont souffre aujourd'hui la pédagogie vient en grande partie du jeu propre de ce déroulement et de cette complication : l'encombrement est devenu tel dans l'enseignement des choses nécessaires à l'équipement complet de l'individu, que les cadres des programmes craquent et se disloquent. On est amené à se demander si, impuissante à se réaliser sous la forme livresque, l'instruction publique ne devrait pas comprendre sa mission d'autre façon : l'enfant ne pouvant, faute de temps, être davantage empli de connaissances, ne se trouverait-il pas mieux d'une préparation générale, l'initiant aux grandes orientations de la vie?

On assiste en somme aujourd'hui, dans ce domaine, à l'un de ces inévitables réajustements de systèmes sociaux devenus, par le simple mécanisme de leur développement, trop encombrés et trop enchevêtrés : une organisation de synthèse, de concentration et de coordination va ramasser une fois de plus les fils épars et embrouillés. En même temps — car l'idée est nécessaire au travail d'élaboration mentale que réclame tout réajustement social — une idée nouvelle naît dans la pédagogie, l'idée que l'école devrait être adaptée à la vie.

Le jeu normal de l'évolution commence à être troublé. Peut-être l'idée nouvelle, jaillie du frottement des faits, allumera-t-elle une réforme profonde ; peut-être l'éducation de demain ne répondra-t-elle ainsi plus que fort peu à sa fonction première d'apprentissage et, s'orientant vers un but plus humain, tendra-t-elle surtout à développer les aptitudes propres de chaque individu.

La ligne d'évolution subirait en ce cas une courbure si prononcée qu'elle fermerait sans doute le cycle initial.

E. Waxweiler.

L'évolution de la fonction des rites dans le culte romain.

A propos de :

W. Warde Fowler, *The religious experience of the Roman people.* — London, Macmillan, 1911, 504 pages, 12 shellings.

Fowler, William Warde. Né en 1847. Fit ses études à l'Université d'Oxford. Professeur à l'Université d'Edimbourg (1909). Sous-recteur de Lincoln College (Oxford, de 1881 à 1904). Principaux travaux : *A year with the birds* (1886); *Life of Julius Cesar* (1892); *The City State of the Greeks and Romans* (1893); *Summer studies of birds and books* (1895); *The Roman festivals of the Republican Period* (1899); *More tales of the birds* (1902); *Social life at Rome in the age of Cicero* (1909).

Dans une étude qu'il présenta au IIIe Congrès de l'histoire des religions, qui se tint à Oxford en 1908 (*The Latin History of the word* Religio : « Transactions of the third Congress for the History of Religions ». Clarendon Press, 1908, vol. II, pp. 169 et ss.), W. Warde Fowler a déjà essayé de définir le sens primitif du mot latin *religio :* il montre qu'au début, ce mot ne correspondait pas à un corps de doctrines, qu'il n'avait aucun sens technique, mais qu'il représentait un sentiment, le sentiment de peur, d'anxiété, éprouvé en présence de choses inconnues ou incompréhensibles :

> ... Religio is the feeling of awe, doubt, or fear, which is aroused in the mind by something that cannot be explained by a man's experience or by the natural course of cause and effect, and which is therefore referred to the supernatural (p. 169).

C'est cette même conception qui est à la base du grand ouvrage que Fowler vient de faire paraître sur l'expérience religieuse du peuple romain.

Entouré d'inconnu, menacé de multiples dangers, le

Romain constamment éprouvait en face de la nature et de la vie, des sentiments d'inquiétude et d'appréhension, et c'est l'ensemble de ces sentiments qui constituait sa « religion ».

Il désirait s'en débarrasser; la puissance mystérieuse qu'il devinait autour de lui, il aspirait à la rendre inoffensive : tous les efforts faits dans ce sens constituent les institutions, les rites cultuels.

C'est là que réside la véritable originalité du livre de Fowler, dans la tentative systématique de retrouver, à travers ces aspirations, le but, la raison d'être de toutes les cérémonies du culte, et de montrer le rôle exact qu'elles jouaient dans la vie sociale du peuple romain.

Tous les objets peu familiers, étrangers, ou ceux dont le contact inspirait des sentiments particuliers, on les croyait infestés d'une force semblable à celle que les Polynésiens désignent du mot *tabou* :

... a mysterious influence believed to exist in objects both animate and inanimate, which makes them *dangerous*, *infectious*, *unclean*, *or holy*, which two last qualities are often almost identical in primitive thought (p. 27).

Il importait de s'immuniser contre les atteintes de cette puissance délétère, et on le fit par des cérémonies qui sont les premières institutions cultuelles.

... Based on this notion of constant danger from infection, there arose a code of unwritten custom as rigid as that enforced by a careful physician in infectious cases at the present day; and thus, too, in course of time there was developed the idea of the possibility of *disinfection*, an idea as salutary as the discovery in medical science of effective methods for the disinfection of disease (pp. 27-28).

... life was full of constant anxiety, of that feeling expressed by the later Romans in the word *religio*, which, as we shall see, probably had its origin in this period of primitive superstition. The only remedy is the *discovery of the means of disinfection*, or, as we commonly call it, of *purification* : a discovery which must have been going on for ages, and only finds its completion at Rome in the era of the City-state (p. 28).

Ce *tabou* résidait un peu partout; l'homme lui-même en

était affecté à toutes les périodes critiques de sa vie, à la naissance, à l'époque de la puberté, à la mort.

... As universally in primitive life, the newborn infant must originally have been taboo; for every Roman child needed purification or disinfection, boys on the ninth, girls on the eighth day after birth. This day was called the *dies lustricus*, the day of a purificatory rite; " est lustricus dies," says Macrobius, " *quo infantes lustrantur* et nomen accipiunt " (p. 28).

... Again, when the child reaches the age of puberty, it is all the world over believed to be in a critical or dangerous condition, needing disinfection ; of this idea, so far as I know, the later Romans show hardly a trace, but we may suppose that the ceremony of laying aside the *toga* of childhood, which was accompanied by a sacrifice, was a faint survival of some process of purification (p. 28).

... Once more, after a death the whole family had to be purified with particular care from the contagion of the corpse, which was here as everywhere taboo; a cypress bough was stuck over the door of the house of a noble family to give warning to any passing pontifex that he was not to enter it; and those who followed the funeral cortège were purified by being sprinkled with water and by stepping over fire. *Society had effectually protected itself against the miasma in all these cases by the discovery of the means of disinfection* (p. 29).

Les femmes, les étrangers sont le siège d'influences dangereuses du même genre.

Il en était de même des objets matériels, notamment des maisons :

... The religious points, if I may use the expression — those points, that is, which are the object of special anxiety (*religio*) — lie in the boundaries, both of the pagus as a whole, and of the arable land of the familia, in the house itself and its free inhabitants, and in the family burying-place; and to these three may no doubt be added the spring which supplied the household with water. Boundaries, house, burying-place, spring, — all these are in a special sense sacred, and need constant and regular religious care (p. 72).

Tous ces *points religieux* sont divinisés; et les divinités plus ou moins personnifiées qu'on y croyait résider étaient l'objet de cérémonies multiples.

Le bétail lui aussi était exposé à des dangers constants; et les craintes que ces dangers inspiraient à l'homme, il les éprouvait aussi quand il songeait à tous ceux qui menaçaient sa récolte : il importait d'écarter ces dangers en exécutant d'autres rites :

> ... the festivals of April, when crops were growing, cattle bringing forth young or seeking summer pasture, all have direct reference to the work of agriculture. At the Fordicidia, on the 15th, pregnant cows were sacrificed to the Earth-goddess, and their unborn calves burnt, apparently with the object of procuring the fertility of the corn; and the Cerealia on the 19th, to judge by the name, must have had an object of the same kind, though the supersession of Ceres by the Greek Demeter had obscured this in historical times. The Parilia on the 19th, recently illuminated by Dr. Frazer, was a lustration of the cattle and sheep before they left their winter pasture to encounter the dangers of wilder hill or woodland, and may be compared with the lustratio of the host before a campaign. On the 23rd the Vinalia tells its own tale, and shows that the cultivation of the vine was already a part of the agricultural work. On the 25th the spirit of the red mildew, Robigus, was the object of propitiation, at the time when the ear was beginning to be formed in the corn, and was particularly liable to attack from this pest (p. 100).
>
> ... After the crops were once harvested, ploughing and sowing chiefly occupied the farming community until December; and as these operations were not accompanied by the same perils which beset the agriculturist in spring and summer, they have left no trace in the calendar. Special religious action was not necessary on their behalf. It is not till the autumn sowing was over, and the workers could rest from their labours, that we find another set of festivals, of which the centre-point is the Saturnalia on the 17th, Saturnus being the diety, I think, both of the operation of sowing and of the sown seed, now reposing in the bosom of mother earth (p. 101).

On réussit ainsi, peu à peu, à s'immuniser contre les puissances malfaisantes, à neutraliser l'effet de leur action, à vivre

avec elles dans un état de paix relative, et qui devient de plus en plus stable au fur et à mesure que les forces divines se personnifiant, sont mieux comprises de leurs adorateurs.

... Anxiety is greatly lessened both in the house and on the land, because within those limits there is a " peace " (or covenant) between the divine and human inhabitants who have taken up their residence there. The supernatural powers, conceived now (whatever they may have been before) as spirits, are friendly if rightly propitiated, and much advance has been made in the methods of propitiation; magic and religion are still doubtless mixed up together in these, but the tendency seems to be to get gradually rid of the more inadequate and blundering methods. In fact, man's knowledge of the Divine has greatly advanced; spirits have some slight tendency to become deities, and magic is in part at least superseded by an orderly round of sacrifice and prayer, which is performed daily within the house, and within the boundary of the land at certain seasons of the year (p. 224).

Cette paix, évidemment, n'était point ininterrompue; si, dans la vie ordinaire, la divinité semblait être apaisée, si, d'ailleurs, l'organisation même de l'État, les progrès de la civilisation, rendaient moins fréquentes les causes d'anxiété, les calamités, cependant, surgissaient de temps à autre, et les rites traditionnels apparaissaient insuffisants pour les vaincre. C'est alors que le sacerdoce eut recours à de nouveaux moyens : il fit appel aux divinités étrangères, qui entraient à Rome en grande pompe, y introduisaient des cérémonies étranges, souvent barbares et exerçaient par conséquent sur les masses un prestige particulier.

De plus en plus, d'ailleurs, se manifeste l'intervention constante du sacerdoce, et cette intervention se révèle avec d'autant plus de méthode et d'audace qu'elle finit par se mettre, presque entièrement, au service de la politique : il ne s'agissait plus de trouver, par des efforts ingénieux, les moyens efficaces pour calmer les terreurs des foules; le sacerdoce va plus loin : délibérément, il provoque ces terreurs, il organise l'intervention divine pour imposer au peuple une politique qui lui déplaisait : l'auteur nous en donne de significatifs exemples. Ainsi, épuisé par la longue lutte qu'il venait de

soutenir contre Annibal, le peuple romain repoussait l'idée d'entreprendre aussitôt contre la Macédoine, une guerre nouvelle que le Sénat jugeait indispensable au salut de la République : la religion intervint pour forcer son consentement.

... Already, in the autumn of the previous year, the ground had been prepared. To the plebeian games in November there had been added a feast of Jupiter (*Iovis epulum*), as had been done more than once during the late war. Jupiter, in the form of his image in the Capitoline temple, lay on his couch at the feast of the outgoing plebeian magistrates, with his face reddened with minium as at a triumph, and Juno and Minerva sat each on her *sella* on either side of him; and to give practical point to this show, corn from Africa was distributed at four asses the modius, or at most one quarter of the normal price. When the new consuls entered on office on the ides of following March, further religious steps were at once taken; the political atmosphere was charged with religiosity. On the first day of their office the consuls were directed by the Senate, doubtless with the sanction of the pontifices, to *sacrifice to such deities as they might select,* with a special prayer for the success of the new war which Senate and people (the latter by a clever anticipation) are contemplating. Haruspices from Eturia had been adroitly procured, and no doubt primed, who reported that the gods had accepted this prayer, and that the examination of this victims portended extension of the Roman frontier, victory, and triumph. Yet, in spite of all this, the people were not yet willing; in almost all the centuries, when the voting for the war took place, they rejected the proposal of the Senate. Then the consul Sulpicius was put up to address them, and at the end of Livy's version of his speech we find him clinching his political arguments with religious ones. "Ite in suffragium, bene iuvantibus dis, et quae Patres censuerunt, vos iubete. Huius vobis sententiae non consul modo auctor est, sed etiam di immortales; qui mihi sacrificanti . . . laeta omnia prosperaque portendere." Thus adjured, the people yielded; and as a reward, and to stifle any *religio* that might be troubling them, they are treated to a *supplicatio* of three days, including an "*obsecratio circa omnia pulvinaria*" for the happy result of the war; and once more, after the levy was over, — a heavy tax on the patience of the people, — the consul made vows of *ludi* and a special gift to Jupiter, in case the State should be intact and prospering five years from that day (pp. 336-337).

Il en fut de même, quelques années plus tard, quand il s'agissait de déclarer la guerre à Antiochus de Syrie :

> ... The haruspices were again on the spot and gave the same report; and then, *solutis religione animis*, the centuries sanctioned the war. The vow that followed, of which Livy gives a modernised wording, was for *ludi* to last ten continuous days, and for gifts of money at all the *pulvinaria*, where now, as we gather from these same chapters, the images of the gods were displayed on their couches during the greater part of the year (p. 337).

Quelques années plus tard, POLYBE (VI, 56) pouvait dire que la religion n'avait été inventée qu'en vue de fins politiques et ne servait qu'à diriger les masses.

Cette histoire des cultes romains est pleine d'intérêt. De plus en plus, on reconnaît en général que les rites sont antérieurs aux croyances et qu'ils leur donnent naissance. (Voir sur cette question « Archives » n° **171** et aussi n^os **170**, **192**, **203**.) Dans le cas particulier des rites religieux, nous voyons ici qu'eux-mêmes se sont à l'origine institués spontanément sur un état d'âme. Plus tard, coordonnés en un système solidement élaboré, ils servent à entretenir artificiellement ce sentiment en vue de fins étrangères, dès que la foi commence à disparaître et que les esprits avancés s'en emparent pour en faire l'instrument de leurs intérêts.

R. KREGLINGER.

Insuffisance de la technique de transmission des préceptes moraux.

A propos de :

E. O. Sisson, *Can virtue be taught?* (*Educational Review*, 1911, nº 3, pp. 261-279).

Sisson, Eduard Octavius. Né en 1869. Fit ses études aux Universités de Chicago, de Berlin et à Harvard. Docteur en philosophie. Fut professeur dans des écoles publiques et en dirigea plusieurs. Entra en 1905 à l'Université d'Illinois comme professeur adjoint de pédagogie. Professeur de pédagogie et directeur de la section de pédagogie à l'Université de Washington depuis 1906. Principaux travaux : *High school's cure of souls* (1909) ; *Essentials of character* (1910). Articles dans *American Journal of theology*, *Popular Science Monthly*, *International Journal of ethics*, *Educational Review*, *School Review*, etc.

Dans cet article, Sisson se demande si la vertu est susceptible de se transmettre par l'enseignement. Ce mot « vertu » désigne évidemment les préceptes moraux qui ont cours à un moment déterminé. Sisson s'étonne que des hommes qui ont reçu une éducation supérieure ne mettent pas leurs actes en harmonie avec les principes qui leur ont été inculqués par l'enseignement.

En dehors des problèmes généraux que soulèvent ces considérations et que je ne puis envisager ici, il y a un aspect de la question qui mérite d'être retenu au point de vue sociologique. C'est celui du mécanisme de la transmission des idées morales. Une génération peut-elle enseigner à une autre génération la nature des préceptes moraux qu'elle professe avec l'exacte interprétation qu'elle y attache? Ou doit-elle se borner à la transmission des formules, voire des rites dont ces préceptes sont revêtus? Sisson remarque que la *technique* de la

transmission des idées morales d'une génération à l'autre est inférieure aux autres techniques de transmission, par exemple à celle des arts et métiers :

... To test the work of education, we may ask three general questions concerning the young human being emerging from its hands : " What does he know ? " — " What can he do ? " — " What will he do ? " — The first two are easily asked and easily answered : we can communicate knowledge with reasonable efficiency and assurance ; we know fairly well how it should be done, and do not shrink from guaranteeing success ; any good teacher would unhesitatingly agree to teach any normal child the essentials of intellectual training. Likewise the master-workman of any craft, or the expert in any profession, does not hesitate to undertake the training of an apprentice, and to guarantee, under reasonable limitations, to turn him out a competent workman.

So much for what the child is to know and what he can do : but who is so bold as to undertake to answer in advance the third question, that all-important, fateful : " What will he do ? " Of that we with one accord begin to wash our hands of responsibility : character we dare not guarantee ; how the child will « turn out » what use he will make of the knowledge and the skill we have given him, to what ends he will apply the power our training has developed in him, — these are questions that no human foresight can answer, and no educational wisdom can predetermine. We are quite accustomed to the miscarriage of all reasonable predictions concerning moral character based upon education, so that it hardly surprizes us to see a *magna cum laude* Harvard graduate leading down-grade politics, or a Phi Beta Kappa man handling corruption funds. (E. O. Sisson, *op. cit.*, p. 263-264.)

La raison de cette différence entre la transmission des arts et métiers et celle des idées morales doit être cherchée dans la nature même de ce qui est transmis et dans la façon dont l'activité mentale de l'homme s'exerce sur l'une et sur l'autre. Les idées morales se transmettent sous forme de préceptes et de rites ; les connaissances technologiques se transmettent sous forme d'actes répétés. Or, la signification d'un rite, lorsqu'elle est connue, tend ou bien à s'oblitérer ou bien à s'adapter à des éléments nouveaux. (Voir à ce sujet «Archives» n° 203 et les autres articles qui s'y trouvent rappelés.) De son côté, le pré-

cepte est sujet à interprétation ; il est, plus encore que le rite, exposé à devoir être expliqué par des raisons nouvelles empruntées au milieu immédiat. Au contraire, le procédé technologique consiste le plus souvent en un acte qui se contrôle de lui-même par son résultat ; il est donc beaucoup moins exposé à la dégradation.

Encore ne faut-il pas exagérer la portée de l'observation de Sisson. Même dans la transmission des arts et métiers, il y a une partie « théorique » qui est également susceptible de variation. En somme, cette observation s'applique bien plus aux procédés techniques proprement dits, c'est-à-dire à la manière de se servir de certains instruments, de disposer les matériaux, etc., qu'à la partie des arts soumise à l'influence des écoles, et, réduite à ces proportions, elle est bien près de constituer un truisme. En effet, nul ne révoquera en doute la stabilité des principes mathématiques ou des lois physiques, mécaniques ou chimiques. Tout ce qu'on peut faire dans cet ordre d'idées (sous réserve des découvertes scientifiques), c'est d'appliquer d'une façon plus précise ces principes et ces lois. (Cf. *Bulletin* d'avril 1911, p. 336.) Alors que la technique du pinceau et du ciseau est suffisamment connue et ne fait que rarement l'objet de traités spéciaux, il se publie des milliers de volumes sur l'art, les écoles d'art, l'histoire de l'art, la critique d'art. Et c'est un peu comme les œuvres d'art que se traitent les préceptes moraux ; on passe de l'art idéaliste à l'art réaliste, comme de la morale idéaliste à la morale réaliste. Dans le domaine des idées, l'homme associe les éléments que lui procure son milieu pour les remanier et les réajuster, et, dans cette opération, l'autorité et le prestige de certains individus agglomèrent les opinions pour créer des courants et des écoles.

D'autre part, on peut, ici encore, dénoncer l'influence de l'augmentation de la population qui, en multipliant les cas d'application, expose les préceptes moraux à une certaine usure, assez comparable à celle des mots du langage courant. De même que ceux-ci finissent par recouvrir des idées entièrement différentes de celles qu'ils servaient à désigner au début, les préceptes moraux, qui se condensent en formules,

abritent parfois des actes qui n'auraient pu se réclamer d'eux à l'origine.

Enfin, il importe aussi de considérer l'attitude des individus vis-à-vis des idées morales et des préceptes moraux. Les uns les admettent par suggestion et par imitation en bornant, en ce qui les concerne, leur activité à ce qui est nécessaire pour être *conformes*. D'autres, au contraire, soumettent ces préceptes à un travail de revision ou de critique. Par exemple, les idées morales sur la protection due aux infirmes, aux « faibles » physiologiques ou intellectuels sont actuellement soumises à une discussion qui pourrait se terminer, en pratique, par un renversement au moins partiel du précepte en cours. (Cf. le *Bulletin* de mai 1911, pp. 423 à 429) Il en est de même des idées sur le fondement du délit et de la peine, sur la responsabilité personnelle, etc.

Dès lors, on comprendra que la position de l'école vis-à-vis des préceptes moraux soit très délicate. Elle peut bien enseigner les préceptes qui ont cours à un moment déterminé, c'est-à-dire enseigner l'interprétation des formules morales qui est généralement acceptée, mais elle ne dispose pas d'une technique suffisante pour contrôler la manière dont cet enseignement pénètre dans l'esprit des élèves, ni pour assurer le maintien de l'interprétation qu'elle a donnée. Il arrive d'ailleurs que les préceptes qu'elle enseigne ne soient plus en harmonie avec les règles observées; mais cette question n'est pas en cause ici.

L'exemple choisi par Sisson d'hommes ayant reçu une instruction supérieure qu'on retrouve mêlés à des combinaisons politiques de corruption, est peut-être mal choisi aussi, car je ne crois pas que l'école enseigne les préceptes de l'honnêteté ou de la morale politique. Ces principes ne sont d'ailleurs que des formules destinées à masquer les mouvements stratégiques des partis; elles n'ont une valeur de culture que pour autant que les autres préceptes y interviennent effectivement.

Si ces préceptes moraux sont invoqués dans une foule de cas où ils ne devraient pas intervenir, c'est qu'en réalité on s'en sert en vue de buts qui ne visent pas, à proprement

parler, la conduite morale des individus. C'est la forme même sous laquelle ils sont exprimés qui permet ces applications abusives. Une formule générale se réduit en poussière lorsqu'on veut y faire entrer tous les cas d'espèce de la vie quotidienne. De ce point de vue, il faut donc constater une fois de plus l'insuffisance de la technique de la transmission des préceptes moraux.

D. Warnotte.

De l'influence du milieu social sur la genèse des doctrines d'Aristote.

A propos de :

J. Kinkel, *Die sozialökonomischen Grundlagen der Staats- und Wirtschaftslehren von Aristoteles.* — Leipzig, Duncker et Humblot, 1911, 146 pages, 4 marcs.

Depuis longtemps, on a pu remarquer que si Platon est un rêveur et un poète, Aristote est un érudit qui, ayant beaucoup lu et beaucoup observé, part des faits et des réalités comme base de toute science; pour s'en convaincre, il suffira de songer, dans le domaine qui nous occupe, aux cent cinquante-huit monographies que le grand philosophe avait consacrées aux constitutions existantes des cités helléniques et dont il ne nous reste malheureusement que l'*Athenaiôn Politeia* ou « Traité sur l'évolution de la politique athénienne ».

Quelles sont les réalités historiques qui ont déterminé l'*idéal* aristotélicien de la perfection de l'État et du bien-être des citoyens, théories exposées dans les huit livres de la *Politique?* Si l'idéalisme d'Aristote, comme il semble bien, n'est pas fait de pure abstraction, quels sont les éléments du milieu ambiant qui ont contribué à sa genèse?

Aristote, tout en n'étant pas né sur la terre de l'Attique, avait comme patrie spirituelle la cité athénienne; dès l'âge de 17 ans, en 367, il était venu à Athènes pour y compléter ses études et il y resta vingt ans à suivre les leçons d'Isocrate et surtout de Platon; devenu le précepteur d'Alexandre le Grand, il put, déjà en 335, lors des débuts guerriers de son disciple, reprendre le chemin d'Athènes et y enseigner désormais comme chef de l'école péripatéticienne. Ces rapides données servent à montrer qu'Aristote, originaire de Stagire,

près du mont Athos, était essentiellement un Athénien. (Cf. von Wilamowitz, *Aristoteles und Athen.*)

S'il est vrai que les individualités les plus puissantes sont liées indissolublement à leur « ambiance », il devient probable que les vicissitudes de l'État athénien, avec ses phases de tranquillité et de trouble, se reflètent à un certain degré dans l'idéologie d'Aristote. De toute façon, il ne faut pas perdre de vue que le système d'un Aristote, aussi bien que le système communiste d'un Platon, s'appliquent non pas à l'État tel que nous pourrions le concevoir, mais à la *cité* hellénique, la *polis*, ville unique, d'étendue modérée, entourée du territoire nécessaire à sa subsistance. (Cf. Croiset, *Litt. grecque*, IV, p. 297, et la distinction bien connue de Seeley, entre le *city State* et le *country State*, dans *Introduction to Political Sciences*, pp. 50 et ss.) Cette considération attaque à elle seule la valeur universelle et dogmatique qu'on a si souvent attribuée aux doctrines aristotéliciennes.

La *Geschichte des antiken Kommunismus und Socialismus* de Pöhlmann a déjà eu l'avantage de rendre singulièrement concrètes les théories de Platon et d'Aristote; Pöhlmann a montré à larges traits comment l'évolution économique du monde grec, caractérisée, au ive siècle avant J.-C., par un individualisme excessif, par le paupérisme et le prolétariat, a pu conditionner l'éclosion des théories philosophiques.

L'étude de Kinkel pénètre plus avant dans l'analyse génétique des thèses d'Aristote; je pourrais résumer ainsi le résultat de cette étude : *C'est le passé spécifique d'Athènes, première cité hellénique, patrie adoptive du philosophe, qui a fait naître les fameuses formules aristotéliciennes relatives au bonheur des citoyens et de l'État.*

L'utopie platonicienne prêchant la communauté des biens et des femmes étant réfutée, Aristote substitue à l'idéal de son maître un système social basé sur l'intérêt personnel et sur l'esprit de famille; malgré les contradictions et les défectuosités du texte de la *Politique*, je puis dégager les idées dominantes de ce système : Aristote a une préférence marquée pour la République avec une démocratie modérée; il défend la prépondérance, dans cette démocratie, d'une classe

moyenne essentiellement agricole et *autarchique*, c'est-à-dire se suffisant en majeure partie à elle-même ; dans son esprit, cette classe moyenne, maintenue par une réglementation d'État, doit s'opposer à jamais à la formation du capitalisme et du paupérisme ; l'*autarchie* ou indépendance économique des familles et par conséquent de l'État doit être garantie fût-ce au prix de moyens extrêmes ; la population doit rester limitée et, pour atteindre ce but, l'avortement sera licite ; les dimensions mêmes de l'État seront en rapport avec les exigences de l'autonomie économique ; le rôle de l'argent sera réduit aux quelques nécessités inéluctables de l'échange entre familles, et on arrivera, par cette voie, à la limitation du commerce et à la suppression de l'usure ; la véritable et nécessaire richesse n'est pas celle de l'argent qui est infinie, mais celle de l'économie naturelle, que la subsistance des familles ramène à des limites positives.

Ces divers principes, qui renvoient à des passages marquants qu'il serait trop long de citer ici, prouvent que la doctrine sociale d'Aristote est bien ce que Kinkel appelle : *Eine naturalwirtschaftliche Ideologie.* Aristote est le théoricien de l'économie domestique à base agricole.

Si nous envisageons l'évolution économique de l'État athénien, nous constatons que les guerres médiques ont été le signal d'une orientation nouvelle, d'une expansion commerciale jusque-là inconnue. Au VIe siècle, avant l'arrivée des Asiatiques, la république athénienne était avant tout une démocratie d'agriculteurs vivant directement de leur travail, un État basé sur cette population agraire qui nous apparaît dans les législations de Solon (594) et de Clisthènes (510). Qu'on pense, par exemple, à cette division caractéristique des citoyens au VIe siècle en *pentacosiomédimnes* (ayant un revenu d'au moins 500 médimnes de blé), en *triacosiomédimnes* ou *hippeis* (ayant un revenu d'au moins 300 médimnes de blé), en *zeugites* (ayant un revenu d'au moins 200 médimnes de blé) et en *thetes* (ayant un revenu inférieur à 200 médimnes de blé) ; qu'on se rappelle que les charges de l'État étaient réparties à cette époque d'après la quantité de céréales que rapportaient les champs ; on verra surgir une Athènes simple

et rustique, bien différente de la cité cosmopolite, surpeuplée et prolétarienne où vivait ARISTOTE au IVe siècle.

KINKEL se base sur la législation de CLISTHÈNES en 510 et sur l'état de l'armée athénienne, pour prouver qu'à la fin du VIe et au début du Ve siècle, le sol de l'Attique appartenait principalement à une très nombreuse classe de paysans de fortune moyenne :

... Dieser Zustand hat in der Reform von Kleisthenes im Jahre 510 seinen politischen Ausdruck gefunden... Noch krasser kennzeichnet sich die Ausgleichung des Grundbesitzes auf dem Niveau « der mässigen Selbstgenügung » in der Evolution des Militärwesens im Laufe des 6. Jahrhunderts.

Noch im Jahre 594 lag der Kern des Heeres in den « Rittern », die mit den zwei oberen Schichten identisch sind. Die Zeugiten dienen als Aushilfskorps der Reiterei zu Fuss. In dem Jahre 490 dagegen, 100 Jahre später, ist die Reiterei völlig verschwunden. Die ganze Masse des athenischen Heeres der Schwerbewaffneten (Hopliten) vom Zeugitenzensus kämpft bei Marathon gegen die Perser zu Fuss, die wenigen Reiter geben ihre Pferde den Sklaven ab und kämpfen mit der ganzen Masse der Zeugiten zusammen. ED. MEYER berechnet für das Jahr 431 die Zeugitenzahl auf 33 000. Die zwei oberen Schichten setzt er auf 2 500 fest. Ziehen wir aber in Betracht, dass vom Jahre 490 bis zum Jahre 430, also in 60 Jahren, die Handels- und Industrieentwicklung der Stadt Athen viele reiche Bürger schuf, so ist es klar, dass die Zahl der Bürger aus den oberen zwei Schichten zur Zeit der Perserkriege viel geringer war, wenn sie gegen die flinke persische Kavallerie, die dem Hopliten-Fussheer viel schadete, nicht einmal ein Reiterkorps aufstellen konnten; erst nach den Perserkriegen wurde ein Reiterkorps (nur 300 Mann) konstruiert. Nach ED. MEYER die Zahl der Bürger der drei oberen Klassen während der Perserkriege auf 25 000 veranschlagend, müssen wir die Zeugitenmasse auf 24 000 veranschlagen und die zwei oberen, verschwindend kleinen Schichten auf höchstens 1 000 erwachsene Männer berechnen. Und diese homogene Masse der Grossbauern war es, die von der Mitte des 6. Jahrhunderts an den Kern der attischen Bevölkerung bildete. Ein abgeschlossenes naturalwirtschaftliches Leben, Naturalleistungen und Steuern an den Staat von 5-10 % des Bodenertrages, Gleichheit aller selbständigen grundbesitzenden Bürger im Staate, demokratische Einrichtungen, das alles hat das

starke und einige attische Staatsleben geschaffen, währenddem die Grösse des attischen Reiches entstanden ist (pp. 63-65).

Il n'y a plus de doute possible après la réfutation des théories de Bücher (*Entstehung der Volkswirtschaft*) par Beloch (*Griechische Geschichte*) et Ed. Meyer (*Geschichte des Altertums*), que dès la seconde moitié du ve siècle, l'économie domestique (*Völkerwirtschaft*) avait fait place à Athènes à l'économie industrielle.

Si ce changement s'est opéré rapidement, c'est qu'en 490, sous la conduite de Miltiade à Marathon, l'armée des hoplites athéniens, paysans lourdement armés, opposèrent un rempart victorieux aux envahisseurs Perses et qu'Athènes, étant dès lors puissance hégémonique, devint, son port aidant, le centre commercial et industriel de la Grèce.

L'argent afflua grâce surtout à la ligue de Délos; le problème de la flotte passa au premier plan des préoccupations d'un Thémistocle et d'un Aristide; la campagne se dissocia définitivement de la ville; les étrangers se fixèrent en grand nombre à Athènes et au Pirée; la population proprement urbaine s'accrut de l'exode des campagnards; la concurrence commerciale, surtout pour le blé, devint de plus en plus intense; les produits du sol ingrat de l'Attique ne purent rivaliser avec ceux des grands pays fertiles, tels que le Pont et la Sicile; la culture des céréales tomba en discrédit dans les alentours d'Athènes ; l'*autarchie* agricole, chère à Aristote, était devenue un mythe; les paysans appauvris ne venaient que rarement en ville pour assister aux délibérations de l'assemblée populaire, et, comme nous le voyons par les comédies d'Aristophane, ils étaient l'objet de moqueries de la part du prolétariat urbain ; endettés, ils durent recourir aux banquiers et aux usuriers de la ville. Désormais l'État athénien tout entier dépendait de l'étranger au point de vue essentiel de la nourriture et de la subsistance journalière; l'intérêt le plus direct du peuple était lié à l'empire maritime d'Athènes et c'est au prix des plus grands sacrifices qu'il fallait garder la maîtrise des mers. La masse de la population urbaine, payée pour assister aux assemblées publiques, poussait à la

guerre et aux expéditions hasardeuses, tandis que les paysans et l'élément conservateur nourrissaient des idées de paix et de tranquillité. Vinrent alors la guerre du Péloponèse, les mésaventures, la faillite de la démocratie athénienne, où la pauvreté excessive du prolétariat s'opposait à l'exorbitante richesse des marchands, des industriels et des grands propriétaires, et où les financiers, par peur de la révolution sociale, ne craignaient pas de vendre leur patrie à l'étranger.

Aristote vivait à cette époque de tourments sociaux et de transition pénible; il savait que deux cents ans à peine avant lui, Athènes avait été plus calme, plus heureuse; il se reporte aux temps qui ont précédé les guerres médiques et l'essor commercial de sa patrie adoptive; de là, chez le philosophe qui pose en principe que l'État doit viser le bonheur de ses membres, les théories contre l'esprit de domination et de conquête, contre la surpopulation, contre l'expansion du commerce et contre l'usure; de là surtout, sa doctrine de la prépondérance indispensable de la classe moyenne, de l'autonomie économique de l'État et de l'*autarchie* des familles agricoles.

... Die Geld- und Verkehrswirtschaft und als Folge ungleiche Konkurrenz auf den Märkten mit wirtschaftlich besser gestellten Ländern, ruinierend billige Preise auf den Märkten als Folge der Ueberproduktion, der Verfall der Ausbeutung von Händlern und Geldleihern, die Unsicherheit und die häufigen Krisen des auswärtigen Handels während der häufigen Kriege im Altertum, haben die ehemals in Selbstgenügung lebende, wohlhabende, grundbesitzende Bürgerschaft des attischen Reiches gezwungen, das Feld zu räumen. Nie wieder hat sie sich erholt und mit ihr ist auch das mächtige attische Reich in die Brüche gegangen. Die proletarisierte, pauperisierte Bevölkerung hatte wenig Interesse an der Staatsverteidigung; die reichen Finanzisten, Kaufleute und Grundbesitzer trieben aus Furcht vor der sozialen Revolution Verrat und warfen sich in die Arme Mazedoniens und später Roms. Der Klassenkampf der Reichen und Armen auf dem Grabe des Mittelstandes hat den attischen Staat vernichtet und Aristoteles sprach zweifellos aus der Wirklichkeit heraus, wo er die Schädlichkeit des Reichtums und der Armut für das Staatswohl in seiner Staatsphilosophie kennzeichnet (pp. 91-92).

... Mit dem Beginn einer starken Verkehrswirtschaft geriet der athenische Staat in Abhängigkeit von den Ländern, die ihm das Getreide zuführten (Kriege um die Besetzung des Eingangs zum Pontus, Perikleische Expedition), von Ländern, die ihm seine landwirtschaftlichen Produkte, Oel, Wein und Industriewaren abkaufen (Sizilische Expedition). Er verwickelt sich in Kriege mit den Inseln wegen der Kolonisten(kleruchien)-frage, er will sich die Bezugs- und Absatzgebiete wie den Pontus und Sizilien für seine Konsumtion und Industrie sichern. Er verwickelt sich zuletzt in den vernichtenden peloponesischen Krieg, der im letzten Grunde, wie es schon die griechischen Denker selbst ausgesprochen haben, nichts anderes war als die Rivalität der agrarischen Binnenmächte (Pelopones) im Bunde mit neidischen Handelskonkurrenten (Corinth) mit der Handels- und Industriemacht Athen. Den für sie wichtigen Handels- und Stapelplatz Athen wollten die Peloponesier an sich reissen, von dem sie in wirtschaftlicher Beziehung so abhängig waren, das war der letzte Grund der blutigen Kriege, die das athenische Reich zerrüttet haben.

Diese Abhängigkeit von dem Ausland, diese verhängnisvollen Handelsbeziehungen nach aussen, die zwei Krebsschäden des athenischen Reiches, sollen im Idealstaat von Aristoteles keinen Platz mehr haben. Zunächst muss der Staat einen genügenden Nahrungsspielraum besitzen, belehrt uns Aristoteles, wo alles, was er braucht, produziert sein kann. Das höchste Staatsprinzip ist Selbstgenügung in allen Gebieten. Jeder Bürger soll dementsprechend ein für seine Bedürfnisse ausreichendes Grundstück besitzen, Grundeigentümer sein (*Politik* VII) und damit ja keine Uebervölkerung entsteht, die den Staat in gefährliche auswärtige Angelegenheiten verwickeln könnte, wie es bei Athen mit den Kolonisationen und Kleruchien der Fall war, empfiehlt Aristoteles die äussersten, auch widernatürlichen Mittel, was aus den Schreckensnöten des athenischen Staates bei der Uebervölkerung im 5. Jahrhundert gar nicht zu verwundern ist. Die Bürger des Staates sind ökonomisch gleichgestellt, haben Grundeigentum und sind somit an der Staatserhaltung interessiert im Gegensatz zu dem landlosen Proletariat des 4. Jahrhunderts, das daran kein Interesse trug. Eine ausbeutende Klasse von Kaufleuten, von Zinsnehmern wird nicht aufkommen, wenn der Bürger in seiner Wirtschaft von Sklavenhänden alle Güter produziert bekommt, und was ihm fehlt, kesorgt der Staat durch Uebernahme des Tauschgeschäftes. Mit dem Handel fällt auch der letzte Grund alles Uebels, das Geld weg,

welches, wie es Aristoteles vor Augen schwebte, eine so unterwühlende Rolle im sozialen und wirtschaftlichen Leben des athenischen Staates gespielt hat. Die Chrematistik verbannt Aristoteles, er ruft zur Natur zurück und sein Ideal war der letzte volle rationalistische Ausklang der Naturalwirtschaft (pp. 92-94).

Si la thèse de Kinkel est un peu trop systématisée, les grandes lignes m'en paraissent indiscutables, et l'idéologie d'Aristote est celle d'une sorte de socialiste romantico-réactionnaire, hanté par le souvenir historique d'un passé athénien meilleur et plus simple.

J. De Decker.

Un cas de déformation de l'organisation sociale par exagération fonctionnelle d'une tendance.

A propos de :

C. Wissler, *The social life of the Blackfoot Indian.* — New-York, Anthropological papers of the American Museum of natural history, vol. VII, part. I, 64 pages, 2 francs.

Wissler, Clark. Né en 1870. Maître ès arts de l'Université d'Indiana (1899); Docteur en philosophie de l'Université Columbia (1901); il professa successivement la psychologie à l'Université d'Indiana (1895-1897), à l'Université de l'Ohio (1897-1899) et à l'Université Columbia (1899 1900, la pédagogie à l'Université de l'Etat de New-York (1901-1902), l'anthropologie à l'Université de Columbia (1903 1909). Attaché au Musée américain d'histoire naturelle pour l'ethnologie (1905-1907) et l'anthropologie (depuis 1907). A fait plusieurs expéditions scientifiques chez les Indiens Dakota et Pieds-Noirs de l'Amérique du Nord. Principaux travaux : *Decorative art of the Sioux Indians* (1904); *Correlation of mental and physical tests* (1907); *Some protective designs of the Dakota* (1907); *Mythology of the Blackfoot Indians* (avec Duvall, 1908); *The hard-palate in normal and feeble-minded individuals* (avec Channing, 1908); *The Indians of Greater-New York and the lower Hudson* (1909); *Material culture of the Blackfoot Indians* (1910). Articles dans *American Antropologist*, dans les rapports des congrès des Américanistes, etc.

De même qu'en psychologie, par exemple, les cas pathologiques mettent en évidence certaines tendances qui, dans des situations normales, restent dissimulées parmi la complexité des facteurs en présence, de même, en sociologie, on rencontre parfois des organisations où prédomine à ce point une tendance déterminée, qu'il est possible de l'analyser dans ses manifestations les plus parfaites.

Le petit ouvrage de Clark Wissler nous montre ainsi

chez les Blackfoot de l'Amérique du Nord un penchant prononcé à se répandre socialement, à paraître généreux, magnifiques et bienveillants envers leurs proches, uniquement en vue de s'assurer des situations prépondérantes. Ce trait de tempérament collectif, si je puis ainsi dire, se rencontre également chez d'autres populations de la même contrée, notamment chez les Kwakiutl, décrits, il y a quelques années, par Boas. L'étude des Kwakiutl complètera l'étude des Blackfoot et me permettra peut-être de tenter l'analyse dont j'ai parlé tout à l'heure.

Un Blackfoot n'est grand parmi les siens et ne peut aspirer à devenir chef que lorsqu'il organise des fêtes et des réjouissances, donne à tout le monde et vient en aide aux plus infortunés de son groupe. (Wissler, p. 23.) Ce trait est caractéristique. Nous savons, en effet, que chez les Australiens, par exemple, la priorité sociale est conférée aux vieux, qui sont les dépositaires naturels de la tradition ; chez les nègres de l'Afrique centrale, la *chieftainship* est héréditaire ; chez les Dyaks de Bornéo, elle s'appuie sur les qualités personnelles de l'individu. (Cf. E. H. Gomes, *Sea Dyaks*, p. 88.) Sans doute, dans ces cas, surtout dans le dernier, l'ordre établi laisse également une marge à l'appréciation collective à laquelle l'individu ne peut rester insensible. Les Australiens, comme les Dyaks, obéissent surtout à celui qui leur impose et qui, pour se faire obéir, recourt aux moyens appropriés. Même chez les Bushongo (Torday, *Les Bushongo*), la succession au trône, qui en théorie doit suivre une ligne généalogique déterminée, est réglée, en pratique, par le bon plaisir du monarque entouré du conseil des grands, auxquels également le candidat cherche à imposer. Mais dans tous ces cas aussi, l'appréciation collective n'a de force que dans les limites déterminées d'une institution. Chez les Blackfoot, par contre, le succès de l'individu dépend exclusivement de l'évaluation faite par les autres.

Arrêtons-nous un moment ici, pour comprendre comment va procéder le Blackfoot, dans le but de se concilier les bonnes dispositions de ses semblables et de s'imposer comme chef.

Puisqu'il doit donner, il doit accumuler d'abord. La première étape de la carrière d'un jeune Blackfoot ambitieux est d'amasser une fortune; la seconde, de la distribuer en présents, festins, cadeaux aux sorciers et subventions dans les cérémonies publiques. Si par là il réussit à battre ses rivaux, il acquiert un prestige justifiant, aux yeux de tout le monde, pour le reste de ses jours, ses prétentions à la direction du groupe, même si quelque jour, à la suite de revers de fortune, il se voyait obligé à vivre en parasite auprès de nouveaux aspirants. (Wissler, p. 23.)

Dans de telles conditions, la recherche de l'appréciation collective, au lieu de rester un moyen, finit peu à peu par trouver sa fin en elle-même, et la tendance à l'expansion sociale devient une tendance à l'infatuation et à la parade.

Dans la tribu des Kwakiutl, dont j'ai parlé plus haut, cette tendance a, sur d'autres éléments de l'organisation sociale, des conséquences particulièrement sérieuses.

Comme chez les Blackfoot, un individu kwakiutl a d'autant plus de poids dans les affaires du groupe qu'il se fait plus admirer par ses concitoyens. (Boas, *The Kwakiutl Indians*, p. 343.) Le besoin de l'admiration publique est poussé si loin qu'on dépense exclusivement pour dépenser. Donner et se montrer généreux ne suffit plus pour paraître grand et puissant : il faut détruire ses richesses devant tout le monde. (*Id.*, p. 357.) Un ambitieux qui veut se distinguer et « saper » le prestige de son rival, brûlera des tas de couvertures — les couvertures servent de monnaie aux Kwakiutl —, quelquefois même la maison est détruite ; ou bien, il brisera en morceaux des plaques de cuivre sculpté qui représentent la valeur de plusieurs milliers de couvertures. Si le rival veut conserver son renom, il est socialement tenu d'anéantir une quantité égale de richesses, à peine de se couvrir de ridicule et d'être littéralement perdu socialement (*Id.*, p. 354) : il est injurié publiquement et son effigie, en posture humiliante, est placée à côté du feu qui dévore la fortune de l'heureux dilapidateur. (*Id.*, p. 356.)

Le prix d'une plaque de cuivre est fixé lui-même par des sortes d'enchères, qui sont une occasion de plus pour affirmer

la supériorité d'un individu sur ses rivaux. L'intéressé ne peut pas décliner une offre, sous peine de paraître pauvre et impuissant. De plus, celui qui acquiert la plaque est tenu de payer un prix supérieur à celui qui résulte des enchères et le montant de cette plus-value toute gratuite décide, devant l'opinion, de la valeur de la personne en cause. (*Id.*, p. 344.)

On comprend combien, une fois dans cet engrenage, l'individu est obligé de s'y maintenir par la force même des choses. Surpasser ses rivaux devient pour lui une question de vie ou de mort; réussir à tout prix devient une préoccupation dominante qui apparaît dès les premières années de son enfance. Comme chez la plupart des primitifs, l'enfant kwakiutl reçoit à sa naissance un nom qu'il ne garde pas toute sa vie. L'âge de 10 à 12 ans est l'âge de l'initiation; l'enfant est considéré comme assez grand pour entrer, pour son propre compte, en rapport avec ses semblables : c'est le moment de débuter dans la carrière sociale. La consécration de ce début est le changement d'appellation : le nouveau nom est choisi dans un conseil de vieux, réuni spécialement. Tout Kwakiutl a d'ailleurs un successeur à son nom, lequel peut être un étranger aussi bien que son propre fils. (*Id.*, pp. 342-359.) Les vieux ne font donc que donner une sanction publique au choix de l'individu.

Pour le jeune homme qui aspire à obtenir cette sanction, l'heure est venue de se montrer large et de faire parade de sa générosité. Comme il ne possède rien, il emprunte, et il peut compter, pour l'aider dans ses opérations, sur l'aide de tout son groupe. L'emprunt se complète aussitôt par une véritable spéculation. Le jeune candidat emprunte à 100 p. c. et place en prêt à 300 p. c.; c'est-à-dire que pour 100 couvertures qu'il obtient il en rendra 200, et pour les mêmes 100 couvertures qu'il prêtera, il en recevra 300 en retour. L'opération est répétée plusieurs fois. Au bout d'un certain temps, un jeune homme prévoyant et prudent peut accumuler une fortune. (*Id.*, p. 342.) Alors commence la lutte :

« Le nom d'un individu, dit Boas, acquiert d'autant plus de poids dans le conseil tribal et une popularité d'autant plus grande qu'à chaque occasion, il distribue plus de richesses.

Les jeunes gens, par conséquent, comme les adultes, s'arrangent de façon à se surpasser les uns les autres dans cette distribution » (p. 343).

Cette nécessité de recourir continuellement à ses semblables crée entre tous les membres du groupe une hypersocialisation des relations, si je puis ainsi dire. (*Id.*, pp. 341-342.)

Le nom, obtenu au prix de si grands sacrifices, acquiert une valeur objective. Il peut être mis en gage, c'est-à-dire que pendant un délai d'un an, par exemple, le porteur s'aliène le droit d'en user et ne le reconquiert qu'après le remboursement de la somme empruntée.

Pour mieux comprendre l'importance que cet abandon momentané a aux yeux du Kwakiutl, il faut remarquer que l'appellation, presque toujours, a un sens honorifique. Dans une liste que l'auteur donne, on rencontre les noms suivants : « distributeur des richesses », « distributeur de la nourriture », « organisateur des fêtes », « celui dont le corps est couvert de richesses », « destructeur des richesses », « celui dont on attend des cadeaux », « celui de la fortune duquel tout le monde parle », « le plus grand parmi tous », « celui autour duquel tout le monde se réunit », « grand chef », « le riche », « celui qu'on envie », etc. (*Id.*, pp. 339-340.)

Mais le plus caractéristique est que ces appellations n'ont pas une empreinte constante. Elles sont susceptibles de modification chaque fois que les conditions sociales de l'individu changent.

Bien plus, un des moyens d'acquérir un nom nouveau n'est autre que le mariage. La femme apporte à son mari, avec le nom de son père, une partie de la fortune de celui-ci, le droit d'appartenir à certaines sociétés secrètes, les insignes de son groupement et les distinctions qui y sont attachées. (*Id.*, pp. 334-337-359.) Le mari ne peut d'ailleurs pas user de tous ces privilèges pour son propre compte, il n'en est que le gardien jusqu'au jour où ses enfants auront le droit d'en jouir.

Ainsi le mariage est devenu un simple procédé de transmission de prérogatives sociales. Et cela apparaît mieux encore dans les détails de son accomplissement.

La cérémonie est en tout point semblable à la cérémonie de

l'achat du cuivre. (*Id*., pp. 358-360.) C'est une occasion d'étaler ses richesses et sa puissance Le fiancé paie une somme à son futur beau-père et celui-ci lui envoie en retour sa fille. Mais la dot est remboursée après la naissance d'un enfant ou de plusieurs enfants. Le gendre entre alors en possession de toutes les valeurs matérielles et sociales qui lui avaient été promises et, chose curieuse, le mariage est dès lors considéré comme annulé : la jeune femme « rachetée » par son père est libre de retourner auprès de lui. Dans le cas où elle préférerait rester dans sa nouvelle famille, elle peut le faire, mais « pour rien » (*staying in the house for nothing*). (*Id*., p. 359.) En somme, le mariage a produit tous ses effets sociaux dès le moment où, par lui, a pu s'opérer la transmission des prérogatives : il est, comme l'initiation, devenu un moyen de s'élever et de se distinguer.

Bien plus encore, si un individu n'a pas de fille qui puisse lui servir de gage dans la transmission de ses biens matériels et honorifiques, il fait jouer à un fils le rôle d'une fille; le candidat acquéreur de ces biens accomplit alors avec le fils un « sham marriage », un simulacre de mariage tout à fait semblable au mariage réel. Si le détenteur des distinctions sociales n'a pas d'enfants du tout, le « sham marriage » est accompli avec un organe de son corps, son bras ou sa jambe. (*Id*., p. 359.)

Enfin, dans son ambition d'entrer en possession des prérogatives rêvées, le Kwakiutl peut être entraîné au meurtre en tuant le propriétaire d'un nom, par exemple; le meurtrier acquiert le droit de mettre à la place de son successeur présumé un autre individu qu'il choisit lui-même. (*Id*., p. 335.)

Bien qu'il ne lui soit pas permis de s'en prévaloir pour lui-même, il exerce un droit de contrôle sur tous les privilèges dont il devient le gardien et il peut en disposer pour les transmettre suivant son désir. (*Id*., p. 421.)

Ainsi, la famille génésique du Kwakiutl ne détermine pas du tout les rapports sociaux qui, dans d'autres cas, en découlent naturellement; ceux-ci s'arrangent suivant un plan nouveau : la famille devient une association qui est com-

posée de membres unis par la communauté des traditions transmises conventionnellement à des héritiers naturels ou arbitrairement choisis et qui embrasse des individus faisant en même temps partie d'autres groupements. (*Id.*, p. 335.)

J'ajouterai, pour achever de caractériser cette organisation, que les rapports entre des groupements plus vastes révèlent le même goût de la parade.

La communauté d'origine, la descendance du même ancêtre et certaines distinctions sociales en rapport avec sa vie et ses aventures sont à la base de ces unités plus vastes. A certaines d'entre elles, l'ancêtre a donné son nom. Mais souvent les appellations des « clans » ont une tout autre provenance. Elles ont, entièrement, comme dans le cas des appellations individuelles, un sens honorifique : « les riches », « les grands », « ceux qui reçoivent les premiers », « ceux que personne n'ose regarder », « ceux qui en marchant font trembler la terre », « ceux qui inspirent la peur », « les nobles » et ainsi de suite. Ce sont autant d'étiquettes qui indiquent la position sociale du groupe qui les porte.

Et ces étiquettes collectives sont aussi interchangeables et transférables que les appellations honorifiques individuelles. Ainsi, « les riches » était une qualification acquise tout récemment par un groupe; « les grands » actuels étaient connus, il y a encore vingt-cinq ou trente ans, sous le qualificatif de « vieux paillassons », qui leur venait de la situation subordonnée où ils se trouvaient vis-à-vis d'un autre groupement. (*Id.*, p. 331.)

Cette possibilité d'échanger un nom contre un autre plus flatteur, de même que la peur de déchoir, créent nécessairement le souci du bon renom collectif qui devient, pour un Kwakiutl, aussi intime que le souci de sa propre popularité. Il en résulte une sorte de solidarité entre tous les membres en vertu de laquelle ils ont tous une obligation morale d'aider celui qui s'offrira le premier pour défendre, en cas de besoin, l'honneur du « clan ».

Les occasions n'en sont pas rares. Les enchères du cuivre, par exemple, se font non seulement entre les individus, mais

aussi entre les groupements, et même entre les tribus voisines. Et comme le refus d'accepter le défi atteste aux yeux de tout le monde l'insolvabilité du groupe entier et diminue d'autant son prestige, tous les membres font l'impossible pour maintenir leur rang devant l'opinion. (*Id.*, p. 345.)

On le voit, les principaux traits de l'organisation des Kwakiutl mettent bien en évidence une sorte de déformation due à l'hypertrophie d'une tendance constante dans les groupes humains, mais qui, dans cette population comme dans celle des Blackfoot, a atteint un degré inusité de prépondérance.

N. Ivanitzki.

CHRONIQUE MENSUELLE

Chronique

des mois de juin à octobre

par D. Warnotte.

Travaux récents.

Biologie générale.

Dans une de ses dernières séances, la société française de philosophie a examiné la question : « Stabilité et mutation ». (*Bulletin de la société française de philosophie*, pp. 105-134). Dans l'exposé de la thèse, Le Dantec a montré ce qui sépare la théorie de Darwin de celle de Lamarck :

« Pour les Darwiniens, la variation provient seulement d'une distribution fortuite, au moment de la fécondation, des caractères préexistants chez les ancêtres. La sélection naturelle choisit les individus que le hasard a bien armés pour la lutte.

« Pour les Lamarckiens, au contraire, tout se réduit à ceci :

« 1° L'être vivant, sous l'influence du milieu, contracte des habitudes qui l'adaptent au milieu;

« 2° Ces adaptations peuvent être assez profondément acquises pour être transmises par la voie héréditaire.

« C'est donc *pendant la vie* et *par la vie* même des individus que s'acquièrent progressivement tous les caractères des espèces qui proviennent des lignées. La vie d'un individu ne réside pas dans l'individu lui-même, elle résulte, à chaque instant, des liaisons établies entre le milieu et l'individu, liaisons qui définissent à chaque instant les fonctionnements successifs des individus. Pour un Lamarckien, un être actuel résulte de ce qu'ont *fait* ses ancêtres; pour un Darwinien, il provient seulement des hasards qui ont présidé à la distribution dans les individus successifs, de caractères ayant éternellement existé. On voit que les deux écoles sont en discordance parfaite; j'ai essayé autrefois de mettre d'accord avec les Lamarckiens les moins intransigeants des Darwiniens, en montrant que le premier principe de Lamarck pouvait être considéré comme le résultat de la sélection naturelle s'exerçant sur les cellules ; mais aujourd'hui, depuis l'engouement provoqué par l'hérédité mendélienne et les mutations de de Vries, il n'y a plus aucune entente possible » (p. 110).

Le Dantec défend le point de vue lamarckien après avoir situé les théories de Weismann et de Cuénot et les observations de de Vries :

« Voici d'abord les deux points principaux de ma thèse lamarckienne; j'énonce simplement le premier, qui est la loi même de stabilité progressive, je l'établirai plus tard après avoir énoncé le second point relatif au moment où se fait le changement d'espèce :

« *Premier point.* — A mesure que les espèces vieillissent, à mesure que leur histoire évolutive compte un plus grand nombre de chapitres, elles deviennent de moins en moins aptes à se plier, sans mourir, à des conditions nouvelles entraînant une variation spécifique; elles sont de plus en plus figées dans leur état actuel, de sorte que les variations spécifiques, qui ont conduit aux espèces existant aujourd'hui, ont dû être, d'abord, beaucoup plus fréquentes, puis, l'être devenues de moins en moins, au point de se montrer, finalement, excessivement rares. Or, nous ne connaissons que des espèces extrêmement vieilles ; toutes sont, vraisemblablement, aussi vieilles que nous-mêmes, et beaucoup d'entre elles sont peut-être arrivées au terme de leur évolution possible, celles-là disparaîtront si les conditions de vie changent trop, mais elles ne subiront plus de variations spécifiques adaptatives ; le fait s'est produit bien souvent déjà, au cours des périodes géologiques ; bien des lignées se sont arrêtées, et n'ont pas laissé de descendance ; on trouve même des groupes zoologiques *entiers* qui ont disparu, sans laisser d'autres traces de leur existence séculaire que quelques restes fossiles conservés fortuitement » (p. 118).

« *Second point.* — Comment se manifestera, pour l'observateur étranger, la variation spécifique ? Il me semble certain *qu'elle passera inaperçue*, même pour l'observateur le plus averti et le plus consciencieux ; elle n'aura pas la valeur morphologique ! Nous voilà loin de l'idée naïve de certains adeptes du transformisme, qui s'attendaient peut-être à voir sortir, un beau jour, d'un œuf de tortue, un épervier ou un chardonneret ! C'est par ceux-là que le système des mutations a été immédiatement adopté, parce qu'il leur apportait précisément ce qu'ils demandaient. La vérité est, à mon avis, bien loin de là. Sous l'influence d'une adaptation prolongée à de nouvelles conditions de vie, les animaux d'une espèce ont subi des variations, tant morphologiques que physiologiques, par suite de la nécessité de nouvelles fonctions créant de nouveaux organes. Mais, pendant de longues générations, ces nouvelles fonctions, ces nouveaux organes auront été acquis, personnellement, par chacun des individus de l'espèce, sous l'influence

des conditions de milieu auxquelles ces individus auront, chacun pour son compte, été soumis.

« Ce seront donc, essentiellement, des *caractères d'éducation.* Et pendant de longues générations, ces caractères resteront des caractères d'éducation : c'est-à-dire que, si un nouvel individu de l'espèce se trouvait, par hasard, transporté dans un milieu ne présentant plus les mêmes conditions de vie, les caractères en question ne se produiraient pas chez lui. En d'autres termes, les caractères, acquis successivement par les individus successifs, ne sont pas encore acquis par la lignée ; quoique se manifestant chez tous les individus de la lignée sans exception, sous l'influence des conditions de vie, ces caractères ne sont pas encore devenus indépendants de ces conditions ambiantes ; ils ne sont pas fixés dans le *patrimoine héréditaire*. Ils ne le seront d'ailleurs peut-être jamais ! Rien ne nous permet d'affirmer *a priori*, que, pour une espèce donnée, un caractère donné résultant d'une adaptation à des conditions données, pourra se fixer dans l'hérédité de l'espèce au point de devenir fatal chez les descendants de cette espèce indépendamment des conditions extérieures » (p. 119).

« Ceci posé, plaçons-nous au moment où un caractère, acquis par plusieurs générations d'une espèce adaptée à des conditions nouvelles, devient caractère héréditaire, c'est-à-dire caractère spécifique. C'est ce que l'on peut appeler « le moment de la transformation spécifique » ; je ne vois pas comment on pourrait définir autrement le changement de l'espèce. Or, que va-t-il se passer à ce moment précis ? Il va se produire une variation chimique *interne* adaptant définitivement le patrimoine héréditaire à une morphologie et à une physiologie qui, depuis plusieurs générations, étaient acquises individuellement par chacun des individus successifs de la lignée ; à partir de ce moment, le caractère acquis se reproduira dans les individus ultérieurs, indépendamment des conditions qui l'ont fait naître. Mais l'observateur étranger, celui qui étudie la morphologie et la physiologie des animaux, que constatera-t-il ? Absolument rien ! L'adaptation à des conditions nouvelles aura été remarquable et remarquée, sans qu'il fût possible de prévoir si cette adaptation deviendrait un jour définitive. Mais le jour où la fixation se fera dans le patrimoine héréditaire, aucune modification, morphologique ou physiologique n'en avertira l'observateur, et par conséquent, ce phénomène prodigieux, le *changement de l'espèce*, passera inaperçu ! » (p. 120).

Le Dantec définit alors la loi de « mobilité progressive » qu'il

propose d'introduire en biologie. Cette loi aurait même des conséquences sociologiques :

« Si l'espèce humaine est arrivée, soit à une stabilité spécifique définitive, soit simplement à une stabilité assez grande pour être difficilement entamée, aucun caractère acquis ne devenant plus héréditaire, les variations qu'ont subies les mentalités de nos ancêtres ne peuvent plus se perpétuer que par *tradition*. Et alors, ce qui différencie du Troglodyte l'homme du XXe siècle, ce seraient simplement des caractères d'éducation. L'œuvre commune à laquelle ont collaboré les hommes est ce que nous appelons la science; mais si nous sommes restés Troglodytes, quoique nos parents aient construit la science, nous ne sommes plus héréditairement adaptés aux nouvelles conditions de vie créées par les découvertes scientifiques » (p. 125).

La thèse de Le Dantec a fait l'objet d'observations de la part de Blaringhem. Celui-ci a surtout précisé la portée des découvertes de de Vries et la réalisation des mutations par la voie expérimentale en en expliquant le mécanisme.

* * *

Demoor, Dr J. — Ce qu'est l'étude de la vie (discours rectoral). (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1911.)

Weizsäcker, V. — Neovitalismus. (*Logos*, Bd. II, H. 1, 1911.)

Driesch, H. — Die Biologie als selbständige Grundwissenschaft und das System der Biologie. (Leipzig, Engelmann, 2. Aufl., 1911, 1.20 Mk.)

Verworn, M. — Die Erforschung des Lebens. (Jena, Fischer, 1911, 0.80 Mk.)

von Liebermann. — Beiträge zur Physiologie der Lebensvervorgänge. (*Biologisches Centralblatt*, 1. August, 1911.)

Warburg, O. — Untersuchungen über die Oxydationsprozesse in Zellen. (*Münchener med. Wochenschrift*, 1911, 58, p. 289.)

Alsberg, Prof. C. L. — Mechanisms of cell activity. (*Science*, 28 July 1911.)

Le Dantec, F. — Vie végétative et vie intellectuelle. (*Revue philosophique*, septembre 1911.)

Leduc, S. — La physique moléculaire et la biologie générale. (*Biologica*, 15 août 1911.)

Reinke, Dr J. — Einleitung in die theoretische Biologie. (Berlin, Paetel 2. Aufl., 1911, 16 Mk.)

Dodsworth, Dr E. N. — N. Verworn e il vitalismo. (Roma, Voghera, 1911, 20 Cent.)

Jennings, Prof. H. S. — Vitalism and experimental investigation. (*Science*, 16 June 1911.)

Crampton, H. E. — The Doctrine of evolution. (London, Frowde, 1911.)

Bernard, H. N. — Some neglected factors in evolution, an essay in constructive biology. (London, Putnam, 1911.)

von Prowazek. — Pathologie und Artbildung. (*Biologisches Centralblatt*, 1. August 1911.)

Harris, J. A. — The measurement of natural selection. (*Popular Science Monthly*, June 1911.)

Haecker, V. — Allgemeine Vererbungslehre. (Braunschweig, Vieweg, 1911, 14 Mk.)

Guyer, M. F. — Nucleus and Cytoplasm in Heredity. (*Amer. Naturalist*, May 1911.)

Guyenot, D[r]. — Les nouveaux problèmes de l'hérédité. Les lois de Mendel. (*Biologica*, 15 juin 1911.)

Pearson, K. — Remarks on Prof. Lloyd's note on inheritance of fertility. (*Biometrika*, July 1911.)

Le Dantec, F. — Energie, hérédité et psychologie. (*Revue du mois*, juin 1911.)

Johannsen, W. — The Genotype Conception of Heredity. (*Amer. Naturalist*, March 1911.)

Drzewina, A. — Zootechnie et culture modernes. (*La Science au XX[e] siècle*, 15 août 1911.)

Regnault, D[r] F. — La survie des animaux sauvages infirmes et la lutte pour l'existence. (*Revue scientifique*, 10 juin 1911.)

Noernes, R. — Das Aussterben der Arten und Gattungen. (*Biologisches Centralblatt*, 15. Juni 1911.)

Costantin, J. — Les progrès de la culture des fleurs et leur importance pour les théories transformistes. (*Scientia*, 1911.)

East, E. M. — The Genotype Hypothesis and Hybridization. (*Amer. Naturalist*, March 1911.)

Giglio-Tos. — Les dernières expériences du Prof. de Vries et l'éclatante confirmation de nos lois rationnelles de l'hybridisme. (*Biologisches Centralblatt*, 15. Juli 1911.)

Sorinano d'Albuquerque. — A Oecologia. Sua applicaçao a flora e fauna Brazileira. (*Boletim do Museu Rocha*, 1911.)

Carracido, J. R. — Le criterium physico-chimique en biologie. (*Revue scientifique*, 5 août 1911.)

Ethologie et Psychologie animale.

On sait que certains poissons, tels que les soles, les aiglefins, les harengs, etc., fraient dans des régions marines caractérisées par une teneur déterminée en sel, quelquefois les plus riches en sel, quelquefois les plus pauvres, suivant les espèces. Ces régions sont très inégalement réparties. Le D[r] V. Franz pose, à ce sujet, la question de savoir si c'est par hasard que les poissons se rendent dans ces régions ou s'ils possèdent une mémoire locale telle qu'ils puissent les retrouver sans une trop grande dépense d'énergie. Dans son article « Ortsgedächtnis bei Fischen und seine Bedeutung für die Wanderungen der Fische » (*Die Umschau*, 30 septembre 1911, pp. 819-822), il cite différents exemples qui per-

mettent d'établir l'existence d'une mémoire de ce genre chez certains poissons. Le D[r] Franz en tire diverses conclusions au point de vue de la psychologie animale :

« Die Frage, ob die beschriebenen Vorgänge bei den Fischen einen Widerhall im Bewusstsein der Tiere finden, wird sicher gestellt werden. Die moderne Tierpsychologie weist mit Recht darauf hin, dass wir über Psychisches oder Bewusstsein bei Tieren nichts wissen können, und dass man berechtigt ist, diese Frage gänzlich aus der Diskussion zu lassen, da alle beobachtbaren Vorgänge schliesslich ihre Erklärung innerhalb des Physiologischen finden müssen, auch die feinsten Reaktionen des Menschen, mögen wir sie auch als Verstandes- oder Gemütsausdrücke bezeichnen. Dies ist auch durchaus mein Standpunkt, obschon ich gerne dabei ausdrücklich betone, dass wir psychologische Vorgänge den Tieren nicht nur nicht nachweisen, sondern anderseits auch nicht abstreiten können. Wenn ich in dem Vorstehenden Ausdrücke der Psychologie gebrauchte, so geschah dieses lediglich der bequemeren Sprache wegen. Rein physiologisch betrachtet, beruht das Ortsgedächtnis darauf, dass Eindrücke, die von der Umgebung auf die Sinnesorgane ausgehen, im Zentralnervensystem zurückbleiben und mit gleichfalls zurückleibenden Eindrücken von ausgeführten Bewegungen verknüpft werden.

« Die *Anatomie des Fischgehirns* widerspricht nicht der Annahme, dass auch dem Fische ein hohes Mass von Gedächtnis und Assoziationsfähigkeiten eigen wäre. Durch Studien hierüber, die zum Teil in Druck gegeben sind, zum Teil noch weiter fortgeführt werden, gewinne ich täglich aufs neue den Eindruck, dass das Gehirn der Knochenfische ungemein kompliziert ist und auch solcher Einrichtungen, wie wir sie *mutatis mutandis* im Grosshirn der Säugetiere vor uns haben, keineswegs entbehrt. Will man von dem Gehirn aus überhaupt Schlüsse auf die Stärke der Gehirnleistungen der Tiere ziehen, was mir aus vielen Gründen allerdings sehr gewagt erscheint, so wäre ein Vergleich der meisten Fische mit den meisten Säugetieren wohl kaum zu kühn. Das Fischgehirn ist nicht so einfach organisiert, wie bisher vielfach angenommen wird » (p. 821).

* * *

La question des causes qui provoquent les migrations périodiques des oiseaux, traitée dans le présent *Bulletin* (« Archives » n° 254), a été reprise aussi par A. Haigh-Lumby, dans *The Bradford Scientific Journal* (octobre 1910 à avril 1911). Les vues person-

nelles les plus importantes de l'auteur sont résumées dans les passages suivants :

« It is more than possible that as birds are extremely sensitive to climatic changes they possess a highly developed perception of or sensitiveness to different atmospheric qualities. Our sensitiveness to atmosphere in its various forms is after all very crude, so much so, that delicate instruments have to replace our deficiency, and it is only by the aid of such instruments that the existence of hitherto inexplicable forces have been discovered. We do not claim that a bird can infaillibly locate itself, say a straggler who from some cause or other has been driven from his proper track; possibly he would wander aimlessly about until the impulse to return was asserted. But there seems no reason to doubt that the customary routes are so well known as to ensure the safety *of the species as a whole.* The wanderers (a small percentage after all) are most likely individuals or parties separated from the bulg by purely physical reasons and as soon as they get far out of the beaten track are lost » (p. 100).

« Migration and distribution are no more fixed and unalterable conditions of bird life than any other natural law or system, but are liable to much variation and many exceptions » (p. 103).

« In conclusion, we would repeat that the most logical explanation of the problem of migration is that within certain limits, which we have mentioned, each species through the individual, *is working out its own salvation in its own way*, the result being determined by the law of the survival of the fittest » (p. 103).

* * *

De M. de Selys-Longchamps cette note sur la sélection sexuelle :

« Une foule d'animaux présentent un dimorphisme sexuel consistant en ce que l'un des sexes possède des particularités propres, sans utilité directe pour la reproduction, et qu'on appelle les caractères sexuels secondaires; dans la très grande majorité des cas, ces caractères appartiennent au mâle. Ils peuvent être classés en deux catégories bien distinctes : ou bien ce sont des *armes*, telles que dents ou cornes, etc. (absentes ou moins développées chez la femelle), ou bien ce sont des différenciations auxquelles, non sans préjuger de leur fonction, on a donné le nom d'*ornements* sexuels; tels sont les brillantes couleurs chez les insectes, le riche plumage chez les oiseaux, la crinière du lion, etc. K. Guenther reprend cette dernière question dans un article sur « Geschlecht-

liche Zuchtwahl » dans *Zeitung des Vereins für Deutsche Schäferkunde* (pp. 510 et ss.).

« La signification des ornements sexuels est difficile à trouver. De ce que ces ornements plaisent à nos yeux, on a conclu qu'ils devaient aussi plaire aux femelles des mâles ainsi ornés, et Darwin a échafaudé sur cette conclusion hasardée l'hypothèse de la sélection sexuelle : les femelles choisiraient leur mâle, et elles choisiraient le mâle le plus beau; disons celui dont les caractères sexuels secondaires seraient le plus accentués. De son côté, Wallace a soulevé cette hypothèse, mais pour la laisser retomber aussitôt, et essayer une autre explication des ornements sexuels.

« Cette question a fait de la part de L. Plate (*Selektionsprinzip und Probleme der Artbildung*, 3. Aufl., Leipzig, 1908), l'objet d'un examen approfondi, d'où il conclut que l'origine des caractères sexuels secondaires est encore obscure à bien des points de vue. La sélection sexuelle, dit-il, peut expliquer suffisamment les armes propres aux mâles; tandis que pour les ornements sexuels, il s'en faut encore de beaucoup que la sélection sexuelle (fait des femelles choisissant les plus beaux mâles) les explique d'une manière satisfaisante; toutefois, Plate préfère cette explication à toutes les autres jusqu'ici proposées de ce problème (p. 242).

« Dans un discours d'une lecture fort attrayante, A. Lameere (« L'évolution des ornements sexuels », *Bull. Acad. Roy. Belg.* [Cl. des sciences], n° 12, pp. 1327-1364, 1904) s'est catégoriquement prononcé contre l'hypothèse de la sélection par séduction des femelles. L'idée dominante de Lameere est que le mâle cherche à effrayer sa femelle, ou tout au moins à lui en imposer par l'étalage de ses attributs.

« Dans son article cité, K. Guenther développe des idées en grande partie analogues à celles de Lameere, dont il ne paraît pas avoir connu le discours. Il conclut ensuite de l'examen d'une série d'exemples, comparables à ceux produits par Lameere, que les observations sont défavorables à l'hypothèse de la sélection sexuelle par séduction. Guenther se range également à l'opinion d'après laquelle, dans un grand nombre de cas, ces attributs serviraient à rendre ceux qui les portent plus effrayants et fait très justement remarquer que le développement excessif des armes sexuelles, en particulier des cornes, a pour effet de rendre celles-ci plus impressionnantes quoique moins dangereuses en réalité. Il constate aussi que, dans la plupart des cas, le seul fait pour un mâle, d'être puissamment armé — ou de le paraître — suffit à écarter les compéti-

teurs, qui préfèrent ne pas courir les chances d'un combat inquiétant. Il admet en conséquence l'intervention d'une forme de sélection naturelle qu'il appelle sélection par intimidation (*Einschüchterungsauslese*), les mâles qui réussissent à en imposer le plus à leurs rivaux étant aussi ceux qui s'imposent aux femelles. »

(On se rapportera utilement, à propos de cette question, à l'article 103 des « Archives », *Bulletin* de juin-septembre 1910.)

* * *

E. L. Thorndike, professeur à Columbia University, a réuni en un volume, dans le but de rendre accessible aux étudiants en biologie et en psychologie ses recherches expérimentales sur l'intelligence et le comportement des animaux, les études publiées par lui à ce sujet. Le volume est intitulé : *Animal intelligence. Experimental studies.* (New-York, the Macmillan Co, in-8°, viii-297 pages, 1.75 dollar.) Dans la préface, l'auteur expose que la méthode suivie par lui est nouvelle :

« These studies have, I am informed by teachers of comparative psychology, a twofold interest. Since they represent the first deliberate and extended application of the experimental method in animal psychology, they are a useful introduction of the later literature of that subject. They mark the change from books of general argumentation on the basis of common experience interpreted in terms of the faculty psychology, to monographs reporting detailed and often highly technical experiments interpreted in terms of original and acquired connections between situation and response. Since they represent the point of view and the method of present animal psychology, but in the case of very general and simple problems, they are useful also as readings for students who need a general acquaintance with some sample of experimental work in this field » (p. v).

L'ouvrage comprend les chapitres suivants : The study of consciousness and the study of behavior. — Animal intelligence. — The instinctive reactions of young chicks. — A note on the psychology of fishes. — The mental life of the monkeys. — Laws and hypotheses of behavior. — The evolution of the human intellect.

* * *

Le fascicule qui ouvre la série des *Behavior Monographs* (cf. le *Bulletin* de novembre 1910, p. 511) a pour auteur F. S. Breed, pro-

fesseur à l'Université du Michigan, et pour titre : *The development of certain instincts and habits in chicks*. (Boston, Holt and Co., 1911, in-8°, 78 pages, 1 dollar.) Le travail a été fait au laboratoire de psychologie de l'Université Harvard.

Il fait l'objet d'un article dans le présent *Bulletin* (« Archives », n° 253).

* * *

Le deuxième fascicule de la même série renferme un travail de R. M. Yerkes et J. B. Watson sur la méthode à suivre pour étudier la vision chez les animaux. (*Methods of studying vision in animals*, Boston, Holt and Co., in-8°, iv-90 pages, 1.25 dollar.) En 1907, une commission nommée par l'Association américaine de psychologie pour la détermination des méthodes psychologiques, avait chargé les auteurs de formuler une méthode propre à déterminer (*testing*) la vision des couleurs chez les animaux. Ils se sont acquittés de cette tâche, dont ils présentent les résultats dans la monographie précitée, en faisant entrer aussi dans leurs recherches la perception de la lumière, la stature, la forme et la distance.

* * *

Joly, H. — Psychologie comparée. L'homme et l'animal. (Paris, Hachette, 5e éd., 1911, 3.50 Fr.)

Jakob, Dr C. — Vom Tierhirn zum Menschenhirn. (München, Lehmann, 1911, 30 Mk.)

Edinger, Dr L. — Das Zentralnervensystem des Menschen und der Säugetiere. (Leipzig, Vogel, 8. Aufl., 1911, 18 Mk.)

King, J. L. — Localisation of the motor area in the sheep's brain by the histological method (nine Figures). (*J. of comp. Neurology*, 15 June 1911.)

Kuntz, A. — The evolution of the sympathetic nervous system in vertebrates (six Figures). (*J. of comp. Neurology*, 15 June 1911.)

Lucet, A. — Le zooparasitisme chez les vertébrés. Ses modalités et son importance pathogénique. (*Revue scientifique*, 8 juillet 1911.)

Polimanti, O. — Activité et repos chez les animaux marins, d'après des observations faites à l'aquarium de Naples. (*Bull. Inst. général psychol.*, avril-mai 1911.)

Yerkes, R. M. — Wheeler on animals (a review). (*J. of animal Behavior*, January-February 1911.)

Hicks, V. C. — The relative values of the different curves of learning. (*J. of animal Behavior*, March-April 1911.)

Vouk, V. — Untersuchungen über die Bewegung der Plasmodien. (*Naturwissenschaftl. Rundschau*, 22. Juni 1911.)

Day, L., and Bentley, M. — A note on learning in Paramecium. (*J. of animal Behavior*, January-February 1911.)

Matula, J. — Untersuchungen über die Funktionen des Zentralnervensystems bei Insekten. (*Naturwissenschaftl. Rundschau*, 26. Mai 1911.)

Verschaffelt, E. — Die Ursache, die die Nahrungsauswahl bei einigen herbivoren Insekten bestimmt. (*Naturwissenschaftl. Rundschau*, 22. Juni 1911.)

Best, D^r. — Die Sehschärfe der Insekten. (*Die Umschau*, 24. Juni 1911.)

Roux, G. — Les insectes comédiens. (*La revue*, 15 mai 1911.)

Psychologie des insectes. Conclusions générales de M. J. H. Fabre. (*Pensée contemporaine*, mars 1911.)

Pearse, A. C. — The influence of different color environments on the behavior of certain arthopods. (*J. of animal Behavior*, March-April 1911.)

Holmes, S. J. — The reactions of mosquitoes to light in different periods of their life history. (*J. of animal Behavior*, January-February 1911.)

Turner, C. H. — Notes on the behavior of a parasitic bee of the family stelidæ. (*J. of animal Behavior*, September-October 1911.)

Andrews, E. A. — Observations on termites in Jamaica. (*J. of animal Behavior*, May-June 1911.)

Cornetz, V. — La conservation de l'orientation chez la fourmi. (*Revue suisse de zoologie*, juin 1911.)

Des Airelles, J. — Les ruses du gibier pour échapper aux chasseurs et aux chiens. (Paris, Nourry, 1911.)

Prochnow, Dr O. — Der « sprechende » Hund Don. (*Die Umschau*, 13. Mai 1911.)

Perrier, Ed. — Régénération de l'instinct de construction chez les castors d'Europe. (*Bull. Inst. général psychol.*, avril-mai 1911.)

Bogardus, E., and Henke, F. G. — Experiments on tactual sensations in the white rat. (*J. of animal Behavior*, March-April 1911.)

Cole, L. W. — The relation of strength of stimulus to rate of learning in the chick. (*J. of animal Behavior*, March-April 1911.)

Cooke, W. W. — The Migration of North American sparrows (Tenth paper). (*Bird-Lore*, May-June 1911.)

Gröbbels, F. — Gesang und Nachahmung. Eine kritische Studie. (*Verh. ornith. Gesch.*, 1911, 10, p. 108.)

Herrick, F. H. — Nest and nest-building in birds. (*J. of animal Behavior*, May-June 1911.)

Piéron, H. — Contribution à la psychologie du poulpe. (*Bull. Inst. général psychol.*, avril-mai 1911.)

Schaeffer, A. A. — Habit formation in frogs. (*J. of animal Behavior*, September-October 1911.)

Brewster, W. — Ceremonials of Courtship practised by the American Merganser. (*Bird-Lore*, May-June 1911.)

Wählt das Weibchen bei der Begattung im Tierreich? (*Die Umschau*, 20. Mai 1911.)

Physiologie et Psychologie humaines.

Le Dr Houzé a fait à la Société d'anthropologie de Bruxelles une communication sur « Le problème de l'origine de l'Homme », qui se trouve reproduite dans le *Bulletin* de cette société (t. XXX, 1911, 2e fascicule, pp. LXIV-CXXIV). Le Dr Houzé déclare que la question peut être envisagée aujourd'hui sous un jour nouveau, grâce à de récentes découvertes dans différents domaines :

« Le problème de l'origine de l'Homme est sorti du domaine des hypothèses dont le champ s'est rétréci, grâce à des découvertes paléontologiques successives et récentes, d'une importance décisive, qui sont venues confirmer les vues géniales de Lamarck et de Darwin.

« L'anatomie comparée des variétés humaines et des différentes espèces de primates fossiles et actuels, l'étude des parties molles ainsi que celle du squelette ont fait de grands progrès.

« L'histologie du système nerveux et surtout du cerveau, aidée par une technique de plus en plus perfectionnée, a fourni à la descendance de l'Homme un contingent de faits nombreux.

« L'embryologie comparée des Primates a pu être poussée plus loin et a produit des travaux importants, alimentés par des expéditions scientifiques qui lui ont apporté le matériel dont elle manquait.

« Les recherches de chimie physiologique se poursuivent depuis dix ans sur les réactions biochimiques du sang et éclairent d'un jour nouveau la transformation des espèces en montrant la parenté rapprochée ou lointaine de différents groupes d'animaux.

« Enfin, la pathologie des Primates est entrée dans la voie expérimentale, et l'inoculation d'une même bactérie a confirmé les affinités biochimiques » (p. LXIV).

A la fin de ce travail, le Dr Houzé résume ses considérations concernant l'influence du milieu sur les premières tribus humaines et le caractère actuel de cette influence :

« Pendant la période d'adaptation, la population ne pouvait être nombreuse, il fallait se diviser en petits groupes et les territoires de chasse étaient étendus.

« Les difficultés de la vie nouvelle, les dangers continuels, les surprises à éviter constituaient autant de causes du perfectionnement des sens, de l'activité musculaire et cérébrale. C'est du milieu que sortit une nouvelle condition de progrès : les animaux voient le feu qui les attire; l'Homme seul, au degré du développement

mental où il est parvenu, a pu s'en servir et le reproduire. Cette découverte lui a permis de transformer, d'améliorer ses aliments par la cuisson : art culinaire naissant, effort moindre de mastication, les dents diminuent de volume, les arcades dentaires se rétrécissent, les mâchoires sont moins projetées en avant, les muscles masticateurs deviennent moins forts, leurs crêtes d'insertion sont moins étendues et plus éloignées; l'activité cérébrale est libérée de la résistance exocranienne.

« Après l'Homme de Heidelberg, après Krapina, Spy, La Chapelle-aux-Saints, pendant la formation des assises du quaternaire moyen, sous le ciel bleu du littoral de la Méditerranée, apparaît l'Homme de Menton, au front redressé, à la face droite, au corps plus élancé, vigoureux, mais moins massif que son ascendant.

« Dans un pays admirablement situé, abrité contre les vents du Nord, rempli de grottes nombreuses où il a pu s'abriter ou dont il a fait la sépulture de ses morts, il a déjà acquis la plupart des caractères de l'Homme actuel.

« C'est l'ancêtre direct des chasseurs de rennes, dont les ossements ont été recueillis tout le long de la vallée de la Vezère, à Laugerie-Basse, Cro-Magnon, etc.

« Là, l'industrie montre un outillage perfectionné, la vie matérielle est facile ; l'Homme a des loisirs qu'il emploie à reproduire par le dessin, la gravure, la sculpture et la peinture les animaux d'une faune variée. C'est l'art magdalénien qui exprime de nouveaux besoins.

« L'élan est donné, il y aura encore des alternatives de reculs, d'états stationnaires et de renaissances, mais l'Homme est en route vers le progrès.

« Les étapes vont se raccourcir à mesure que le matériel mental va s'accroître : plantes cultivées, animaux domestiques, attachement au sol, population augmentée, convoitises de régions plus favorisées, relations commerciales, guerres. A l'âge de la pierre polie succèdent les âges des métaux pendant lesquels se développent et s'organisent les sociétés.

« L'habitat social devient lui-même la cause la plus puissante du perfectionnement. Si le langage articulé a communiqué l'expérience par la tradition verbale, ce n'est que quand la pensée a pu être fixée par les signes de l'écriture que se sont épanouies les hautes civilisations antiques » (pp. CXXIII-CXXIV).

*
* *

Le fascicule du mois d'août 1911 de *The American Naturalist* renferme une étude du prof. H.-E. JORDAN, relative à l'hérédité de la pigmentation de la peau dans le croisement entre nègres et Européens. Cette étude est intitulée : « A comparative microscopic study of the melanin content of pigmented skins with special reference to the question of color inheritance among mulattoes » (pp. 449-470). Le but de l'étude est exposé comme suit :

« The comparative histologic study of pigmented skins was undertaken with the hope of discovering evidence that might throw more light on the problem of color inheritance among the descendants of crosses between whites and negroes. The primary point at issue, until very recently, was whether human skin color in inheritance conformed more closely to the alternative (Mendelian), or the blended scheme; or perhaps to the ancestral (Galtonian) scheme. The studies of G. C. and C. B. DAVENPORT show conclusively that there is a mesure of segregation among the individuals of the third generation, hence a Mendelian-like inheritance.

« This study, suggested to me by the above-mentioned investigators, is consequently, more especially, an attempt to test, as critically as microcopic data will allow, the theory of discrete unit characters in color inheritance (discontinuity theory; segregation theory), as opposed to the theory of continuity of the pigment character with interruption of the pigmentation process at various stages. The study involves two incidental problems : (1) Source of the epidermal pigment; (2) cause of degree of coloration of skin. These matters must receive consideration first. Then follows a discussion of the bearings of the determined facts on the question of color inheritance in crosses between whites and blacks, or mulattoes » (pp. 449-450). Une bibliographie comprenant dix-huit études figure à la page 470.

***

Le Dr F. REGNAULT étudie dans la *Revue générale des sciences pures et appliquées*, du 30 septembre 1911, sous le titre de « Consanguinité et endogamies » certains cas d'endogamies et d'unions consanguines. Il faut, selon lui, distinguer diverses formes d'endogamies (locales, professionnelles, religieuses, etc.). Quant à l'essence même de l'endogamie, l'auteur fait des observations intéressantes. Certaines coutumes paraissent avoir un fondement physiologique justifié :

« Lorsque les habitants d'un pays malsain évitent la consanguinité, la dégénérescence est moins rapide. C'est avec raison que nos

ancêtres, qui, le plus souvent, demeuraient toute leur vie et se mariaient dans le village natal, évitaient soigneusement les mariages entre parents, même éloignés. On sait que la sévérité contre ce genre d'unions diminua à mesure que les communications devinrent plus faciles et la population plus instable.

« Il existe d'autres endogamies. Les sauvages pratiquent exceptionnellement l'endogamie de tribu : chasseurs, pasteurs ou agriculteurs; ils sont presque toujours exogames.

« Il faudrait encore distinguer les endogamies de profession, de caste, de classe, de religion... Quand les époux sont sains, ces endogamies, même si elles coexistent, ne donnent point de résultats fâcheux. Ainsi à Saint-Jean-de-Bonnefond, près de Saint-Étienne, quelques centaines de paysans ont fondé une secte religieuse dite béguine. Ils ne se marient qu'entre eux, et, malgré cette endogamie locale, à laquelle s'ajoutent des endogamies de profession, de religion, de classe, la population est belle et vigoureuse.

« Il n'en est pas de même des protestants d'Orthez (Basses-Pyrénées), bourgeois qui, de père en fils, s'adonnent aux professions libérales et se marient entre eux. Ils sont malingres et chétifs, et comptent un grand nombre d'épileptiques; aussi, dans leurs maisons, une chambre spéciale est-elle réservée aux malades en état de crise. Depuis l'ouverture des chemins de fer, l'exogamie se produit et le nombre des débiles et des malades diminue.

« Lorsque des gens ayant un métier malsain pratiquent l'endogamie de profession, la dégénérescence survient rapidement. Les Hindous corrigent leur endogamie de castes en prohibant les mariages consanguins, même entre parents éloignés, et en pratiquant, comme je l'ai montré, l'exogamie de lieu » (p. 720).

« Toutefois, ces observations ne fournissent pas encore une explication des phénomènes observés. Cette explication ne pourra être fournie que par la coopération de plusieurs sciences. Nous n'avons pas la prétention, en ces quelques lignes, de déterminer les lois auxquelles obéissent les unions sexuelles; nous avons voulu simplement montrer que celles-ci doivent être envisagées à plusieurs points de vue. On ne confondra plus à l'avenir la consanguinité et l'endogamie de lieu, de profession, de caste. Les endogamies familiale et locale sont généralement évitées non seulement par les hommes, mais par les animaux et par les plantes. L'étude de cette question, qui se pose en anthropologie, en zoologie et en botanique, exige la collaboration de ces diverses sciences, si l'on veut arriver à l'élucider. »

*
* *

Un essai d'explication du type criminel sur une base anthropologique a été proposé par le Prof. Dr Klaatsch, dans un article de *Die Umschau* (« Die niederen Menschenrassen in ihrer Bedeutung für die Kriminalistik », 1911, nos 41-42, pp. 863-868, 892-895). Klaatsch pense que la composition actuelle de l'Europe, au point de vue des races, résulte d'un mélange du type d'Aurignac avec le type de Néanderthal. Le type d'Aurignac serait représenté aujourd'hui dans son stade le plus primitif par les Australiens, tandis que les nègres se rattacheraient plutôt au type de Néanderthal. Les différences morphologiques qui séparent ces types sont si profondes et si caractérisées qu'il ne peut s'agir de faire descendre un type de l'autre (p. 893). Les différences dans la structure anatomique entraînent des différences psychiques. Comme il y a eu des croisements entre ces races fondamentales (le type de Cro-Magnon serait un de ces croisements), les sociétés européennes actuelles doivent comprendre un grand nombre de types intermédiaires qui reproduisent dans un sens déterminé les qualités des Aurignaciens et les défauts des Néanderthaloïdes. Klaatsch retrouve chez les Australiens les qualités qui paraissent aujourd'hui les plus nobles : l'amour du prochain, l'esprit, le respect de la propriété, ainsi que la plupart des croyances qui constituent le fond de celles qui avaient cours chez les ancêtres des Européens actuels (vengeance du sang, jugement de Dieu, etc.). Au contraire, les nègres offrent peu d'éléments de culture dans leur constitution psychique :

« Trotz vereinzelter Ausnahmen ist die *Bildungsfähigkeit* der eigentlichen *Neger eine zweifelhafte Sache.* Der Humanitätsdusel, der von der Einheit der Menschheit ausgehend allen die gleichen Rechte zugestehen will, ist vom naturwissenschaftlichen Standpunkt zu verurteilen. Die Aufhebung der Sklaverei in Amerika war für die Neger selbst kein Glück. Angesichts unsrer Kolonialtätigkeit ist es durchaus geboten, vor allzu grossem Optimismus bezüglich der Emporhebung der Neger zu höherer Kulturstufe zu warnen » (p. 894).

Klaatsch conclut alors à une différenciation raciale comme base de l'anthropologie criminelle et s'en sert pour justifier la politique suivie par certains États américains à l'égard des criminels :

« Man muss mit der Möglichkeit rechnen, dass die Vererbung unter dem jetzigen Menschheitsbestande Europas alte Typen in mehr oder weniger scharfer Form wieder hervorbringt, wie wir ja auch im guten Sinne Rückschläge auf verschiedener Zeitepochen unter den Menschen der Gegenwart feststellen können. Napoleon

war eine Wiederholung des alten Cäsarentypus. So gut manche hervorragende Persönlichkeiten in den Rahmen ihrer Zeit nicht zu passen scheinen, so mag es auch mit Individuen sein, die unglücklicher Weise für sie selbst und andre einen rohen alten Menschentypus reproduzieren. Mit *Vorstellungen und Neigungen* ausgestattet, *die in der Eiszeit* durchaus nichts Unerhörtes waren, sind sie heute Ausnahmen und vielleicht Uebeltäter. Das würden *geborene Verbrecher* sein, aber nicht in dem Sinne Lombrosos, dass es ganze Verbrecherfamilien geben müsste. Sprungweise, scheinbar launisch, bringt die Vererbung bisweilen wieder alte Kombinationen von Charakterzügen und körperlichen Eigentümlichkeiten hervor.

« Der Naturforscher steht dem Verbrecher mit ähnlichen Gesinnungen gegenüber wie der Arzt einer bösartigen Geschwulst. Entfernt muss sie werden, um den Organismus zu retten. So ist auch nicht zu befürchten, dass die naturwissenschaftliche Analyse des Verbrechertums zu falschem Mitleid führen sollte, aber es kann nur zu wahrem Kulturfortschritt beitragen, wenn die Juristen anfangen, sich mit den Konsequenzen stammesgeschichtlicher Betrachtungen über das Menschengeschlecht vertraut zu machen.

« Der Begriff der « Schuld » wird dadurch eine Veränderung erfahren und als praktische Konsequenz wird sie die Erkenntnis ergeben, dass *wichtiger als die Bestrafung* des Einzelindividuums *die Beseitigung* der Vererbungsmomente ist, die von diesen Individuen ausgehen könnten.

« Nicht der Verbrecher allein muss unschädlich gemacht werden. Die verbrecherische Neigung, die im Vergehen sich kundgibt, auf die nicht Todesstrafe steht, muss für künftige Generationen bekämpft werden.

« Vom naturwissenschaftlichen Standpunkte aus halte ich das hierfür in Amerika bereits geübte Verfahren durchaus für berechtigt, Individuen mit ausgesprochen verbrecherischen Neigungen die Möglichkeit der Fortpflanzung zu nehmen, umsomehr als schonende Methoden durch die Röntgenstrahlentechnik gegeben sind » (p. 894).

* * *

Le troisième fascicule des *Beihefte zur Zeitschrift für angewandte Psychologie* se compose d'une étude de W. Betz intitulée : « Ueber Korrelation. Methoden der Korrelationsberechnung und

kritischer Bericht über Korrelationsuntersuchungen aus dem Gebiete der Intelligenz, der Anlagen und ihrer Beeinflussung durch äussere Umstände » (Leipzig, Barth, 1911, in-8°, 88 pages, 5 Mk.). L'auteur y expose les recherches de Spearman, Thorndike (*Mental measurements*), Lipps, Galton, Pearson, concernant la détermination mathématique de plusieurs phénomènes qui se présentent avec une certaine régularité en corrélation avec d'autres (par exemple il est d'observation courante, que des parents grands de stature ont en général de grands enfants, que les mathématiciens ont le sens musical développé, que les artistes ont une morale plus relâchée que les autres citoyens). Il se présente d'ailleurs des exceptions caractéristiques à ces régularités. C'est ici qu'interviennent les applications mathématiques :

« Ein Begriff bloss regelhafter Bestimmtheit mit zugelassenen extremen Ausnahmen hat sich denn auch nicht als phänomenologisch begründeter, selbständiger Begriff herausgebildet; sondern es liegt nahe ihn an die Idee der funktionalen, absoluten Bestimmtheit anzuschliessen, indem man den bei den physikalischen Gesetzen zurückleibenden kleinen Spielraum von Unbestimmtheit erweiterte. Den Rest von Unbestimmtheit bei den physikalischen Gesetzen erklärt man sich in vollkommen legitimer Weise durch die Idee der Beobachtungsfehler : eine grosse Zahl von Nebenumständen, die sich der Beobachtung entziehen, stören in einem kleinen Spielraum in regelloser Weise die sonst zu erwartenden Versuchsresultate. Nehmen diese Nebenumstände an Einfluss zu, dann erweitert sich der unbestimmte Spielraum, sodass nunmehr eine regelhafte Bestimmtheit vorliegt und gelegentlich auch eine extreme Ausnahme eintreten kann, ja dass bei sehr wirksamen Nebenumständen schliesslich der Eindruck vollständiger Regellosigkeit eintreten könnte, obwohl die beiden Variabeln bei eliminierten Nebenumständen sich doch gegenseitig funktional absolut bestimmen würden; es ist sogar denkbar, dass die Nebenumstände das Gesetz überkompensieren, sodass die Regel gerade den umgekehrten Sinn erhielte als das zugrundliegende Gesetz. An sich ist es ja nicht sehr wahrscheinlich, dass man in den beiden letzten Fällen für längere Zeit einer Täuschung verfalle, aber möglich ist es immerhin.

« Wenn man nun zwischen irgend zwei Erscheinungen eine regelhafte Korrespondenz herausgefunden hat, kann man dann schliessen, dass zwischen den beiden Erscheinungen ein funktionaler Zusammenhang besteht? Nach der vorstehenden Ueber-

legung ist es prinzipiell immer möglich. Aber es ist keineswegs damit schon bewiesen » (p. 4).

« ...Es ist deshalb im allgemeinen unstatthaft, ohne weiteres hinter jedem regelhaften Zusammenhang eine alsolute funktionale Bestimmtheit zu postulieren aber es bleibt immer die Möglichkeit offen, dass sich schliesslich doch noch sehr genaue Bestimmtheiten, Gesetze, aus dem betrachteten Erscheinungskomplex isolieren lassen : physikalische Gesetze wurden ja auch manchmal aus zunächst nur regelhaften Zusammenhängen herausgeschält, man denke etwa an die Entwicklung der Elektrizitätslehre » (p 5).

La question de la mesure de l'intelligence des écoliers à l'aide de *tests* déterminés rentre dans cet ordre de recherches (pp. 39-56), ainsi que le problème des influences extérieures sur la constitution psychique (pp. 57-69). Betz passe en revue, à ce propos, les études de Galton et de Pearson et notamment les publications du laboratoire d'eugénique de ce dernier. Le problème se pose ainsi en ce qui concerne l'influence du milieu :

« Die Ansicht, dass alle Unterschiede durch das *Milieu* hervorgebracht würden, hat heute wohl keine wissenschaftlichen Vertreter mehr, aber ich habe daran erinnert, dass man in diese Ansicht zurückfällt, sobald man als Weltverbesserer urteilt. Dass es angeborene Dispositionen und Anlagen gibt, wird in Medizin und Psychologie wohl ziemlich allgemein zugestanden, aber die Meinungen gehen weit auseinander, ob die zufälligen äusseren Umstände beinah alles tun oder ob sie nur eine auslösende Wirkung haben, wie vielfach in der Medizin und vorwiegend in der Psychiatrie angenommen wird, während die Leute mit pädagogischen oder kulturhistorischen oder sozialen Neigungen angeborene Anlagen am liebsten ganz leugnen und nur für die sogenannte Genies eine Ausnahme zulassen » (p. 59).

Les études de Galton et de Pearson ont conduit aux conclusions suivantes :

« Das Resultat der Untersuchungen der Galton-Pearson'schen Schule können wir auf die kurze Formel bringen, dass das Individuum ein Produkt der Vererbung und nicht oder nur in minimalem Grade ein Produkt zufälliger äusserer Umstände ist. Der Satz ist bis jetzt nur für eine kleine Zahl von Eigenschaften nachgewiesen, aber es ist sehr wahrscheinlich, dass er ganz allgemein gilt. Es wäre offenbar ganz verkehrt, wenn man schliessen wollte, dass Schul- und Universitätserziehung dann überflüssig wären. Denn was man dort lernt, sind ausser blossen Fakten, Daten, Materialien

doch Methoden, die es einer Durchschnittsintelligenz ermöglichen, solche Aufgaben und Probleme erfolgreich zu behandeln, die ein Mann mittlerer Fähigkeit ohne die ihm überlieferten Methoden gar nicht selbständig behandeln könnte. Seine Fähigkeit an sich wird also durch das, was er gelernt hat, nicht notwendig erhöht, sondern die Leistungen, die an sich jenseits seiner Fähigkeiten liegen, werden durch die überlieferten Methoden auf das Niveau seiner Fähigkeiten gebracht » (p. 67).

Le Ve chapitre du travail de Betz est consacré à l'étude des dispositions naturelles pour les mathématiques. A ce sujet, l'auteur examine la question de savoir si l'on peut être un homme intelligent sans connaître un mot des mathématiques :

« Die ganze Frage läuft schliesslich darauf hinaus, ob man ein intelligenter Mensch sein kann, ohne auch nur eine Spur von mathematischen Verständnis zu besitzen, oder ob von dem intelligenten Menschen unbedingt ein gewisses Mass von mathematischen Verständnis zu fordern sei. Die Frage ist äusserst delikat und mit Sicherheit überhaupt nicht zu beantworten, so lange wir noch ganz im Dunkeln darüber sind, wie man eigentlich denkt; es scheint nur soviel sicher zu sein, dass man nicht so denkt, wie es in den Lehrbüchern der Logik angenommen zu werden pflegt. Wenn man das Wort intelligent ganz im Sinne der Umgangssprache auffasst, sodass es einen Menschen bezeichnet, der sich schnell auch in ihm sonst fremden Dingen zurechtfindet, der rasch begreift und *logisch* denkt, dann wird man wohl nicht umhin können, von einem intelligenten Menschen zu verlangen, dass er gegenüber der heutigen, deutschen Schulmathematik nicht völlig versage, sofern er sich ernstlich bemüht. Nun hat aber die Schulmathematik mit dem eigentlich mathematischen Denken nur äusserst wenig zu tun. Es ist eine häufig wiederholte Bemerkung, dass die mathematischen Sätze nicht so gefunden werden, wie man sie später beweist » (p. 71).

« Ich habe nun durchaus den Eindruck, dass eine Menge Leute Mathematik bis zum Oberlehrerexamen studieren und dann Mathematiklehrer werden, denen der eigentlich mathematische Sinn ganz abgeht, die zwar fast allem folgen können, was ihnen im Kolleg vorgetragen wird, die auch ganz gut durchs Seminar kommen, die aber niemals das geringste Bedürfnis empfunden haben, sich einen schwierigeren Zusammenhang plausibel zu machen oder zu verstehen, weshalb in irgend einer Formel nun gerade Quadratwurzeln und nicht beliebige andere Potenzen vor-

kommen u. dgl. Dem geborenen Mathematiker ist das Moment des Plausibeln nun so selbstverständlich, dass er nicht davon spricht und sich vielleicht kaum denken kann wie jemand dieses Bedürfnis nicht haben kann » (p. 72).

La question ne peut être tranchée définitivement. La méthode des corrélations contribuera sans doute à l'éclaircir (p. 78).

L'ouvrage se termine par de nombreuses citations bibliographiques (pp. 82-88).

***

On trouvera dans un article de G. Bohn, sur « Les conceptions chimiques en biologie et en psychologie » (*Revue des idées*, 15 août 1911, pp. 5-31), des idées nouvelles sur l'activité du cerveau et sur les phénomènes chimiques qui y ont leur siège :

« La substance grise, c'est-à-dire la partie des centres nerveux qui contient les corps des cellules nerveuses, est le siège d'une consommation incessante et très importante d'oxygène et de matériaux nutritifs. On s'explique ainsi l'extrême richesse en vaisseaux de la partie grise des centres nerveux et l'étroite dépendance qui existe entre le fonctionnement des centres nerveux et leur irrigation sanguine. La trépanation permet de constater que l'activité cérébrale s'accompagne de dilatation des vaisseaux nourriciers ; il y a une hyperémie fonctionnelle, analogue à celle des muscles et des glandes. La fameuse balance de Mosso permet de mesurer l'afflux du sang dans le cerveau pendant l'acte de penser (p. 15).

« ... Le cerveau, comme d'ailleurs le foie, peut être comparé à un laboratoire de chimie très actif ; pendant son fonctionnement, il déverse dans le sang des substances chimiques variées, qui, les unes par des doses massives, les autres par des doses infinitésimales, vont influencer les autres organes.

« L'action exercée ainsi par le cerveau sur les cellules reproductrices est des plus remarquable, et peut se faire sentir sur la génération suivante » (p. 16).

L'auteur cite ici des expériences du Prof. Ceni, de Modène, et il continue ainsi :

« ... Pour Loeb, ces expériences sont intéressantes au point de vue de la science de la morale. Nous avons vu que, chez un animal insensible à la lumière, on peut faire naître, par l'emploi d'un acide, un héliotropisme qui le pousse irrésistiblement dans la flamme. L'acide agit comme un accélérateur des réactions chimiques, comme un sensibilisateur. Or, il se forme dans notre corps des substances

sensibilisatrices, par exemple pendant le fonctionnement des glandes génitales, pendant le fonctionnement de l'écorce cérébrale; ces substances agissent avec puissance et subtilité à la fois sur nos divers organes, provoquant incessamment des changements d'activité, qui donnent l'illusion d'une liberté d'action de notre part. Parfois, sous l'influence de certaines idées, il se produirait dans le corps des modifications plus profondes et persistantes : les sécrétions internes se trouveraient à leur tour modifiées, et de ce fait il y aurait une augmentation exagérée de la sensibilité vis-à-vis de certains excitants. Les hommes deviendraient alors esclaves de ceux-ci au même degré que les crustacés, sensibilisés par l'acide carbonique, sont esclaves de la lumière. Le développement le plus élevé du sens éthique, le fait que l'homme est capable de sacrifier sa vie pour une idée, incompréhensible du point de vue utilitaire et de celui de l'impératif catégorique, s'expliquerait aisément.

« Telle est l'idée émise par Loeb comme conclusion au rapport sur les tropismes qu'il a présenté au congrès de Genève. Elle est discutable, mais éminemment suggestive » (p. 17).

* * *

Au cours de la dernière conférence sur « la perception du changement » faite à l'Université d'Oxford en 1911 (Oxford , the Clarendon Press, 1911, in-8°, 37 pages), H. Bergson, professeur au Collège de France, a été amené à caractériser les fonctions du cerveau conformément à la théorie qu'il défend au sujet des changements et de la perception des changements :

« La nature a inventé un mécanisme dont le rôle est de canaliser notre attention dans la direction de l'avenir, de la détourner du passé — je veux dire de cette partie de notre histoire qui n'intéresse pas notre action présente —, de lui amener tout au plus, sous forme de souvenirs, telle ou telle simplification de l'expérience antérieure, destinée à compléter l'expérience du moment : en cela consiste ici la fonction du cerveau. Nous ne pouvons aborder la discussion de la théorie qui veut que le cerveau serve à la conservation du passé, qu'il emmagasine des souvenirs comme autant de clichés photographiques dont nous tirerons ensuite des épreuves, comme autant de phonogrammes destinés à redevenir des sons. Nous avons examiné la thèse ailleurs. Cette doctrine a été inspirée en grande partie par une certaine métaphysique dont la psychologie et la psycho-physiologie contemporaines sont imprégnées, et qu'on accepte naturellement : de là son apparente clarté. Mais à mesure

qu'on la considère de plus près, on y voit s'accumuler les difficultés et les impossibilités. Prenons le cas le plus favorable à la thèse, le cas d'un objet matériel faisant impression sur l'œil et laissant dans l'esprit un souvenir visuel. Que pourra bien être ce souvenir, s'il résulte véritablement de la fixation, dans le cerveau, de l'impression visuelle ? Pour peu que l'objet ait remué, il y a eu, non pas une image, mais cent images, mille images, autant et plus que sur le *film* d'un cinématographe. Pour peu que l'objet ait été considéré un certain temps, ou revu à des moments divers, ce seront des millions d'images différentes de cet objet. Et nous avons pris le cas le plus simple ! Supposons toutes ces images emmagasinées ; à quoi serviront-elles ? Quelle est celle que nous utiliserons ? Admettons même que nous ayons nos raisons pour en choisir une, pourquoi et comment la rejetterons-nous dans le passé quand nous l'apercevrons ? Passons encore sur ces difficultés. Comment expliquera-t-on les maladies de la mémoire ? Dans celles qui correspondent à des lésions locales du cerveau, c'est-à-dire dans les aphasies, la lésion psychologique consiste moins dans une abolition des souvenirs que dans une impuissance à les rappeler. Un effort, une émotion peuvent ramener brusquement à la conscience du sujet des mots qu'on croyait définitivement perdus. Ces faits, avec beaucoup d'autres, concourent à prouver que le cerveau sert ici à choisir dans le passé, à le diminuer, à le simplifier, à l'utiliser, mais non pas à le conserver. Nous n'aurions aucune peine à envisager les choses de ce biais si nous n'avions contracté l'habitude de croire que le passé est aboli. Alors, sa réapparition partielle nous fait l'effet d'un événement extraordinaire, qui appelle une explication. Et c'est pourquoi nous imaginons çà et là, dans le cerveau, des boîtes à souvenirs qui conserveraient des parties du passé, le cerveau se conservant d'ailleurs lui-même. Comme si ce n'était pas reculer la difficulté et simplement ajourner le problème ! Comme si, en posant que la matière cérébrale se conserve à travers le temps, ou plus également que toute matière dure, on ne lui attribuait pas précisément la mémoire qu'on prétend expliquer par elle ! » (pp. 31-33).

***

W. Hellpach, privatdocent de psychologie à Karlsruhe, expose dans un volume intitulé *Die geopsychischen Erscheinungen* (Leipzig, Engelmann, 1911, in-8°, VI-368 pages, 6 marks) les résultats de ses recherches sur l'influence du temps, du climat et de la situation topographique sur l'activité psychique. Nous reprodui-

sons ci après la partie de la table des matières qui concerne l'influence de la localité sur l'esprit. C'est un champ d'observation encore peu exploré :

Landschaft und Seelenleben. — *A*) Landschaftselemente. — I. Die Farben der Landschaft : 1. Rot und Gelb; 2. Grün, Blau, Rot; Purpur; 3. Schwarz, Grau, Weiss; 4. Kontrast und Induktion der Landschaftsfarben. — II. Die Formen der Landschaft : 1. Die einfachsten Formen: 2. Die verwickelsten Formen; 3. Die Ausmasse der Landschaftsformen; 4. Die Richtung der Landschaftsformen; 5. Die bewegte Landschaft. — III. Die hör-, riech- und fühlbaren Landschaftselemente : 1. Töne und Geräusche in der Landschaft; 2. Die Gerüche der Landschaft; 3. Die landschaftliche Erregung der Hauptsinne.

B) Landschaftsbilder und Landschaftscharaktere. — I. Die Synthese des Landschaftsbildes : 1. Die landschaftliche Assimilation; 2. Die landschaftliche Symbolisierung; 3. Die Ethisierung der Landschaft ; 4. Periphere Landschaftseindrücke ; 5. Die Landschaftscharaktere.— II. Wirksame Landschaftsbilder : 1. Die sonnige Landschaft; 2. Aussicht; 3. Berg und Tal; 4. Nacht; 5. Abenddämmerung; 6. Spätherbst; 7. Ungewöhnte Landschaft. — III. Die Landschaft in der geistigen Entwicklung : 1. Die Landschaftsempfänglichkeit der Lebensalter; 2. Die Landschaftsempfänglichkeit der Zeitalter; 3. Einfluss der Landschaft auf Volkscharakter und Völkerschicksal. 4. Anhang : Kulturlandschaft.

* * *

Le lieutenant E. Huber a effectué à l'Institut psychologique de l'Université de Wurzbourg des recherches expérimentales sur l'association des idées chez les soldats dans le but de déterminer l'influence du milieu, c'est-à-dire de la formation militaire et du service, en un mot de la caserne, sur les associations d'idées chez les hommes, depuis les recrues jusqu'aux soldats de deuxième année. L'enquête devait aussi servir de comparaison avec une enquête du même genre effectuée par Reinhold sur les écolières de 7 à 17 ans. (*Zeitschrift für Psychologie*, vol. 54, pp. 183 et ss.) Huber publie les résultats de ses observations dans un article intitulé « Assoziationsversuche an Soldaten » (*Zeitschrift für Psychologie*, 1911, vol. 59, pp. 241-272.) Il est arrivé aux conclusions suivantes :

« 1. Die bevorzugtesten und nächstbevorzugten Assoziationen

der Soldaten zeigen Abweichungen gegenüber den analogen Assoziationen der Schulkinder. Diese Abweichungen hängen offensichtlich mit den Eigentümlichkeiten des Soldatenlebens, des früheren Berufes und den Geschlechts- und Altersunterschieden zusammen.

« 2. Der grammatikalischen Form nach sind die bevorzugtesten und nächstbevorzugten Assoziationen der Soldaten häufiger Adjektiva und Verba als die bevorzugten Assoziationen der Schulkinder.

« 3. Die Soldaten weisen bei allen Reizwörtern weniger bevorzugte Assoziationen auf als die Schulkinder.

« 4. In der Gesamtheit der Assoziationen der Soldaten finden sich häufiger Adjektiven und Definitionen des im Reizworte bezeichneten als in der Gesamtheit der Assoziationen der Schulkinder.

« 5. Die alte Mannschaft der Infanterie reagiert häufiger mit Adjektiven als die anderen Gruppen der Versuchspersonen. Diese Adjektiva sind oft allgemeine und mannigfach anwendbare Eigenschafts- und Wertbezeichnungen. Ich habe dargetan, dass diese Assoziationen spezifische Trägheits- und Bequemlichkeitsassoziationen sind. Dafür spricht auch der Umstand, dass die alte Infanterimannschaft häufiger überhaupt nicht reagiert hatte als die anderen Gruppen der Vpn (= Versuchspersonen).

« 6. Die Einzelversuche, in denen die Assoziationen aus Grund der Angaben der Vpn. in innere und äussere eingeteilt wurden, ergaben, dass innere Assoziationen seltener beverzugt und häufiger isoliert sind als äussere.

« 7. Das seltener Auftreten bevorzugter Assoziationen bei Soldaten hängt mit der Tatsache zusammen, dass die Soldaten als ungebildete Vpn. relativ viel innere Assoziationen aufweisen.

« 8. Die äusseren Assoziationen sind häufiger bevorzugt als die inneren, weil sie häufiger ohne eingeschaltete Bewusstseinsvorgänge und im Durchschnitt rascher erfolgen als die inneren Assoziationen.

« 9. Bei Reizwörtern, die im militärischen Sprachgebrauch (insbesondere Kommandos) mit anderen Wörtern in enger sprachlicher Verknüpfung stehen, treten stets diese sprachlich verknüpften Wörter als bevorzugte Reaktion auf.

« 10. Die alte Infanteriemannschaft, welcher der militärische Sprachgebrauch geläufiger ist, reagirt häufiger mit den sprachlich engverknüpften Wörtern als die jungen Mannschaften.

« 11. Einzelne sprachliche Verknüpfungen, die bei der Ausbildung der Rekruten eine grössere Rolle spielen, im weiteren Verlauf des

Militärdienstes aber an Bedeutung verlieren, werden von den jungen Mannschaften häufiger als Reaktionen gebraucht als von den alten.

« 12. Sprachliche Verknüpfungen, die beim Train häufiger oder seltener vorkommen als bei der Infanterie, treten bei diesem häufiger oder seltener als bevorzugte Reaktionen auf.

« 13. In den bevorzugten und isolierten Assoziationen der Soldaten treten häufig Einflüsse der *Kaserne* zutage, d. i. Einflüsse der militärischen Erziehung, der Unterkunft in der Kaserne u. s. w. (militärische Reaktionen). Diese Einflüsse sind in der Reaktionen der länger dienenden Mannschaften stärker als in den Reaktionen der jungen Mannschaften.

« 14. Bei der Anlage eines umfassenderen Assoziationslexikons muss, wie meine Versuche lehren, auf das *Milieu* der Vpn., auf die feinere Gliederung dieses *Milieu*, auf die Dauer der Zugehörigkeit zu diesem *Milieu* und auf die Bildungsunterschiede Rücksicht genommen werden » (p. 271).

* * *

En l'an VIII, la société « Les observateurs de l'homme » fut informée de l'existence d'un individu connu en anthropologie sous l'appellation de « sauvage de l'Aveyron » et fit faire des observations à son sujet. G. Hervé en reprend l'historique dans la *Revue anthropologique* d'octobre 1911, en insistant particulièrement sur un rapport de Pinel (29 décembre 1800) qui vient d'être retrouvé :

« *Le rapport fait à la Société des observateurs de l'homme sur l'enfant, connu sous le nom de « sauvage de l'Aveyron »*, exposait d'abord l'état des fonctions sensorielles du sujet, dont Pinel montrait les sens réduits à une telle inertie, que cet infortuné se trouvait bien inférieur, à cet égard, à beaucoup d'animaux.

« Passant ensuite à l'état des fonctions intellectuelles, le rapporteur faisait voir le sauvage incapable d'attention, et conséquemment de toutes les opérations de l'esprit qui impliquent et exigent cette dernière : borné aux seules idées qui sont relatives à l'instinct purement animal de conservation ; dépourvu de tout moyen de communication orale ; n'attachant ni expression ni intention aux gestes et aux mouvements ; insensible enfin à toute espèce d'affections morales.

« Plusieurs observations, recueillies à Bicêtre et à la Salpêtrière, d'enfants atteints d'idiotisme confirmé, conduisaient ensuite Pinel

à établir des rapprochements d'où découlait une identité complète entre ces jeunes idiots et le sauvage de l'Aveyron. Cette identité menait nécessairement à conclure qu'atteint d'une affection trop justement regardée comme incurable, ce dernier n'était ni capable de sociabilité, ni susceptible d'instruction, et qu'il n'y avait « aucun « espoir fondé d'obtenir des succès d'une instruction méthodique et « plus longtemps continuée » (p. 395).

Il semble résulter de ce qui précède, que le cas du « sauvage de l'Aveyron » perd la signification intéressante qu'on lui attribue ordinairement.

*
* *

W. D. Scott apporte dans son livre *Influencing men in business* (New-York, Ronald Press, 1911, in-8°, 168 pages, 1 dollar) une nouvelle contribution à la théorie de la suggestion appliquée aux affaires industrielles et commerciales :

« During the last few decades the business world has hrought about a complete revolution in the methods of manufacturing, distributing and selling goods. That the revolution is beneficial and important no business man will deny. But, however, important these things are, the business man realizes that his most pressing problem is methods of influencing and handling men rather than things.

« The young man looking forward to a career sees that the man who has unusual ability in handling men is sure to attain the position of superintendent or manager; but that the man who has great cunning in handling material things is not thereby assured of a position above that of a skilled mechanic.

« The business world is now in possession of many thoroughtly established laws and principles for the manufacture of goods, for their preservation and transportation; for the best utilization of tools and equipment; for the generation of power, and for numerous processes connected with the handling of material things. The physical sciences, such as physics and chemistry, have made their contributions and the business world has profited thereby and has been enabled to bring about this revolution.

« The business world has not been able to revolutionize its methods of handling and influencing men. The young man preparing for his future career has not been able to secure adequate instruction in methods of controlling men. He could inter a technical school and be assured of securing practical instruction in

dealing with any desired class of material things. Just as there could be no technical schools except as they are founded upon the sciences, such as physics and chemistry, so there can be no adequate instruction in methods of influencing men except it be founded upon the particular science which deals with the thoughts and acts of men, *i. e.*, psychology » (pp. 9-11).

Dans les affaires, on peut influencer le public à l'aide d'arguments rationnels ou à l'aide de la suggestion. L'auteur dit des premiers :

« In selling goods they analyze their propositions to find the strongest arguments in favor of the goods and then the arguments are arrenged in a logical and climatic order. In preparing copy for an advertissement they use the *reason-why* copy and attempt to make the reader feel that there is *a reason why* » (pp. 12-13).

Mais, il y a un moyen plus efficace que la raison, c'est la suggestion :

« There is another group of men, fully as successful, who assure us that their successes in handling men are due to a force far more subtile than reasoning. They grant the possibility of reasoning with men, and even concede that on paper it seems the wisest thing to do. In practice, however, they have but little confidence in argumentation, for they believe that men in the business world do not frequently carry out elaborate processes of reasoning. In securing increased efficiency from employees these successful managers of men claim that they have been succesful because they have used suggestion rather than argument; because they have appealed to *the subconscious self* rather than to the intellect; because they have thus secured immediate action rather than deliberation. Suggestion rather than argument has been depended upon not only for influencing employees, but also for securing the services of new men, for selling by personal appeal and for selling by advertising » (pp. 13-14.)

Dans la suite Scott examine la valeur de ces moyens, leur mode d'action et d'emploi. Voici les titres des chapitres de son ouvrage :

Introductory. — An analysis of deliberation. — An analysis of suggestion. — What is your method of deciding questions and reaching conclusions? — When to use arguments and when suggestions in influencing men. — Making arguments effective. — Making suggestions effective.

* * *

Une étude analogue à celle de Dearborn, signalée dans le *Bulletin*

(avril, p. 309), vient d'être publiée par W. Dix, sous le titre : *Körperliche und geistige Entwicklung eines Kindes.* (Leipzig, Wunderlich, 1911, in-8°, 79 pages, 1.20 marc.) L'auteur est arrivé aux conclusions suivantes en ce qui concerne les traits généraux de l'évolution de l'enfant :

« Am Ende meiner Aufzeichnungen, Vergleiche, Abhandlungen und Tabellen erscheint es mir wertvoll, einige Ergebnisse, soweit dies noch nicht am Orte der einzelnen Abschnitte geschehen ist, besonders hervorzuheben.

« 1. Es lassen sich in der Entwicklung der von mir beobachteten Instinktbewegungen deutlich zwei Perioden unterscheiden.

« Die erste, die ungefähr bis 0 : 7 reicht, zeigt uns die Entwicklung des Sehens und Hörens, des Greifens, der parallel die Ausbildung der Kopfhaltung, des Sitzens und Wälzens geht.

« Die zweite Periode, die mit 0 : 7 einsetzt, dient der Entwicklung der Fortbewegung : dem Gehen, Laufen, Ausrichten, Klettern u. s. w.

« Diese Perioden finden sich in allen Aufzeichnungen, mehr oder weniger erkennbar in ihrer Dauer.

« 2. Aus der zeitlichen Uebersichtstabelle ist weiter zu sehen, das ich in der Entwicklung und Ausbildung jeder Instinktsbewegung bis zur bewussten Handlung gewissermassen ein Kulminationspunkt befindet. Von dort her zieht sie sich dann mehr oder weniger zurück, wird mechanisiert, macht einer andern Platz. Ich habe bei allen Bewegungen zu gewissen Zeiten verzeichnen müssen, z. B. *will immer sitzen, ohne Ermüdung. Gehlust ganz auffallend stark* u. a. m. In der Tabelle selbst habe ich die Monate, wo ich die Höhepunkte in der Ausübung der betreffenden Bewegung beobachtete, mit Kreuzen bezeichnet .

« 3. Von hieraus ist auch ganz einleuchtend die andere Erkenntnis beim Vergleich der Instinktbewegungen, dass die eine Reaktion, sobald sie gesichert ist, der neu auftretenden Platz macht, oder ihr helfend, anregend zur Seite tritt, wie z. B. die Greiflust das Kind stetig anregt, seine *Exkursionen kriechend, gehend in den Fernraum* zu unternehmen : oder wie das Kind, das die Fähigkeit erlangte, zu stehen, sich dazu aufzurichten, nun einen ausserordentlichen Trieb zur Fortbewegung zeigt » (p. 72).

*
* *

La question des bandes d'enfants (*gangs*), des cercles d'étudiants et des clubs en général est reprise par L. D. Hartson dans *The*

pedagogical Seminary de septembre 1911 (« The psycho ogy of the club : a study in social psychology », pp. 333-414, avec une abondante bibliographie). L'auteur explique comme suit la raison d'être de l'activité manifestée par ces groupements :

« The motivation for the activity of group life is then either instinctive or reflective or both. A consideration of the content of the activity introduces another functional process, namely contagion. The content of play is in part recapitulation, *i. e.*, so far as it is instinctive. A clearer statement of the function of recapitulation, however, would be to say that, in so far as an individual resembles his ancestors, as the results of an instinctive *Anlage*, he will act as they do, and that in general the individual tends to pass thorough the stages of development that the race has traversed. Because of the fact that a great part of the literature dealing with the club misinterprets recapitulation it seems necessary to interpolate a statement of our position. The chief error has been due to the fact that primitive life has been misinterpreted. If modern anthropologists be correct primitive man was not so savage and gorillalike as, *à la Jack London*, we have been wont to conceive. The savage is pretty close to the intellectual leader of our civilization, if we but take the latter on his unguarded vacation moments. The Englishman enjoys hunting and fishing as much as does the savage. The American college professor approximates the life of the Indian just as closely as he is able, when he gets a chance. The main difference is in the degree of complication and organization of his social life. The primitive man lived under an economic regime where there was no factory system nor complicated social structure, but this was the first hand contact with nature. His struggles, which were the same as the civilized man faces, were met with different tools and a different degree of organization. The two men, the primitive and the present day man were fundamentally the same. To use Prof. A. F. Chamberlain's phrase, both are *generically human*. The boy of today is an Indian in the sense that he is an uncivilized man; he has not become a cog in the great economic or moral system. Psychologically the chief fact is that the boy's moral sense has not reached the point of development where he can understand his relationship to the larger social group. We say he is *a little savage*. We mean that he is in that period of growth when, the power of reflection appearing, all previous standards of conduct which before have been accepted unreflectively, now come to the hear of individual judgment, and

the first reaction is a revolt, an insurrection against the moral order. The truth in recapitulation, if these facts be correct, is then that the individual does recapitulate the race history, but our history has been misinterpreted.

« The point of view of recapitulation provides an explication of many of the more individualistic activities. In boys the life of woods and field and stream with its hunting, swimming, fishing, building of huts, tents and dugouts, the exploring of caves, trapping, skating, coasting, making boats, and in girls, keeping house, making clothes for and caring for dolls, making mud pies and similar activities may be considered as motivated from the great instinctive or recapitulatory power force ». (pp. 381-382).

L'expérience des groupes sert à transformer l'instinct de groupement en une sensibilité particulière :

« The studies of group life have shown that as soon as the child is able to leave his mother's apron strings, at about five or seven, he seeks the companionship of others of his kind. Thus is gregariousness manifested. O'Shea says : ‘ The boy at first wants to be it. Gradual discipline in group relations develops the group consciousness ’. The reason why early activity is unorganized, uncontinuous, inco-ordinate, is because the children have not yet learned to get out of themselves and see the game as others see it. A game of base all among pubescents is a noisy, riotous, scrappy affair and it almost invariably terminates in a fight. The fighting instinct here finds its *raison d'être* in modern society in serving the function of surbordinating innocent, unsophisticated self-feeling to the will of the group. The gregarious impulse compels them to get together so again and again they try it, and gradually as the result of hard knocks, each learns to appreciate the rights of the others. In this way is laid the foundation of sociability, the power to appreciate the other fellow's point of view. This process usually takes until the age of twelve, as the studies of group activity have shown. »

Hartson étudie ensuite les conditions nécessaires au maintien et au développement des *clubs*. Il faut des différences individuelles dans les capacités de commandement (*leadership*), il faut une communauté d'intérêts (pp. 392-395).

L'auteur passe ensuite à l'examen des forces mentales engendrées par le *club* (pp. 395-402), telle que le stimulant social, l'esprit de corps, le sentiment de l'honneur, l'amitié.

Le chapitre suivant est consacré à l'étude des autres forces men-

tales qui permettent au *club* de continuer à vivre : l'amour du mystère, le besoin de protection, les tendances religieuses, etc. (pp. 402-411).

* * *

Frassetto, F. — Lezioni di antropologia. (Bologna, Zanichelli, 1911, 10 L.)

von Luschan, Dr F. — Rassen-Anthropologie. (*Die Umschau*, 2. September 1911.)

Verneau, R. — L'origine de l'homme. (*Revue générale des sciences*, 15 juin 1911.)

Gray, J. — The differences and affinities of palæolithic man and the anthropoid apes. (*Man*, August 1911.)

Sobotta, J. — Die neuesten Ergebnisse der Paläontologie des Menschen und das Abstammungsproblem der heutigen Menschenrassen. (Würzburg, *Verh. physik. Gesch.* (N. F.), 1911.)

Klaatsch, H. — Brancas Darstellungen unserer Kenntnis vom diluvialen Menschen. (*Petermanns Mitt.*, August 1911.)

Craig, J. I. — Anthropometry of modern Egyptians. (*Biometrika*, July 1911.)

Baroux, Dr P. — Les stigmates héréditaires de la chevalerie. (*Revue scientifique*, 14 octobre 1911.)

Schuster, E. — First results from the Oxford anthropometric laboratory (with one diagram). (*Biometrika*, July 1911.)

Keith, A. — On certain physical characters of the negroes of the Congo free State and Nigeria. (*J. of the Royal anthrop. Institute*, January-June 1911.)

Legendre, A. — Etudes anthropologiques sur les Chinois du Setchouen. (*Bull. et mém. de la Soc. d'anthrop. de Paris*, nos 4-5, 1910.)

de Wilde, W. J. — Onze anthropologische kennis der Nederlandsche bevolking. (*Aardr. gen.*, 1911, pp. 414-447.)

Czekanowski, J. — Beiträge zur Anthropologie von Polen. (*Archiv für Anthropologie*, Bd. X, H. 2 und 3, 1911.)

Loth. — Beiträge zur Kraniologie der Polen. (*Zeit. für Morphologie und Anthrop.*, September 1911.)

Berry, R. J. A., and Robertson, A. W. D. — The place in nature of the Tasmanian aboriginal as deduced from a study of his calvarium. (*Proc. Roy. Soc. Edinb.*, 1910-1911, 31, Pt. I, p. 41.)

von Luschan, F. — Stellung der Tasmanier im anthropologischen Systeme. (*Z. für Ethnologie*, H. 2, 1911.)

Noetling, F. — Das Alter der menschlichen Rasse in Tasmanien. (*N. Jahrb. für Min.*, Stuttgart, Beilagebd. II, 1911.)

Appleton, A. B. — Descriptions of two brains of native of India. (*J. Anat. and Physiol.*, London, 1911-1912, 45, p. 85.)

Grünspan, Dr A. — Hat der Mensch eine Paarungszeit? (*Die Umschau*, 19. August 1911.)

Poll, Prof. Dr H. — Mischlingskunde, Aehnlichkeitsforschung und Verwandtschaftslehre. (*Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie*, Juli-August 1911.)

Fehlinger, Dr H. — Kreuzungen beim Menschen. (*Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie*, Juli-August 1911.)

Strelitz, P. — Ueber den Frauentypus der amerikanischen Mischrassen. (*Geschlecht und Ges.*, 1911, VI, p. 70.)

Brownlee, J. — A note on the possibility of analysing Race mixtures into their original elements by the Mendelian Formula. (*J. of the Royal Anthrop. Institute*, January-June 1911.)

Göring, H. — Vergleichende Messung der Alkoholwirkung. (*Psychologische Arbeiten*, Bd. 6, H. 2, 1911.)

Schnidtmann, M. — Der Einfluss des Alkohols auf den Ablauf der Vorstellungen. (*Psychologische Arbeiten*, Bd. 6, H. 2, 1911.)

Drzewina, A. — Le cerveau et la culture. (*Revue des idées*, octobre 1911.)

Becher, Dr E. — Gehirn und Seele. (Heidelberg, Winter, 1911, 5.40 Mk.)

Boruttau, Dr H. — Leib und Seele. Grundzüge der Physiologie des Nervensystems und der physiologische Psychologie. (Leipzig, Quelle und Meyer, 1911, 1 Mk.)

Döllken, H. A. — Die grossen Probleme in der Geschichte der Hirnlehre. (Leipzig, Veit, 1911, 1.20 Mk.)

Reichardt, M. — Ueber einige normale und krankhafte Vorgänge in der Hirnsubstanz. (Würzburg, *Sitzber. physik. Ges.*, 1911.)

Régulations fonctionnelles au moyen des substances chimiques. (*La Science au XXe siècle*, septembre 1911.)

Hirschstein, Dr L. — Chemismus des Schlafes. (*Die Umschau*, 24. Juni 1911.)

Petrucci, R. — La catalyse en physio-psychologie. (Paris, Steinheil, 1911.)

Allers, R. — Beiträge zur Chemie des senilen Gehirns. (*Z. ges.Neurol. Berl. Orig.*, 1911.)

Walter, Dr F. K. — Gehirngewicht und Intelligenz. (Rostock, Warkentien, 1911, 0.40 Mk.)

Bartels, P. — Histologisch-anthropologische Untersuchungen der Plica semilunaris bei Herero und Hottentotten, sowie bei einigen Anthropoiden. (*Archiv Mikr. Anat.*, Bonn, 1911.)

Münzer, A. — Ueber die cerebrale Lokalisation des Geschlechtstriebs. (*Berl. klin. Wochenschr.*, 1911, 48, p. 430.)

Agadschanianz, Dr C. — Ueber die Kerne des menschlichen Kleinhirns. (Berlin, Reimer, 1911, 1.50 Mk.)

Löwy, R. — Zur Lokalisation im Kleinhirn. (*Neurol. Centralblatt*, 1911, 30, pp. 184-185.)

Jakob, Dr C. — La histoarquitectura comparada de la cortoza cerebral y su significación para la psicologia moderna. (*Archivos de Psiquiatria y Criminologia*, mai-juin 1911.)

Rothmann, M. — Zur Funktion des Kleinhirns. (*D. Z. Nervenheilk.*, Leipzig, 1911, 41, p. 105.)

Borowiecki, S. — Vergleichend-anatomische und experimentelle Untersuchungen über das Brückengrau und die wichtigsten Verbindungen der Brücke. (*Arb. hirnanat. Inst. Zürich*, Wiesbaden, 1911, V.)

Franz. — Ueber das Kleinhirn in der vergleichenden Anatomie. (*Biologisches Centralblatt*, 15. Juli 1911.)

Grasset, Dr J. — Action bilatérale de chaque hémisphère cérébral chez l'homme. (*Biologica*, 15 septembre 1911.)

Vogt, O. — La nouvelle division myéloarchitecturale de l'écorce cérébrale et ses rapports avec la physiologie et la psychologie. (*J. Psychol.*, Leipzig, 1911, 17, Erg. H.)

de Cyon, E. — L'oreille. (Paris, Alcan, 1911, 6 Fr.)

Niessl von Mayendorf, E. — Die aphasischen Symptome und ihre corticale Lokalisation. (Leipzig, 1911, Engelmann, 32 Mk.)

Titchener, E. B. — Feeling and Thought. (*Mind*, April 1911.)

Jeffrey, G. R. — On the mechanism of mental processes, with special reference to emotional control. (*Med. Press. and Circ.*, London, 1911, n. s., XCI, 359.)

Binet, A. — Qu'est-ce qu'une émotion? Qu'est-ce qu'un acte intellectuel? (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Binet, A. — La nature des émotions. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Noble, H. D. — L'évolution des états affectifs. (*Revue de philosophie*, septembre-octobre 1911.)

Tassy, E. — Le rire et la sensibilité mentale. (*Mercure de France*, 1er février 1911.)

Rauh, F. — Les formes affectives de la vie morale. (*Revue du mois*, août 1911.)

Farkas,, M. — Das Wetterfühlen. (*Z. physik. Ther.*, Leipzig, 1911, 15, pp. 65, 161.)

Zuntz, N. — Künstliches Klima für Versuche am Menschen. (*Z. Balneol.*, Berlin, 1911, III, p. 643.)

Rignano, E. — Ueber die mnemonische Entstehung und die mnemonische Natur affektiver Neigungen. (*Archiv für die ges. Psychologie*, 1911, 20, p. 1.)

Leschke, E. — Die körperlichen Begleiterscheinungen seelicher Vorgänge. (*Archiv für die ges. Psychologie*, Bd. XXI, H. 1-3, 1911.)

Peters, W. — Gefühl und Erinnerung. (*Psychologische Arbeiten*, Bd. 6, H. 2, 1911.)

Drozynski, L. — Atmungs- und Pulssymptome rhythmischer Gefühle. (*Psychologische Studien*, Bd. VII, H. 1 und 2, 1911.)

Dessoir, M. — Abriss und Geschichte der Psychologie. (Heidelberg, Winter, 1911, 4 Mk.)

Villa, G. — La psicologia contemporanea. (Torino, Bocca Nuova, Ed. 1911, 12 L.)

Read, M. S. — An introductory psychology, with some educational applications. (New York, Ginn, 1911, 1 Doll.)

Ingegnieros, J. — Psicologia Genetica (Historia natural de las funciones psiquicas). (Buenos Aires, Penitenciaria Nacional, 1911.)

Höffding, H. — La pensée humaine. Ses formes et ses problèmes. (Paris, Alcan, 1911, 7.50 Fr.)

Marcis, P., und Hoffmann, E. T. A. — Eine psychographische Individualanalyse. (Leipzig, Barth, 1911, 7 Mk.)

Heymans. — Des méthodes dans la psychologie spéciale. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Freud. — Formulierungen über zwei Prinzipien des psychischen Geschehens. (*Jahrb. für psychoanal. Forsch.*, III, 1911.)

Greppin, L. — Naturwissenschaftliche Betrachtungen über die geistigen Fähigkeiten des Menschen und der Tiere. (*Biologisches Centralblatt*, 1. Juni 1911.)

Ducas, L., et Moutier, F. — La dépersonnalisation. (Paris, Alcan, 1911, 2.50 Fr.)

Serol, N. — Les inclinations. (*Revue de philosophie*, 1er août 1911.)

Chojecki, A. — Contribution à l'étude de la suggestibilité. (*Archives de psychologie*, juillet 1911.)

Hollingworth, H. L. — Judgments of persuasiveness. (*Psychological Review*, July 1911.)

Bernheim, Dr. — De la suggestion. (Paris, Michel, 1911.)

Mac Dougall, R. — The system of habits and the system of ideas. (*Psychological Review*, September 1911.)

Truc, G. — Une nouvelle théorie de l'association des idées. M. Edm. Tassy et l'éréthisme idéatif. (*Revue des idées*, août 1911.)

Améline, Dr. — Une loi numérique entre la durée du travail intellectuel et l'intensité de la fatigue cérébrale. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Motora, Dr Y. — Ein Experiment zur Einübung von Aufmerksamkeit. (Langensalza, Beyer, 1911, 0.30 Mk.)

Eichhorn, G. — Vererbung und Gedächtnis vom Standpunkte des Physikers. (*N. Weltanschauung*, Leipzig, 1911, 4, p. 121.)

Pikler, J. — Ueber die biologische Funktion des Bewusstseins. (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, März-April 1911.)

Miller, D. S. — Is consciousness « a type of behavior ». (*J. of philosophy, psychology and scientific methods*, 8 June 1911.)

Tripier, R. — Instinct et intelligence. (Paris, Schleicher, 1911, 3.50 Fr.)

Peillaube, E. — L'évolutionnisme et l'intelligence humaine. (*Revue de philosophie*, septembre-octobre 1911.)

Mentré F. — Un programme de recherches sur l'intelligence humaine. (*Le spectateur*, juin 1911.)

Pacheu, J. — L'expérience mystique et l'activité subconsciente. (Paris, Perrin, 1911, 3.50 Fr.)

Bérillon, Dr. — Le nerveux et le mental. Leurs caractères distinctifs et leur psychothérapie. (*Revue de psychothérapie*, juin 1911.)

Toulkmonde, J. — Le tempérament nerveux. (*Revue de philosophie*, juin 1911.)

Selz, O. — Willensakt und Temperament. (*Z. für Psychologie*, Bd. 59, H. 1 und 2, 1911.)

Abramowski, Ed. — La résistance de l'oublié dans la mémoire tactile et musculaire. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Henderson, E. N. — Do we forget the disagreable? (*J. of philosophy, psychology and scientific methods*, 3 August 1911.)

Worringer, Dr W. — Abstraktion und Einfühlung. (München, Piper, 1911, 3 Mk.)

Schramm, F. — Zur Aussagetreue der Geschlechter. (*Z. für angewandte Psychologie*, H. 3 und 4, 1911.)

Mörchen, F. — Ueber degenerierte Frauen höherer Stände. (*Z. für d. ges. Neurol. und Psychiat.*, Berlin und Leipzig, 1910-1911, IV, Orig., p. 108.)

Tamori, K. — Wie wir Japaner über die deutsche Frau denken. (*Die Zeitschrift*, 1911, 13.)

von Mackay. — Zur Psychologie der vornehmen Frau. (*Frau*, 1911, 18, 6.)

Heymans, C. — Psychologie der vrouwen. (Amsterdam, « Goede en goedkoope lectuur », 1911, 2.50 Fl.)

von Maday, S. — Der Begriff des Triebes. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Ley, Dr A., et Menzerath, Dr P. — L'étude expérimentale de l'Association des idées dans les maladies mentales. (Gand, Vander Haeghen, 1911.)

Toulouse, Vaschide et Piéron. — Technique de psychologie expérimentale. (Paris, Doin, 2e éd., 1911.)

Prince, M. — La dissociation d'une personnalité. (Paris, Alcan, 1911, 10 Fr.)

Loiseau, H. — L'évolution morale de Gœthe Les années de libre formation, 1749-1794. (Paris, Alcan, 1911, 15 Fr.)

Favaro, A. — Ascendenti e collaterali di Galilei. (*Archivic storico italiano*, giugno 1911.)

Michel, Dr E. Chateaubriand. — Interprétation médico-psychologique de son caractère. (Paris, Perrin, 1911.)

Dubois, Dr (de Saujon). — Psychologie des sinistrés. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Dromard, Dr G. — Mémoire en délire : éclipses mnésiques comme sources et comme conséquences d'idées délirantes. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Kostyleff, N. — Freud et le traitement moral des névroses. (*J. de psychologie*, mai-juin 1911.)

Sérieux et Capgras. — Le délire d'interprétation et la folie systématisée. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Binet, A., et Simon, Th. — La confusion mentale. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Genil-Perrin, G. — L'altruisme morbide. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Ellis, H. — L'impulsion sexuelle. (Paris, *Mercure de France*, 1911, 5 Fr.)

Jung, Dr C. G. — Diagnostische Assoziationsstudien. Beiträge zur experimentellen Psychopathologie. (Leipzig, Barth, 1911, 2. Aufl., 12 Mk.)

Abraham, Dr K. — Giovanni Segantini. Ein psychoanalytische Versuch. (Wien, Deuticke, 1911, 2 Mk.)

Pfister. — Die psychologische Enträtselung der religiösen Glossolalie und der automatischen Kryptographie. (*Jahrb. für psychoanal. Forsch.*, III, 1911.)

Rank. — Ein Beitrag zum Narcissismus. (*Jahrb. für psychoanal. Forsch.*, III, 1911.)

Jung. — Wandlungen und Symbole der Libido. (*Jahrb. für psychoanal. Forsch.*, III, 1911.)

Lipmann, O. — Die experimentelle Untersuchung der Rechenfertigkeit. (*Z. für angewandte Psychologie*, II. 3 und 4, 1911.)

Lipmann, O. — Beiträge zur Psychologie und Psychographie des Wollens und Denkens. (*Z. für angewandte Psychologie*, II. 3 und 4, 1911.)

Wulff, M. — Zur Symbolik der Neurose. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Epstein, P. — Beitrag zur Psychopathologie des Alltagslebens. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Rosenstein, G. — Julius Piklers « dynamische Psychologie » und ihre Beziehungen zur Psychoanalyse. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

von Luzenberger, A. — Psychoanalyse in einem Fall von Errötungsangst als Beitrag zur Psychologie des Schamgefühls. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Rosenthal, T. — Karin Michaelis « Das gefährliche Alter » im Lichte der Psychoanalyse. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Messer. — Psychologische und ethische Bemerkungen zur « unbewussten Fahrlässigkeit ». (*Monatsschrift für Kriminalpsychologie*, Mai 1911.)

Abraham, K. — Einige Bemerkungen über den Mutterkultus und seine Symbolik in der Individual- und Völkerpsychologie. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, September 1911.)

Jaensch, D[r] E. R. — Ueber die Wahrnehmung des Raumes. Eine experimentell-psychologische Untersuchung nebst Anwendung auf Æsthetik und Erkenntnislehre. (Leipzig, Barth, 1911, 12 Mk.)

Katz, D. — Die Erscheinungsweisen der Farben und ihre Beeinflussung durch die individuelle Erfahrung. (Leipzig, Barth, 1911, 12 Mk.)

Brown, W. — The essentials of mental measurement. (London, Cambridge Univ. Press, 1911.)

Sidis, B. — Fear, Anxiety and Psychopathic maladies. (*J. of abnormal Psychology*, June-July 1911.)

Jones, E. — The pathology of morbid anxiety. (*J. of abnormal psychology*, June-July 1911.)

Ziegler, K. — Zum Kapitel der überwertigen psychischen Leistungen bei Schwachsinnigen. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 7 und 8, 1911.)

Hermann, D[r]. — Grundfragen für das Verständnis krankhafter Seelenzustände (psychopatischer Minderwertigkeiten) beim Kinde, in 30 Vorlesgn. (Langensalza, Beyer, 1911, 3 Mk.)

Mourgues, R. — Psychométrie et pathologie mentale. (*Archives d'anthrop. crim.*, juin 1911.)

Leclère. — La psycho-physiologie des états mystiques. (*Année psychologique*, 17ᵉ année, 1911.)

Mignard. — Fonctions psychiques et troubles mentaux. (*Année psychologique*, 17ᵉ année, 1911.)

Baldwin, B. T. — The psychology of mental deficiency. (*Popular science monthly*, July 1911.)

Ranschburg, D[r] P. — Das kranke Gedächtnis. (Leipzig, Barth, 1911, 4.50 Mk.)

Berkhan, O. — Ueber talentierte Schwachsinnige. (*Z. für die Erforschung und Behandlung des jugendl. Schwachsinns*, Bd. 5, H. 1, 1911.)

Beaussart, D[r]. — Dégénérés débiles moraux et délirants difficiles. (*Archives d'anthrop. crim.*, juin 1911.)

Checchia, N. — Mistici e degenerati. (Loreto Aprutino del Lauro, 1911.)

Fister, O. — Hysterie und Mystik bei Margaretha Ebner (1291-1351). (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, H. 10 und 11, 1911.)

Jelgersma, G. — Leerboek der psychiatrie. (Amsterdam, Scheltema en Holkema's Boekhandel, 1911, 7 Fl.)

Dubuisson, P., et Vigouroux, A. — Responsabilité pénale et folie. Etude médico-légale. (Paris, Alcan, 1911, 7.50 Fr.)

Forster, E. — Ueber isolierte Agraphie. (*Arch. path. Anat.*, Berlin, 1911, 12)

Warburg, Dr F. — Ueber die angeborene Wortblindheit und die Bedeutung ihrer Kenntnis für den Unterricht. (Langensalza, Beyer, 1911, 0.40 Mk.)

Rogues de Fursac, J. — L'avarice. Essai de psychologie morbide. (Paris, Alcan, 1911, 2.50 Fr.)

Kaiser, M. — Straffälige Jugend und psychopathische Minderwertigkeit. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 5, 1911.)

Voss. — Beiträge zur Psychologie des Gattenmordes und Verwandtes. (*Archiv für Kriminal-Anthropologie*, Bd. 41, H. 3 und 4, 1911.)

Juliusberger, O. — Ueber einen Fall von akuter autopsychischer Bewusstseinstörung. Beitrag zur Lehre von Kriminalität und Psychose. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, Mai-Juni 1911.)

Voivenel, Dr P. — Les résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence : Schumann, J. J. Rousseau, Nietzche. (*Revue des idées*, octobre 1911.)

Weygandt, W. — Die Entwicklung der gerichtlichen Psychiatrie und Psychologie. (*Monatsschrift für Kriminalpsychologie*, Juli 1911.)

Senf, M. R. — Zur Psychologie des Lustmörders. (*Monatsschrift für Kriminalpsychologie*, August 1911.)

Jassy, A. — Zur Psychologie der Verbrecherin. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 42, H. 1 und 2, 1911.)

Türkel, S. — Der Einfluss der Lektüre auf die Delikte phantastischer jugendlicher Personen. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 42, H. 3 und 4, 1911.)

Hahn, R. — Die psychologischen Grundlagen der sittlichen Erziehung. (Langensalza, Beyer, 1911, 0.40 Mk.)

Römer, Dr P. H. — Die epidemische Kinderlähmung. (Berlin, Springer, 1911, 10 Mk.)

Dix, K. W. — Körperliche und geistige Entwicklung eines Kindes. I. Die Instinktbewegungen der ersten Kindheit. (Leipzig, Wunderlich, 1911, 1.20 Mk.)

Hepp, J. — Die Selbstregierung der Schüler. Erfahrungen mit Fr. W. Försters Vorschlägen für eine vertiefte Charakterbildung in der Schule. (Zurich, Schulthess, 1911, 2.40 Mk.)

Busemann, A. — Die individuellen Korrelationen zwischen den Leistungen im Gedächtnisexperimente und denen im Unterrichte. (*Z. für angewandte Psychologie*, H. 3 und 4, 1911.)

Dosai-Revesz, M. — Experimentelle Beiträge zur Psychologie der moralisch vorkommenen Kinder. (*Z. für angewandte Psychologie*, H. 3 und 4, 1911.)

Busemann, A. — Lernen und Behalten. (*Z. für angewandte Psychologie*, H. 3 und 4, 1911.)

Saedler, H. — Ueber den Einfluss von festlichen Veranstaltungen auf die Denktätigkeit der Schüler. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 6, 1911.)

Hellwig, A. — Aberglaube bei Jugendlichen. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 6, 1911.)

Schröder, P. — Das Fortlaufen der Kinder. (*Monatsschrift für Kriminalpsychologie*, August 1911.)

Groos, K. — Das Spiel als Katharsis. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 7 und 8, 1911.)

Emlein, R. — Vom « Kinderglauben ». (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 5, 1911.)

Hahn, O. — Eigenartige Begabung eines Dreijährigen. (*Z. für pädagogische Psychologie*, H. 5, 1911.)

Welton, J. — The Psychology of education. (London, Macmillan, 1911.)

Hall, C. S. — Educational problems. (New York, Appleton, 1911, 1.50 Doll.)

Groszmann, M. P. E. — The career of the child. (Boston, Badger, 1911, 2.50 Doll.)

Héron, D. — Mental defect, mal-nutrition and the teacher's appreciation of intelligence. (London, Dulau, 1911.)

Pilley, J. J. — The Progress book : an illustrated register of the development of a child from birth till coming of age. (London, Simpkin, 1911.)

Rusk, R. R. — Experiments on Mental Association in Children. (*Brit. J. of psychology*, 1911, III, 4.)

Swift, Prof. E. — The genesis of the attention in the educative process. (*Science*, 7 July 1911.)

Burt, C. — The experimental study of general intelligence. (*Child-Study*, July 1911.)

Gilby, W. H. — On the significance of the teacher's appreciation of general intelligence (with a diagram). (*Biometrika*, July 1911.)

Waive, H. — The teacher's estimation of the general intelligence of school children. (*Biometrika*, July 1911.)

Goddard, H. H. — Two thousand normal children measured by the Binet measuring scale of intelligence. (*Pedagogical seminary*, June 1911.)

Binet, A. — Nouvelles recherches sur la mesure du niveau intellectuel chez les enfants d'école. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Hill, D. S. — Comparative study of children's ideals. (*Pedagogical seminary*, June 1911.)

Joly, H. — L'enfant. (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1911.)

Cousinet, R. — Le repentir dans l'éducation. (*Educateur moderne*, février 1911.)

Frappier. — Influence collective des enfants sur chacun d'eux en particulier. (*Educateur moderne*, mars 1911.)

Ioteyko, I. — Rapport sur le sentiment de la justice (enquête écoles normales). (*Revue psychologique*, mars 1911.)

Cramaussel, E. — Le sommeil d'un petit enfant. (*Archives de psychologie*, juillet 1911.)

Varendonck, J. — Les témoignages d'enfants dans un procès retentissant. (*Archives de psychologie*, juillet 1911.)

van den Torren, J. — Het getuigen van kinderen. (*Tijdschrift voor strafrecht*, 1911, 3.)

Cruchet. — Evolution psycho-physiologique de l'enfant, du jour de sa naissance à l'âge de deux ans. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Lapie, P. — L'école et la société. (*Année psychologique*, 17e année, 1911.)

Bechterew, W. — Recherches objectives sur l'évolution du dessin chez l'enfant. (*Journal de psychologie*, septembre-octobre 1911.)

Bittinwieser, E. C. — The obstinate child. (*Pedagogical seminary*, September 1911.)

Clay, F. — The philosophy of boys' Games. (*Child-Study*, October 1911.)

Jongsma, H. — Pædagogische Kroniek : de invloed van de straat op het kind. (*Samenl.*, 27 Mei 1911.)

Clouston, T. — The mental effects of a child's environment. (London, Bale, 1911, 6 Den.)

Tozier, J. — Une éducatrice qui accomplit des prodiges. Les méthodes de Mme Maria Montessori. (*Le monde*, octobre 1911.)

Archéologie et Histoire.

La géographie humaine vient de s'enrichir d'une importante monographie grâce à la publication du livre de W. L. Bouwmeester : *De ontwikkeling van Nederlands landschappen* ('S Gravenhage, Van Cleef, in-8° xv-444 pages, 4.50 florins). C'est une étude des relations réciproques entre l'homme et la terre en Hollande et des états de civilisation qui en sont résultés. Après avoir étudié l'aspect et la constitution des terres dans ce pays depuis la période primaire, l'auteur examine les établissements humains préhistoriques, les forêts primitives (l'ancien paysage germanique en Hollande, les Germains et leur habitat), la déforestation (peuplement du pays, agriculture, élevage, vêtements, habitation), la concentration de la population, la construction des digues, le progrès agricole, l'influence du sol sur la nourritnre et la boisson, l'assèchement (développement de la prospérité, agriculture, élevage, industrie domestique, métiers), enfin la période de la vapeur (transformations dues à la facilité des transports, établissements humains le long des routes, des canaux, près des digues, etc). L'ouvrage embrasse ainsi cinq périodes naturelles : la *déforestation* correspond au premier développement de la population ; la *concentration de la population* est due à l'action de l'Église et des rois francs, qui permit aux établissements humains de croître en nombre et en importance ; la *construction des digues* caractérise la période où une population bien installée cherche à se défendre contre les eaux ; l'*assèchement* répond au besoin de disposer de plus de terre ; l'*emploi de la vapeur* a amené une série de changements dans différentes directions.

* * *

Au cours du Congrès de la Société de science sociale tenu en mai 1911, à Paris, il a été question des rapports entre la science sociale et l'histoire. Nous empruntons au compte rendu du *Bulletin de la société internationale de science sociale*, de juillet 1911, les passages les plus caractéristiques de ce compte rendu :

« M. Mentré expose d'abord la nécessité de tenir compte des fac-

teurs historiques dans l'analyse des sociétés. La plupart du temps, ce sont les faits anciens qui expliquent les faits actuels. Exemple : la découverte d'une mine de houille fait passer un pays de l'état agricole à l'état industriel; une invention technique vient modifier l'industrie de toute une région (développement de la métallurgie en Lorraine depuis l'invention de Thomas Gilchrist sur la déphosphoration du fer; abandon de la culture de la garance et de l'indigo dans le midi, depuis les découvertes de la chimie qui retirent les colorants de la houille). Un fait politique fait émigrer l'industrie : révocation de l'Édit de Nantes.

« M. Mentré montre ensuite les services que la science sociale peut rendre à l'histoire :

« 1° Elle éclaire le passé par la connaissance du présent;

« 2° Grâce à la nomenclature, on peut reconstituer une époque à l'aide de quelques fragments seulement;

« 3° Elle permet de ressusciter le passé en montrant l'importance de faits qui ont échappé aux contemporains (exemple : apparition du particularisme).

« Toutefois, il faut distinguer la science sociale de l'histoire, et ne pas faire de l'histoire un chapitre de la science sociale.

« M. Mentré montre enfin l'utilité de l'histoire en science sociale. A côté de l'étude des groupements, il y a l'étude des produits humains; et l'histoire de l'évolution des inventions, des découvertes et des idées montre l'existence d'un milieu spirituel qu'il est indispensable d'étudier.

« Le milieu spirituel comprend les idées et le matériel technique des laboratoires. Il se compose de plusieurs séries autonomes dont chacune a son développement propre. La force d'évolution qui dirige le développement dans chaque série est due au renouvellement des générations, à ce fait que les jeunes remplacent constamment les vieux. Les femmes également poussent au progrès et ont toujours soutenu les inventeurs.

« En conséquence : 1° la science sociale ne doit pas se cantonner dans l'étude des choses matérielles, mais étudier, en outre, le milieu spirituel; 2° elle doit compléter l'explication statique des choses par l'explication dynamique » (p. 122).

« M. Decamps dit qu'il ne faut pas confondre l'histoire des sciences ou des arts avec la science sociale. Si l'on se place au point de vue de l'histoire des cultures intellectuelles, on est fondé à distinguer des séries autonomes dans lesquelles on verra que les découvertes sont la suite d'autres découvertes qui devaient fatale-

ment venir auparavant. Le but de la science sociale est tout autre et n'envisage les cultures intellectuelles que dans leurs relations avec les phénomènes sociaux. A ce point de vue, on trouvera que les idées pures sont peu de chose et qu'elles n'influencent une société que lorsqu'elles y trouvent des conditions matérielles qui permettent leur réalisation. C'est pourquoi la connaissance de ces conditions matérielles est indispensable au plus haut degré.

« Pour prendre un exemple, si on étudie l'invention des métiers mécaniques à tisser, l'historien y trouvera une série autonome remontant très loin dans le passé, car on a inventé des métiers mécaniques en Italie dès la Renaissance. Au point de vue de la science sociale, ces inventions n'ont aucune importance, parce qu'elles n'ont pas trouvé d'application dans la vie réelle. Il fallait un milieu spécial et une époque déterminée pour que ces inventions passent de la phase spéculative à la phase des réalisations. C'est l'Angleterre du XVIIIe siècle qui a joué ce rôle par suite d'un concours de circonstances : les salaires étaient élevés ; par la conquête des Indes, on avait en abondance le coton qui est la matière la plus propre au travail mécanique ; le développement de la marine permettait une exportation facile. C'est à partir de ce moment-là que les métiers mécaniques ont des répercussions constatables sur le travail, et par conséquent sur la société.

« M. Durieu dit que les idées ne sont pas des causes, mais des conséquences ou des intermédiaires ; elles sont le produit de l'état social et naissent fatalement dans un état social donné. Si un individu tenait une invention secrète, un autre individu du même milieu ferait l'invention. C'est pourquoi la science sociale doit toujours chercher les causes véritables dans les caractéristiques du milieu social » (p. 123).

* * *

En matière d'archéologie « il faut... abandonner l'opinion trop souvent entretenue par la futilité de certaines recherches savantes, que l'archéologie n'a d'autre but qu'elle-même, qu'elle se borne à fouiller, à cataloguer, à décrire les restes du passé, sans en extraire aucune considération qui soit utile à tous. L'archéologie peut et doit, renonçant à des méthodes surannées, en créer qui soient conformes à ce que nous exigeons d'une véritable science ; de l'ensemble des faits qu'elle étudie, elle peut dégager des lois philosophiques. » Ainsi s'exprime W. Deonna au début (p. 2) de son récent ouvrage sur *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes* (Paris, Laurens, 1911, t. I, in-8°, VIII-479 pages).

Cet ouvrage comprendra trois parties. Dans la première l'auteur esquisse la genèse de l'archéologie jusqu'au moment où elle se constitue, avec Winckelmann, une méthode de travail. La deuxième partie exposera les lois de l'art et la troisième étudiera le rythme qui dirige l'évolution artistique des arts anciens comme des arts modernes.

« Esquissant à grands traits toute l'histoire de l'art depuis le paléolithique jusqu'à nos jours, nous la partageons en périodes dans lesquelles nous voyons l'art passer par les mêmes phases, et nous cherchons, même dans les périodes de civilisation développée, des oscillations régulières qui régissent le mouvement général. C'est ainsi que nous pouvons comparer le quaternaire paléolithique à la culture mioenne; cette dernière à la Grèce hellénistique; tout le développement de l'art grec, du vi^e^ siècle à l'époque gréco-romaine, se fait de la même façon que celui de l'art du moyen âge, depuis le xie siècle jusqu'à la Renaissance; enfin, l'art des diadoques présente les mêmes tendances que l'art français du xviiie siècle. A simplifier les choses, c'est une perpétuelle oscillation entre les deux formules d'idéalisme et de réalisme qu'on retrouve à toutes les époques.

« Nous pouvons alors conclure, et répondre aux questions posées au début : il y a des lois en art, et l'utilité de cette constatation est non seulement de nous apprendre à mieux connaître le passé, mais encore de nous faire mieux comprendre le présent, et parfois même de nous dévoiler l'avenir » (pp. 6-7).

Deonna reconnaît tous les services que les sciences nouvelles comme l'*anthropologie*, l'*ethnographie*, la *sociologie* ont rendus à l'archéologie (p. 192). Un chapitre spécial est réservé aux erreurs de méthode : la tradition, la routine, le dogme de la perfection grecque, le dogme de la sévérité grecque, les excès de logique (par exemple, quelle branche de l'art est née la première?), les engouements et réactions (par exemple, le mirage étrusque), les inconvénients d'une trop grande spécialisation. Un autre chapitre étudie les méthodes et la valeur de certaines recherches : la résurrection du passé, les écoles, l'histoire des artistes. A propos de l'influence individuelle des artistes, il importe de relever ce que l'auteur dit du rôle de l'individu dans l'histoire : « Si l'on examine attentivement la question, on voit que de toutes parts le rôle de l'individu se réduit à peu de chose. Dans les sciences naturelles, on a constaté nombre de forces fatales qui agissent sur les animaux inférieurs et l'on a substitué au problème de l'intelligence celui des

tropismes; les mouvements, en apparence volontaires, sont, en réalité, déterminés strictement par une attraction à laquelle l'animal ne peut résister et qui est exercée par la terre, par la lumière ou par quelque substance chimique; partout il n'y a que des mouvements que l'on peut prévoir.

« Il en est de même souvent, pour les formes supérieures de la vie. On a remarqué que parmi les grandes inventions qui ont transformé le monde, l'imprimerie, la poudre, la vapeur etc., il n'en est pas une dont on puisse dire qu'elle ait été créée par un seul cerveau. Quand on étudie la genèse de telles découvertes, on voit toujours qu'elles sont nées d'une longue série d'efforts préparatoires et souvent involontaires; l'invention finale n'est qu'un couronnement.

« N'en est-il pas ainsi en politique? Les grands hommes peuvent sans doute troubler l'évolution d'une société, mais il ne leur est pas possible d'en changer le cours.

« En politique, les grands hommes ce sont ceux qui pressentent les besoins qui vont naître, les événements que le passé a préparés et montrent le chemin où il faut s'engager. Nul ne le voyait peut-être ce chemin, mais les fatalités de l'évolution devaient bientôt y pousser les peuples aux destins desquels ces puissants génies président momentanément Eux aussi, comme les grands inventeurs, synthétisent le résultat d'un long travail antérieur. Ainsi que l'a dit Comte, « les hommes de génie ne se présentent essentiellement « que comme les organes d'un mouvement prédestiné qui, à leur « défaut, se fût ouvert d'autres issues ». Dans le langage, l'inconscience des phénomènes modificateurs est aujourd hui prouvée; une force mystérieuse, à l'insu des sujets parlants, dirige tout » (pp. 266-268).

« En quoi consiste alors le rôle des artistes de génie? A mettre en valeur des éléments qui ont évolué jusqu'à eux dans les mains d'artistes inférieurs ou que le goût public n'encourageait pas? « Leurs découvertes sont toujours le résultat d'une longue série « de découvertes antérieures; ils bâtissent un édifice avec des « pierres que d'autres ont lentement taillées » (Le Bon). Les principes appliqués par Polyclète existaient déjà avant lui dans son école, « seulement, ils n'y existaient que d'une manière diffuse, et son « mérite a été de les dégager, de les préciser, d'en prendre « conscience pour lui-même et d'en procurer à tous la perception « la plus éblouissante, l'évidence » (Lechat). Praxitèle a fait siennes les attitudes du corps appuyé contre un pilier, de la jambe

croisée sur l'autre, de la main posée sur la hanche, au point d'en créer une conception qui parut originale.

« La grandeur de l'artiste n'est pas rabaissée parce qu'on lui enlève cette indépendance et qu'on le montre enserré dans les liens de la tradition, car la valeur ne dépend pas de la nouveauté des idées qu'il exprime. « L'invention du sujet n'est pas l'affaire de « l'artiste. Plus l'idée à laquelle il donne corps est grande et haute, « mieux il vaut que cette idée soit déjà toute formée et exprimée « avant lui. Car, alors, il peut se vouer tout entier à la réalisation « plastique ; alors aussi, il trouve les spectateurs préparés par leur « propre éducation à comprendre ce qu'il leur traduit » (Springer) (p. 295).

« On voit donc que l'étude individuelle des artistes n'est pas nécessaire, que, bien au contraire, il vaut mieux supprimer cette recherche de personnalités artistiques qui ne sert qu'à rompre l'enchaînement progressif de l'art en attirant l'attention sur des individualités qui semblent avoir été originales, alors que, paralysées par la tradition séculaire et par les tendances de leur milieu, elles ne sont chacune qu'un maillon de cette chaîne se déroulant de façon régulière.

« Elle n'est pas nécessaire, et, de plus, elle n'est pas intéressante. Quel est l'objet essentiel de l'histoire de l'art ? C'est l'art lui-même, création non pas d'hommes déterminés mais de l'homme tout court. Emerson l'a dit avec raison : « Ce n'est pas l'œuvre de « Phidias qui m'intéresse. C'est l'œuvre de l'homme à cette période « du monde grec. Bien qu'ils soient utiles à l'histoire, le nom et la « vie de Phidias me gênent dans un examen plus élevé. Nous devons « chercher à comprendre à quoi tendait l'homme d'une certaine « époque » (p. 299).

* * *

J. De Decker a présenté au I[er] Congrès flamand de philosophie et d'histoire, tenu à Anvers en 1911, une note sur la plus ancienne date historique. Cette date est celle du 15 juin 4241 avant J.-C. et concerne la Basse-Egypte. « C'est un fait assurément remarquable, dit l'auteur, que le domaine de l'histoire s'élargit sans cesse non seulement à raison des contributions que l'histoire moderne lui apporte jour par jour, mais aussi parce que la limite entre l'histoire et la préhistoire est reportée de plus en plus haut vers les origines. Où se trouve, dans l'état actuel de la science, la séparation entre les hypothèses anthropologiques et les données précises de l'his-

toire? Où pouvons-nous, dans l'évolution du *genus homo* imprimer pour la première fois sur un événement le sceau de la vérité historique? Cette note concise a pour but de répondre à ces questions. » La date précitée s'obtient au moyen d'une série de déductions qui ne peuvent se résumer et qui sont exposées dans la note de De Decker.

* * *

Dans la préface qu'il a écrite pour son livre : *The Greek Commonwealth. Politics and economics in fifth Century Athens* (Oxford, the Clarendon Press, 1911, in-8°, 454 pages, 8/6 sh.), A. E. Zimmern, professeur à la « London School of economics and political science » expose, outre le but qu'il a voulu atteindre, ses vues sur la méthode scientifique et notamment les dangers de la spécialisation excessive. C'est à ce double titre que le passage suivant est reproduit ici :

« This book is the result of an attempt to make clear to myself what fifth-century Athens was really like. Most educated people have their own vision of ancient Greece. I have tried to convey mine in the form of a study of the nature, influence, and interaction of two great forces in athenian life.

« A few words may explain what has dictated this choice of treatment.

« It is now generally admitted that neither an individual nor a nation can be properly understood without a knowledge of their surroundings and means of support, in other words, of their geographical and economic conditions. This doctrine, obvious though it seems to-day, was somewhat slow in winning acceptance in connection with the study of ancient Greece. The traditions of classical learning and the lack of relevant evidence combined to keep Greek scholars out of touch with newer methods of social inquiry. But during the last two generations, thanks mainly to the archaeologists, this defect has been steadily repaired; and we now possess, and are entitled to draw conclusions from, a large and increasing mass of information about the economic side of greek life. It is this accumulation of new evidence which, more than any other single cause, distinguishes the Greece of modern scholarship from the Greece of Grote and our grandfathers.

« Classical scholarship, therefore, on the Continent at any rate, can no longer be reproached with neglecting the application of modern methods. The special dangers to which it is exposed

today, and which determined my choice of treatment, lie rather in the opposite direction There is, firstly, the tendency to over-specialisation and one-sidedness, the inclination to forget the wood for the trees. This is a temptation which besets every science at a stage when knowledge is accumulating very rapidly; but it is particularly insidious in such a study as that of ancient Greece, where for the student everything depends upon remaining steadily conscious, in and through the smallest detail, of the wonder and greatness of the whole. It is so easy, for instance, in studying the Erechtheum building inscriptions to become absorbed in their interesting information about work and wages, and to forget that they relate to the Erechtheum. Yet when that is forgotten all is forgotten.

« Books and articles written in this spirit are easely detected and can be allowed for accordingly. But there is a second tendency to error, against which it is more difficult to guard. It arises from the application of modern methods and ideas to ancient times without a sufficient estimate of the difference between ancient Greek and modern conditions. To take an obvious instance. It has long been clear to historians that economic circumstances had a good deal to do with the Peloponnesian War; yet we have no right to pass from this to an explanation of the whole struggle in modern economic terms. What is misleading in such explanations is not the details but the background. They seem to be based upon a wrong or at least an inadequate conception of the normal economic life of ancient Greece. The only safe road to the solution of this and kindred problems is to go back to first beginnings, to the careful analysis of ordinary ancient terms and processes. This must be my excuse for the disproportionate length of the third section of the book » (pp. 5-6).



C'est une contribution à l'histoire de la politique religieuse des empereurs romains que Bouché-Leclercq, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, publie dans la « Bibliothèque de philosophie scientifique » sous le titre *L'intolérance religieuse et la politique.* (Paris, Flammarion, 1911. 370 pages, 3.50 francs.) Les rapports des organismes politiques avec les religions constituent un sujet si complexe qu'il n'est guère possible d'arriver à des conclusions certaines sans se limiter à un exemple concret :

« En me renfermant dans l'étude de la politique religieuse des empereurs romains, — c'est le titre que je destinais d'abord à cet

essai — j'ai circonscrit le sujet sans le rétrécir. C'est, en effet, dans les trois premiers siècles de notre ère, et là seulement, que l'on rencontre toutes les données susceptibles d'entrer dans les questions à élucider : d'une part, un État puissant, assez unifié pour que l'autorité soit forte, assez décentralisateur pour que l'application des principes de gouvernement y puisse varier d'une province à l'autre, suivant l'opportunité et le tempérament des races incorporées à l'empire; d'autre part, des religions de types très différents » (p. v).

La question qui constitue le fond des recherches de Bouché-Leclercq est celle de l'attitude des empereurs envers le christianisme naissant :

« Pourquoi les Romains, tolérants pour toutes les religions, ont-ils fait exception pour le christianisme? » (p. v).

L'auteur explique le caractère du travail qu'il a effectué en choisissant ce point de départ :

« Il n'est guère de pages de ce livre qui ne visent des points controversés sur lesquels l'érudition a accumulé des monceaux de dissertations. C'est assez dire que je ne prétends pas apporter des faits nouveaux ou des idées qui n'aient encore été exprimées nulle part. Mais le groupement et l'appréciation des faits, l'ordonnance des idées sont toujours matière à œuvre personnelle. J'ai voulu dégager des faits connus et mettre en lumière, au premier plan, comme raison d'État unique et suffisant à motiver les persécutions, une idée simple, qui pût être constamment présente à l'esprit des chefs de l'État romain. Ils n'ont pas eu besoin de connaître à fond le christianisme pour l'apprécier assez bien, au point de vue politique, en le tenant pour une secte à la fois juive et cosmopolite. Ils ont toléré le judaïsme dans les limites de la race, mais ils se sont donné pour tâche de ne pas laisser les *coutumes juives* envahir la société des Gentils.

« C'est là l'idée maîtresse que j'ai développée et que je répète ici une dernière fois. De là, la place que j'ai faite dans le livre aux troubles et aux guerres de Judée, où les empereurs trouvaient à tout moment l'occasion de se confirmer dans leur opinion. On croit généralement que l'État romain a toléré le prosélytisme juif pendant qu'il persécutait les chrétiens. C'est cependant le prosélytisme que Domitien a traqué tout d'abord, lui qu'ont visé tout particulièrement Hadrien, Antonin et Sévère. Si on l'a oublié, c'est que la propagande judaïque a fait peu de résistance et que l'héroïsme chrétien a accaparé toute l'attention » (pp. x-xi).

* * *

Grâce aux trouvailles de papyrus qui se sont multipliées en Égypte depuis une quinzaine d'années, il est devenu possible d'étudier en détail certaines manifestations de la vie politique et de l'hellénisme dans ce pays. C'est à un sujet de l'espèce que s'est attaché P. Jouguet dans son ouvrage sur *La vie municipale dans l'Egypte romaine.* (Paris, Fontemoing, 1911, in-8°, XLII-494 pages, 16 francs.) Il expose lui-même le programme de ses recherches dans les termes suivants :

« L'Égypte n'apparaît pas tout d'abord comme un terrain très favorable à la vie politique, au sens grec du mot. Cet antique pays habitué, par un despotisme plusieurs fois millénaire, à régler tous les moments de son existence publique sur les volontés de ses maîtres, devait difficilement s'élever à l'idée du citoyen, c'est-à-dire de l'homme libre décidant lui-même des affaires de sa ville, et c'est pourtant cette idée qui est l'âme de la commune grecque ou latine. D'ailleurs, dans son unité géographique, si fortement constituée par le grand fleuve dont les vicissitudes régulières rythment la vie de la contrée tout entière, il se prêtait mal à être morcelé en plusieurs municipalités trop indépendantes les unes des autres. Sans doute les Grecs qui, depuis le VIIIe siècle avant notre ère, étaient déjà partout, avaient su fonder, avec l'appui des Pharaons, une colonie dans le Delta : mais Naucratis formait un district à part, sans contact avec l'indigène, un État grec dans l'État égyptien. Même quand, avec les Lagides, la domination hellénique fut solidement assise dans la vallée du Nil, on n'y voit naître que deux nouvelles cités, Alexandrie et Ptolémaïs, qui, comme Naucratis, s'opposent nettement au reste du pays. Celui-ci demeure le domaine des institutions égyptiennes, directement soumis aux ordres et aux agents du Pharaon. Et ce n'est point ici, comme dans les vastes étendues de l'Asie perse, la volonté d'un despote qui s'exprime de haut, par des organes administratifs encore imparfaits, dont l'autorité lointaine laissera sa physionomie à chaque peuple et, si l'on peut ainsi parler, le choix dans la manière d'obéir; l'Égypte, au contraire, possède, de longue date, un appareil administratif perfectionné, une armée de scribes, nombreuse et disciplinée, capable de porter jusque dans les derniers villages et de faire exécuter, dans leurs derniers détails, les mesures édictées par le pouvoir central. On voit donc combien il était difficile à des communes à la mode grecque, qui ne se conçoivent pas sans une ombre, au moins, d'autonomie, de naître dans les nomes où, pour vivre, il leur fallait briser l'étreinte d'un despotisme organisé si fortement.

« Mais l'hellénisme avait en lui une force invincible. Si les communes rurales restèrent soumises à un régime qui, par l'esprit, sinon dans tous ses traits, était pareil au régime pharaonique, les communes urbaines eurent bientôt des institutions de couleur grecque. Sans doute ces institutions ne furent d'abord qu'une pâle image de ce qu'elles étaient ailleurs; mais, dans la suite des siècles, elles se développèrent lentement, jusqu'au moment où, tant par l'effet de ce progrès que parce que, dans le reste du monde romain, le temps était venu pour la décadence de l'autonomie municipale, l'Égypte fut, à ce point de vue, à peu près assimilée aux autres provinces de l'empire.

« C'est cette évolution que j'ai tenté de décrire; mais naturellement, pour la comprendre, je ne devais pas m'enfermer dans les centres où elle s'est surtout développée, je veux dire dans les métropoles des nomes; il fallait en même temps étudier la vie municipale aussi bien dans les communes restées tout à fait égyptiennes, dans les bourgs, que dans les cités grecques, où, au contraire, rien des institutions égyptiennes n'avait pénétré. Cités, métropoles, bourgs, — villes grecques, villes mixtes, bourgs indigènes, — voilà les trois centres où notre recherche va se localiser » (pp. IX-XI).

* * *

En écrivant son livre sur les origines de l'Église chrétienne en Gaule (*The origin and development of the christian Church in Gaul during the first six centuries of the christian era*. London, MACMILLAN and Co., 1911, in-8°, XIV-584 pages, 12,6 sh.). T. S. HOLMES, chancelier et chanoine résident de l'église cathédrale de Wells, a voulu arriver à des résultats positifs au sujet de la condition de l'Église en Grande-Bretagne avant l'invasion anglaise. De pareils résultats ne peuvent être sérieusement acquis qu'en étudiant d'abord ce qui s'est passé en Gaule. Il s'explique ainsi à ce sujet et en même temps sur la portée de son livre :

« For every thing, in the civilised world of the Roman empire, Gaul was the threshold of Britain, and it is impossible to come to any conclusions as to what may, or may not, have been in this island until we know all we can know of what really had occurred, and was, in Gaul. When, therefore, the Master and Fellows of Trinity College in 1906 appointed the author BIRBECK Lecturer in Ecclesiastical History, the subject he chose for his

courses of lectures was that of the origin of the church in Gaul, and the acceptance of this subject by the Divinity Faculty at Cambridge as the theses for the B. D. and D. D. degrees gave him a yet further *stimulus* in pursuit of strictly historical inquiry as to the early settlement of the Church in the great province of Gaul.

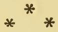
« In one sense the work has some claim to originality. The subject has never been taken up on such serious lines of historical criticism by any English writer. The German writers are often out of sympathy with Church organisation, and confine their attention to the foundations of that Teutonic society on which their own Great Empire has been built, and some of them with the majority of French writers are cramped and restrained by their desire to accomodate their investigations to the exigencies of modern Papal claims. To all these Papal claims the author has endeavour to give a very sympathetic attention. They were all based on some fact or other, and he has endeavour to show that on which they really were based.

« The donation of Constantine was something more serious and far-reaching in its influence than the mere gift of estates in Italy, and the patronage of the Empire, which the Church accepted from her first Christian emperor, was out an unmixed good. Strict historical cristicism tends to be destructive of many a beloved legend, but it is hoped that in the present work such legends have not been dealt with in an unsympathetic manner. The legend has nearly always an historic origin of quite respectable antiquity, and often is the Christian interpretation of beliefs and the superstitions of unknown antiquity, and to show when that legend arose is not to brush it away, except so far as it endeavours to explain the origin of that which existed long before it came into existence. L'abbé Duchesne, in his *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, has shown in no unmistakable manner that the idea of an organised Church in Gaul in the early centuries of the Christian era has no historic basis. The revolutions within the Empire, the invasions of barbaric tribes, the ravages created and often repeated by heathen nations, show conclusively that an organised Christian hierarchy could not have been existent.

« The Church was for long merely a missionary effort. We know certain facts concerning it, and l'abbé P. Allard has shown us that these facts are not so insolated as we might at first imagine. The process however, by which we link these items of historic evidence into a connected narrative is a process which allows of no

bias in favour of any preconceived theory, if indeed that narrative is to be accepted as a reliable record of the foundation of the Church in Gaul, and such a process the author has endeavoured to accomplish. In complete sympathy with the episcopal organisation of the Catholic Church, and recognising the enormous debt which Western Christendom owed to the Western Apostolic See, he has endeavoured to show the effect of organisation which began in the fourth century, and which was renewed and carried on again in the sixth century, and to bring into prominence the grandeur of those apostolic labours of men like Hilary, Martin, Victricius, and others, whose missionary zeal and devotion to their country resulted in the conversion of the whole province. Nor must the work of the Church in the sixth century be passed over as adequately described by Gregory of Tours in his tales of drunkenness and strife. The work of the councils held in Gaul in this century tells a different story, and to arrive at the truth we must estimate at its full value this united work of Gallican bishop and Frankish monarchs.

« The ages that were to follow needed a strong foundation if they were not to slip back into heathenism, and such was the foundation which was laid » (pp. v-vii).



Dans l'histoire de la culture grecque, on fait souvent allusion à l'influence exercée par cette culture sur les provinces romaines du Nord-Ouest de l'Afrique, mais, jusqu'à présent, ce problème n'avait pas été étudié dans son ensemble. W. Thieling essaie de combler cette lacune dans son étude *Der Hellenismus in Kleinafrika.* (Leipzig, Teubner, in-8°, xii-216 pages et carte, 8 marcs.) Il examine successivement cette partie de l'Afrique au point de vue géographique, anthropologique et politique, les vicissitudes qu'elle a subies dans l'histoire de la civilisation, l'influence grecque dans cette région, d'après les sources littéraires, la langue grecque, le vocabulaire grec des inscriptions latines, les noms propres grecs dans les inscriptions et leur influence sur les noms propres latins, l'influence grecque dans la littérature, l'influence archéologique. Thieling arrive à des conclusions qu'il résume ainsi :

« Blicken wir zurück, so sehen wir, dass zwar punischer Einfluss auf die Kleinafrikaner sich mit nachhaltiger Wirkung fühlbar macht; aber erst Rom hat in der Kaiserzeit die Kräfte der einheimischen Bevölkerung zur Entfaltung auf allen Gebieten der

Lebensäusserung gebracht. Der Regierung ergeben, ehrgeizig und lernbegierig, verschliesst sich der Libyer und Berber nicht den Segnungen der Kultur. Im Grunde jedoch hängt er am heimatlichen Boden, seinen Sitten, seinen Interessen und verleugnet seine Eigenart nicht. Sobald die ihm aufgedrängte, nachdrückliche Leitung und Erziehung nachlässt, bricht der von Kultur nur befirnisste Kern wieder hervor. So sehen wir in den auf die römische Blütezeit folgenden Jahrhunderten des allmählichen Niederganges die Bevölkerung wieder zu ihrem ursprünglichen, politisch und wirtschaftlich indifferenten Zustande zurückkehren » (p. 16).

« Mitte des 3. Jahrhunderts dringt aber der andauernd und nachhaltig wirkende römische Einfluss ganz durch und gibt mehr und mehr dem gesamten Kulturleben ein ausgesprochen römisches Gepräge. Dieser Charakter bleibt im wesentlichen massgebend für die kommenden Zeiten, sowohl in der Vandalenzeit als auch in der byzantinischen Periode, wo das Griechische kaum über offizielle Kreise hinaus dringt.

« Als dann unter den Stürmen der arabischen Invasion die letzten Reste der einst blühenden Kultur in Kleinafrika zusammenbrachen, hatte das Land seine Bestimmung bereits erfüllt. Von Originalität ist hier keine Rede, aber die günstige Aufnahme- und Verarbeitungsfähigkeit wies dem Lande die Rolle einer Vermittlerin zu, die wir vorläufig mehr erraten als beweisen können. Die Kulturströmungen, welche nach Afrika drangen und dort in einer Verschmelzung griechischen und römischen Geistes gipfelten, wurden sicherlich nach Westen und Norden weitergegeben. Im wesentlichen wurden sie nach Spanien und Gallien getragen, von wo aus sie erst wieder auf das seiner unmittelbaren Zentralisationskraft beraubte Rom zurückwirkten. Die afrikanische Kultur kann nicht wirkungslos zugrunde gegangen sein. Die Errungenschaften der Kunst, die sie aus dem Osten übernommen hat, sind durch ihre Vermittlung nach Nordwesteuropa gebracht worden, und die Bedeutung, welche Gallien in der Literatur seit dem 4. Jahrhundert erlangt, weist auf die unmittelbare Vorgängerin hin, welche von ihm im literarischen Leben abgelöst wird » (pp. 203-204).

* * *

On trouve une étude détaillée des corporations romaines et byzantines au xe siècle et de leur position vis-à-vis du gouvernement dans le travail que A. Stöckle publie comme supplément à la

revue *Klio* sous le titre *Spätrömische und byzantinische Zünfte.* (Leipzig, Dieterich, 1911, in-8°, 180 pages, 10 marcs.) C'est en même temps une étude de l'édit de Léon le Sage, retrouvé par J. Nicole en 1892, qui renferme une série de décisions prises par l'État au sujet de la réglementation du commerce, de l'industrie et des métiers pour la ville de Constantinople et qui ne concerne directement les corporations que dans leurs rapports avec l'État (monopoles) ou la population de cette ville (subsistances, etc.). Le travail de Stöckle renferme un grand nombre de renseignements sur l'organisation des métiers, l'ingérence de l'État dans l'industrie et le commerce (surveillance de la qualité des produits, fixation des prix), sur le commerce d'importation et d'exportation, le repos du dimanche dans l'industrie, l'apprentissage, etc.

* * *

La période de la révolution industrielle en Angleterre a été accompagnée d'un développement considérable de la législation, résultant des efforts faits par la société de ce temps pour s'adapter aux conditions nouvelles. Ce fait est mis en lumière de façon très précise dans un ouvrage sur la constitution du gouvernement local en Angleterre que vient de publier le Prof. P.-H. Spencer. (*Municipal origins*, London, Constable and C°, 1911, in-8°, 333 pages, 3.6 shellings) :

« If any contemplative person will go to one of our great libraries and stand for a moment before the ponderous mass of volumes containing the Acts of our Parliament from the beginnings of its history until today, he will notice a curious phenomenon. He will observe that the space occupied by legislation for the century from about 1745 to 1845 is immensely greater than that needed for any other century of our Parliamentary history. As might be expected, a single volume will contain the legislation of whole reign or sometimes several reigns, from the time of the Plantagenets almost until the departure of the Stuarts. From about 1700 onwards, however, the bulk of the annual output increases, until a year's legislative work begins to fill a stout volume; and, as soon as we get beyond the middle of the eighteenth century, two, or three, or even four volumes begin to be required.

« The inquirer would find that by far the greater part of the tremendous bulk of legislation of the period consisted not of additions to, or amendments, or repeals of the general law of the land, but of acts which, though observable by all citizens, related more

particularly to the affairs of individuals, corporations or companies, or to the affairs of some definitely limited locality. These Acts were known as Private, or Personal, or Local Acts, and they were the product of the process known as Private legislation. Acts of such a kind are almost as old as Parliament' itself; one of the principal features of the procedure upon them, viz; the fact that they must originate in a petition to Parliament, or rather to the two Houses, is probably older than the method of initiating public legislation.

« The reason why these Acts became so numerous in the second half of the eighteenth and the first half of the nineteenth centuries was that, especially when they were of local rather than personal application, they were the principal legislative manifestations of the economic transformation commonly called the industrial Revolution. The application of power to manufacturing processes affected a comparatively rapid change in all the aspects of English life. The change in the methods of manufacture and transport consequent upon this application of power to industry was, perhaps, rather a rapid development than a revolution; but, however, the movement may rightly be described, its effects were ubiquitous. The centre of population was shifted; the dominant type of industrial organisation changed; the methods of agriculture and transport were rapidly revolutionised; the relative importance of various raw materials and of the trades based upon their use was reversed; the resultant of these and other changes being the rapid urbanisation of a hitherto mainly rural country.

« Such far-reaching and rapid economic and social changes were bound to have their political and legislative reflection. On the political side the plainest result consisted in the extensions of the franchise and the redistribution of seats which took place during the nineteenth century. The immediate legislative result, however, was seen in an enormous increase of private Bill legislation. Harbours had to be constructed, canals to be cut, rivers to be deepened or straightened It was necessary to improve the roads. Moreover — and this is what mainly concerns us —, the new urban communities which were springing up were without any adequate form of local government at all. The manorial courts had fallen into almost complete desuetude. Where they existed their constitutions were archaic and their powers insufficient. Nor was the parish vestry more satisfactory in form or more potent in function. Even the historic municipal corporations of the older, and now

expanding towns, were degenerate and feeble, and, to a very great extent, were regarded as property-owning rather than administrative bodies. Quarter Sessions could administer certain county affairs with some effeciency, but were quite unable to provide for the growing needs of the rapidly growing urban centres. The new wine of urban industrial life could not be preserved in these musty old bottles; the mediæval wine-skins were wrong in shape, inadequate in size, and too feeble in material; and no political craftsmanship was equal to tho task of constructing, from their decayed and broken remnants, vessels of a more suitable kind. A fresh clart had to be made and entirely new materials used » (p. 1).

Pour les raisons qui viennent d'être exposées, l'histoire du gouvernement local en Angleterre n'est pas l'histoire du développement d'institutions déterminées au cours des âges. Le gouvernement local est une création du législateur :

« Thus the history of local governing institutions offers a sharp contrast to that of national political institutions. The history of the national government has been hitherto a history of development. The modern system of English local government owes little to historic development. It is not a growth; it is a creation. Outside certain municipal borought, and these not now, as a rule, the most important and influential of their class, the existing local governing bodies have but a short history. The Parish Council, the rural District Council, the urban District Council, the Country Council are recently created bodies. Even the municipal Borough is, today, both in constitution and powers, the creature of recent Statutes; whilst the County Borough was created within the memory of quite young men, and the Metropolitan Borough only just escapes being a twentieth century institution. The urbanisation of England, in fact, called forth an entirely new body of local institutions, which have only recently attained any degree of symmetry and completeness. The system of local government thus erected in England is, so far, the final outcome of the efforts of our ancestors, by creating new statutory authorities, to keep pace as best they could with such of the needs of a new industrial society as had necessarily to be provided locally.

« These needs appeared one after another, and in different places at different times. The parish constable could not keep order in a town. The unwilling and unpaid overseer of the poor, taking his turn of office for a year, could no longer administer the Poor Law in a rapidly growing population. When the village street has

developed into the tortuous ill-planned ramifications of a rising manufacturing town or populous suburb lighting becomes necessary; and, soon, paving and street cleansing, and even street improvement urgently claim attention. Often for each of these functions, as its fulfilment became necessary or desirable, a new and separate authority was created. The only method of creating such authority was by Act of Parliament.

Each group, whether parish, town or particular coterie of individuals desiring the provision of some service, petitioned the Legislature for the creation of a body constituted according to their own political ideas and having powers suited, and indeed limited, to the satisfaction of what they deemed to be their immediate needs » (pp. 3-4).

* * *

H. A. L. Fisher a réuni dans un volume intitulé *The republican tradition in Europe* (London, Methuen and Co, 1911, in-8°, xii-305 pages, 6 schellings) une série de leçons données par lui à l'Institut Lowell de l'Université Harvard. Le caractère de l'ouvrage est précisé par l'auteur dans les lignes qui suivent :

« The subject is large, and I do not profess to supply more than a bare outline of the course of Republic thought and action from the downfall of the Roman Empire to the present day. But the matter is comparatively unfamiliar, and, save for Emilio Castelar's *Historia del Movimiento Republicano*, a characteristic monument of Andalusian exuberance, I am not aware that it has been made the subject of book. To an American audience, nurtured in the republican tradition of the New World, it may be interesting to learn at what epochs, and within what limits, and with what results a political ideal similar to their own has been an operative force in European Politics » (pp. v-vi).

Quant à l'avenir du mouvement républicain en Europe, Fisher l'expose comme suit : « The republican movement of Europe reached its zenith in 1848. The Latin world has experienced many subsequent convulsions, and the weak monarchy of Portugal has recently been overthrown. Kingship is less secure in Spain and Italy than among the Teutonic, Scandinavian, or Slavonic Peoples, and it is a nice question whether the cause of monarchy is more injuried by its alliance with ultramontanism in Spain, or by its estrangement from the whole clerical connection in Italy. Yet the Republican party in Italy is overshadowed by the Socialists; the Republican party in Spain, discredited by its association with

anarchical or federalist aims. The accepted formula of political progress seems, if we are to be guided by the recent examples of Russia and Turkey, to be constitutional monarchy rather than republicanism. The Republican movement has done his work. Its ideals have been appropriated and fused with more or less of completeness into the political system of Europe, and most of the domestic programme of 1848 is now fixed and embodied in the institution of the continent which, save only in France, Switzerland and Portugal, retains an explicit devotion to hereditary monarchy » (p. 284).

* * *

La monographie que H. L. Yen, docteur en philosophie, fait paraître dans les *Studies in History, Economics and public law of Columbia University*, sous le titre : *A survey of constitutional development in China* (New-York, Longmans Green and Co., 1911, in-8°, 136 pages, 1 dollar), renferme un exposé des changements constitutionnels qui ont eu lieu dans le développement politique de la Chine depuis la fin du IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Cet exposé lui permet d'expliquer ce qu'on a appelé la stagnation de la civilisation chinoise. L'auteur pense que si la Chine a beaucoup à apprendre de l'Europe, elle peut aussi lui donner quelque chose en retour :

« That the Chinese people possess a highly political genius may be seen from the governmental systems they have constructed, and the associations and clubs they have organized while residing abroad. It is a misfortune that China happened to throw her doors open to the Western world at a time when her governmental machine, after having run for over 2,000 years, was already worn out; and, as a result of her foreign wars, her true merits have been greatly underrated » (p. 5).

Il importe de noter que de l'an 206 avant J.-C. jusqu'à nos jours, il n'y eut en Chine que des réformes purement administratives et que c'est l'influence des Occidentaux qui a déterminé le mouvement actuel en faveur d'une constitution écrite.

« There were many new and improved methods of administration, but mere administrative development cannot be considered here. Having reduced every part within the empire to submission, and fearing no nations beyond, for all the people surrounding the country were mere barbarians, the government directed its energy to devising ways and means by which peace and order could be preserved.

« For centuries there were no important changes in the form of government — until the arrival of the *blue eyed and red-haired* stranger from over the sea. It is to the contact with the West that the present movement for a written constitution and popular participation in the government may be traced » (p. 109).

* * *

G. Weill, professeur à l'Université de Caen, a publié en 1911 la seconde édition de son *Histoire du mouvement social en France, 1852-1910.* (Paris, Alcan, 1911, in-8°, iii-531 pages, 10 francs.) Dans la préface, l'auteur définit le sens qu'il attribue à l'expression « mouvement social » :

« J'entends ici par mouvement social l'ensemble des efforts tentés pour améliorer la condition économique de la classe ouvrière. Ces améliorations peuvent se produire par l'action de la classe riche, par celle des prolétaires, par celle de l'État; autrement dit, par le patronage, l'association ouvrière et la loi. Il est question dans ce livre du patronage considéré comme système général, tel que l'entend l'école de Le Play; mais je laisse de côté les œuvres charitables, qui s'adressent aux individus isolés. Il y est question plus encore du groupement ouvrier sous ses deux formes habituelles, la coopérative et le syndicat. Enfin, j'insiste surtout sur les rapports entre le gouvernement et la classe ouvrière : l'action de l'État n'a cessé de grandir depuis cinquante ans, elle est devenue le principal objet du prolétariat depuis que le suffrage universel a donné à celui-ci l'instrument nécessaire pour agir sur les pouvoirs publics.

« Cette histoire du mouvement social est donc avant tout une histoire politique, destinée à montrer comment les questions ouvrières ont été posées ou résolues par les divers gouvernements et les divers partis. Le rôle le plus considérable y revient au parti socialiste, puisqu'il s'est occupé spécialement de grouper les travailleurs manuels et de faire aboutir leurs revendications. J'ai insisté sur ce parti, sur ses vicissitudes, sur les raisons qui l'ont fait grandir ou sur les divisions qui ont paralysé ses efforts; mais je n'ai pas voulu faire l'histoire détaillée du parti socialiste, et je n'ai pas abordé l'étude régionale qui en serait la base nécessaire. D'ailleurs, il n'est pas seul en cause; j'ai cherché à déterminer quelle attitude chacun des autres partis a prise devant les problèmes sociaux.

« L'étude des idées se trouve unie dans ce livre à celle des faits. Les théories politiques et sociales ne peuvent pas être, comme les

spéculations métaphysiques ou psychologiques, l'œuvre de penseurs qui s'isolent du monde ; elles portent toujours la marque des circonstances extérieures, et à leur tour elles influent sur les événements et les modifient. Doctrines sociales, agitations populaires, lois votées par les Chambres, ce mélange d'éléments si différents donne parfois une impression de désordre ; mais c'est le désordre de la vie » (pp. I-II).

***

Fueter, E. — Geschichte der neueren Historiographie. (München, Oldenbourg, 1911, 16 Mk.)

von Treitschke, H. — Historische und politische Aufsätze. (Leipzig, Hirzel, 1911, 7. Aufl., 6 Mk.)

Braun, O. — Geschichtsphilosophie und Geschichtswissenschaft. (*Religion und Geisteskultur*, 1911, 2, p. 139.)

Turgeon, Ch. — La conception matérialiste de l'histoire, d'après Marx et Engels. (*Revue écon. et pol.*, mai-juin 1911.)

Eckstein, G. — Historische Reihen. (*Die neue Zeit*, 30. Juni 1911.)

Xénopol, A. D. — L'inférence en histoire. (*Revue de synthèse historique*, juin 1911.)

Blondel, G. — L'histoire économique. (*Le monde économique*, 22 juillet 1911.)

Bergmann, H. — Inhaltliche und ursächliche Zusammenhänge in der Geschichtswissenschaft. (*Archiv für Kulturgeschichte*, Bd. IX, H. 2, 1911.)

Meissner, B. — Assyrische Jagden. (Leipzig, Hinrichs, 1911, 0.60 Mk.)

Woolley, O. L. — Karanog. The Town. — Egpytian Department of the University Museum of Pennsylvania, 1911.

Sethe, X. — Altägyptische Ordenauszeichnungen. (*Z. ägypt. Sprache*, Leipzig, 1911, 48, 143-5.)

Cardthausen, V. — Griechische Palæographie. I. Das Buchwesen im Altertum und im byzant. Mittelalter. (Leipzig, Veit, 1911, 2. Aufl., 8 Mk.)

De Marchi, A. — Gli elleni. (Milano, 1911, 7 L.)

Myres, J. L. — Greek land and the Greek people. (New York, Oxford Univ., 1911.)

Wace, A. J. D., and Thompson, M. S. — The Distribution of Early civilisation in Northern Greece. (*The Geographical Journal*, June 1911.)

Girard, P. — L'idée de patrie chez les Athéniens. (*Athèna*, mars 1911.)

Nestle, W. — Spuren der Sophistik bei Isokrates. (*Philologus*, 1911, LXX, 1.)

Ferguson, W. S. — The laws of Demetrius of Phalerum and their Guardians. (*Klio*, Bd. 11, H. 3, 1911.)

Herriot, E. — Ephèse, cité mystique. (*Revue du mois*, juillet 1911.)

Déchelette, J. — Les origines de la drachme et de l'obole. (*Revue numismatique*, 1911.)

Wundt, M. — Geschichte der griechischen Ethik. II. Der Hellenismus. (Leipzig, 1911, 11 Mk.)

van Hilli, G. E. W., en Valeton, I. M. J. — Leerboek der Romeinsche antiquiteiten. (Zwolle, Tjeenk Willink, 1911, 2 Fl.)

Pichon, R. — Hommes et choses de l'ancienne Rome. (Paris, Fontemoing et C[ie], 1911, 3.50 Fr.)

Fabricius, D[r] E. — Ueber die Entwicklung der römischen Verfassung in republikanischer Zeit. (Freiburg i/B., Speyer und Kaerner, 1911, 0.80 Mk.)

Platon, G. — Ferrero et ses critiques. (*L'Indépendance*, 15 juillet 1911.)

De Felice Giuffrida, G. — Le guerre servili in Sicilia. (Catania, Giannatto, 1911, 1 L.)

von den Bruck, A. — Die Kultur der Etrusker. (*Pol. anthrop. R.*, Juli 1911.)

Frank, T. — On Rome's conquest of Sabinum, Picenum and Etruria. (*Klio*, Bd. 11, H. 3, 1911.)

Lacombe, P. — Les études de M. Salvioli sur l'histoire de l'économie romaine. (*Revue de synthèse historique*, juin 1911.)

Pichon, R. — Un philosophe ministre sous l'Empire romain. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1911.)

Bitschofsky, R. — Zu den Fabeln des Romulus. (*Wiener Studien*, 1911, 32, 2.)

Maurice, J. — La dynastie solaire des seconds Flaviens. (*Revue d'archéologie*, mai-juin 1911.)

Dräsecke, J. — Zur byzantinischen Schnellschreibekunst. (*Byzant. Z.*, Leipzig, 1911, 20.)

Hertling, G. — Der Untergang der antiken Kultur. (Mainz, Kirchheim, 1911, 4 Mk.)

Pfaff, I. — Ueber « tabellæ defixionum » bei Griechen und Römern. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, H. 1 und 2, 1911.)

Caetani, L. — Studi di storia orientale : I. Islam e Cristianesimo. L'Arabia preislamica. Gli arabi antichi. (Milano, Hoepli, 1911, 8 L.)

Kossina, G. — Die Herkunft der Germanen. Zur Methode der Siedlungsarchäologie. (Würzburg, Kabitzsch, 1911, 1.50 Mk.) Br. 7159.

Strohal. — La propriété individuelle chez les anciens Germains (en croate). (*Trav. de l'Acad. jougo-slave des sciences*, Agram, 1911, t. 184, pp. 1-95.)

Keyserling, H. — La culture germanique et la culture romane. (*Le monde*, juillet 1911.)

Hellmann, S. — Studien zur mittelalterlichen Geschichtsschreibung. (*Historische Z.*, Bd. 11, H. 1, 1911.)

Pace, B. — I barbari e i bizantini in Sicilia. (Palermo, Reber, 1911, 8 L.)

Stein, W. — Der Streit zwischen Köln und den Flandern um die Rheinschifffahrt im 12. Jahrhundert. (*Hansische Geschichtsbl*, H. 1, 1911.)

Kœbner, R. — Die Eheauffassung des ausgehenden deutschen Mittelalters. (*Archiv für Kulturgeschichte*, Bd. XI, H. 2, 1911.)

Ehrler, J. — Stadtverfassung und Zünfte Freiburgs in Brisgau. (*Jahrb. für Nationalökonomie*, Juni 1911.)

Stein, W. — Zur Entstehung und Bedeutung der deutschen Hanse. (*Hansische Geschichtsbl.*, H. 1, 1911.)

Kretzschmar, J. — Schwedische Handelskompanien und Kolonisationsversuche im 16. und 17. Jahrhundert. (*Hansische Geschichtsbl.*, H. 1, 1911.)

de Lanessan, J. L. — Le transformisme et le créationisme pendant le moyen âge et la renaissance. (*Revue anthropologique*, juin 1911.)

Altunian, Dr G. — Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern im 13. Jahrhundert. (Berlin, Ebering, 1911, 3.20 Mk.)

Bahr, Dr K. — Handel und Verkehr der Deutschen Hanse in Flandern während des 14. Jahrhunderts. (Leipzig, Duncker und Humblot, 1911, 5 Mk.)

de Villermont, Ch. — Les procès de sorcellerie dans la baronnie de Vierves au XVIIe siècle. (Namur, Wesmael-Charlier, 1911.)

Hauser, H. — Spéculation et spéculateurs au XVIe siècle. (*Athéna*, avril 1911.)

Longuemare, E. — Bossuet et la société française sous le règne de Louis XIV. (Paris, Bloud, 1910.)

Zevaco, D. — L' « honnête homme » au XVIIe siècle. (*Revue de philologie française et de littérature*, 1911, 25, 1.)

Graf, A. — L'anglomania e l'influsso inglese in Italia nel sec. XVIII. (Torino, 1911, 12 L.)

Oppermann, O. — Untersuchungen zur Geschichte des deutschen Bürgertums und der Reichspolitik vornehmlich im 13. Jahrhundert. (*Hansische Geschichtsbl.*, H. 1, 1911.)

Waddington, A. — L'état social et intellectuel en Brandebourg (Prusse) sous le grand électeur. (*Acad. des sciences mor. et polit.*, juillet 1911.)

Walzel, O. — Vom Geistesleben des 18. und 19. Jahrhundert. (Leipzig, Insel-Verlag, 1911, 10 Mk.)

Guérin, P. — Histoire d'une commune rurale de 1780 à 1800. (Nîmes, Chastanier, 1911.)

Bourgin, C. — L'agriculture, la classe paysanne et la révolution française (1789-an IV). (*Revue d'hist. des doctr. écon. et soc.*, n° 2, 1911.)

Hochstetter, Dr F. — Die Abschaffung des britischen Sklavenhandels im Jahre 1806-1807. (Berlin, Mittler, 1911, 0.50 Mk.)

Schmidt, Ch. — Jean-Baptiste Say et le blocus continental. (*Revue d'hist. des doctr. écon. et soc.*, n° 2, 1911.)

von Poschinger, H. — Die ersten Anfänge der Polenpolitik des Fürsten Bismarck. (*Ostmark*, 1911.)

Goyau, G. — Bismarck et l'Eglise. Le Kulturkampf, 1870-1878. (Paris, Perrin, 1911, 8 Fr.)

Léger, L. — La renaissance tchèque au XIXe siècle. (Paris, Alcan, 1911, 3.50 Fr.)

Moses, E. C. — Origins of religious liberty in America. (*Twentieth Cent. Mag.*, 1911, 3, 17.)

Carton de Wiart, H. — L'évolution intellectuelle et morale de la bourgeoisie belge depuis 1830. (*Revue générale*, juillet 1911.)

Alvarez, A. — The Monroe doctrine at the fourth Pan-American conference. (*Annals of Amer. Acad. of pol. and soc. science*, May 1911.)

Silber, G. — Les origines de la guerre russo-japonaise, d'après des documents secrets. (*Revue du mois*, juin 1911.)

Fischer, E. — Die Kulturarbeit des Deutschtums in Rumänien. Ein Versuch zur Grundlegg. ihrer Geschichte. (Hermannstadt, Krafft, 1911, 9 Mk.)

Theilhaber, Dr F. A. — Der Untergang der deutschen Juden. (München, Reinhardt, 1911, 2.50 Mk.)

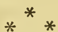
Heber, E. A. — L'origine des classes sociales japonaises et leur évolution jusqu'à la restauration de Meiji. (*Revue économique internationale*, octobre 1911.)

Fischer, F. — Kulturelle Wandlungen an der Goldküste im 19. Jahrhundert. (*Mitt. der Ostschweizer. Geographisch-Kommerziellen Gesells. in St-Gallen*, 1911.)

Ethnologie.

L'ouvrage de F. Graebner, *Methode der Ethnologie* (Heidelberg, C. Winter, 1911, in-8°, xvii-192 pages, 4.80 marks), qui fait partie de la *Kulturgeschichtliche Bibliothek* (cf. le *Bulletin* de mai, 1911, p. 445) est consacré à l'examen d'une méthode qui, au dire de l'auteur, a fait défaut jusqu'à présent à l'ethnologie :

« Eine allgemeine, zusammenfassende Methodik der Ethnologie existiert bis jetzt nicht. Die bestehenden Arbeiten deren Titel einen solchen Inhalt vermuten lässt, haben entweder mit einer Methode der Völkerkunde so gut wie nichts zu tun, wie das bei dem Aufsatz von Wirth der Fall ist, oder sie begnügt sich, wie die Arbeit von Günther, mit der Betonung und Auseinandersetzung des komparativ-genetischen Charakters der Disziplin. Davon ist die vergleichende Tätigkeit selbstverständlich in keiner Weise eine Eigentümlichkeit der Ethnologie, sondern allen Wissenschaften gemeinsam. Ueberdies fehlt der blossen vergleichenden Nebeneinanderstellung von Erscheinungen zunächst noch ganz das Merkmal methodischer Betätigung, die vielmehr erst damit beginnt, dass die verglichenen Daten zueinander in Beziehung gesetzt werden. Auch die Betonung des Entwicklungsgedankens ist ja nichts spezifisch Ethnologisches; sie enthält aber besonders gar keinen Grundsatz methodischer Beweisführung, sondern stellt ein Postulat der Auffassung, der philosophischen Anschauung dar » (pp. 1-2).



A. Vierkandt expose dans *Historische Zeitschrift* (Band 11, Heft 1, 1911, pp. 70-80) ses idées sur la tendance historique en ethnographie (*Die historische Richtung in der Völkerkunde*).

Cette tendance diffère de la tendance évolutionniste par la manière d'expliquer pourquoi deux peuples éloignés et différents peuvent avoir des civilisations semblables.

La méthode évolutionniste, qui est la plus ancienne, repose essentiellement sur le parallélisme de l'évolution. Tous les peuples suivent la même évolution. Ils sont arrivés à l'heure actuelle à des stades différents, qui, considérés dans leur ensemble, permettent de reconstituer l'évolution de la civilisation. En ce qui concerne les premiers stades de l'évolution, cette théorie admet un parallélisme absolu; pour les stades plus élevés, elle admet des différences de détail et ne cherche plus les analogies que dans les traits généraux du développement. Tout ce qui excède le cadre de ces rapproche-

ments peut s'expliquer soit par *convergence* (le point de départ étant différent, l'évolution peut quand même atteindre des formes analogues), soit par *emprunts* d'un groupe à un autre.

Cette théorie a été fondée par Bastian, puis Lang, Frazer, Preuss, Kohler, Post, Steinmetz, Nieboer, Westermarck, Ehrenreich, Schurtz l'ont appliquée dans leurs recherches particulières dans une mesure plus ou moins complète. Aux yeux des théoriciens de ce groupe, l'étude des peuples comprend l'*ethnographie*, qui est descriptive, et l'*ethnologie*, qui est comparative.

La méthode historique est dominée par un point de vue opposé. Elle part du principe que le plus souvent les progrès de la civilisation sont transmis ou empruntés. Ce n'est qu'à défaut d'emprunts que le parallélisme est acceptable et il doit en tout cas être démontré. La civilisation, née dans une région déterminée, se répand autour d'elle. Il se crée des cycles de culture (*Kulturkreise*). Un même peuple peut faire une série d'emprunts; les civilisations se superposent. Il y a alors des couches de civilisation (*Kulturschichten*). Inaugurée par Ratzel dans son *Anthropogeographie*, appliquée partiellement par Schurtz, cette théorie a été reprise par Frobenius qui l'a fait servir à l'étude des origines de la civilisation de l'Afrique (1898). Graebner et Ankermann l'ont appliquée aux civilisations de l'Afrique et de l'Océanie. C'est Graebner qui jusqu'ici a fourni le plus important travail dans cet ordre d'idées. Il a notamment déterminé dans les îles du Pacifique, y compris l'Australie, cinq couches successives de civilisation. Il a étudié en particulier la civilisation de l'arc (*Bogenkultur*); celle-ci s'est répandue jusque dans les terres voisines de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique du Sud. Graebner n'expose d'ailleurs pas le mécanisme de ce phénomène. Avant lui, Thilenius et Hambruch s'étaient préoccupés de l'influence des peuples navigateurs sur le développement de la civilisation et du rôle que les vents et les courants maritimes ont pu jouer dans la transmission de la culture. Foy et le Père W. Schmidt sont, à côté de Graebner, les principaux représentants de la méthode historique. De même, Frobenius explique la civilisation des Bena Lulua par des éléments empruntés aux peuplades voisines.

Dans leur manière de comprendre les faits et de traiter les problèmes de la civilisation, les deux théories diffèrent à un double point de vue.

Suivant la méthode historique, les éléments de la civilisation sont empruntés et modifiés pour être adaptés à un nouveau milieu.

C'est ainsi que Graebner explique le système des classes en Australie.

La théorie évolutionniste voit dans tout aspect de la civilisation la conséquence logique et nécessaire des conditions internes d'un peuple : celui-ci évolue à la manière d'un organisme.

La théorie historique admet des influences extérieures et le rôle de certains facteurs, tels que l'imagination et le caprice.

Ensuite, la méthode évolutionniste et la méthode historique répondent différemment à la question : l'apparition de certains aspects de la civilisation dépend-t-elle de conditions, de coïncidences spéciales? L'ancienne méthode tient compte surtout d'une certaine maturité, d'un certain degré de l'évolution, rendant possible tel ou tel aspect de la civilisation. Elle admet que des conditions secondaires, l'état économique par exemple, peuvent aussi avoir une certaine importance. La méthode historique tend à pénétrer davantage les conditions déterminantes. Par exemple, Graebner déclare que le culte des crânes en Mélanésie ne correspond pas à un degré de l'évolution, mais à une forme spéciale de la civilisation.

Les problèmes et les conceptions sociologiques ont un rôle important à jouer dans ces théories; ils les influencent sciemment ou non. Ainsi, il faut remarquer que les changements et les nouveautés ne sont pas adoptés d'emblée et partout par les peuples primitifs; ils se heurtent toujours à l'esprit extrêmement conservateur du groupe. Pour être accueillis, ils doivent rencontrer des circonstances favorables, répondre à un besoin ou à une tendance des masses. Plus les changements sont grands, plus les dispositions à les admettre doivent être fortes. De sorte que le succès d'une innovation dépend en somme de l'état général de la culture.

Vierkandt pose ensuite la question de savoir si le parallélisme et la nouvelle théorie sont compatibles.

La théorie historique n'exclut pas le parallélisme d'une façon absolue, mais elle s'attache plus spécialement aux différences dues aux conditions géographiques, à la transmission des éléments de la civilisation. Elle reconnaît qu'une civilisation peut avoir un développement indépendant, avant de subir l'influence d'une autre culture. Même lorsqu'elle constate des différences entre deux cultures qui sont plus que des différences de stade évolutif, et que certains aspects de la civilisation n'ont pu se constituer que dans un seul cycle de culture, la théorie nouvelle ne nie pas nécessairement toute similitude dans le caractère général de l'évolution. Ainsi Graebner et Grosse arrivent au même résultat en ce qui

concerne l'apparition du matriarchat, bien que l'un représente l'ancienne et l'autre la nouvelle théorie. VIERKANDT estime donc que la nouvelle théorie n'exclut pas l'ancienne : les disciplines comparées doivent se maintenir à côté des disciplines historiques, mais désormais les questions fondamentales seront celles de la dépendance réciproque des aspects de la civilisation ; la dépendance de chacun d'eux du milieu ; puis les questions d'ordre sociologique et psychologique.

L'ancienne théorie étudie chaque aspect de la civilisation à part ; la nouvelle l'étudie dans son milieu, elle le prend pour ainsi dire sur le vif.

Finalement, la nouvelle théorie s'allie très bien avec une tendance analogue, celle de l'étude individuelle des éléments de la civilisation, de leur représentation et de leur traitement chez les individus. Elle étudie particulièrement le rôle des initiateurs, la source de leur prestige, recherche comment la culture se transforme d'un individu à l'autre ; elle se trouve par-là sur le même terrain que la méthode historique. L'ethnographe n'a donc plus à s'arrêter au moment où la culture européenne pénètre dans le milieu qu'il étudie. Les faits contemporains ont autant d'importance que le passé et ce qui arrive aujourd'hui peut servir à expliquer ce qui a eu lieu autrefois.

* * *

E. WAXWEILER me fait remarquer que, par une coïncidence intéressante, le discours que W. H. R RIVERS a prononcé à la première séance de la section anthropologique de la « British Association for the Advancement of Science » (Portsmouth, 1911), a été consacré au même objet que l'article de VIERKANDT.

Sous le titre de *The Ethnological Analysis of Culture*, RIVERS a établi un parallèle entre l'Ecole évolutionniste anglaise et l'École historique allemande. Ce passage caractérise bien la méthode anglaise :

« To illustrate my meaning I have time for only one example. No concept of Melanesian culture has bulked more largely in recent speculation than that of *mana*, the mysterious virtue to which the magico-religious rites of Melanesia are believed to owe their efficacy. This word now seems on its way to enter the English language as a term for that power or virtue which induces the emotions of awe and wonder, and thus provides a most important element not only in the specific mental states which underlie religion, but also plays much the same part in the early history of magic. In recent speculation the idea of *mana* is coming to be

regarded as having been the basis of religious ideas and practices preceding the animism which, following Professor Tylor, we have for long regarded as the earliest form of religion, and *mana* is thus held to be not only the foundation of pre-animistic religion, but also the basis of that primitive element of human culture which can hardly be called either religion or magic, but is the common source from which both have been derived » (p. 5).

En face de cette interprétation psycho-évolutionniste, Rivers dresse ce qu'il appelle la méthode analytique. Si l'on analyse la civilisation mélanésienne, on constate que la notion de *mana* est vraisemblablement un apport d'immigrants et non un produit primitif et que, de toute façon, elle s'est trouvée fortement altérée par les influences dues à une culture étrangère et plus avancée. De sorte qu'il n'est pas permis d'invoquer le témoignage de la Mélanésie en faveur d'une thèse qui ferait de la *mana* un élément primaire, nécessairement antérieur aux croyances animistes, comme tend à l'établir la conception d'une évolution psychologique constante de l'esprit humain.

Un autre exemple apporté par Rivers est relatif à l'ornementation primitive :

« I must content myself with one example to illustrate the difference of standpoint which separates the two schools. Few subjects have attracted more interest in this and other countries than the study of primitive decoration. In the decorative art of all lands there are found transitions from designs representing the human form or those of animals and plants to patterns of a purely geometrical nature. In this country it has been held, I think I may say universally, that in these transitions we have evidence for an evolutionary process which in all parts of the world has led mankind to what may be called the degradation and conventionalisation of human, animal or plant designs so that in course of time they become mere geometrical forms.

« To the modern German school, on the other hand, these transitions are examples of the blending of two cultures, one possessing the practice of decorating their objects with human, animal or plant designs, while the art of the other is based on the use of geometrical forms. The transitions which have been taken to be evidence of independent processes of evolution based on psychological tendencies common to mankind are by the modern German school ascribed to the mixture of cultures and of peoples. Further, similar patterns, even one so simple as the spiral, when

found in widely separated regions of the earth, are held to have been due to the influence of one and the same culture » (p. 5).

Ainsi que le dit Rivers, les points de vue des deux écoles s'opposent ainsi dans tous leurs aspects : « Partout où les anthropolo-« gistes anglais voient une évolution, soit de formes matérielles, « soit d'institutions, les ethnologues allemands voient un mélange « d'éléments de culture hétérogènes. »

Rivers a conclu à la nécessité d'une analyse attentive des civilisations préalablement à toute interprétation évolutionniste. Il a d'ailleurs ajouté que cette adhésion à la tendance historique allemande n'impliquait pas de sa part une moindre considération de la tendance psychologique anglaise :

« Because I have insisted on the importance of ethnological analysis, I hope you will not for a moment suppose that I underrate the need for the psychological study of customs and institutions. If the necessity for the ethnological analysis of culture be recognised, this psychological study becomes more complicated and difficult than it has seemed to be in the past, but that makes it none the less essential. Side by side with ethnological analysis there must go the attempt to fathom the modes of thought of different peoples, to understand their ways of regarding and classifying the facts of the universe. It is only by the combination of ethnological and psychological analysis that we shall make any real advance » (pp. 6-7).

* * *

A la session de la « British Association » dont il vient d'être parlé, une journée entière a été consacrée à la discussion du totémisme ; une nombreuse assistance comprenant plusieurs étrangers, assistait au debats.

Divers rapports ont été présentés : A. C. Haddon a résumé dans un aperçu d'ensemble les diverses interprétations qui ont été jusqu'à présent proposées. Puis, Hutton Webster, professeur à l'Université de Nebraska (États-Unis), a examiné les relations qui paraissent exister chez les primitifs entre les sociétés secrètes et les clans totémiques : on connaît le livre que Webster a consacré aux associations ésotériques, dans lesquelles il voit une des formes les plus caractéristiques des institutions primitives. Il a insisté sur un autre aspect de ces sociétés en montrant comment elles sont chargées d'accomplir des cérémonies traditionnelles, de représenter, en des sortes de scènes dramatiques, des souvenirs historiques et

légendaires, etc. Or, ce rôle est essentiellement celui des clans totémiques : Webster suppose que les sociétés secrètes représenteraient ainsi une sorte de désintégration de ces clans.

F. Graebner, de Cologne, qui n'a pu assister à la réunion de Portsmouth, avait adressé une note où il considérait le totémisme comme une *Cultural entity*. Appliquant les principes de la méthode historique allemande dont il a été parlé plus haut, Graebner a voulu prouver que le totémisme collectif, d'ailleurs indépendant selon lui du totémisme sexuel et individuel, constitue un véritable type d'organisation sociale dont on peut retrouver les formes pures ou altérées par le mélange de divers éléments de civilisation, aussi bien en Océanie qu'en Afrique et dans les deux Amériques, voire même en Asie.

Cette conclusion de son rapport est à citer : « There is no older « condition from which group-totemism can be derived. Its « explanation must be sought in its own characters. The older « form is that in which the totems are animals. In this form « there is an indefinite and unstable relation of sympathy between « man and beast which can be explained simply by certain group « of men and animals having consisted locally in a region of diver- « sified physical characters. »

L'auteur d'une thèse très complète, consacrée l'an dernier au totémisme à l'Université de Columbia, A. D. Goldenweiser, était également présent et il a repris les points principaux de ce travail : pour lui, le totémisme est une combinaison d'éléments très divers (l'auteur emploie couramment l'expression symbolique *totemic complex*) : aucun d'eux, ni l'élément de réglementation exogamique, ni l'élément de simple dénomination, ni celui d'emblème collectif, ni aucun autre ne suffit à caractériser le totémisme. Ici c'est tel élément, là tel autre qui domine et imprime son allure à l'ensemble : chez les Indiens, c'est l'esprit protecteur; chez certains Bantous, c'est le tabou du totem recouvrant certains droits de propriété commune; chez les Australiens du centre, c'est la transmission ancestrale. Il est donc nécessaire de se livrer à une analyse approfondie des facteurs psychiques et sociaux qui sont à la base des manifestations totémiques. Personnellement, Goldenweiser voit l'origine du totémisme dans une tendance de certains groupes sociaux à s'associer avec des objets ou des symboles susceptibles de créer un état émotionnel.

Enfin, E. Waxweiler s'est placé au point de vue méthodologique pour faire la critique des nombreux systèmes d'explications plus

ou moins généralement admis. D'après lui, on ne pourra comprendre les phénomènes dits de totémisme que si l'on dégage la fonction, née des nécessités mêmes de l'organisation sociale, à laquelle ils répondent. S'appuyant sur de nombreux faits empruntés à des travaux récents, Waxweiler trouve à la base de toutes ces manifestations un procédé qui aboutit à sanctionner des situations permanentes dans lesquelles se trouvent des individus ou plus souvent des groupes d'individus, et qui sont regardées comme essentielles ou particulières dans l'organisation du groupe. Ce procédé fonctionnel consiste à « vouer » en quelque sorte le groupe à une chose bien connue, familière, voire à plusieurs choses de cette nature et à associer à ces choses des attitudes déterminées, positives ou négatives (obligations ou interdictions de faire ou d'être). Ces attitudes constituent des attestations de sanction, et on conçoit qu'elles soient associées à des choses qui, par le jeu même de la vie quotidienne, provoquent fréquemment de telles attestations (par exemple, manger, toucher, etc.). Le totémisme disparaîtrait naturellement de toute organisation où il existerait d'autres procédés administratifs plus sûrs et plus pratiques.

A la discussion qui a suivi ces divers exposés ont pris part, notamment Marrett, Hartland, Seligmann, Ridgeway ; la plupart de ces orateurs ont fait ressortir que le *Totemism day* de la session de Portsmouth semblait bien avoir mis en évidence un facteur d'interprétation peut-être trop négligé jusqu'ici, le facteur proprement sociologique.

* * *

Le totémisme est aussi l'objet d'une étude de P. Lacombe dans la *Revue de synthèse historique*, numéro d'octobre. Sous le titre de « Etudes sur la génésique », l'auteur entreprend une critique de l'interprétation que E. Durkheim a donnée des pratiques totémiques dans leurs rapports avec l'exogamie.

Après un exposé très net de cette interprétation (pp. 3-5), P. Lacombe esquisse une « supposition » relativement au totem : « le totem n'est que le nom de l'ancêtre » ; sous ce nom, se crée d'abord un symbole : l'emblème dessiné ou colorié ; puis une tradition : « Nous sommes des loups, parce que notre ancêtre s'appelait le loup, et donc était un loup » (pp. 8-9).

On reconnaît là les idées bien connues d'Andrew Lang et des partisans de la théorie dénominationnelle du totémisme.

Quant à l'exogamie, ou plutôt à son complément, l'endogamie, voici l'explication que suggère P. Lacombe : pour assurer une paix

durable entre deux clans résolus à mettre fin à des guerres sans issue, on décide que le mélange des sangs, c'est-à-dire l'échange des femmes, serait obligatoire; « on établit de l'un à l'autre clan ce que les Romains appelèrent plus tard le *connubium* » (pp. 12-13).

L'étude de P. Lacombe sera continuée dans le numéro suivant de la *Revue de synthèse historique.*

***

F. Boas a publié à différentes reprises des études relatives à la psychologie des peuples primitifs. Il a remanié ces études et vient de les réunir en un volume intitulé : *The mind of primitive man.* (New-York, Macmillan and Co., 1911, in-8°, x-294 pages.) Tous ces travaux répondent à un plan commun. L'auteur a voulu montrer les raisons qui nous portent à croire qu'il y a des races mieux douées que d'autres et que la supériorité des premières repose sur l'existence de facultés mentales plus développées; il estime que les idées communément adoptées sous ce rapport sont en partie erronées (*a direct relation between physical habitus and mental endowment does not exist*, p. 245). Boas examine ensuite l'influence du milieu et de l'hérédité, puis les traits intellectuels communs à l'humanité par comparaison avec les animaux, enfin l'influence de la race sur la civilisation.

Les caractéristiques de la mentalité des primitifs font l'objet d'un chapitre spécial (pp. 197-243).

L'ouvrage renferme les chapitres suivants :

I. Racial prejudices.— II. Influence of environment upon human types. — III. Influence of heredity upon human types. — IV. The mental traits of primitive man and of civilized man. — V. Race and language. — VI. The universality of cultural traits. — VII. The evolutionary viewpoint. — VIII. Some traits of primitive culture. — IX. Summary. — X. Race problems in the United States.

***

Le deuxième volume de l'ouvrage de Visscher, *Religion und soziales Leben bei den Naturvölkern* (Bonn, Schergens, 1911, in-8°, vii-573 pages, 12 marcs), est consacré à l'étude de la famille et des formes de la famille, de la religion et des groupements sociaux, du totémisme et du tabou.

Dans la préface, l'auteur précise sa méthode de la façon suivante :

« Es war ausschliesslich meine Absicht, die Hauptprobleme im

Lichte der christlichen Weltanschauung hervorzuheben und zu erklären. Dies war, soviel ich weiss, bis jetzt noch nicht geschehen. Wie ich schon im ersten Bande erwähnte, wünschte ich besonders der christlichen Mission durch diese soziologischen Forschungen zu dienen. Aber ich füge hier noch hinzu, dass manche revolutionäre Theorie die die ethische Gesundheit der abendländischen Kulturgesellschaft bedroht, sich gern auf vermeintlich wissenschaftliche Resultate in Bezug auf Urzustände und Lebensverhältnisse der Naturvölker stützt.

« So wird z. B. die Heiligkeit der Ehe bekämpft, die Stellung, welche die Frau durch das Evangelium erhalten hat, bestritten mit der Waffe einer Evolutionstheorie, die unsere ethischen Verhältnisse zu einer Begleiterscheinung erniedrigt, welche mit der Evolution sich völlig ändern könnten. Wiese im Urzustande keine Ehe gab, so kann die Evolution wieder Verhältnisse ohne Ehestand hervorbringen. Was die Ethnographie über die Eigenart des sozialen Lebens der Naturvölker lehrt, wird erst erklärt und dann angewandt, den evolutionistischen Phantasien die Merkmale der Wissenschaft aufzudrücken.

« Ich hoffe hingegen gezeigt zu haben, dass die Probleme, welche die Naturvölker bieten, durchaus nicht solch eine Erklärung brauchen, die den Grundlagen der christlichen Kulturanschauung zuwieder ist.

« Ich bestrebte mich, völlig objektiv die Tatsachen auseinanderzusetzen und streng wissenschaftlich zu vorfahren. Eben darum beschränkte ich mich auf die Hauptprobleme » (p. v-vi).



G. Henderson étudie les survivances des croyances celtiques dans un volume publié à la librairie Maclehose, à Glasgow, sous le titre : *Survivals in beliefs among the Celts* (in-8°, xi-346 pages, 1911, 10 sh.). Il pose la question de savoir ce qu'il faut entendre par survivance :

« Survivals may be defined as primitive rites believed and practiced, rites which once were *faith* but which from a later and higher conception simply *remain over* or survive. A survival may remain over both as *belief* and *rite*; in either case it is the equivalent of the Latin *superstitio*. But the English superstition is too bare a term for it. For a belief or ritual custom once existed as a living force ere it sank into the position of a survival. A survival is what has been left stranded while all around it there

has been more or less of change, of development, due to the growth of thoughtfulness and to the action of environment and of historical forces. What has once become a survival, if it have a future, has only a future of decay : its life now is in decay, it has development as a whole. But manifestly in a social organism there are different rates of progress. Not all parts of the life of a social system develop at the same time, at the same rate, or in the same way. Nor is there the same continuous development over the same period of time. Accordingly there are strata of belief and ritual in any and every social system, in the most recent as in the most archaic » (pp. 1-2).

« What is now but a mere survival was once the sole substitute for our philosophy and religion ; the mere superstition of today is in unbroken continuity with the dateless ages of earliest faiths. Progress and change there have been throughout, but hardly such breaks as efface the possibility of our recognising the religiosity of man as part of his psychical being.

« Survivals, — making all allowance for diversities of customs springing from different races within different eras of time, and sometimes possibly temporarily resumed within a race which has discorded them within its own past, — are but disguises which point to the inherent unity of human thought in thinking itself out ; to lift these disguises into their unconscious system is to come upon the soul at work, speaking to us half-aloud, and revealing what St. Augustine perceived long ago, — the inherent unity of all religious feeling. In his *Retractions*, the bishop of Hippo declares that what in now called the Christian Religion existed among the ancients, and in fact was with the human race from the beginning. It is his way of expressing the idea of religious persistencies » (pp. 5-6).

« It is in the rite that concrete religion is posited, the rite is the correct inherited ancestral custom, having at bottom the idea of what has been measured or numbered, at thus fixed by the convenience of the ancestral community. It foreshadows the idea of harmony. *Follow, thou, closely the fame of thine ancestors* (lean-sa dlùth ri cliù do schìnnsear) is a Highland maxim favourable to survivals. What served the past is good for us also. A particular religious obedience every man is free to impose upon himself. But man does not often reach his fundamental self : *the moments at which we thus grasp ourselves are rare, and that is just why we are rarely free.* The greater part of the time we live outside ourselves, hardly perceiving anything of ourselves but

our own ghost, a colourless shadow which pure duration projects into homogeneous space. Hence, our life unfolds itself in space rather than in lime; we life for the external world rather than for ourselves; we speak rather than think; we *are acted* rather than *act ourselves*. As living in space man become involved in a system of ritual prohibitions : *do not*. They are solemn declarations framed for his well-being, and need to be tested in practice. The taboos of other races are present with the Gael as *gessa* or sacred restrictions. It is their religious quality which imparts them persistency. Religion now reveals its life in the way whereby one approaches God; there are various avenues of approach to the Power regarded as divine, and in approaching by these ways it is felt that one should have regard to approaching aright and with due care. There is no religion without its ritual. In the rite is expressed devotion to the subject for which one feels a care. Outwardly worship must necessarily manifest the worshipper as one who is giving in order to get; he may give goods of self, but in either case his actions imply a power that can give what may be got » (pp. 6-7).

L'auteur termine son ouvrage par quelques considérations sur sur la nature du rite :

« Consciously or unconsciously, religious rites have an implied reference to the supra-sensible; the motives ol religion are manifold, and are inclusive of the power of the world, of the unseen objects of fear or faith which on the lower plane may be simply demons, of acts of faith which issue in expiatory offerings. Religion embraces more than magic. There is felt or implied that some Power exists outside and beyond the actual words recited. In charms of the older period names of deities, such as Goibniu and Diancecht, occur. By easy transitions, as in the case of the pre-Christian Brigit, all such deities make way for Christian saints. The lower rites anticipate the higher. The Divine Life is to man as man is to the Divine Life. There is freedom on both sides. Priority remains with the greater. It is the higher that gives, it is the lower that gets. Every giving reveals.

« Folk-consciousness thinks in pieces : it gives small answers to great questions; it never reveals a sovereign content of existence, with its fulness of labour and sorrow, as well as love and joy. Truth is the whole. Celtic, like other folk-consciousness, betrays a longing after messages and signs of the will and favour of God » (p. 343).

* * *

« E. A. Ross compare dans un article de *The American Journal of Sociology* de mai 1911, intitulé « Sociological observations in inner China » (pp. 721-733), la situation actuelle de la Chine à celle de l'Europe au moyen âge :

« China is the European middle ages made visible. All the cities are walled and the walls are kept in a condition for use. The streets are narrow, crooked, poorly paved, filthy and malodorous. There is no public lighting, and until recent years there was no force to maintain public order. The people use raw river water brought to them in buckets by regular water carriers. System of public sewage there is none; but the cultivators are so eager for fertilizer that in the early morning they penetrate to every street and lane and by nine o'clock they have removed from every house that which the wasteful West casts into the sewers. Most of the houses are low and mean and the windows are few, small, and unglazed. Until American Kerosene began to penetrate the Empire the common source of light was a bit of cotton wick hanging over the edge of an iron cup containing rape seed oil. Pasture there is none and little fruit is grown; for the production of the staples of human food has the first claim on the soil. Lumber is too dear to be used freely in building. Coal is largely neglected and charcoal is the chief fuel.

« The handicraft stage prevails, machinery is unknown, and I have never seen in China a windmill. Waterpowers are used, but only for grinding. The exchange of bulky commodities is slight and the people of one province may be starving while in the neighboring province there is food a-plenty. On the road to Shansi I met on the way to distant markets cartloads of salt, paper, wool, hides, cotton, tobacco, licorice, oil, and flour. Coal, charcoal, locust wood, wheat, and millet were bound for nearer markets. A few miles from the pit's mouth I found good lump coal selling at $0.80 a ton; while a hundred miles away the same coal was selling for $5.60. The cost of carting was $0.04 ½ a ton.

« There is little provision for the unfortunate, and the cripple or the leper begs his bread by the roadside. After the sheaves have been gathered in, poor widows and children spread over the stubble fields and glean the heads of wheat the rakes have missed. There are professionnal beggars, united in strong guilds, who blackmail the reluctant shopkeeper into giving by keeping up such a din in front of his shop that no customer will enter. Until the new system started six years ago, there were no free common

schools. Not over one man in ten can read, and less than one woman in a hundred. The masses believe in witchcraft and evil eye, and, while normally very peaceable, may, when goaded by superstitious fear, form fanatical and cruel mobs as did our fore-fathers in the Middle-Ages. Until recently newspapers were wanting, there was no real public opinion and no participation whatsoever of the people in government. In order to impose a check upon the rulers in the interests of the people, the ancient sages taught that, while the ruler governs by the will of heaven, the rising of his people is a sure sign that Heaven's mandate has been withdrawn. Insurrection, therefore, was taught as a sacred right of the people — a doctrine more productive of disorder and woe than all the errors democracies have ever committed.

« The analogy with the Middle-Ages should not, however, be pressed too far. To our Middle-Ages were unknown such features of China as a purely secular learning, competitive civil service examinations, ancestor worship, the patriarchal family, parental control of matrimony, the system of mutual responsability, and direct imperial administration. On the other hand, contemporary China knows nothing of such mediævalism as feudalism, the manor, hereditary caste, eclesiasticism, the religious orders, chivalry, and the passion for the chase » (pp. 721-722).

*
* *

S. R. Clarke, un missionnaire anglais qui a résidé trente-trois ans en Chine, a réuni dans un volume intitulé *Among the tribes in South-West China* (London, Morgan and Scott, 1911, in-8°, xviii-515 pages, 5 sh.), une série d'observations ethnographiques sur des peuplades qui, à part les rapports officiels de C. Baber et du consul Bourne, n'ont été étudiées que dans certains articles des revues des missions. Dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Broomhall de la « China Inland Mission » (London) donne quelques détails sur la manière dont il a été composé, sur son contenu et sur le caractère de l'œuvre accomplie par les missionnaires :

« The author, the Rev. Samuel R. Clarke, who for thirty-three years has been a missionary in China, by reason of a residence of more than twenty years in Kweichow and his careful study of the tribes, their customs and some of their languages, has special qualifications for the writing of a more detailed account. It should be mentioned that the author, when he came home on furlough,

had no thought of writing a book. He has therefore not had the advantages of reference to his own library and notes. This volume, however, is his kind response to a request that he would publish the story of the work of grace among the non-Chinese tribes of Kweichow, and it will, we feel sure, find many grateful readers. The book, as it will be seen, is divided into two parts, with appendices. Part I, deals with the tribes and their customs, etc., and Part II, with the work done among them. The appendices, with their philological tables, will be of special value to the student. There may be some who may prefer to read the Second Part first, but those who may do so will hardly fail to want to know the facts about the people themselves recorded in Part I.

« It is a remarkable fact that in the provinces of Kweichow and Yennan, where work among the Chinese has been notoriously barren and unfruitful, this great work of grace among the non-Chinese tribes should have broken out. Communities which few years ago were ignorant, degraded, and immoral, are now pure and Christian. Scores of villages have become wholly Christian, and hundreds of other villages are nominally christian. One worker has estimated that, as the result of the work of the last seven or eight years, there are some 50,000 of these people at least nominally Christian » (pp. VI-VII).



Le Rév. S. ENDLE (1840-1907), qui exerça pendant longtemps la charge de missionnaire chez les Kacharis — une peuplade qui habite au pied de l'Himalaya dans le nord du Bengal et l'Assam —, avait préparé la matière d'un livre où il décrivait la constitution sociale et les usages de cette peuplade. Ses notes ont été réunies et publiées par ordre du gouverneur du Bengal et de l'Assam sous forme d'un volume intitulé *The Kacharis* (London, MACMILLAN and C°, 1911, in-8°, XIX-128 pages, gravures et carte, 7 sh. 6).

Voici les titres des six chapitres que renferme cette étude :

I. Characteristics, physical and moral; Origin, Distribution and historic summary, etc. — II. Social and domestic life. — III. Laws and Customs. — IV. Religion. — Folk-Lore, traditions and superstitions. — VI. Outline Grammar, etc.



En traitant le sujet de *L'éducation sociale des races noires* dans un volume récent (Paris, GIARD et BRIÈRE, 1911, in-8°,

296 pages, 3.50 francs), P. Roeckel, lieutenant d'infanterie coloniale a cherché à fixer la position de cette race vis-à-vis de la race blanche dans le présent et dans l'avenir. L'auteur estime que « nous pouvons trouver dans les races noires des auxiliaires précieux dans notre tâche économique et des alliés pour la défense de notre hégémonie » (p. 7), mais il ne peut être question de les assimiler :

« La nature a peut-être fait au noir une part aussi bonne qu'au blanc, mais à condition que ce ne soit pas la même. En aspirant à la nôtre, il perdrait le bénéfice de la sienne. Les maladroits essais de nivellement social par ceux qui ne veulent pas accepter leur rang dans la nature donnent toujours des résultats pitoyables; les déclassés chez nous n'inspirent à juste titre qu'un mépris; l'enfant qui veut faire l'homme, même s'il a des laquais en livrée à son service, ne réussit qu'à se rendre ridicule; ridicule est aussi la femme qui renie son sexe et se révolte contre toutes les distinctions qu'ont établies les lois et les coutumes quelquefois en sa faveur.

« En prétendant s'identifier avec nous, le noir risquerait de perdre ses qualités affectives sans acquérir les nôtres. L'égalité de la nature n'existe que sous formes d'équivalences ou de compensations.

« Il est absolument indispensable que les populations africaines soient armées pour résister à la précipitation des intérêts et aux appétits des individualités; elles ne doivent pas être les instruments méprisés d'une race dirigeante qui les employera sans discernement et sans souci de l'avenir; nous devons par un greffage intellectuel et moral, faire des noirs nos auxiliaires conscients et intéressés, si nous ne voulons pas, suivant l'expression de Desplace que « l'abandon, la misère et la servitude déguisée du noir « réalisent ce que n'a pu faire la chasse à l'homme et nous laissent « seuls en face d'un désert et de nos consciences ». (pp. 292-293).

La table des matières de l'ouvrage montre les différents points que l'auteur a étudiés successivement avant d'arriver à cette conclusion :

Ethnographie. — Considérations générales. — Le noir enfant et adolescent. — L'adulte. — L'impulsivité du noir. — Caractère physiologique. — De la sensibilité. — Sentiments supérieurs. — L'intelligence. — La volonté. — Le tirailleur sénégalais. — Les résultats de notre action éducatrice sur les races noires. — Mentalité des blancs aux colonies. — L'école coloniale. — L'éducation des noirs doit être l'œuvre de tous les coloniaux. — De la tâche qui incombe

à chaque carrière coloniale. — Le contrôle exercé par tous. — Le contrôle hiérarchique.

* * *

M. S. Evans a écrit un volume sur les relations entre Européens et nègres dans l'Afrique sud-orientale. (*Black and white in South East Africa.* London, Longmans Green and C°, 1911, in-8°, xviii 341 pages, 6 sh.) Sir M. Nathan, ancien gouverneur du Natal, caractérise ainsi, dans la préface mise par lui en tête du livre, l'idée fondamentale de l'auteur et les objections qu'on pourrait lui opposer :

« The underlying idea of the present work is that there are essential mental and spiritual, as there are obvious physical, differences between the Abantu and the European, and that it will be more advantageous to both races if the natives are consciously developed on lines indicated by a study of their characteristics than on the assumption that their intelligences and natures are those of white men. To this idea there will probably be general assent. Most people will also agree that while the white man must decide the board principles on which the native is to be ruled, the latter must be protected against being governed in the interests of the constituents of a white parliament. Few will dissent from the view that the native should be trained up to a generous measure of local self government. Mr. Evans makes it clear that his opinion that this self government should never include participation on the government of the white man is not held by the majority in the Cape Colony province. He knows also that it is not acceptable to the more advanced supporters in this country of native rights. On the other hand, the permanent allotment to the natives of the areas now reserved for them and the addition to those areas of the land their expansion will require in the near future, involved by Mr. Evans' great principles of races separation, are contrary to the general land policy of Natal and the provinces north of the Orange and Vaal rivers. In formulating his scheme he has therefore not hesitated to diverge form the paths of those who look upon the problem either form the too close standpoint of a much affected colonist or from the too remote one of a distant sympathizer with native aspirations. As to the future government of native areas he appears to accept the broad principles embodied in the schedule to the South Africa Act of union which provides for the ultimate inclusion in the Union of Swaziland, Basutoland and Bechuanaland,

while as to details he has naturally a strong leaning towards the recommendations of the Natal Native Affairs Commission of 1907 of which he was so useful a member and towards the Act of the Natal Parliament framed on those recommendations. He would further educate the natives freely and give missionary effort full scope, always provided hat the mass of the Abantu are kept in separate areas from the bulk of the Europeans, so that the advancement of the former may not operate towards their closer association with the latter. As regards this plan of segregation, carried as far as practical conditions of life will allow and constantly more completely applied, the opinions of readers will doubtless differ. For my part, I find it difficult to get away from the author's fears that contact between the races at an increasing number of points would lead not only to miscegeneration which between persons widely differing in origin produces a weak progenity, but also to degeneration in the white community due to the putting aside of all physical labour and bitterness in the Abantu who by restriction to that labour would be permanently maintened in a semi-servile position » (pp. IX-X).

Un chapitre de l'ouvrage est consacré à l'étude de l'organisation des naturels en tribus. Il renferme des considérations intéressantes sur l'esprit de clan des naturels par opposition à l'esprit individualiste des blancs (pp. 65-91). Les chapitres suivants étudient l'influence des missions (pp. 92-125), la terre, chose fondamentale pour le nègre, le travail, chose fondamentale pour le blanc (pp. 126-183), le travail des Chinois et d'autres gens de couleurs (pp. 283-309), etc.

* * *

Une nouvelle monographie ethnographique d'une peuplade africaine vient de s'ajouter à celles qui ont déjà été signalées dans cette « Chronique ». C'est celle que le Rév. J. Roscoe vient d'écrire sous le titre : *The Baganda. An account of their native customs and beliefs* (London, Macmillan and C°, in-8°, XIX-547 pages, gravures, plans et carte, 15 sh.). L'auteur expose dans les lignes suivantes, empruntées à la préface de son livre, le but et la méthode de l'étude qu'il présente au public :

« In this work my aim has been to describe the social and religious life of the Baganda in the old days before their country Uganda, came under the influence of Europe. Though several books on Uganda have appeared during the past few years,

giving general accounts of the country and people, I have written the present work without any feeling of encroaching upon the field of earlier writers, as this volume is compiled from information which I have obtained at first hand from the natives themselves concerning their social customs and religious beliefs. I have therefore made no reference to other books on the subject. Having spent twenty-five years as a missionary in the heart of Africa in intimate relations with the natives, I have had greater opportunities for obtaining some knowledge of their mode of life and habits of thought, as well as for becoming intimately acquainted with their old religious ideas, than falls to the lot of most men. None of the Baganda who gave me information about their early institutions knew English, nor had they come into contact with Englishmen; their minds were uninfluenced by foreign ideas. My desire is to place the facts so collected in the hands of experts for scientific purposes and I venture to think that the government officials, missionaries and merchants may also find the record useful in helping them to understand the religious and political questions of today, for the past customs and beliefs still, to some extent, influence the present life and thought of the Baganda » (p. IX).

« When I first entered Uganda, christianity was rapidly gaining ground, and for several years it was not possible to gather much trutsworthy information owing to the difficulty, in the first instance, of learning the language, which had still to be reduced to writing, and after of obtaining the confidence of the natives, which had to be gained before their raligious secrets were divulged. Again the old men who knew most about the former religious customs were not numerous, war and famine had killed most of them. I owe a debt of gratitude to my friend, Sir Apolo Kagwa, K. C. M. G., Prime Minister and Regent of Uganda, in whose house most of my information was collected. He spared no pains to bring old people whom I should otherwise have failed to see, aud who would have refused to give information to an Englishman, had not Sir Apolo induced them to do so. Often Sir Apolo had men carried sixty and sometimes a hnndred miles, and entertained them for several weeks at a time that I might have opportunities of seeing and questioning them, and writing out their accounts. Through Sir Apolo's kindness, too, I have been able to see priests and mediums from most of the old temples, and the principal men from each clan, from whom I have been able to take notes of the customs

which were peculiar to their clans and to gain a better understanding of the general customs of all the clans. Again, medicine men versed in the past customs have been brought to me and warned to speak the truth and hide nothing. In addition to this Sir Apolo himself has not only placed his large store of knowledge at my disposal, but has been ever ready to prosecute the most careful inquisy into any difficulty that arose in the path of investigation. It is sad to think that only one or two of the numerous men witch whom I spent hours of happy work are alive, the others have passed away.

« I have thought it advisable to end my account with the early years of Mutesa's reign, because he admitted Arab traders into Uganda and also received the first missionaries. Changes were introduced in quick succession during the latter years of his life, especially in matters of land-tenure and methods of warfare even before religious questions came upon the native horizon » (p. x).

Il paraît intéressant de reproduire également l'intitulé des différents chapitres dont se compose le volume :

1. General survey of the country, life and customs. — 2. Birth, infancy and puberty. — 3. Marriage. — 4. Sickness, death, and burial. — 5. Relationship. — 6. The clans and their totems. — 7. — The King. — 8. Government. — 9. Religion. — 10. Warfare. — 11. Industries. — 12 The keeping of cows and other domestic animals.— 13. Agriculture and food.— 14. Hunting.— 15. Markets and currency. — 16. Wells. — 17. Folklore.

* * *

Dans un volume publié sous les auspices de l'Institut Carnegie et intitulé *The Polynesian wanderings* (Washington, 1911, in-8°, viii-516 pages), W. Churchill, ancien consul général des États-Unis aux îles Samoa et Tonga, étudie les migrations polynésiennes aussi loin que les sources permettent de remonter dans cette histoire :

« Our material restricts us to the most ancient Polynesians, the first-comers into the Pacific, voyagers who swept the unknown sea some two thousand years ago. Of these Proto-Samoans we find here a history which carries them of their expulsion from the Asiatic archepel ago. I have essayed to plot their ocean fairways. I have shown that in two swarms they came out from Indonesia; that one swarm came around the North Guinea and entered the Pacific by way of S. George's Channel and at last came to new homes in Samoa; that the other was driven by advancing Malayans

into the Arafura Sea and South of New Guinea through Torres Straits and thence onward to a new home in Fiji. There in Nuclear Polynesia the sundered kin resumed their fellowship; thence they dispatched yet other expeditions which brought them to Hawaii, to New-Zealand and to several spots in the distant east of the Pacific. Upon the smaller of the accompanying charts I have plotted so much of these Proto-Samoan voyages as I have been able to determine, and to these I have added the voyages of the Tongafiti folk who came later, by about a thousand years, leaving uncertain the voyage which brought them into Nuclear Polynesia, since this material affords no record thereof » (p. v).

Les recherches de Churchill reposent sur une base linguistique à laquelle il attribue une grande importance :

« This record points to something of wider value than the wandering of an unimportant folk in a world of islands which can attain but scantily to economic importance. We are engaged upon a group of languages of the most elemental character, a speech wherein the parts of speech have but just begun to make their appearance. That in itself would be matter of no great moment, for we know many languages of the isolating type. That wich is of particular value harein is that we find ourselves engaged with a language family in which we can discover the beginnings of human speech. We find ourselves made witnesses of the man who can emit a cry because be has animal equipment of a throat and lungs, and we see that man, with a sentient mind to give him the impulse of progress, striving by rude and uncouth mouthings to attain to facility on the use of the consonants which make speech. It will be an acceptable reward of pleasant toil if it shall be found that the Polynesian language family is capable of affording us a true knowledge of a genesis of the speech of man » (pp. v vi).

* * *

Dans son discours inaugural à l'Institut anglais d'anthropologie (*Journal of the Royal anthropological Institute*, vol. 41, n° 1), Sir H. Risley a parlé du recensement ethnographique qui s'est effectué aux Indes anglaises en 1901. Il a fait en même temps l'historique des enquêtes ethnographiques partielles qui l'ont précédé.

Le recensement de 1901 porte : 1° sur l'ethnographie, c'est-à-dire la description systématique de l'histoire, de la structure, des traditions, religions et usages sociaux des différentes races, tribus

et castes de l'Inde; 2° sur l'anthropométrie, c'est-à-dire les mesures propres à déterminer les différents types physiques.

Risley apprécie ainsi la méthode du *survey* indien :

« On the whole then, I venture to think that the Indian methods are worthy of the consideration of practical workers in the field of ethnology, especially as regards the internal structure of tribes and the investigation of physical characters. If you know the framework of a society and the predominant type of its members, you have laid a sound foundation of more detailed inquiries. That I think is the answer to anyone who considers the Indian methods too elaborate for practical use. There is, however, another criticism that may be foreseen. It may be said that these methods, so far from being too elaborate, are not elaborate enough, and heat they are indeed superficial and inadequate. I readily admit that the criticism is well founded. If we compare the results of the Indian survey with these obtained by Messrs. Spencer and Gillen in Central Australia, or by Dr. Rivers among the Todas, we must admit that the Indian operations fall far short of the high standard of research attained by these observers. But how much ground should we have covered if we had worked in India on their lines? Was is not better to realise that a survey is a survey, and its primary purpose is to demarcate the field of observation, and to indicate the openings for more exhaustive forms of research? That is what we attempted to do, to give a general view of t e ethnograph of India, leaving it tho others fo fill in details as time and opportunity may serve. If we have prepared the way for the whriters of exhaustive monographs we may claim to have done useful work, which will be superseded bit by bit as more elaborate methods are brought into play » (p. 19).

* * *

Halkin, J. — Cours d'ethnographie et de géographie ethnographique. (Liége, Cormaux, 3e édit., 1911, 9 Fr.)

Frazer, J. G. — The Golden Bough. III. The dying god. (London, Macmillan, 3th. Ed., 1911.)

Herbert. — Count de Gobineau's ethnological theory. (*Nineteenth Century*, July 1911.)

Kollmann, J. — Das Problem der Gleichheit der Rassen. (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, Mai-Juni 1911.)

Fritsch, G. — Verwertung von Rassenmerkmalen für allgemeine Vergleichungen. (*Z. für Ethnologie*, H. II, 1911.)

Semple, E. C. — Influences of geographic environment on the basis of Ratzel's system of anthropo-geography. (New York, Holt, 1911, 4 Doll.)

D'Alfonso, N. R. — La psicologia speculativa e l'unità delle razze. (*Rivista d'Italia*, giugno 1911.)

Heltau, K. — Ueber die Wahlverwandtschaft zwischen Religion und Rasse. (*Das neue Jahrhundert*, 1911, III, 28.)

Brooks, R. — A local study of the race problem. (*Pol science Quarterly*, June 1911.)

Hahn, E. — Die Erkenntnis des heutigen Volkslebens als Aufgabe der Volkskunde. (*Z. des Vereins für Volkskunde*, H. 3, 1911.)

Berkusky, H. — Homosexualität bei Naturvölkern. (*Geschlecht und Ges.*, 1911, VI, p. 49.)

Funke, M. — Sexualleben und Sexualmoral des altjüdischen Weibes. (*Geschlecht und Ges.*, 1911, VI, p. 129.)

Dayrell, E. — The incest Tabu. (*Man*, October 1911.)

Berkusky, H. — Die mystische Bedeutung der Kohabitation. (*Geschlecht und Ges.*, Berlin, 1911.)

Moszkowski, D[r]. — Vom Wirtschaftsleben der primitiven Völker. (Jena, Fischer, 1911, 1.60 Mk.)

Seyffert, C. A. — Das Messer. Eine kulturhistorische ethnographische Skizze (mit 7 Abbild. und 9 Texttaf.) (*Archiv für Anthropologie*, Bd. X, H. 2 und 3, 1911.)

Karutz. — Ueber Kinderspielzeug. (*Z. für Ethnologie*, H. II, 1911.)

Clemen, C. — Die neuesten Arbeiten über Animismus und Totemismus. (*Internationale Wochenschrift*, 1911, 5, 31.)

Fehlinger, H. — Die geographische Verbreitung des Totemismus. (*Deutsche Rundschau für Geographie*, 1911, 17, 7.)

Windle, B. C. A. — Totemism and Exogamy. (*Dublin Review*, July 1911.)

Loisy, A. — Le totémisme et l'exogamie. (*Revue d'hist. et de litt. religieuses*, septembre-octobre 1911.)

Wolf, P. F. — Totemismus, soziale Gliederung und Rechtspflege bei einigen Stämmen Togos (Westafrika). (*Anthropos*, Mai-August 1911.)

Dussaud, R. — Totémisme et exogamie. (*L'anthropologie*, mai-juin 1911.)

van Gennep, A. — Qu'est-ce que le totémisme? (*Folk-Lore*, March 1911.)

Westermarck and Lang. — Totemism and exogamy. (*Folk-Lore*, March 1911.)

Vidal de la Blache, P. — Les genres de vie dans la géographie humaine. (*Annales de géographie*, 15 juillet 1911.)

Quanter, R. — Die Sittlichkeitsverbrechen im Laufe der Jahrhunderte und ihre strafrechtliche Beurteilung. (Berlin, Bermühler, 1911, 10 Mk.)

Ploss, D[r] H. — Das Kind in Brauch und Sitte der Völker. (Leipzig, Grieben, 1911, in Lieferung, à 1.60 Mk.)

Wittich, E. — Blicke in das Leben der Zigeuner. (Striegau, Huss-Verlag, 1911, 0.40 Mk.)

Demangeon, A. — La montagne dans le Limousin (étude de géographie humaine). (*Annales de géographie*, 15 juillet 1911.)

Drouet, D[r]. — Le loup-garou en Limousin. (*Revue d'ethnogr. et de sociol.*, mai-juin 1911.)

Hellwig, A. — Ein moderner Hexenprozess in Posen. (*Mitt. der schles. Gesellschaft für Volkskunde*, 1911, XII, 2.)

Ferriman, Z. D. — Greece and the Greeks. (New York, Pott., 1911, 3 Sh.)

Popp, H. — Die germanische Monogamie. (*N. Generation*, 1911, 7.)

Pessler, Dr W. — Ziele und Wege einer umfassenden deutschen Ethno-Geographie (m. 3 Karten). (*Wörter und Sachen*, Bd. III, H. 1, 1911.)

von Gerams, Dr V. R. — Die Feuerstätten des volkstümlichen Hauses in Oesterreich-Ungarn (m. 25 Abbild.). (*Wörter und Sachen*, Bd. III, H. 1, 1911.)

von Hahn. — Die Nogaier im Gouvernement Stawropol. (*Petermanns Mitteilungen*, September 1911.)

Busconi, P. — Le pays des montagnes de Pistoie. (*La science sociale*, août-septembret 1911.)

Thalbitzer, W. — Eskimo-Musik und Dichtkunst in Grönland. (*Anthropos*, Mai-August 1911.)

Uzanne, O. — Sottisier des mœurs. (Paris, Emile Paul, 1911, 3.50 Fr.)

De Gallier, H. — Les mœurs et la vie privée d'autrefois. (Paris, Calmann-Lévy, 3e éd., 1911, 3.50 Fr.)

Schoonjans, A. — Melk en zuivel in de volkstaal. (*Volkskunde*, 5-6, 1911.)

Jobbe-Duval, E. — Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine. (*Nouv. revue hist. de droit franç. et étrang.*, mai-juin 1911.)

Bechterew.— Associations et lignes d'amour libre en Russie. (*J. de droit int. privé*, nos 1-2, 1911.)

Nassar, G. M. Bilder aus dem Leben der mohamedanischen Frauenwelt Galiläas. (*Heilig. Land*, Köln, 1911, 55, p. 96.)

Tsuda, N. — Designs of the old Japanese paper money. (*Intern. Archiv für Ethnographie*, Bd. XX, H. III, 1911.)

Stübe, R. — Zur Kulturgeschichte der Eta, der « unehrlichen Menschen » in Japan. (*Petermanns Mitt.*, August 1911.)

Strzoda, W. — Die Li auf Hainan und ihre Beziehungen zum asiatischen Kontinent. (*Z. für Ethnologie*, H. II, 1911.)

Rottach, E. — La Chine moderne. (Paris, Roger, 1911, 4 Fr.)

Owen, G. — The Evolution of Chinese writing. (London, Morice, 1911.)

Tate, G. P. — Seistan. A Memoir of the History, Ruins and People of the Country. (Calcutta, Government Print. Office, I à III, 1911.)

Vollbehr, E. — Die Wambugu. (*Die Umschau*, 17. Juni 1911.)

Fehlinger, H. — Zur Soziologie der südlichen Bantuvölker. (*Z. für Kolonialpolitik, etc.*, April 1911.)

Friedrich, Dr J. K. J. — Strafrechtsgewohnheiten der Eingeborenen in deutschen Schutzgebieten. (*Z. für Kolonialpolitik, etc.*, April 1911.)

Freimark, H. — Das Sexualleben der Afrikaner. (Leipzig, Leipziger Verlag, 1911, 10 Mk.)

Meinhof, K. — Die Fortschritte in der Kenntnis der Eingeborenen. (*Jahrbücher über die deutschen Kolonien*, IV, 1911.)

Rütimeyer, L. — Ueber einige altertümliche afrikanische Waffen und Geräte und deren Beziehungen zur Prähistoria. (*Z. für Ethnologie*, H. II, 1911.)

von Ophuysen, A. — Der bataksche Zauberstab. (*Intern. Archiv für Ethnographie*, Bd. XX, H. III, 1911.)

Eichhorn, A. — Beiträge zur Kenntnis der Waschambas (nach hinterlassenen Aufzeichnungen von A. Karasek). (*Baessler-Archiv*, Bd. I, H. 4 und 5, 1911.)

Spiess, C. — Im Verschwinden begriffene Kulte in Süd-Togo. (*Deut. geogr. Blätter*, 1911, 34, 1, 2.)

Thomas, N. W. — Anthropological Report on the Edo-speaking Peoples of Nigeria. (London, Harrison, 1911.)

Bleek, W. H. I., and Lloyd, L. C. — Specimens of Bushman folklore. (London, Allen, 1911.)

Turner, G. A. — Some of the tribal marks of the South African native races. (*Transvaal M. J.*, Johannesburg, 1910-1911, VI, p. 141.)

Barrett, Capt. W. E. H. — Notes on the customs and beliefs of the Wa-Giriama (British East Africa). (*J. of the Royal anthrop. Institute*, January-June 1911.)

Dennett, R. E. — Development of native governments in Southern Nigeria. (*United Empire*, September 1911.)

Dennett, R. E. — Notes on West African categories. (London, Macmillan, 1911.)

Torday, E. — Bušhongo mythology. (*Folk-Lore*, March 1911.)

La Chard, L. W. — Ancient funeral rites of the Pagan Gwari of Southern Nigeria. (*Man*, June 1911.)

Shelford, F. — Land tenure on the Gold Coast. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Haddon, E. B. — System of Chieftainship among the Bari. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Werner, A. — The Akikuyu. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Quartey-Papafio, A. B. — Native tribunals of the Akras. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Partridge, C. — Native law and custom in Egbaland. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Westermarck, E. — The popular ritual of the Great Feast in Marocco (plates VII and VIII). (*Folk-Lore*, June 1911.)

Sayce, A. H. — The Iron-Workers of the Soudan. (*Proc. of the Soc. of Biblical Archæology*, 1911, 23, 3.)

Ward, H. — L'Africain tel qu'il est. (*Le monde*, 1er septembre 1911.)

Gobert, Dr E. — Note sur les tatouages indigènes de la région de Gafsa. (*Revue tunisienne*, janvier 1911.)

Tauxier, L. — Le type social du noir de Guinée. (*Science sociale*, juin 1911.)

Regnault, Dr M. — Les Babenga (négrilles de la Sanga) (1 planche) (*Anthropologie*, mai-juin 1911.)

Bugeau, F. — La circoncision au Kikuyu (Est africain anglais). (*Anthropos*, mai-août 1911.)

Guebhard. — Notes contributives à l'étude de la religion, des mœurs et des coutumes des Bobo du cercle de Koury (Soudan français) (avec 6 planches). (*Revue d'ethnographie et de sociologie*, mai-juin 1911.)

Guignard. — Les troupes noires et la société indigène. (*La revue indigène*, mars 1911.)

Struyf, E. P. I. — De godsdienst bij de Bakongo's. (*Onze Kongo*, 1911, 5.)

Van Houtte, A. — Landbouw in Neder-Kongo. Vee- en huisdieren bij de Bakongo's. (*Onze Kongo*, 1911, 5.)

Jones, W. — Notes on the fox Indians. (*J. of Amer. Folk-Lore*, April-June 1911.)

Radin, P. — The ritual and significance of the Winnebage medicine dance. (*J. of Amer. Folk-Lore*, April-June 1911.)

Krause, F. — Die Kunst der Karaja-Indianer (Staat Goyaz, Brasilien) (mit XI Tafeln und 79 Fig. im Text). (*Baessler-Archiv*, Bd. II, H. I, 1911.)

Canstatt, O. — Die brasilianische Rassenfrage. (*Koloniale Rundschau*, September 1911.)

Leden, C. — Musik und Tänze der grönländischen Eskimos und die Verwandtschaft der Musik der Polareskimos mit der Indianer. (*Z. für Ethnologie*, H. II, 1911.)

Jettz, Rev. F. J. — On the superstitions of the Ten's Indians (North America). (*Anthropos*, mai-août 1911.)

Wissler, C. — The Social life of the Blackfoot Indians. (New York, *Publ. Amer. Museum of Nat. History*, 1911, VII, 1.)

Volz, W. — Die Religionslosigkeit der Kubus auf Sumatra. (*Petermanns Mitt.*, Juni 1911.)

Claus, E. — Die Bagogo. (*Baessler-Archiv*, Beil. II, 1911.)

Wendler, P. J. — Zur Feuer- und Nahrungsbereitung der Marshallinsulaner der Südsee. (*Baessler-Archiv*, Bd. I, H. 6, 1911.)

Reiber, P. J. — Kinderspiele in deutsch Neu-Guinea. (*Baessler-Archiv*, Bd. I, H. 6, 1911.)

Mathews, R. H. — Matrilineal descent in the Kalaiabara tribe, Queensland. (*Man*, July 1911.)

Lang, A. — Mr Mathew's theory of Australian Phratries. (*Man*, June 1911.)

Nieuwenhuis. — Animism, spiritism en feticism in Nederlandsch Indië. (Baarn, Hollandia, 1911.)

Rougier, P. E. — Danses et jeux aux Fijis (îles de l'Océanie). (*Anthropos*, mai-août 1911.)

Neuhauss, Dr E. — Deutsch Neu-Guinea. III. Beiträge der Missionare Keysser, Stolz, Zahn, u. s. w. (Berlin, Reimer, 1911, 20 Mk.)

Science des Religions.

Le tome XXXVI de la bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet renferme le texte d'une conférence du comte Goblet d'Alviella sur l'*Histoire de la science des religions* (tiré à part, in-8°, 45 pages). C'est surtout l'histoire comparative des religions qui intéresse et occupe la science contemporaine :

« A côté de l'histoire descriptive, il y a l'histoire comparative. A côté de l'histoire des religions, il y a l'histoire de la religion, — de même qu'à côté de l'histoire descriptive des formes engendrées chez les différents peuples par le développement des langues, des arts, des principales institutions juridiques et sociales, il y a l'histoire de la propriété, du mariage, du droit pénal et ainsi de suite. —

La question est de savoir si l'on peut accorder la même créance à cette seconde subdivision de la science des religions. En d'autres termes : sommes-nous en état de répondre scientifiquement aux interrogations concernant l'origine préhistorique des religions, les lois de leur développement et de leur déclin, la raison de leurs similitudes et de leurs variations » ? (p 25).

Le comte Goblet d'Alviella évoque alors les travaux de Tylor, Frazer, Evans, Farnell et l'attitude de l'école de Durkheim. L'auteur s'attache à montrer ce que la théorie de cette école renferme d'acceptable ou d'exagéré :

« N'est-il pas exagéré de soutenir que tout dans la religion est d'origine sociale, c'est-à-dire le fruit de l'éducation, de la tradition ou de la suggestion ; à plus forte raison, que les variations religieuses se sont toujours produites de groupe en groupe, jamais d'individu à individu? S'il est incontestable que les réformateurs même les plus audacieux et les plus originaux sont toujours le produit de leur temps et de leur pays, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont réagi sur les tendances de leur milieu et cette réaction apparaît d'autant plus profonde qu'on s'élève davantage sur l'échelle des religions.

« Bref, la thèse sociologique ainsi formulée est à utiliser dans les détails et à critiquer dans l'ensemble. Elle est à critiquer en tant qu'elle prétend nous apporter une explication générale et unique des religions, comme l'ont prétendu tour à tour les méthodes exclusivement allégoriques, symboliques, dialectiques, philologiques et même anthropologiques, sans compter les traditions orthodoxes. Elle est à utiliser en ce qu'elle réalise une fois de plus ce que M. Henry Hubert a dit à propos de ses devancières : qu'elles ont chacune apporté leur part de vérité et mis en lumière une face du problème, « leurs auteurs n'ayant péché que par généralisation hâtive » (p. 38).

* * *

Où en est l'histoire des religions? Tel est le titre d'une série d'études dues à différents auteurs dont J. Bricourt, directeur de la *Revue du clergé français,* vient de publier le premier volume consacré aux religions non chrétiennes. (Paris, Letouzey et Ané, 1911, in-8°, 457 pages, 12 francs.) Ce volume renferme les études suivantes :

Introduction, par Bricourt. — 1. La religion des primitifs, par A. Bros. — 2. La religion égyptienne, par J. Capart. — 3. Les

Sémites (moins les Arabes et les Hébreux), par P. Dhorme. — 4. Iraniens et Perses, par J. Labourt. — 5. Les religions de l'Inde, par L. de la Vallée Poussin. — 6. Le confucianisme et le shinto, par H. Cordier. — 7. Les Grecs, par O. Habert. — 8. La religion romaine, par A. Baudrillart. — 9. Celtes, Germains, Slaves, par O. Habert. — 10. L'islamisme, par Carra de Vaux.

Le but et la portée de cet ouvrage semblent bien exposés dans le passage suivant :

« Le monde catholique semble enfin avoir compris que l'étude des religions est pour nous, à l'heure présente, d'urgente nécessité. Il y a trente ans, l'abbé de Broglie était presque seul, parmi les savants catholiques de France, à s'adonner à l'histoire générale des religions, et la *Revue des religions*, n'ayant pas réussi à vaincre l'indifférence presque universelle des catholiques de notre pays pour une science qui leur paraissait sans doute inutile, dut bientôt cesser de paraître. Aujourd'hui les excellents ouvriers ne manquent pas et le public chrétien leur fait bon accueil. Des conférences ou des cours sur l'histoire des religions ont été institués parmi nous; toutes nos grandes revues font à la science des religions une place chaque jour plus considérable; de très savants ouvrages, enfin, ont paru en ces dernières années, ou vont paraître très prochainement. Nous n'essaierons pas d'en donner ici une nomenclature qui serait fastidieuse et risquerait d'être fort incomplète.

« Les meilleurs d'entre ces travaux seront, du reste, mentionnés dans les études qui suivent, sur chacune des religions que l'humanité a connues et pratiquées depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours. Il va sans dire que les religions juives et chrétiennes et l'histoire de l'Église catholique seront étudiées en détail et occuperont dans ce musée religieux la place d'honneur qui leur revient. Nous aurons ainsi l'occasion d'aborder les plus graves questions qui puissent se poser devant l'historien des religions, l'exégète et l'apologiste.

« Nous voudrions, avant tout, déterminer avec précision ce que l'on sait actuellement en ces matières fort complexes. Les ignorants seuls peuvent s'imaginer que la science des religions est achevée ou près de l'être. Elle n'en est, réellement, qu'à ses débuts, et c'est ce qu'ont voulu proclamer bien haut les spécialistes éminents ou les savants critiques qui ont consenti à nous assurer leur précieuse collaboration, lorsqu'ils ont accepté, pour notre travail, ce titre modeste : *Où en est l'histoire des religions*? » (pp. 45-46).

Chaque chapitre est accompagné d'un index bibliographique des ouvrages essentiels.

***

K. Hellwig a étudié la psychologie de la superstition dans une dissertation inaugurale pour l'obtention du grade de docteur à l'Université de Kiel (*Zur Psychologie des Aberglaubens*, Elberfeld, Martini und Grüttefien, 1911, in-8°, 35 pages, 1.80 marc), et est arrivé aux conclusions suivantes :

« Den Ausgangspunkt unserer Untersuchungen bildete der Zweifel ob sich aus dem Inhalt des Aberglaubens eine scharf umgrenzte Definition gewinnen liesse, und ob deshalb nicht vielleicht richtiger wäre, von den psychologischen Grundlagen auszugehen. Bei den verschiedenen Versuchen, die wir zur Klarstellung dieser Grundlagen unternahmen, trat eine Tatsache mit unabweisbarer Deutlichkeit als wahrscheinliches Ergebnis hervor : dass religiöser Glaube und Aberglaube als psychische Erscheinungsformen sich voneinander nicht trennen liessen. Nur ein Kriterium schien sich für die begriffliche Scheidung zu bieten : das ethische Moment. Bei dem Versuche, dieses Kriterium durchzuführen, gelangten wir zu folgendem Ergebnis :

« Wollen wir das ethische Kriterium in Anwendung bringen, so müssen wir einen sehr grossen Teil des religiösen Glaubens für Aberglauben erklären, den religiösen Glauben also in einem von der üblichen Bedeutung erheblich abweichenden Sinne gebrauchen, und umgekehrt, wollen wir den Glauben nicht in dieser Weise einschränken, so müssen wir bekennen, dass sich Glaube und Aberglaube psychologisch nicht scheiden lassen. Mit diesem Ergebnis hängt noch eine zweite Beobachtung zusammen, die sich leicht aus einer Betrachtung der psychischen Quellen einsehen lässt : es gibt keinen spezifischen subjektiven Zustand, den man Glauben oder Aberglauben nennen könnte, sondern, als psychische Erscheinungsformen bedeuten Glaube und Aberglaube einen psychologischen Sammelbegriff. Sein bestimmtes Gepräge erhält dieser nicht durch die einzelnen psychischen Momente an sich, sondern durch ihre Beziehung auf ein übersinnliches Objekt. Dieses begründet die enge Zusammengehörigkeit von Glauben und Aberglauben gegenüber allen anderen psychischen Erscheinungsformen. Die Art nun, wie dieses Objekt aufgefasst wird z. B. ob der Mensch in ihm reine ethische oder andere Ideale verwirklicht sieht, und wie der Einzelne sich zu ihm stellt, bietet offenbar allein die Möglichkeit, Reli-

gion und Aberglauben zu scheiden. Die Scheidung kann aber keine rein psychologische sein, weil jene Auffassung in ihrer Eigenart sich nicht aus den gemeinsamen psychischen Grundlagen ableiten lässt, sondern vielmehr als Resultat einer historisch-ethnologischen Entwicklung zu verstehen ist. Daraus ergibt sich mit Notwendigkeit, dass der Umfang der Begriffe Religion und Aberglaube nur relative Bedeutung hat, und dass eine Definition derselben weder rein psychologisch noch rein entwicklungsgeschichtlich gehalten sein darf, sondern vielmehr suchen muss, beide Betrachtungsweisen in gleicher Weise zu berücksichtigen » (pp. 29-30).

* * *

Gonzalez Blanco, E. — Les origines de la religion. (Madrid, 1911, t. II, 5 Pes.)

Bierens de Haan, J. D. — Het ware in de religie. (*Tijdschrift wijsbeg.*, 1911, pp. 187-200.)

Dieudonné, P. — Origine de l'idée de Dieu. (*Etudes franciscaines*, juillet 1911.)

Sorel, G. — Si les dogmes évoluent. (*L'Indépendance*, 15 septembre 1911.) (thèse). (Montauban, Imprimerie coopérative, 1911.)

Baruzi, J. — La philosophie religieuse d'après quelques livres récents. (*Revue philosophique*, juin 1911.)

Hoepfner, T. — Beiträge zur Scheidung zwischen Religionsphilosophie und Religionspsychologie. (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 2, 1911.)

Bauke, H. — Aufgabe und Methode der Religionspsychologie. (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 3, 1911.)

Mogk, E. — Volkstümliche Sitten und Bräuche im Spiegel der neueren religionsgeschichtlichen Satire. II, III. (*Neue Jahrb. für das klas. Altertum, Geschichte und deut. Literatur*, 1911, 27, 7.)

Thieme, K. — Die genetische Religionspsychologie. (*Z. für wissenschaftliche Theologie*, N. F., 1911, 18, 4.)

Schmidt, A. — Gedanken über die Entwicklung der Religion auf Grund der babylonischen Quellen. (Leipzig, Hinrichs, 1911, 5 Mk.)

Jalaguier, A. — La conversion des adolescents. Essai de pédagogie psychique (thèse). Montauban, Imprimerie coopérative, 1911.)

Adloff, Dr J. — Beichtvater und Seelenführer. (Strassburg, Le Roux et Cie, (Berlin, Paul, 1911, 3.20 Mk.)

Schultz, W. — Das Geschlechtliche in gnostischer Lehre und Uebung. (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 3, 1911.)

Laidlaw, W. — The Church and the City Community. (*Amer. J. of Sociology*, May 1911.)

de Gaultier, J. — Athéisme et vérité. (*Revue des idées*, juin 1911.)

Thieman, P. — Hagiografie en historische wetenschap. (*De Katholiek*, Juli 1911.)

Norden, F. — Traduction du dialogue sur la religion d'Arthur Schopenhauer. (*Revue de l'Université*, juin-juillet 1911.)

Pfister, O. — Hat Zinzendorf die Frömmigkeit sexualisiert? (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 2, 1911.)

Forberger, J. — Moralstatistik und Konfession. (Halle, Verlag des ev. Bundes, 1911, 1 Mk.)

Frank, Dr C. — Studien zur babylonischen Religion. I. Strassburg, Schlesier und Schweikhardt, 1911, 20 Mk.)

Stolk, M. — Ptah. Ein Beitrag zur Religionsgeschichte des alten Aegyptens. (Berlin, Paul, 191,1 3.20 Mk.)

Van Hoytema. — Godsdienstige meeningen der oude Egyptenaren. (*Vragen van den Dag*, April 1911.)

Dussaud, M. — Héraclès et Astronoé à Tyr. (*Revue de l'hist. des religions*, mai-juin 1911.)

Cochez, J. — Plotin et les mystères d'Isis. (*Revue néo-scolastique*, août 1911.)

Loisy, A. — Les Arréphores d'Athéna. (*Revue d'hist. et de littér. religieuses*, juillet-août 1911.)

Deubner, L. — Zur Entwicklungsgeschichte der altrömischen Religion. (*Neue Jahrb. für das klass. Altertum, Geschichte und deut. Literatur*, 1911, 27, 5.)

Fowler, W. W. — The religious experience of the Roman people from the earliest times to the age of Augustus. (New York, Macmillan, 1911, 4 Doll.)

Toutain, J. — Les cultes païens dans l'empire romain : I. Les provinces latines. II. Les cultes orientaux. (Paris, Leroux, 1911.)

Bréhier, E. — La cosmologie stoïcienne à la fin du paganisme. (*Revue de l'hist. des religions*, juillet-août 1911.)

Jacob, G. — Fortleben von antiken Mysterien und Alt-Christentum im Islam. (*Islam*, Bd. II, H. 2 und 3, 1911.)

Delafosse. — Les confréries musulmanes et le maraboutisme dans les pays du Sénégal et du Niger. (*Afrique française*, 1911, 4.)

Bonet-Maury, G. — L'évolution morale dans l'islamisme. (*Acad. des sciences morales et politiques*, août 1911.)

Wensinck, A. J. — Mohammed und das Judentum. (*Islam*, Bd. II, H. 2 und 3, 1911.)

Hume, B. A. — An interpretation of India's religious history. (New York, Revell, 1911, 1.25 Doll.)

David, A. — Le modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha. (Paris, Alcan, 1911, 5 Fr.)

Speyer, J. S. — Het Lamaïsme van Tibet. (*De Gids*, 1 September 1911.)

Metteyya, B. A. — Die Religion von Burma. (Breslau, Markgraf, 1911, 1 Mk.)

Chambeau. — Le bouddhisme chinois. (*Etudes des PP. de Jésus*, 5 juin 1911.)

Messing, O. — Ueber die chinesische Staatsreligion und ihren Kultus. (*Z. für Ethnologie*, H. 2, 1911.)

Pijper, F. — Middeleeuwsche christendom. ('s Gravenhage, 1911, 3.50 Fl.)

Heinrici, G. — Ist das Urchristentum eine Mysterienreligion? (*Int. Wochenschrift*, 8. April 1911.)

Smith, F. G. — Evolution of Christianity. (Anderson, Ind., Gospel Trumpet and C°, 1911, 1 Doll.)

Lang, A. — Vorlesungen über Christentum und Naturwissenschaft. (Strassburg, Le Roux et C[ie], 1911, 3 Mk.)

Alizon, J. — Etude sur le prophétisme chrétien depuis les origines jusqu'à l'an 150 (thèse). (Cahors, Coueslant, 1911.)

Bovet, P. — Le parler en langues des premiers chrétiens et ses conditions psychologiques. (*Revue de l'hist. des religions*, mai-juin 1911.)

Lomer, G. — Moderne Klöstergründungen in katholischer und evangelischer Beleuchtung. (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 3, 1911.)

Berthaud, A. — De Biarritz à Préfailles. Une page de psychologie religieuse contemporaine. (Poitiers, Soc. franç. d'imprimerie et de libr., 2e éd., 1911.)

Science du langage.

K. Borinsky apporte une nouvelle contribution à l'étude des origines du langage dans une étude intitulée *Der Ursprung der Sprache* (Halle, Niemeyer, 1911, in-8°, 42 pages, 1.20 marc). L'auteur passe en revue les opinions principales émises à ce sujet depuis l'antiquité. Il ne croit pas qu'il existe un processus concomitant entre le langage et le développement des facultés psychiques :

« In der hier beliebten Identifizierung des Ursprungs der Sprache mit der des vernünftigen Denkens verbirgt sich zwar bereits eine Voraussetzung, die man grade in unseren Tagen am wenigsten zugeben wird, und damit ein zweites Problem. Wäre dem so, wäre das vernünftige Denken unweigerlich an die Sprache geknüpft und mit ihr entstanden, so läge die Schwierigkeit durchaus in der Reihe der übrigen. Denn wäre es unmöglich, nach dem Ursprung der Sprache vernünftig zu fragen. Das Fragen darnach wäre nur ein Ausfluss unseres Sprachvermögens, so wenig im Stande, uns Auskunft zu geben, wie unser Atmen über unsere Lunge. Das Rätsel der Sprache wäre das Rätsel des Geistes. Wir wären so wenig im Stande uns mittelst der Sprache darüber Klarheit zu verschaffen, als der Baron von Münchhausen, sich an seinem Zopfe aus dem Sumpfe zu ziehen.

« Eine solche Abhängigkeit unseres Geistes von der Sprache als dem Korrelat des vernünftigen Denkens besteht jedoch nicht. Schon das Beispiel der Mathematik zeigt dem Kundigen, das blosse Rechnen zeigt es jedermann, dass wir denken, Fragen stellen, Probleme aufwerfen und sie lösen können, ohne der Worte zu bedürfen. Das Denken ohne Worte, in Beziehungen rein geistiger Art — nach Ursache und Wirkung, Gleichheit und Abweichung, Uebereinstimmung und Widerspruch, Zweck und Mittel u. s. w. — beschäftigt den Forscher in ganz anderem Masse, als das Auf-

rollen seiner Gedanken am Faden der Sprache. Diese bietet ihm dabei mächtige Hilfsmittel — des Festhaltens, Merkens, Erinnerns, — aber auch starke Hemnisse — der unbestimmten oder ganz ungenügenden Ausdrucksmöglichkeit. Von dem Denkzwange, der bannenden und irreführenden Einwirkung der Sprache auf das Denken gar nicht zu reden (Schlagworte, Vorurteile u. s. w.)! Wie die Sprache aber hier dem entwickelten Denken gegenüber als Werkzeug — und zwar als ein mitunter sehr sprödes und unvollkommenes Werkzeug — erscheint, so wird sie auch in ihren Anfängen, als gewiss höchst rohes, kaum als solches erkennbares Werkzeug einem ebenso primitiven Denken gegenübergestanden sein Wie die notdürftig beschliffenen Nephrite der Menschen der Steinzeit zu den technischen Hilfsmitteln unserer Tage sich verhalten, so möge man sich den Abstand vorstellen. Aber das Verhältnis ist das gleiche. Das Denken steht von Natur und somit denn auch von Anbeginn zu der Sprache als das Uebergeordnete, sich ihrer Bedienende. Es wird also auch die Fähigkeit entwickeln können, sich über dies sein ursprüngliches Werkzeug und seine Entstehung klar zu werden » (pp. 3-4).

D'après Borinsky, les créations primitives du langage seraient d'ordre collectif :

« Wir gestehen, uns die sprachlichen Urschöpfungen nicht anders als chorisch aufgenommen und verbreitet denken zu können. Wie anders sollten individuell konzipierte, wenn auch dem Sinne jener Urmenschen bezeichnende Lauthinweise auf bestimmte Eindrücke einer grösseren Genossenschaft bedeutsam und vertraut werden, als durch Teilnahme an ihrer Konzeption unter dem betreffenden Eindruck! Nur so konnten sie fest haften und weitergetragen werden und die Konkurrenz mit anderen Bildungen dieser Art aufnehmen, die sich von anderen Mittelpunkten grösserer Volksansammlungen verbreiteten. Die Entscheidung in diesen uranfänglichen Sprachkämpfen wird nicht anders sein wie heute. Denjenigen Artikulationsweisen verblieb der Sieg, die sich im Munde der in einem Distrikt vorherrschenden Genossenschaften befanden. Wo deren Zahl und Einfluss aufhörte — gewiss an ähnlichen geographischen Grenzscheiden wie heute! — da war auch in jenem uranfänglichen Sinne die Sprachgrenze » (p. 38).

Le langage primitif est très éloigné de l'abstraction :

« Ich habe (a. a. O. S. 34 und *Deutsche Poetik*, 3. Aufl. § 42) die hier sich auftuenden Phänomene der sprachlichen Urschöpfung an der eigentümlichen Rolle zu erläutern gesucht, die in der Urpoesie

das stehende Beiwort (*Epitheton ornans*) und die stehende Umschreibung (*Periphrasis*) einnahmen. Die äusserst geschmückte alles lebendig umschreibende, ton- und farbenreiche Sprache solcher Völker, welche sich bei hohen Anlagen der Lebensweise nahegehalten haben, die wir bei der jungen Menschheit voraussetzen müssen, etwa der Araber (Beduinen) und Indianer vermag uns eine analoge Vorstellung von der Natur der noch ganz auf die Farben und Umrisse der Artikulationsweise gestellten sprachlichen Urschöpfungen zu geben. Der bezeichnende Melodiereichtum der alten Inkasprache von Peru fiel ihren Entdeckern besonders auf.

« Was an derartigen Sprachen sonst noch hervorsticht, ist die eigentümliche Unfähigkeit zur Begriffsbildung. Alles erhält sich in der Sprache den Bezug auf das unmittelbar Konkrete der einzelnen Gegenstände und Vorgänge. Schon den Begriff des Baumes zu bilden im Gegensatz zu dieser Eiche und jener Tanne fällt ihnen schwer.

« Das wird noch in höherem Grade für die urschöpferische Begriffsbildung gelten. Diese kann erst in weitem Abstand und in bescheidenen Grenzen den allerersten Bezeichnungsversuchen gefolgt sein. Diese regten, wie wir sahen, rein intuitiv die Vorstellung von unmittelbaren, konkreten Eindrücken an und hatten selbstständige, partikulare Satznatur. Um sich zu beziehungsreicheren, allgemeinen Begriffen zu verdichten, mussten die Artikulationsweisen sehr oft wiederholt und mit den ihnen zugrunde liegenden Eindrücken verschmolzen werden. Dabei werden sie ihre Umständlichkeit auch lautlich eingebüsst haben, zusammengezogen, gekürzt, mit einem analogen Worte : abgegriffen worden sein. Man wird gelernt haben, von den mittelbaren Eindrücken, unter denen sie in Kurs gekommen waren, zu abstrahieren, sie auch, zunächst teilweise, ohne die ihnen zugrunde liegende Situation in Beziehung aufeinander anzuwenden. Man verwendete also die Artikulationsweise für das Speisen im Hinblick auf die Kokosnüsse schon in der Vorstellung oder als Aufforderung : (die) verspeisen (wir)! Oder umgekehrt im Hinblick auf die Mahlzeit, durch das Hungergefühl wurde die Artikulationsweise für die Nüsse rege, etwa : (Hätten wir) Nüsse! Der Anblick eines Feindes, feindlichen Tieres erregte die Vorstellung mit der Artikulationsweise für den Blitz : (Möge der) Blitz (ihn niederstrecken)! So konnten schliesslich die verschiedenen geläufig gewordenen Artikulationsweisen ganz ohne Beziehung auf die ihnen zugrunde liegenden Situationen, rein referierend oder wünschend, vorgebracht werden : (Wir) ver-

speisten (die) Kokosnüsse! (Möge der) Blitz (den) Feind (niederstrecken)! Der Anlass zu diesen ersten abstrahierenden Anwendungen der Artikulationsweisen muss freilich den konkreten Eindrücken immer noch nahe genug angenommen werden.

« Je weiter diese sich von ihnen entfernen, je deutlicher sich die bloss beziehungsmässige, begriffliche Verwendung der abgegriffenen Artikulationsweisen über die verblasenden ursprünglichen Anschauungsinhalte hervordrängt, desto mehr ist die Sprache auf dem Wege zur grammatischen Ausbildung » (pp. 40-41).

* * *

de la Grasserie, R. — Du quantitatif dans le langage, notamment de la catégorie du nombre. (Paris, Le Soudier, 1911, 4 Fr.)

Blackburn, E. H. — A Study of Words. (London, Longmans, 1911.)

Humbert, A. — L'évolutionnisme et la linguistique. (*Revue de philosophie*, septembre-octobre 1911.)

Kluge, F. — Aufgabe und Methode der etymologischen Forschung. (*Neue Jahrb. für das klass. Altertum, Geschichte und deut. Literatur*, 1911, 27, 5.)

Super, C. W. — Language and logic. (*Pop. science monthly*, May 1911.)

Sapir, E. — The history and varieties of human speech. (*Pop. science monthly*, July 1911.)

Callet, A. — Etudes et méditations linguistiques. (*Le spectateur*, juillet 1911.)

Dauzat, A. — Les argots des malfaiteurs, leurs procédés de formation, leur évolution. (*Revue du mois*, 10 octobre 1911.)

Meringer, R. — Zur Aufgabe und zum Namen unserer Zeitschrift (mit I. Abbild.). (*Wörter und Sachen*, Bd. III, H. I, 1911.)

Thumb, A. — Experimentelle Psychologie und Sprachwissenschaft. II. Ein Beitrag zur Methodenlehre der Philologie. (*Germanisch-Roman. Monatsschrift*, 1911, III, 2.)

Van Ginneken, J. — Het gevoel in taal en woordkunst. (*Leuvensche Bijdragen*, 1911, IX, 3.)

Wundt, W. — Sprachwissenschaft und Völkerpsychologie. (*Indo-germanische Forschungen*, Bd. XXVIII, H. 3, 1911.)

Stockton, M. I. — Some preferences by boys and girls as shown in their choice of words. (*Psychological Review*, September 1911.)

Rutz, O. — Neues über den Zusammenhang zwischen Dichtung und Stimmqualität. (*Indo-germanische Forschungen*, Bd. XXVIII, H. 4 und 5, 1911.)

Couturat, L. — Des rapports de la logique et de la linguistique dans le problème de la langue internationale. (*Revue de métaphys. et de mor.*, juillet 1911.)

Sprater. — Das Problem einer internationalen Lautschrift. (*Anthropos*, Mai-August 1911.)

Fischer, W. — Ueber Sprachrichtigkeit. (*Preuss. Jahrb.*, 1911.)

Preisig, H. — Notes sur le langage chez les aliénés. (*Archives de psychologie*, avril 1911.)

Franke, D[r] K. — Die mutmassliche Sprache der Eiszeitmenschen in allgemein verständlicher Darstellung. (Leipzig, Loele, 1911, 3 Mk.)

van Gennep, A. — La décadence et la persistance des patois. (*Revue des idées*, juin 1911.)

Martin-Guelliot, R. — Préjugés linguistiques sur les patois. (*Le spectateur*, octobre 1911.)

Carra de Vaux, B. — La langue étrusque. Sa place parmi les langues. (Paris, Champion, 1911, 5 Fr.)

Buttenwieser, M. — Zur Geschichte des böotischen Dialekts. (*Indo germanische Forsch.*, Bd. XXVIII, H. 1 und 2, 1911.)

Grégoire, A. — L'étude du latin et du grec. (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. LIV, liv. 2 et 3, 1911.)

Heisenberg, A. — Die jüngste Entwicklung der Sprachfrage in Griechenland. (*Int. Wochenschrift*, 3. Juni 1911.)

Schönfeld, M. — Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen. (Heidelberg, Winter, 1911, 8 Mk.)

Kluge, F. — Die sprachliche Stellung der Germanen. (*Int. Wochenschrift*, 10. Juni 1911.)

Süffer, J. — Die Wirkungen der Analogie in unserer Sprache (Progr.). (Saaz, Ippoldt, 1911, 2 Mk.)

Behaghel, O. — Wandlungen im deutschen Satzbau. (*Wissenschaftl. Beihefte zur Z. des allgem. deutschen Sprachvereins*, 1911, V, 33.)

Seiler. — Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnwortes. (*Z. für d. Gymnasialwesen*, Mai 1911.)

Behaghel, O. — Fremde Einfüsse im Gebrauch des Geschlechtswortes. (*Wissenschaftl. Beihefte zur Z. des allgem. deutschen Sprachvereins*, 1911, V, 33.)

Pöschel, J. — Die neuen Fachausdrücke der Luftschiffahrt und ihre Einbürgerung. (*Z. des allgem. deut. Sprachvereins*, 1911, 3.)

Krüger, G. — Philister : über den Ursprung des bildlichen Gebrauchs dieses Namens. (*Germanisch-Roman. Monatsschrift*, 1911, III, 2.)

Grégoire, A. — Essai sur les transformations d'un prénom d'enfant. (*Bull. cl. des lettres, sciences mor. et pol.*, n° 16, 1911.)

Hust, A. — La langue française en Louisiane. (*Bull. du parler français au Canada*, février 1911.)

Macbain, A. — An Etymological dictionary of the Gaelic language. (London, Mackay, 1911.)

Vossler, K. — Zur Entstehungsgeschichte der französischen Schriftsprache. (*Germanisch-roman. Monatsschrift*, 1911, III, 3.)

Batault, G. — Le problème de la culture et la crise du français. (*Mercure de France*, 1[er] juillet 1911.)

Gaillard, G. — De quelques formations néologiques récentes dans leurs rapports avec les modifications de la pensée et des mœurs. (*Revue de philologie franç. et de littérature*, 1911, 25, 1.)

Günther, L. — Beiträge zur Systematik und Psychologie des Rotwelsch und der ihm verwandten deutschen Geheimsprachen. (*Archiv für Kriminal-Anthropologie*, H. 1 und 2, 1911.)

Smith, E. — « Tocharisch ». Die neuentdeckte indo-germanische Sprache Mittelasiens. (Christiania, Dybwad, 1911, 1.50 Mk.)

Nekes, H. — Die Bedeutung des musikalischen Tones in Sprachen Afrikas. (*Anthropos*, Mai-August 1911.)

Massaquoi, M. — The Vai people and their syllabic writing. (*J. of the African Soc.*, July 1911.)

Lodewyckx, A. — La langue des Boers. (*Bull. de la Société belge d'études col.*, juin 1911.)

Kroeber, A. L. — The languages of the Coast of California North of San Francisco. (Berkeley, Univ. Press, 1911.)

Wheeler, G. C. — A note on the Telei speech of South Bougainville, Salomon Islands. (*Z. für Kolonialsprachen*, 1910-1911, I, 4.)

Economie politique.

La théorie de l'appauvrissement constant des classes ouvrières (*Verelendungstheorie*) se vérifie t-elle? Le P. B. Missiaen a tenté de résoudre la question en ce qui concerne l'Allemagne et il expose le résultat de ses recherches dans un volume récent intitulé : *L'appauvrissement des masses* (Louvain, Peeters, 1911, in-8°, xiii-488 pages) :

« Malgré les efforts faits de toutes parts, l'inquiétude, le mécontentement subsistent, et certains se demandent s'il ne faut pas attribuer la situation de l'état social troublé à un croissant appauvrissement ou suivant un néologisme, à une paupérisation progressive. La théorie de Marx sur l'appauvrissement continu de la classe ouvrière serait-elle en train de recevoir une confirmation?

« Pour répondre à cette question, nous avons porté nos investigations sur un pays où la théorie a le plus de vogue et où l'industrie atteint une intensité d'allure remarquable. Nous avons nommé l'Allemagne.

« Un autre motif du choix de ce pays, c'est que les bases économiques, qui doivent servir de preuves, y sont plus variées et plus complètes » (p. vi).

« Nous nous sommes demandé, le pauvre devient-il plus pauvre, le riche devient-il plus riche? L'objection est présentée sur le terrain économique, il fallait l'y résoudre. Mais comme la conception de l'économie traite des richesses dont l'homme se sert, il eût été insuffisant de ne pas considérer les relations de cette richesse avec l'homme tout entier. De là, la question de la paupérisation se complique, à cause de la complication même de la nature humaine en relation avec le monde économique.

« Au point de vue objectif, en tenant compte des appréciations dépressives psychologiques et sociales, les données objectives de la statistique allemande actuelle ne permettent d'affirmer ni une paupérisation absolue ni même un appauvrissement relatif de la nation allemande. C'est pourquoi, dans les limites des données expérimentales, nous croyons à une vulgarisation plus grande du bien-être économique.

« Nous ne présentons point du tout une défense du capitalisme, ni ne voulons justifier le régime dans son ensemble. Seulement nous soutenons que l'évolution économique actuelle ne suit pas la constante posée par les théories socialistes ou pessimistes. Au contraire, le régime a permis un relèvement de la condition matérielle du peuple. Et nous croyons que cette amélioration même n'est que le début d'une diffusion plus grande des biens et le stade d'une transformation qui ne restera pas figée d'une façon immuable, dans la forme totale du régime économico-social actuel.

« Peut-être nous taxera-t-on d'optimisme; mais il y a un optimisme qui reconnaît le mal, qui voit la souffrance et leur laisse toute leur réalité; l'affirmation du bien-être croissant n'est pas la thèse du bonheur idéal.

« Avec la notion du bien-être objectif entre en jeu un facteur capricieux : le facteur subjectif, qui consiste dans l'appréciation de ce bien-être, appréciation qui ayant sa source dans la partie supérieure de l'homme en subit les impressions et les directions. Ceci nous ramène en effet à la question importante de la relation de la partie supérieure de l'homme avec le progrès économique. C'est ici qu'apparaît la grande divergence dans les conclusions, parce qu'elle tient à la conception de la vie tout entière.

« Or, s'il est permis de croire à une augmentation du bien-être économique dans les classes inférieures allemandes, il n'en est point ainsi au sujet du bien-être subjectif, de sorte que l'appréciation du bien économique est viciée par des facteurs psychologiques et sociaux. L'amélioration objective est vaincue par le paupérisme subjectif. Cette observation s'applique aussi aux classes supérieures, mais là, son effet se porte plutôt sur la responsabilité et le devoir social.

« L'ouvrier devient de plus en plus l'esclave de ses besoins, il manque de courage et de joie parce que l'absence de régulateur moral a laissé le champ libre à l'évolution désordonnée des besoins » (pp. 461-462).

* * *

Le journal suédois *Aftonbladet* a fait réunir par ses correspondants des données sur l'intensité et l'organisation du travail dans certains pays européens (Belgique, France, Allemagne, Autriche-Hongrie, Suisse, Angleterre) et aux États-Unis. Ces correspondances ont été publiées en brochure sous le titre : *Hur man arbetar i utlandet* (« Comment on travaille à l'étranger », Stockholm, 1911, 96 pages). Les organisateurs de l'enquête sont partis de cette idée que dans la concurrence entre nations, c'est évidemment celle qui développe les forces les plus grandes, les plus tenaces, les plus intenses qui l'emportera de plus loin. Mais pour cela il faut aussi que le travail soit organisé et dirigé de façon à produire les résultats les plus favorables.

Cette enquête a permis de constater que c'est aux États-Unis que règne la plus grande intensité de travail. Les causes de cette supériorité seraient les suivantes :

« 1° Les États-Unis disposent d'un meilleur personnel ouvrier. Il y a aux États-Unis un grand choix de bons ouvriers arrivés de tous les pays du monde. (Cette conclusion doit être rapprochée de celle à laquelle arrive H.-P. FAIRCHILD dans son article dans *The American Journal of sociology* de septembre 1911 : « The paradox of immigration » (pp. 254-267), et où il démontre les effets nuisibles de l'émigration sur l'ouvrier américain);

« 2° L'ouvrier américain jouit de meilleures conditions de vie et surtout de logement; il dispose fréquemment de quatre à six chambres pour un loyer mensuel de 15 dollars et son salaire s'élève jusqu'à 10 dollars par semaine ;

« 3° Les conditions techniques sont plus favorables. Nulle part on n'emploie autant de machines qu'en Amérique ;

« 4° La spécialisation du travail y est poussée au plus haut degré. Chaque ouvrier a une besogne déterminée où il peut atteindre le maximum d'habileté;

« 5° C'est surtout l'organisation du travail qui est remarquable aux États-Unis. Le chef d'industrie peut exiger autant de travail qu'il est possible d'en fournir ;

« 6° Enfin l'esprit public est tout puissant en matière de travail. La loi non écrite, mais respectée partout, est que celui qui ne remplit pas son devoir est indigne de conserver sa place » (pp. 93-94).

* * *

En recherchant dans quelle mesure on demande dans le monde commercial et industriel des hommes scientifiquement formés,

G. K. Menzies, dans le *Journal of the Society of arts* du 23 juin 1911, est conduit à montrer les défectuosités du système actuel de sélection et de recrutement du haut personnel des entreprises.

Dans les conditions présentes, par exemple, l'industriel qui désire trouver un chimiste capable de diriger les travaux de son laboratoire ne sait où s'adresser. Ce n'est que par hasard qu'il peut tomber sur un homme qui possède les connaissances nécessaires. Pour le chimiste il en est de même, en ce sens, que c'est fortuitement qu'il peut trouver à qui s'adresser pour découvrir un emploi adéquat à ses connaissances.

Si l'industriel n'a pas de relations dans le monde scientifique, il arrivera facilement qu'il engagera un chimiste de second ordre, qui lui inspirera un parfait mépris de la science, à moins que, troublé par des renseignements multiples, l'industriel ne se décide à continuer son exploitation comme par le passé.

Voilà, dit l'auteur, l'état de choses qui devrait être modifié aussitôt que possible. L'homme d'affaires ne devrait avoir aucune difficulté á trouver le technicien qu'il désire.

Les universités doivent s'intéresser sérieusement à cette question, car après tout ce sont elles qui sont les premières en cause. Comparativement peu d'hommes scientifiques sont formés ailleurs que dans les universités et, dans l'avenir, ce monopole se fortifiera encore. Il semble que les institutions les plus propres à favoriser la coopération entre la science et l'industrie soient les bureaux de placements universitaires (*Appointment Boards*).

Il existe déjà des bureaux de l'espèce, mais ils ne sont pas encore parvenus à jouer pleinement, normalement, le rôle d'intermédiaires entre l'industrie et la science. Seul, le bureau de placement de Cambridge doit être mis à part. Fondé en 1902, il a été dirigé avec beaucoup de prudence Grâce à une sélection soigneuse, il a gagné dès le début la confiance de plusieurs des plus importantes firmes qui, aujourd'hui, ont naturellement recours à lui quand une vacance se présente dans un emploi. Cet exemple a été suivi par d'autres entreprises et les registres du bureau de placement contiennent maintenant les noms des firmes les plus importantes du monde industriel. Le secrétaire du bureau déclare qu'il n'a aucune difficulté à placer un homme qu'il peut recommander en conscience. Plus récemment, des postes exclusivement commerciaux ont été obtenus pour les gradués de Cambridge. L'an passé, une cinquantaine de candidats ont trouvé à remplir d'impor-

tantes positions administratives par l'intermédiaire du bureau de Cambridge. Il faut dire que cette institution compte nombre d'hommes d'affaires éminents dont les avis sont infiniments précieux et que le secrétaire est lui-même en relation personnelle avec les grandes entreprises industrielles de Londres et du pays. L'exemple de l'agence de Cambridge et de sa méthode pratique sera certainement suivi par les autres universités.

Il y a maintenant dix-sept universités en Angleterre, dit Menzies; s'il y avait autant de bureaux de placement en activité, ils seraient vite appréciés par les hommes d'affaires comme les voies de communication naturelles entre la science et l'industrie.

***

Hanay, L. H. — History of economic thought; a critical account of the origin and development of the economic theories of the leading thinkers of the leading nations. (New York, Macmillan, 1911, 2 Doll.)

Underhill, G. E. — Logical abstraction in economic theory and in economic history. (*Economic Review*, July 1911.)

Schullern zu Schrattenhofen, Dr R. — Grundzüge der Volkswirtschaftslehre. (Leipzig, Freytag, 1911, 10 Mk.)

Mayer, H. — Eine neue Grundlegung der theoretischen Nationalökonomie. (*Z. für Volkswirtschaft*, Bd. 20, H. 1 und 2, 1911.)

Kollmann, P. — Das Wesen und der Hauptinhalt des theoretischen Nationalökonomie. Kritische Glossen. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, H. 2, 1911.)

Brauer, Dr K. — Eugen von Philippovichs « Grundriss der politischen Oekonomie » und die gegenwärtige Krisis in der Volkswirtschaftslehre. (*Deutsche Literaturzeitung*, 30. September 1911.)

Brentano, Dr L. — Wie studiert man Nationalökonomie? (München, Reinhardt, 1911, 0.60 Mk.)

Neurath, O. — Nationalökonomie und Wertlehre, eine systematische Untersuchung. (*Z. für Volkswirtschaft*, Bd. 20, H. 1 und 2, 1911.)

Soda, Dr K. — Die logische Natur der Wirtschaftsgesetze. (Stuttgart, Enke, 1911, 5 Mk.)

Feilbogen. — L'école autrichienne d'économie politique. (*J. des économistes*, 15 juillet 1911.)

Pirou, G. — La théorie de la valeur et des prix chez W. Petty et chez R. Cantillon. (*Revue d'hist. des doctr. écon. et soc.*, n° 3, octobre 1911.)

Dorcius, Dr W. — Einführung international verständlicher Symbole für nationalökonomsche Begriffe. (*Volkswirtschaftliche Blätter*, 30. März 1911.)

Levasseur, E. — Quelques conséquences du progrès des moyens de communication. (*Revue des sciences polit.*, septembre-octobre 1911.)

Halbfass, Dr W. — Das Wasser im Wirtschaftsleben des Menschen. (Frankf.-a/M., Keller, 1911, 3.50 Mk.)

Colson, C., et Marlio, L. — Chemins de fer et voies navigables (Paris, Dunod et Pinat, 1911, 4.50 Fr.)

Ferroni, F. — Un organismo ferroviario moderno. (Bologna, Zanichelli, 1911, 5 L.)

Bloch, T. — Zum Postwesen der alten Perser und Inder. (*Wörter und Sachen*, Bd. III, H. 1, 1911.)

Fisher, I. — De la nature du capital et du revenu. (Paris, Giard et Brière, 1911, 12 Fr.)

Maingie, L. — La théorie de l'intérêt et ses applications. (Bruxelles, Castaigne, 1911, 17 Fr.)

Wallich, P. — Beiträge zur Geschichte des Zinsfusses von 1000 bis zur Gegenwart. (*Jahrb. für Nationalökonomie und Statistik*, Juli 1911.)

Feuchtwanger, L. — Die Juden und das Wirtschaftsleben. Erklärung des Herausgebers zu dem Streite zwischen Herrn Prof. Schallmayer und Herrn Prof. Tönnies. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, Bd. 35, H. 3, 1911.)

Desbuquois, G. — La loi du juste prix. (*Mouvement social*, octobre 1911.)

Deslandres, M. — L'acheteur. Son rôle économique social. (Paris, Alcan, 1911, 8 Fr.)

Faure, F. — Le mouvement international des capitaux. (*Revue écon. internationale*, octobre 1911.)

Fisher, I. — The equation of exchange. (*Amer. econ. Review*, June 1911.)

Subercaseaux, G. — La monnaie. (*Revue d'écon. internationale*, octobre 1911.)

Bollack, L. — La monnaie internationale. (*La revue*, 15 juin 1911.)

De Greef, G. — La monnaie, le crédit et le change dans le commerce international. (*Revue écon. internationale*, octobre 1911.)

Janssen, A. E. — Les conventions monétaires. (Bruxelles, Larcier, 1911.)

Clangeaud, E. — Etude sur la monnaie de nickel. (Poitiers, Blais et Roy, 1911.)

Conant, Ch. A. — The way to attain and maintain monetary reform in Latin-America. (*Annals of Amer. Acad. of pol. and soc. Science*, May 1911.)

Decourdemanche, J. A. — Du rapport légal de valeur entre l'or, l'argent et le cuivre chez les peuples anciens et les Arabes. (*Revue d'ethnog. et de sociologie*, mai-juin 1911.)

Dodd, A. F. — History of money in the British Empire and the United States. (New York, Longmans, 1911, 1.60 Doll.)

Calligaris, L. — Helfferich über Knapp. (*Bank-Archiv*, 1. Juni 1911.)

Gringoire, J. — La finance et les financiers au service du commerce français. (*La revue*, 15 septembre 1911.)

Wolf, J. — Näheres über Verlauf und Ursachen der Kursschwankungen unserer Renten. (*Bank-Archiv*, 1. Juni 1911.)

Nussbaum, A. — Der börsenmässige Getreidezeithandel in der Praxis des neuen Börsengesetzes. (*Z. für das ges. Handelsrecht*, Bd. 10, H. 3 und 4, 1911.)

Brown, A. S. — The financial panic of 1857 and present conditions. (*Moody's Mag.*, March 1911.)

Oppenheimer, Dr F. — Normalität und Krise. (*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilos.*, Oktober 1911.)

Fischer, Dr W. — Das Problem der Wirtschaftskrisen im Lichte der neuesten nationalökonomischen Forschung. (Karlsruhe, Braun, 1911, 1.80 Mk.)

Pohle, L. — Die gegenwärtige Krisis in der deutschen Volkswirtschaftslehre. Betrachtungen über das Verhältnis zwischen Politik und nationalökonomische Wissenschaft. (Leipzig, Deichert, 1911, 2.50 Mk.)

Engelhard, G. — L'autonomie budgétaire des exploitations industrielles de l'Etat. (Paris, Larose, 1911.)

West, J. — La municipalisation du gaz et ses résultats dans le Royaume-Uni. (*Les annales de la régie directe*, juillet 1911.)

Altmann, S. P. — Das Problem der Gerechtigkeit der Besteuerung. (*Archiv für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIII, H. 1, 1911.)

Lauterbach, Dr. — Taxation de la plus-value. (*Revue économique internationale*, octobre 1911.)

Cohn, Prof. G. — Taxation of unearned increment in Germany. (*Economic Journal*, June 1911.)

Bellom, E. — L'impôt sur la plus-value des immeubles. (*Acad. des sciences mor. et pol.*, mars 1911.)

Leuckart von Weissdorf, Dr H. — Entwicklung und Ergebnisse der Wertzuwachsbesteuerung im Königreich Sachsen. (Leipzig, Röder und Schunke, 1911.)

Martinet, A. — L'impôt sur le revenu. (Bourges, Fouvrier, 1911.)

De Contenson, G. — Le renchérissement général. (*Revue pol. et parl.*, juillet 1911.)

Kobatsch, R. — Die Teuerung. (*Oesterr. Rundschau*, 1911, 27, 3.)

Rubinek, J. — Die Teuerungsfrage. (Budapest, Patria, 1911, 1.70 Mk.)

Weifner, A. — Die allgemeine Teuerung und ihr Einfluss auf die Eisenbahnen. (*Verkehrs-Zeitung*, 1911, 2.)

Zur Statistik der Lebensmittelpreise in den Niederlanden. (*Reichs-Arbeitsblatt*, 22. Mai 1911.)

Alberti, M. — Il costo della vita, i salari e le paghe a Trieste nell' ultimo quarto di secolo. (Trieste, Viassone, 1911, 4.20 L.)

La cherté de la viande en Allemagne selon une récente enquête. Ses causes et ses remèdes, par l'action des coopératives et par d'autres moyens. (*Bull. du bureau des inst. écon. et soc.*, mai 1911.)

Fleischversorgung und Fleischpreise in Frankreich. (*Archiv des deutschen Landwirtschaftsrats*, 1911.)

Bon, F. — Untersuchung der Ursachen der Steigerung der Fleischpreise in der Schweiz. (*Z. für schweiz. Statistik*, 1911.)

Guradze, H. — Die Brotpreise in Berlin i. J. 1910. (*Jahrb. für Nationalökonomie*, Juni 1911.)

Scarselli, B. — Il problema delle classi medie. (Milano, Soc. editr. libr., 1911, 6 L.)

Martin Saint-Léon, E. — Le petit commerce français. (*Mouvement social*, mai 1911.)

Taylor, F. W. — The Principles of Scientific Management. (London, Harper, 1911.)

Golden, J. — Scientific management in the textile industry. (*Amer. Federationist*, August 1911.)

Taruy, W. B. — Scientific management and efficiency in the United States navy. (*Engineering Magazine*, July 1911.)

Vierkandt, A. — Der Kampf gegen den Objektivismus der industriellen Lebensauffassung. (*Religion und Geisteskultur*, 1911, 2, p. 119.)

Leigh, J. G. — The inside of a « Combine ». (*Economic review*, July 1911.)

Seipp, O. — Wie vollzieht sich eine Fusion? (*Technik und Wirtschaft*, September 1911.)

Wallechs. — Die Maschine als Kulturwert. (Cologne, Aachen, 1911.)

Walker, Prof. W. H. — The spirit of alchemy in modern industry. (*Science*, 16 June 1911.)

Nishi, Dr H. — Die Baumwollspinnerei in Japan. (Tübingen, Laupp, 1911, 7 Mk.)

Goblet, Y. M. — L'évolution économique du livre. (*Grande revue*, 25 mars 1911.)

Sättmaskinen, dess betydelse i ekonomiskt och socialt afseende (la machine à composer; son importance économique et sociale). (*Arbetsstatistisk Tidskrift*, Helsingfors, 1911, n° 2, pp. 57-82.)

Syrup. — Eine sozial-technische Frage in der Glasindustrie. (*Sozial Technik*, 15. Oktober 1911.)

Lehfeldt, Prof. R. A. — Shift system on the witwatersrand mines. (*Economic Journal*, June 1911.)

Hannser. — Der Stahlwerksverband. Wie hat er bisher gearbeitet und welche Lehren sind daraus für die Neugründg. zu ziehen? (Leipzig, Hirschfeld, 1911, 1.40 Mk.)

Geist, E. H. — Der Konkurrenzkampf in der Elektrotechnik und das Geheimkartell. (Leipzig, Degener, 1911, 1 Mk.)

Selz, A. — Ueber Arbeitswert und Arbeitsleitung. (*Z. für Volkswirtschaft*, Bd. XX, H. 3 und 4, 1911.)

Imbert, A. — Les méthodes de laboratoire appliquées à l'étude directe et pratique des questions ouvrières. (*Revue générale des sciences*, 30 juin 1911.)

Mahaim, E. — La protection légale des travailleurs. (*Bull. de la classe des lettres et des sciences mor. et pol.*, n° 5, 1911.)

Fournier, P. L. — Le Second Empire et la législation ouvrière. (Paris, Larose et Tenin, 1911.)

Meschewetski, Dr P. — Die Fabrikgesetzgebung. (Tübingen, Laupp, 1911, 3.60 Mk.)

Chute, Ch. L. — The glass industry and child labor legislation. (*Annals Amer. Acad. of pol. and soc. Science*, July 1911.)

Passow, R. — Ueber die Schwankungen der Arbeitsintensität der Handarbeit. (*Z. für Sozialwissenschaft*, 8-9, 1911.)

Brake, L. — Werkzeugmaschine und Arbeitszerlegung. (Diss., Darmstadt, 1911.)

Stokes, R. P. — The possibility of relieving the monotony of factory work. (*Playground*, 1911, 4, 10.)

Bernhard, E. — Auslese und Anpassung der Arbeiterschaft. Kritische Betrachtungen zu den Untersuchungen des Vereins für Sozialpolitik. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, J. 35, H. 3, 1911.)

Le Congrès international des textiles et la lutte contre le machinisme. (*Annales du Musée social*, juillet 1911.)

Bellet, D. — Le triomphe du machinisme. (*Acad. des sciences mor. et pol.*, juin 1911.)

Heath, J. St. G. — Under-employment and the mobility of labour. (*Economic Journal*, June 1911.)

de Pissarevsky, L. — Note sur le rapport des salaires des deux sexes. (*J. de la Soc. de stat. de Paris*, août-septembre 1911.)

Silbermann, J. — Die Frauenarbeit nach den letzten Berufszahlungen. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, II. 2, 1911.)

Bosworth, L. M. — The living wage of women workers. (*Suppl. Annals of Amer. Acad. of pol. and soc. Science*, May 1911.)

Muller, Dr H. — Thèses sur la théorie de la coopération. (*Bull. coopératif international*, 8 juillet 1911.)

Grünspan, A. — Konjunktur und Arbeiterentlassungen. (*Soziale Praxis*, 20. Juli 1911.)

Pumpianski, L. — Das Problem der Arbeitslosigkeit in England. (*Archiv für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIII, H. 1, 1911.)

Althertum, P. — Die Entstehungsgründe und Folgeerscheinungen der Arbeitslosigkeit in ihrem historischen Zusammenhange mit der Entwicklung des Wirtschaftslebens im 19. Jahrhundert. (Diss., Erlangen, 1911.)

Erkelenz, A. — Britische und deutsche Arbeitslöhne. (*Soziale Praxis*, 21. September 1911.)

Jollos, Dr W. — Die Lohn- und Arbeitsverhältnisse in der Berliner Metallindustrie. (Berlin, Simion, 1911, 5 Mk.)

Pascalis, M. — Le mesurage du travail à la tâche. (Paris, Giard et Brière, 1911.)

Liefmann, Prof. Dr R. — Eine neue Form gleitender Lohnskalen in England. (*Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung*, Bd. I, H. I, 1911.)

Wiessner, F. — Das Wesen der Prämienlohnsysteme in dem niederrhein.-westphälischen Bergbaubetriebe. (Diss., Heidelberg, 1911.)

Le minimum de salaire et les administrations publiques en Belgique. (Bruxelles, Office du travail, 1911.)

Corbett, C. D. — La nouvelle loi sur le minimum de salaire en Angleterre. (*Les documents du progrès*, juillet 1911.)

Böhmert, V. — Die englische Gewerkämter von 1909 und die Methoden der Festsetzung von Mindestlöhnen. (*Der Arbeiterfreund*, XLIX, H. 2, 1911.)

Expert-Bezançon, J. — Les organisations de défense patronale. (Paris, Paulin, 1911, 6 Fr.)

Broda, H. — Les différenciations psychologiques dans le mouvement ouvrier international. (*Les documents du progrès*, septembre 1911.)

Braun, Dr A.— Organisierbarkeit der Arbeiter. (*Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung*, Bd. I, H. I, 1911.)

Hanroth, Dr K. — Gewerblicher Konstitutionalismus. Die Arbeitstarifverträge in ihrer volkswirtschaftlichen und sozialen Bedeutung. (Iena, Fischer, 1911, 4 Mk.)

Petit, A. — Formation et esprit du syndicalisme en France et à l'étranger (Angleterre, Etats-Unis, Allemagne). (Angers, Burdin, 1911.)

Cornélissen, C. — Orientation du mouvement syndicaliste international. (*Revue des idées*, juin 1911.)

Kessler, Dr G. — Zur jüngsten Entwicklung der Arbeitgeberverbände. (*Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung*, Bd. I, H. I, 1911.)

Kampffmeyer, P. — Die Entwicklung der deutschen Gewerkschaften. (*Annalen für soziale Politik u. Gesetzgebung*, Bd. I, H. I, 1911.)

Commons, J. R. — Organized labor's attitude toward industrial efficiency. (*Amer. econ. Review*, September 1911.)

King, F. A. — The check-off system and the closed shop among the United mine workers. (*Quart. J. of Economics*, August 1911.)

Cohen, E. — Les actions du travail. (*Revue int. du commerce*, 30 juin 1911.)

Bloch, S. — Die Einschränkungen der Berufsfreude der hausgewerblichstätigen Schneider im Kanton Zürich. (*Z. für schweiz. Statistik*, Bd. I, L. 3, 1911.)

Crouzel, J. — De l'ingérence dans les affaires d'autrui : 1° en matière ordinaire; 2° en matière de grèves et de coalitions. (Toulouse, Privat, 1911.)

Macara, C. W. — Labour disputes and their settlement. (*The Textile Mercury*, 9 September 1911.)

Tänzler. — Können die Arbeiter durch Streiks eine Erhöhung des Lohnes erreichen? (*Arbeitgeber*, 1911, 6.)

Cox, H. — The economics of strikes. (*Financial Review of Reviews*, September 1911.)

Maschke, D^r. — Boykott, Sperre und Aussperrung. (Iena, Fischer, 1911, 9 Mk.)

Boykott, Sperre und Aussperrung. (*Correspondenzbl. der Generalkomm. der Gewerkschaften Deutschlands*, 3. Juni 1911.)

Pouget, E. — Il sabotaggio. (Vilano, Sangalli, 1911, 1.25 L.)

Molenmaker, J. — Tweeërlei taktiek der Vakbeweging. (*De Beweging*, Augustus 1911.)

Peschaud, M. — A propos de l'arbitrage obligatoire dans les chemins de fer au Canada. (*Revue polit. et parlement.*, 10 juin 1911.)

Lubin, D. — International Institute of Agriculture and its bearing on Labor. (*American Federationist*, June 1911.)

Zwiedineck von Südenhorst, O. — Kritische Beiträge zur Grundrentenlehre. (*Z. für die ges. Staatswissenschaft*, H. 3, 1911.)

Siegfried, A. — Le régime et la division de la propriété dans le Maine et l'Anjou. (*Musée social*, « Mémoires et documents », juillet 1911.)

Dreyfus, W. — Retraites paysannes et production agricole. (*Revue socialiste*, juin 1911.)

Montemartini, Prof. G. — Réduction de la main-d'œuvre par les machines agricoles. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIIe sect.)

Polet, abbé E. — La réduction de la main-d'œuvre par les machines agricoles, à Leuze. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIIe sect.)

Marchetti, L. — Die Organisationen der Landarbeiter in Italien und die Arbeitskämpfe in der Romagna. (*Z. für Sozialwissenschaft*, II. 6, 1911.)

Leonhard, A. — Die Bewegung der Landarbeiter in Italien. (*Archiv für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIII, H. 1, 1911.)

Bierei, E. — Die Bewegung der Arbeitslöhne in der Landwirtschaft. (*Landwirtschaftl. Jahrb.*, Bd. XL, H. 3 und 4, 1911.)

Neumann, A. — Die Bewegung der Löhne der ländlichen « freien » Arbeiter. (*Landwirtschaftliche Jahrbücher*, Bd. XL, Erg. III, 1911.)

Montemartini, Prof. G. — Mobilité de la main-d'œuvre dans l'agriculture. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIIe sect.)

Meynier, O. — L'Afrique noire. (Paris, Flammarion, 1911, 3.50 Fr.)

Acker, P. — Der Islam und die Kolonisierung Afrikas. (*Jahrb. über die deutschen Kolonien*, Bd. IV, 1911.)

van Ossenbruggen, F. D. E. — Slavernij als economisch verschijnsel. (*De Gids*, 1 October 1911.)

Boggs, T. H. — The Government of India. (*Pol. Science Quarterly*, June 1911.)

Cammaerts, E. — Le problème Indou. (*Revue économique internationale*, septembre 1911.)

Roeckel, P. — L'éducation des races noires. (Paris, Giard et Brière, 1911, 3.50 Fr.)

Gerdener, G. B. A. — Studies in the evangelization of South Africa. (New York, Longmans, 1911, 1 Doll.)

Stock, E. — The future of native churches. (*The East and the West*, July 1911.)

Mac Connell, J. P. — Negroes and their treatment in Virginia from 1865 to 1867. (Emory, Va., Mac Connell, 1911, 1 Doll.)

van Ossenbruggen, F. D. E. — Slavernij als economisch verschijnsel. (Ext. de *De Gids*, 1 October 1911.) Br. 7196.

Montesole, M. — « La force noire ». The danger to France of her black army. (*Nineteenth Century*, July 1911.)

Canon, A. — Traité de la Justice indigène à Madagascar. (Paris, Larose et Tenin, 1911, 5 Fr.)

Boudillon. — La question foncière et l'organisation du livre foncier en Afrique occidentale française. (*Revue coloniale*, avril 1911.)

Die Regelung der Arbeiterverhältnisse in den deutschen Schutzgebieten. (*Reichs-Arbeitsblatt*, Mai 1911.)

Stockhausen. — Verwertung der Eingeborenen-Organisation Tropisch-West-Afrikas zum Zwecke europäischer Verwaltung. (*Koloniale Rundschau*, Mai 1911.)

Plas, J. — Les marchés en Afrique, d'après la loi et la coutume indigène. (*Bull. de la Soc. belge d'études col.*, juin 1911.)

Bramhall, J. T. — Orient in California. (*World To-Day*, April 1911.)

Sciences militaires.

Dans un travail récent sur l'*Évolution du feu de l'infanterie, du XVIIe siècle à nos jours* (Paris, Charles-Lavauzelle, 1911, in-8°, 117 pages, 2.50 francs), le lieutenant de la Girardière montre les enseignements et les conséquences qui se dégagent aujourd'hui de l'évolution du feu de l'infanterie, au point de vue de la tactique et du tir. Le champ de bataille constituant un milieu spécial auquel les combattants ont à s'adapter, les études de l'espèce offrent un

intérêt sociologique précisément en ce qui concerne la démonstration du mécanisme de cette adaptation. A cet égard, les incidents de la guerre sud-africaine et de la campagne de Mandchourie, rapportés par l'auteur, renferment des observations à noter. Il est également intéressant de constater que la guerre moderne exige un développement des aptitudes individuelles des soldats :

« L'individualisme du soldat a pris une importance capitale en raison des exigences des luttes modernes.

« Celles de la guerre mandchourienne, en particulier n'ont-elles pas démontré à quel point la direction de la troupe sur la ligne de feu était devenue difficile, pour ne pas dire souvent impossible?

« En pareille occurrence, l'action des chefs de section, obligés de se terrer comme leurs hommes, ne peut s'exercer que dans un rayon très limité.

« Par suite, la valeur individuelle du combattant, à tous les points de vue, devient un des principaux facteurs du succès .

« Les Allemands, dans leur règlement de manœuvres de 1906, expriment la même opinion : « Une instruction individuelle minu-« tieuse du tireur, est-il dit à l'article 147, peut seule fournir une « base sûre à l'emploi de la troupe au combat. »

« Ainsi s'impose la nécessité d'étudier chacun de nos hommes au double point de vue physique et intellectuel, ainsi que l'obligation de les instruire individuellement pour obtenir de chacun d'eux le résultat maximum » (p. 92).

Cet ouvrage fait l'objet d'un article dans les « Archives », n° 256.

*
* *

Vial, J. — Histoire abrégée des campagnes modernes. (Paris, Chapelot, 6e éd., 1911, 18 Fr.)

Hennet, L. — Regards en arrière. Etudes d'histoire militaire sur le XVIIIe siècle. L'Etat-major. (Paris, Chapelot, 1911, 6 Fr.)

Messimy, A. — L'évolution nécessaire. Considérations générales sur l'organisation de l'armée. (Paris, Lavauzelle, 1911, 3 Fr.)

Audal. — L'organisation de l'infanterie en vue de la guerre et la nouvelle loi des cadres. (Paris, Chapelot et Cie, 1911.)

Bleckman, B. D. — Drie studiën op het gebied der troepenleiding. I. Over de wetenschappelijke waarde van onze taktische reglementen. Eene kritische studie. (Arnhem, S. Gouda Quint., 1911, 0.50 Fl.)

Paloque, J. — L'artillerie dans la bataille. (Paris, Doin, 1911, 5 Fr.)

Honing, G. H. — Opvoedkunde als leervak voor den aanstaanden officier. (*Vragen des Tijds*, Juni 1911.)

Schaetzen, G. — De werken van voorbereiding tot het soldatenleven. (*De Gids op sociaal gebied*, 4 Juni 1911.)

The British army and modern conceptions of war. (*Edinburgh Review*, April 1911.)

Démographie et Criminologie.

Loriga, Dr J. — Hygiène de l'alimentation chez le cultivateur en Italie. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIe section.)

Warnants et Schoofs, Dr. — L'alimentation du cultivateur. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIe section.)

Theunissens, A. — Régime d'alimentation et chiffres de mortalité. (*J. des correspondances*, juin 1911.)

Claasen, Dr W. — Beiträge zur Feststellung der Ernährungsverhältnisse des deutschen Land- und Stadtvolkes. (*Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie*, Juli-August 1911.)

Schmid, Dr X. — Die Arbeiterhaushalt. Die Jahresrechnungen von fünf ostschweizerischer Arbeiterfamilien. (*Monatsschrift für christl. Sozialreform*, Juli 1911.)

* * *

L'intérêt principal de la session du « Verein für Sozialpolitik », qui s'est réuni à Nuremberg du 8 au 11 octobre 1911, réside dans la question de la *psychologie ouvrière*, telle que les enquêtes entreprises en ces derniers temps par le « Verein » permettent de la déterminer. Les débats furent ouverts par la lecture d'un rapport sur la question par le Prof. Herkner. Il rappela que l'initiative des recherches du « Verein » dans le domaine couvert par le titre global de « Auslese und Anpassung der Arbeiterschaft der geschlossenen Grossindustrie » revenait au Prof. A. Weber. Les principes directeurs de l'enquête furent formulés par le Prof. M. Weber, dans une brochure spéciale qui servit de guide aux enquêteurs. Il avait aussi dressé un questionnaire concernant notamment la vie des ouvriers depuis leur enfance. Jusqu'à présent, le « Verein » a publié neuf volumes de cette enquête ; six autres volumes sont en préparation et paraîtront prochainement. Malgré cela, les matériaux réunis sont encore insuffisants. Herkner insista sur ce point, mais il montra en même temps qu'on pouvait aussi utiliser des travaux anciens et des travaux d'un autre genre, par exemple, le recensement industriel et professionnel, les monographies de Rössler sur les ouvriers porcelainiers, les mémoires de Fischer et Bromme, les biographies de Lewenstein, les ouvrages de Ruskin et d'Abbes, les travaux de Brentano, Bücher, Cohn, Schmoller et Herkner lui-même, qui ont touché tous à un aspect quelconque de l'adaptation de l'ouvrier au milieu industriel.

Ce qui donne à l'enquête du « Verein » un caractère spécial, selon Herkner, c'est qu'elle a fait usage de la psychologie expérimentale (notamment dans la monographie de Bernays) et que les

enquêteurs se sont mis en rapport personnel avec les ouvriers pour les interroger.

Il résulte de ces recherches que le prolétariat ne constitue pas une masse uniforme, mais qu'il offre au contraire une grande variété en ce qui concerne l'origine des ouvriers, la qualité, la quantité et la régularité du travail et la conception de la vie en général. Le monde ouvrier peut être partagé en trois groupes : les ouvriers qualifiés, les ouvriers non qualifiés et les ouvriers mi-qualifiés (*angelernte*). Les ouvriers qualifiés forment encore la majorité, bien que, d'après la statistique industrielle, les ouvriers non qualifiés gagnent plus rapidement en nombre. Il est vrai que cette même statistique confond les ouvriers mi-qualifiés avec les ouvriers qualifiés.

Les ouvriers qualifiés (dont le salaire varie entre 1,500 et 2,400 marcs) sont, pour les deux tiers, originaires des villes. La plupart ont embrassé leur profession par inclination et ne se décident pas facilement à en changer. Par contre, ils changent fréquemment de localité et d'établissement, à raison de la demande croissante de l'industrie pour des ouvriers de cette catégorie. Ces changements dénotent souvent une amélioration dans l'état des ouvriers. C'est parmi eux que se recrutent les « Werkmeister », qui peuvent atteindre jusqu'à 3,000 marcs de salaire annuel. S'ils ne réussissent pas eux-mêmes, ils poussent leurs enfants aux postes de techniciens et de dessinateurs et les introduisent ainsi dans la petite bourgeoisie. A 40 ans, l'ouvrier qualifié atteint son apogée. A partir de ce moment ses forces et son salaire sont exposés à décliner.

Les ouvriers non qualifiés se recrutent pour la plupart dans les campagnes. Ils comprennent beaucoup de femmes et de filles. Leur salaire oscille entre 1,100 et 1,200 marcs. Les plus favorisés passent dans la catégorie des mi-qualifiés.

Considérée dans son ensemble, la classe des ouvrières qualifiées correspond aux ouvriers mi-qualifiés. Les travaux qui exigent de la patience conviennent mieux aux ouvrières de la campagne; les meilleurs postes sont, en général, confiés aux jeunes filles, les travaux les plus difficiles et les plus sales aux femmes âgées et pauvres. En général, les ouvrières se considèrent comme occupant une situation sociale supérieure à celle des domestiques.

En ce qui concerne l'origine des ouvriers par rapport à la qualité de la prestation, Herkner croit que les ouvriers originaires des petites villes et des villes moyennes doivent être mis au

premier rang. Les ouvriers des grandes villes conviennent surtout pour les travaux qui réclament une plus grande intelligence. Les ouvriers d'origine rurale exécutent les travaux grossiers.

Sous le rapport de l'emploi du temps libre, les ouvriers se conduisent comme les autres classes sociales, sauf à tenir compte de la modicité de leurs ressources. Différentes influences font que la constitution de personnalités variées est également possible dans ce monde.

Le discours de Herkner, qui fut très écouté, fut suivi de la lecture des rapports de Marie Bernays et du Prof. von Bortkiewicz, qui, bien que constituant des contributions à la recherche « exacte » et précise des faits, ne jouirent pas d'une attention aussi soutenue de la part de l'auditoire.

Les études de Marie Bernays sont réellement d'ordre psychologique et visent en premier lieu les fluctuations de la disposition au travail et de l'attention au cours de la journée et de la semaine. Le Prof. von Bortkiewicz s'attaque surtout aux défauts de la méthode individualiste et exemplative dans son application aux problèmes qui intéressent des masses.

On a vu que Herkner considérait l'âge de 40 ans comme une date critique dans la vie des ouvriers. Cette question fit l'objet de débats animés entre A. Weber, Hartmann, Sinzheimer, Jaffé et Kraus. Il n'est pas démontré que la diminution du salaire à partir de cet âge soit un phénomène général. Aussi, la proposition du Prof. A. Weber de pensionner les ouvriers à compter de 40 ans parut-elle prématurée. Il résulte de la discussion qu'on est encore très mal renseigné au sujet du sort des vieux ouvriers.

Il y eut encore quelques échanges de vues concernant la réduction de la journée de travail et de la prestation qui y correspond, au sujet des repos et des congés et de la division du travail. Ce dernier point fut traité en particulier par le Prof. A. Weber, qui proposa, comme remède à la spécialisation outrée, une formation de l'ouvrier dans des directions multiples, de façon à lui permettre d'occuper successivement plusieurs postes au même endroit. Cette proposition parut irréalisable aux hommes de la pratique qui étaient présents à la réunion. (D'après un article du D[r] W. Zimmermann, dans *Soziale Praxis* du 19 octobre 1911, col. 65-71.)

* * *

La question du déplacement de la population qui abandonne les régions rurales pour se transporter dans les centres urbains est

une de celles qui préoccupent le plus les économistes et les sociologistes. Or, dans certains centres urbains, cette question se complique d'un facteur nouveau : la surpopulation de certains quartiers. « Si la concentration de la population dans les villes a été un des phénomènes sociaux les plus importants du XIXe siècle, la surpopulation (*congestion*) promet de se révéler comme un des problèmes sociaux les plus critiques du XXe siècle. » Ainsi s'exprime E. L. Pratt, professeur à l'École de philanthropie de New-York (cf au sujet de cette École le *Bulletin* de juin 1910, p. 334), dans une étude qu'il vient de publier sous le titre : *Industrial Causes of congestion of population in New York City* (New-York, Columbia University, Longmans, Green and Co, in-8°, 259 pages, 2 dollars.) L'auteur s'est proposé d'isoler et d'analyser quelques uns des facteurs qui ont amené la grande densité de la population à New-York. Cette ville offre un champ particulièrement intéressant à ces sortes de recherches. Les facteurs de la « congestion » de la population y sont d'ordre industriel; il y a aussi des causes secondaires d'ordre économique et social. L'étude de ces facteurs industriels entraîne celle des causes qui ont déterminé l'emplacement et la concentration des industries dans la ville de New-York et le rôle qu'elles ont joué dans la congestion actuelle de la population.

« The economic causes of congestion, those causes in which the economic motive is uppermost, may be summarized as follows : *a*) the concentration of industries, trade and commerce; *b*) the class dependance of population upon the means of support; *c*) poverty and small incomes; *d*) faulty systems of taxation and assessment; *e*) speculation in land values.

« Foremost among the cases of congestion which are predominantly social, is the so-called gregariousness of certain classes of people. Usually this trait is ascribed to certain classes — the poor, the unskilled workmen, the petty tradesmen, or to certain nationalities, as the Italians, the Slavs, or to a race, the Jews. There is no doubt truth in the assumption that certain classes or nationalities do group together, sometimes in the most congested districts, but that this trait of the mere gregariousness of peoples is an important cause of congestion, is scarcely proved. Conciousness of kind holds great groups of people together, and these natural instincts do tend to bring similar people together, and they often find convenient and sometimes not uncongenial homes in the congested districts » (pp. 16-17).

« One of the most powerful lodestones of the city is the city itself, and within the city, the centre is the magnet. These advantages of the city and the centre of the city are not purely pleasurable, but are social in the best sense of the word. It is in a centre of a great city like New York that educational and cultural facilities are found most highly developed. As a shrewd employer of men once said : *A man can get more for nothing in New York City than he can buy with his whole wage in a small town.* True, he can get more pleasure, more excitement, more education, than he can anywhere else. The city contributes to every side of a man no matter how varied his nature. This is true in general of the city; it is proeminently true of the centre of the city's population, where congestion has occurred or is likely to occur.

« A consideration of the social causes of congestion would scarcely be complete without reference to that perverse individualism which we are wont to call democracy. It is that pseudo-democratic sentiment that permits men use their property in the way that yields them the greatest benefit and permits men to live as they see fit, to the detriment of themselves and of society. As long as the majority of us hold these ideals, so long will we permit the overcrowding of our cities.

« Important as are the causes of congestion which have been discussed, in every city local factors are even more influential. As relating to New-York City, two such factors are of great consequence, first the natural and physical peculiarities of the vicinity, and, second, the converging of transportation routes » (pp. 18-19).

Quant aux conséquences de la congestion, l'auteur les expose rapidement dans le passage que nous reproduisons :

« The first direct consequence of congestion is the intensive use of land. This is expressed and indicated by high land values and high rentals, by the erection of lofty buildings, by the occupation by the building of a very large proportion of the lot, and by the inadequate provision of park facilities. These results of a condition of congested population do, of course, react upon the intensity of congestion in any given section, but they are not the primary causes. They are essentially results. Hence, land becomes extremely valuable at a centre of a large population, because quantity of it is limited and the demand for it is very great. Much of the land in lower Manhattan would be almost as valuable, if the buildings built upon it were limited to five stories in height. This

would be true because this land is tremendously desirable for certain reasons, and it is even conceivable that its nominal value might increase, if the multiplication of it, by means of additional floors, were limited.

« A second direct consequence of congestion is the intensive utilization of buildings. This facts needs very little proof. It is indicated by the overcrowding in the home; by the overcrowding of the workshop, by long hours and overwork and by the large amount of manufacturing which is carried on in tenement homes. The intensive utilization of buildings increases in direct ratio with the desirability of the site for whatever purpose. For the two main uses to which they are put, as homes and as workshops, buildings thus become overused and overcrowded. Long hours often result because of the inability of the employer to expand his business by adding to or enlarging his plant. One method of expansion used by employers is that of sending out work to be done in the home. Thus he supplements his factory space.

« The indirect consequences of congestion are less tangible and less susceptible of definite proof than those which have just been considered. These results are also almost inextricably entwined with the results of many other shortcomings and difficulties in our social life. The mere mention of the principal consequences indirectly resulting from congestion of population and the intensive use of land and buildings, will suffice to indicate their extent and serious character. Foremost, is the lack of privacy which leads to moral deterioration. This is revealed in the gradual breaking down of family ties, in the increase and prevalence of crime and deliquency in congested districts, and, not least, in the extensive moral looseness and the virulence of prostitution in the densely populated districts. Further, there is the lack of proper light, ventilation and sanitation, which leads to disease and physical deterioration. The indications of these results are not far to seek, although they are difficult to segregate and study. Prevalence of disease, high rates of mortality, high death rates among infants and children, and the stunting of physique are admitted consequences. Lastly there is the lack of leisure and seclusion for study and improvement, which leads to mental deterioration. The large number of backward children is due in no small part of congestion. »

Les tendances de la population ouvrière, en ce qui concerne sa

mobilité et son mode d'établissement, sont également importantes à noter :

« A working population tends to live in the immediate vicinity of its place of employment, although extreme congestion of population forces workers to seek homes at greater distance from their work places.

« The distribution of a working population is greatly influenced by such industrial factors as hours of work and wages. The degree of distribution may be termed residence-mobility.

« The residence-mobility of a working population varies inversely with the length of the working day or week. The longer the working day the intenser the congestion.

« The residence mobility of a working population varies directly with the wages of labor. The workers earning the lowest wages are the most congested.

« The nationality or race of the workers has no appreciable effect upon the residence mobility of a working population.

« Female workers tend to live nearer places of employment than male workers. Female workers, therefore, exhibit a less degree of residence-mobility than male workers.

« The factors influencing residence-mobility seem to operate with less vigor in the case of female workers than in that of the male workers » (p. 188).

Les remèdes proposés par Pratt sont étudiés sous les rubriques suivantes :

1. Improved transit facilities. — 2. Restriction of immigration. — 3 Limitation of the working day. — 4. Introduction of the minimum wage. — 5. Prohibition of the tenement manufacture. — 6. Removal of the slum population to farm colonies. — 7. Education of the people. — 8. Erection of cheap houses in the suburbs. — 9. City planning, including the segregation of factories. — 10. Founding of suburban industrial centers.



L'émigration grecque vers les États-Unis, encore peu étudiée jusqu'à présent, a fait l'objet d'une étude approfondie que H. P. Fairchild a effectuée sous les auspices de l'Institut Carnegie et en vue de l'obtention du grade de docteur en philosophie à Yale University. Cette étude vient d'être publiée à New-Haven sous le titre : *Greek immigration to the United States*. (The University Press, in-8°, xvii-278 pages, gravures, 2 dollars) Tout ce que l'au-

teur a réuni dans ce livre est le résultat de recherches personnelles :

« In as much as the book is based almost wholly on personal investigation, I am aware that it is open to the inaccuracies which beset that kind of a study. I have selected my sources of information with the greatest carre, and have taken pains to avoid making any positive statements unless I was myself convinced of the truth of them; yet there are undoubtedly errors due to faulty judgment. My hope is that on the whole my opinions and conclusions are not too widely at variance with those which a complete knowledge of all the facts would justify. The same causes have necessitated the frequent use of the first personal pronounced, which is undesirable but unavoidable.

« In some cases I have felt compelled to suppress the exact identity of my informants, as their position and the nature of the information furnished by them have been such as to lead them to request expressly that their names should not be mentioned.

« The meagerness of the bibliography is due to the fact that practically nothing has been written directly on the subject, outside of a few magazine articles, and it can serve for little else than incidental reference » (pp. IX-X).

Fairchild étudie successivement le milieu physique de la Grèce moderne, le caractère national des Grecs, leur religion et leur langage, les causes directes de l'émigration grecque, son point de départ et les moyens dont elle dispose. Il examine ensuite les colonies grecques aux États-Unis, leurs conditions économiques et sociales. Il recherche enfin les effets de l'immigration sur les immigrants, sur la Grèce et sur les États-Unis.

Il est à noter que l'émigration grecque vers les États-Unis diffère essentiellement des émigrations antiques :

« Emigration from Greece is no new thing. It has been in the spirit of the Greek people from time immemorial. But in past generations it has been a gradual, natural movement, a draining off of the surplus population. Within the last fifteen years however, there has sprung up a new emigration — the emigration to America — which is no longer a gradual withdrawal of those who cannot find elbow-room in the old country, nor a natural departure of the more adventurous and interprising, to seek more fertile fields of fortune. It is a radical, violent exodus of all the strong young men, which already devastated whole villages, and threatens to

leave the entire kingdom depleted of its natural working force » (p. 58).

Cet ouvrage fait l'objet d'un article dans les « Archives », n° 258.

* * *

Le Dr. W. Ewald, professeur à l'Académie de Francfort sur-Mein, publie un manuel de médecine sociale. (*Soziale Medizin. Ein Lehrbuch für Aerzte, Studierende, Medizinal- und Verwaltungsbeamte, Sozialpolitiker, Behörden und Kommunen*, t. I, in-8°, 580 pages, Berlin, Springer, 1911, 18 marcs.) Il précise ainsi, dans la préface, l'origine et la portée de son livre :

« Das vorliegende Lehrbuch der *Sozialen Medizin* ist aus Vorlesungen entstanden, die ich an der Akademie in Frankfurt a. M. gehalten habe. Entsprechend der Zusammensetzung des Hörerkreises aus Aerzten und Laien musste der Inhalt der Vorlesungen die Mitte halten zwischen den zum Verständnis unerlässlichen medizinischen Dingen und den anderweitigen Fächern, aus denen die soziale Medizin ihre Kenntnis schöpft. Es ist darum auch auf medizinische Dinge niemals näher eingegangen, als es für den praktischen Endzweck unbedingt nötig ist; für weitere Bedürfnisse haben die Lehrbücher der Bakteriologie, der Kinderkrankheiten, der Unfallheilkunde, der Gewerbekrankheiten einzutreten. Die Durchführung derjenigen Bestrebungen, denen die soziale Medizin dient, geht nicht nur den Arzt, sondern auch den Medizinalbeamten und den Verwaltungsbeamten an; aber darüber hinaus liegt es im Interesse der Oeffentlichkeit, wenn nicht nur Staat und Gemeinde, sondern auch diejenigen Kreise, die in sozialer Arbeit sich betätigen, die Möglichkeit haben, einen Einblick zu gewinnen, wie die gesellschaftlichen und gesetzlichen Massnahmen eingewirkt haben und noch einwirken, um Krankheiten selbst zu verhüten und zu heilen oder doch die von ihnen geschaffene wirtschaftliche Notlage zu beseitigen und sie zum Gegenstand einer Versicherung zu machen. Die ganze Materie fand sich bisher zerstreut vor in einzelnen Abhandlungen oder in Büchern, die ein bestimmtes Fach, z. B. die Kinderheilkunde oder die Tuberkulose behandeln und dabei auch auf die soziale Bedeutung des betreffenden Gegenstandes eingehen; in den grösseren zusammenhängenden Werken ist nur die Arbeiterversicherung behandelt.

« Wenn hier der Versuch gemacht wird, in zusammenhängender Weise die Soziale Medizin darzustellen, so muss die Schwierigkeit berücksichtigt werden, die durch die Verschweissung so hetero-

gener und weit auseinander liegender Grundfächer geschaffen wird. Auf der anderen Seite muss die Darstellung in lapidarer Form das Nötige zusammenfassen, um nicht allzusehr in Einzelheiten zu gehen. Hierdurch bieten sich Hindernisse, die der gesprochene Vortrag, der durch Tabellen und Abbildungen erläutert wird, nicht kennt. Nach Möglichkeit habe ich durch Beifügung von Figuren auch das vorliegende Lehrbuch weniger trocken und leichter verständlich zu machen gesucht; doch sind der Zufügung von begleitendem Bildwerke natürlich Schranken gesetzt.

« Die Literaturangaben sollen lediglich einen Hinweis geben für denjenigen, der die speziellen Fragen näher zu studieren wünscht. Bei widerstreitenden Lehrmeinungen ist die Literatur etwas ausführlicher angegeben. Das Literaturverzeichnis soll demnach weder einen Anspruch auf Vollständigkeit machen, noch die Bewertung der namhaft gemachten Arbeiten zum Ausdruck bringen. »

* * *

Kekule von Stradonitz, Dr W. — Aus der Geschichte des Geschlechtes Fugger. (*Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie*, Juli-August 1911.)

Reid, G. A. — Methods of research. (*Eugenics Review*, October 1911.)

Sofer, L. — Beiträge zur vergleichenden Rassenphysiologie und Rassenpathologie. (*Politisch-Anthropologische Revue*, Oktober 1911.)

Haddon, A. C. — The wanderings of peoples. (London, Cambridge Univ. Press, 1911.)

La législation de l'émigration en Italie. (*Annales du Musée social*, septembre 1911.)

Fairchild, H. P. — The paradox of immigration. (*Amer. J. of Sociology*, September 1911.)

Grumach, W. — Landflucht und Leutenot. (*Die neue Zeit*, 25. August 1911.)

Ritter, K. — Die Lehren der amerikanischen Einwanderungsstatistik. (*Statistische Monatsschrift*, Juni 1911.)

Corvey, J. — Die Abwanderung der deutschen Landarbeiter. (*Der Arbeiterfreund*, 1. Vierteljahrsh., J. XLIX, 1911.)

Meuriot, P. — L'immigration au Canada. (*J. de la Soc. de stat. de Paris*, juillet 1911.)

Gompers, S. — Schemes to distribute immigrants. (*American Federationist*, July 1911.)

des Cilleuls, A. — L'infiltration étrangère en France et ses conséquences sociales. (*Réforme sociale*, juin 1911.)

Erbik, Dr F. R. — Die Grundzüge der wichtigsten europäischen Auswanderungsgesetze. (Wien, Staats- und Hofdruckerei, 1911, 3 Mk.)

Boissier, E. — De l'assimilation des étrangers. (Genève, Jullien, 1911.)

Studnicki, W. — L'immigration en Amérique et la population de l'Europe (en polonais). (*Ekonomista*, 1911, I.)

Knoke, Dr A. — Ausländische Wanderarbeiter in Deutschland. (Leipzig, Deichert, 1911, 2 Mk.)

Freudenburg, F. K. — Der Zug vom Lande. (*Jahrbuch der Wohnungsreform*, 1908-1910, Göttingen, 1911.)

Broesike. — Die Binnenwanderungen. (*Das Land*, 1911, n° 5.)

Brandis. — Was bindet wesentlich Stadt und Land? (36. Generalversammlung der Vereinigung der Steuer- und Wirtschaftsreformer, 1911.)

Massnahmen für die Fleischversorgung der Bevölkerung und die Stellungnahme der Städteverwaltungen zu den Anträgen des deutschen Landwirtschaftsrates in derselben Angelegenheit. (*Archiv des deutschen Landwirtschaftsrats*, 1911.)

Haben in der Ernährung der ländlichen Bevölkerung Deutschlands wesentliche Aenderungen stattgefunden? (*Archiv des deutschen Landwirtschaftsrats*, 1911.)

Vogel, Dr E. H. — Die Entwicklung des Städtewesens in Oesterreich auf Grund des « Vorläufigen Ergebniss » der Volkszählung vom Jahre 1910. (*Statistische Monatsschrift*, September 1911.)

Clemenz, Dr. — Die Geographie der Stadt. (*Geographischer Anzeiger*, 1911, 12, 5.)

Einkommen und Miete, sowie Wohnungsgrösse und Miete in einigen deutschen Grosstädten. (*Reichs-Arbeitsblatt*, 22. Mai 1911.)

Enquête sur les familles nombreuses. (*Questions actuelles*, 6 mai 1911.)

Einkommen und Miete in Berlin, Hamburg, Leipzig, Dresden, Breslau, Magdeburg und in 16 sächsischen Mittelstädten. (*Jahrbuch der Bodenreform*, 1911, VII, 2.)

Arnold, P. — Zur Frage der Milchversorgung der Städte. (*Jahrb. für Nationalökonomie*, Mai 1911.)

Gemund, Dr W. — Bodenfrage und Bodenpolitik in ihrer Bedeutung für das Wohnungswesen und die Hygiene der Städte. (Berlin, Springer, 1911, 8 Mk.)

Rapport à M. le préfet sur les recherches effectuées au bureau du casier sanitaire pendant l'année 1910 relatives à la répartition de la tuberculose et du cancer dans les maisons de Paris. (Paris, Chaix, 1911.)

Ewart, Dr R. J. — The aristocracy of infancy and the conditions of its birth. (*Eugenics Review*, July 1911.)

Whetham, W. C. D. — Heredity and restitution. (*Eugenics Review*, July 1911.)

John, Capt. A. S. — Crime and eugenics in America. (*Eugenics Review*, July 1911.)

Cliver, Sir T. — Lead poisoning and the Race. (*Eugenics Review*, July 1911.)

Tredgold, Dr A. F. — Eugenics and future human progress. (*Eugenics Review*, July 1911.)

Grassl, J. — Volkserneuerung. (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, März-April 1911.)

Beale, O. C. — Racial decay. A compilation of evidence from world sources. (London, Fifield, 1911.)

Dix, A. — Alkoholismus und Arbeiterschaft. (*Z. für Sozialwissenschaft*, H. 8-9, 1911.)

Fehlinger. — Ist Alkoholismus eine Ursache der Entartung. (*Archiv für Kriminal-Anthropologie*, Bd. 41, H. 3 und 4, 1911.)

Alkohol und Religiosität. (*Volksfreund*, 1911, 3.)

Drosnes, Dr L. — Eine psychoanalystische Organisation zur Verhütung von Selbstmorden. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, September 1911.)

Löher, G. — Ueber die Selbstmorde in Deutschland. (*Pol-antrop. R.*, Juni 1911.)

Congrès de la dépopulation rurale en Côte-d'Or, tenu les 4 et 5 février 1911, à Dijon. (Dijon, Jobard, 1911.)

Schreiber, A. — Rassenhygiene, Frauenbewegung und Neumalthusianismus. (*Die Umschau*, 23. September 1911.)

van der Meulen, A. J. — Oud-Malthusianisme? (*De Economist*, Juli 1911.)

Haecke, H. — Die Ehelosen, eine bevölkerungs- und sozialstätistische Betrachtung. (*Jahrb. für Nationalökonomie und Statistik*, Juli 1911.)

Niceforo, A. — Contribution à l'étude des corrélations entre le bien-être économique et quelques faits de la vie démographique. (*J. de la Soc. de stat. de Paris*, août-septembre 1911.)

Huart, A. — Le mouvement de la population depuis 1800 en Europe dans ses rapports avec les crises économiques. (*Revuê économique internationale*, août 1911.)

de Nouvion, G. — La dépopulation. (*J. des économistes*, 15 juin 1911.)

Montemartini. — Natalité, mariage et mortalité des agriculteurs. (Congrès des Associations agricoles, Bruxelles, 1911, VIe sect.)

Bournisien. — L'affaiblissement de la natalité française. (*Revue pol. et parl.*, mai 1911.)

Dix. — Volkswachstum und agrarische Produktion. (*Volkswirtschaftl. Blätter*, 22. Juni 1911.)

Roosevelt, T. — The conservation of childhood. (*Annals Amer. Acad. of pol. and soc. Science*, July 1911.)

Kühle, O. — Das proletarische Kind. (München, Langen, 1911, 3 Mk.)

Ingegnieros, Dr J. — La Criminologia. (Buenos Aires, « Penitenciaria Nacional », 1911.)

D'Ambrosio, M. A. — Die wirtschaftliche Passivität und Verbrechen. (*Z. für die ges. Strafrechtswissenschaft*, Bd. 31, H. 8, 1911.)

Stekel. — Berufswahl und Kriminalität. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 41, H. 3 und 4, 1911.)

Ernst, B. — Die Lösungen des Zurechnungsproblems. (*Z. für Volkswirtschaft*, Bd. XX, H. 3 und 4, 1911.)

Dubuisson, P., et Vigouroux, A. — Responsabilité pénale et folie. (Paris, Alcan, 1911, 7.50 Fr.)

Grasset, M. — La responsabilité atténuée. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1911.)

Bradley, F. H. — The philosophy of responsability. (*J. of crim. Law and Crim.*, July 1911.)

Lacaze, Dr. — De la criminalité féminine en France. (*Archives d'anthrop. crim.*, juin 1911.)

Hopkins, A. — Criminals and the law. (*J. of crim. Law and Crim.*, May 1911.)

Loubat. — La crise de la répression. (*Revue politique et parlementaire*, juin 1911.)

Levy, J. A. — Waarom straffen wij? (*Tijdsp.*, 1911, II, pp. 193-222.)

Fenton, F. — The influence of newspaper presentations upon the growth of crime and other antisocial activity. (Chicago, Univ. Press, 1911, 1 Doll.)

Die Verwendung der unsozialen Elemente zu landwirtschaftlichen Kulturarbeiten und ihre Regelung im neuen Strafgesetzbuch und in dem Strafvollziehungsgesetz. (Berlin, Parey, 1911, 0.60 Mk.)

Coletti, F. — Classi sociali e delinquenza in Italia nel periodo 1891-1900. (Roma, Loescher, 1911.)

Mitchell, C. A. — Science and the Criminal. (London, Pitman, 1911.)

Levy-Fleur, R. — La politique criminelle des Anglais. (Paris, Pedone, 1911, 4 Fr.)

Ingegnieros, Dr J. — Instituto de Criminologia fundado en 1907. (Buenos Aires, « Penitenciaria Nacional », 1911.) Br. 7147.

Ingegnieros, Dr J. — La Evolucion de la Anthropologia criminal. (Buenos Aires, « Penitenciaria Nacional », 1911.)

Ingegnieros, Dr J. — Clasificacion de los delincuentes segun su psicopatologia. (Buenos Aires, « Penitenciaria Nacional », 1911.)

Montes, P. J. — Precursores de la ciencia penal en España. Estudios sobre el delincuente y las causas y remedios del delito. (Madrid, Ruiz, 1911, 12 Pes.)

Newcomb, R. B. — The legal duty of physicians to report general diseases. (*Clevcland M. J.*, 1911, t. X, p. 98.)

Hoag, J. C. — The relation of vasectomy to eugenics. (*Illinois M. J.*, Springfield, 1911, t. XIX, p. 280.)

Crame, N. — De l'impossibilité de procréer imposée aux criminels, aux fous et aux idiots dans les nouvelles législations aux Etats-Unis. (*J. de droit int. privé*, I-II, 1911.)

Cooke, A. B. — Safeguarding society from the unfit. (*South M. J.*, Nashville, 1910-1911, t. III, p. 16.)

Faulks, E. — The sterilisation of the insane. (*J. Ment. Sc.*, London, 1911, 57, p. 63.)

Pfeiffer, H. — Aerztliches zur Ehereform. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 42, H. 3 und 4, 1911.)

Klaver, A. — Geneeskundig onderzoek voor het huwelijk. (Amsterdam, Geerts, 1911, 0.30 Fl.)

Droit.

Dans une brochure in-8° de 36 pages, intitulée : *Essai d'une explication sociologique de l'origine du droit* (Paris, Giard et Brière, 1911, 1 franc), le Dr A. de Maday cherche à « démontrer, à l'aide des faits, que le *droit*, c'est-à-dire le principe qui, sous des formes multiples, détermine et règle l'organisation de la société même, *est un produit naturel* » (p. 9). L'auteur inaugure une

théorie de la valeur des droits En voici une application en ce qui concerne l'épargne :

« Le cas le plus primitif d'une *relation* entre l'individu et son entourage, c'est l'épargne. Elle est la *conservation* (pour une durée plus ou moins limitée) d'un objet qui a une valeur de consommation pour lui. C'est par cette conservation que la situation de l'individu vis-à-vis de son entourage *cesse d'être unilatérale* pour devenir une relation.

« Si dans la consommation immédiate, c'est-à-dire à l'état de *lutte universelle* (*bellum omnium contra omnes*), l'intérêt du consommateur et de sa proie étaient *diamétralement opposés*, par contre, dans l'épargne, il existe déjà une minimale *harmonie des intérêts*, par le fait que l'intérêt du consommateur (du plus fort), de garder, quoique pour une durée limitée, un corps (dans le sens physique du mot) pour l'épargne, coïncide avec la tendance naturelle de ce corps à maintenir son existence.

« Si, dans la consommation immédiate, dans la lutte universelle, tout avantage était assuré unilatéralement au plus fort, grâce à sa force, par contre, dans l'épargne, le faible reçoit déjà, quoique limitée temporairement, l'assurance de son existence, en d'autres termes, la *reconnaissance* (quoique limitée) de *son droit à la vie.*

« Le phénomène naturel de l'*épargne* nous prouve que la première, et la plus rudimentaire et la plus relative des relations entre les individus (corps), est, en même temps, *nécessairement* la première relation de droit ; mais le cas de l'épargne nous montre, en même temps, que c'est grâce à sa *valeur de consommation* que le plus faible reçoit des droits et que le *droit n'est autre chose que l'équivalent d'une valeur* » (p. 15).

de Maday étudie ainsi successivement le *droit du plus faible* et ses trois formes : 1° droit en échange de la valeur de consommation (l'épargne) ; 2° droit en échange de la valeur de production (l'exploitation) ; 3° droits en échange de la valeur d'échange (la collaboration) ; puis le *droit du plus fort* et la combinaison des droits du plus faible et des droits du plus fort. Il conclut ainsi :

« La validité de la théorie de la valeur des droits étant prouvée, il en résulte que le *droit est soumis aux mêmes lois* (offre et demande, valeur, limite, etc.) *qui ont été considérées jusqu'à nos jours comme étant des lois spécifiques de l'économie politique, mais que l'on devra dorénavant considérer comme des lois générales de la sociologie.* Étant établi par cela même que le *droit lui-même est une valeur* et qu'on l'acquiert de la même façon que

toute autre valeur : par l'échange ou par la force, il en résulte que *gratuitement, inutilement, sans cause, nous ne conférons des droits à personne.* En reconnaissant le caractère foncièrement utilitaire et rationnel du droit, *nous avons ramené les phénomènes juridiques à la base naturaliste, qui caractérise l'action de tous les êtres.*

« L'homme entrant ou voulant entrer en rapport juridique avec quelqu'un ne diffère nullement, dans son activité, de tous les êtres vivants, lesquels, forcés par le besoin, se procurent des valeurs.

« Mais la théorie de la valeur des droits renferme une vérité plus profonde encore. En effet, *la thèse que « l'homme agit en égoïste, « c'est-à-dire qu'il attend de toutes ses actions un profit, qu'il ne « fait rien gratuitement » n'est autre chose qu'une expression sociale de la loi énergétique de la conservation des forces* ».

* * *

Une étude spéciale du droit kabyle vient d'être publiée par B. Luc, juge au tribunal de 1re instance d'Auch (Gers), sous le titre : *Le droit kabyle.* (Toulouse, Librairie des étudiants, 1911, in-8°, VIII-288 pages, 8 francs.) Le droit kabyle est un droit coutumier. Il est intéressant de retenir ce que l'auteur dit de la formation de ce droit et de la considération dont il jouit :

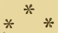
« C'est le *kanoun*, la coutume, qui règne en maître. Les Kabyles ont pour leurs *kanouns* une vénération profonde et un respect absolu. C'est un patrimoine précieux qui leur a été transmis depuis des époques dont ils n'ont plus le souvenir. L'attachement qu'ils ont montré leur a permis de conserver, dans tous les moments, alors qu'ils étaient en butte à des agressions constantes des peuples les plus divers et même soumis à leur joug, leurs traditions intactes et de rester eux-mêmes là où l'islamisme a tout uniformisé. Comment ne vénéreraient-ils, d'une façon même quasi mystique, ces coutumes qui, à toutes les époques de leur histoire, ont été leur sauvegarde et le but continu de leurs efforts !

« Comment ces *kanouns* se sont-ils formés ? C'est là une question d'ordre général, qui se pose à l'occasion de n'importe quelle sorte de coutumes et qui se résout toujours d'une façon identique. Des faits se sont présentés plusieurs fois à la publicité dans des conditions analogues ; ils auront été appréciés, par le pouvoir qui en était chargé, toujours de la même manière ; une règle sera résultée de ces multiples appréciations et sera proclamée, c'est la coutume,

c'est le *kanoun*. La coutume sera écrite là où un état de civilisation suffisant aura généralisé l'écriture; elle sera confiée à la mémoire chez un peuple où les relations entre citoyens sont uniquement orales. C'est ce dernier cas qui est vrai pour les *kanouns* kabyles. Ceux-ci ont été transmis par la tradition orale; les éléments de la législation ont été confiés à la mémoire des anciens, qui les ont ainsi transmis de génération en génération. Quelquefois cependant un marabout instruit — les marabouts seuls savaient écrire — rédigeait un certain nombre d'articles, mais c'était là l'exception, la mémoire presque toujours suffisait seule. On doit accorder confiance à cette mémoire des Kabyles, car elle est très fidèle et on ne remarque jamais aucune hésitation lorsqu'on la met à l'épreuve. M. Hanoteau nous dit, dans la préface de son ouvrage, *Les poésies populaires du Djurdjura et de la Kabylie*, qu'il a observé des poètes kabyles qui récitent des vers toute une journée sans une défaillance. Cependant tous les vieux Kabyles ne rapportent pas d'une façon semblable la coutume qu'on leur a transmise et qu'ils transmettent à leur tour. L'ordre des matières diffère, ils ne parlent que des parties qui leur paraissent les plus intéressantes et qui les ont frappés le plus, par exemple le droit pénal. C'est ce qui explique la différence de longueur des *kanouns* et l'omission de certaines matières dans telle ou telle coutume, matières qui cependant devaient avoir préoccupé, à un égal degré, tous les Kabyles et que la coutume devait avoir prévues.

« La législation kabyle est donc un fait exceptionnel dans le monde musulman et occupe ainsi une situtation bien spéciale chez les peuples de l'Afrique septentrionale.

« Elle est à l'opposé du droit musulman, qui est un droit révélé et par suite n'est susceptible d'aucun perfectionnement. Le droit kabyle est, au contraire, essentiellement humain et à ce titre perfectible, et ses enrichissements ont été continus » (pp. 19-21).



de la Grasserie, R. — De la volonté comme source d'un droit. (*Revue critique de législation et de jurisprudence*, mai 1911.)

Levy, E. — La transition du droit à la valeur. (*Revue de métaphysique et de morale*, mai 1911.)

Dauwe, F. — L'évolution pratique du droit. (Bruxelles, Larcier, 1911.)

Dallari, G. — Il nuovo contrattualismo nella filosofia sociale e giuridica. (Torino, Union. tip.-editr., 1911, 6 L.)

Natoli, G. — La filosofia del diritto ridotta alla filosofia dell' economia. (Palermo, Fiorenza, 1911, 3 L.)

Nicol-Speyer, A. — Systematische Theorie des heutigen Rechts. I. Die allgemeine Rechtslehre, 1. (Berlin, Vahlon, 1911, 9 Mk.)

Rogge, H. — Methodologische Vorstudien zu einer Kritik des Rechts. (Berlin, Rothschild, 1911.)

Voigt, A. — Wirtschaft und Recht. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Troeltsch, D[r]. — Das stoisch-christliche Naturrecht und das moderne profane Naturrecht. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Ehrlich, E. — Die Erforschung des lebenden Rechts. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, II. 1, 1911.)

Salomon, M. — Rechtspolitik und Rechtsgefühl. (*Z. für die ges. Strafrechtswissenschaft*, Bd. 31, H. 8, 1911.)

Meyer, D[r] H. — Ueber die Grenze von Recht und Sittlichen, in einem Falle verwerflichen Kundenfangs. (*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilos.*, Oktober 1911.)

Rundstein, D[r] S. — Zur Methodologie der freien Rechtsfindung. (*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilos.*, Oktober 1911.)

Roscoe, E. S. — The growth of english law. (London, Stevens, 1911, 7-6.)

Roy, S. — Customs and customary law in British India. (Calcutta, Hare Press, 1911.)

Khairallah. — La propriété foncière en Tunisie. (*Revue tunisienne*, mai 1911.)

Abdur, R. — The Principles of Muhammadan jurisprudence according to the Hanafi, Maliki, Shafi'i and Hanbali Schools. (London, Luzac, 1911, 21 Sh.)

Grasshoff, D[r] R. — Le droit de change des Arabes. (Paris, Larose et Tenin, 1911.)

Vaccari, P. — Matrimonio franco e matrimonio romano : studi preliminari. (Pavia, Mattei, Speroni e C[o], 1911, 2 L.)

Ungnad, A. — Blicke in das babylonische Rechtsleben zur Zeit König Hammurapis. (*Deutsche Rundschau*, Juni 1911.)

Kohler, J. — Ueber die Rechte melanesischer Stämme auf Neu-Guinea. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Kohler, J. — Die Veddas. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Klidschian, A. — Das armenische Eherecht und die Grundzüge der armenischen Familienorganisation. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Brassloff, S. — Zur Lehre von den Rechtsfolgen der schuldhaften Tötung einer Person im bysantischen Recht. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Pritsch, E. — Ein Beitrag zum orientalischen Königsrecht. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Auer, G. — Begriff und Wesen des Vorsatzes in den mittelalterlichen Strafgesetzen in Ungarn. (*Z. für vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 25, H. 2 und 3, 1911.)

Duguit, L. — Manuel de droit constitutionnel. (Paris, Fontemoing, 2[e] éd., 1911, 6 Fr.)

Jellinek, G. — L'Etat moderne et son droit. (Paris, Giard et Brière, 1911, 12 Fr.)

de la Grasserie, R. — Principes sociologiques du droit public. (Paris, Giard et Brière, 1911, 10 Fr.)

Sinzheimer, H. — Die Fortentwicklung des Arbeitsrechts und die Aufgaben der Rechtslehre. (*Soziale Praxis*, 29. Juni 1911.)

Cevolotto, M. — I delitti contro la liberta del lavoro nel diritto penale italiano. (Torino, Unione tip.-editrice Torinese, 4 L.)

Zimmermann, W. — Reaktion und Reform im Koalitionsrecht. (*Soziale Praxis*, 8. Juni 1911.)

Panunzio. — Le droit pénal et le socialisme. (*Mouvement socialiste*, mars 1911.)

Uhry. — La jurisprudence nouvelle en matière de grève. (*Mouvement socialiste*, février 1911.)

Uhry. — La mise à l'index devant les tribunaux. (*Mouvement socialiste*, avril 1911.)

Pesce, D. — Réglementation internationale de la navigation aérienne. (*J. de droit int. privé*, n^os I-II, 1911.)

Chessex, V. et L. — L'air : un nouveau domaine juridique. (*J. de droit int. privé*, n°s III-IV, 1911.)

Catteau, A. — De natura juris proprietatis. Theoria catholica. (Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1911.)

Berolzheimer, Dr F. — Die Gefahren auf Gefühlsjurisprudenz in der Gegenwart. (Berlin, Rothschild, 1911, 1 Mk.)

Urwicz, E. — Beleidigung sozialer Einheiten. (*Z. für die ges. Strafrechtswissenschaft*, Bd. 31, H. 8, 1911.)

Biamonti, L. — Organi e metodi di difesa dei minorenni t adotti in giudizio. (*R. penale*, luglio 1911.)

Politique.

Parmi les « tracts » de la société anglaise « The Fabian Society » publiés en 1911 figure une étude de S. Webb intitulée : *The necessary basis of society* (London, 1911, 11 pages, 1 penny), qui renferme, à propos du rôle de l'État dans les temps modernes, des vues qu'il importe de rappeler ici.

Le xixe siècle a aboli la législation de classe et s'est efforcé de légiférer pour la masse du peuple, pour le peuple tout entier ou du moins pour des majorités. S. Webb pense qu'au xxe siècle le législateur devra tenir compte des intérêts de toutes les minorités qui composent l'État :

« My first proposition is, therefore, the paradoxical one that, whilst it may have been the most pressing business of nineteenth century governments to deal with the whole people, or at any rate, with majorities, by far the most important business of twentieth century governments must be to provide not only for minorities, but even for quite small minorities, and actually for individuals.

« We are no longer content with the army contractors' standard

sizes. The regimental boots and uniforms must be made to fit each individual soldier. This, when you come to think of it, just as *Democratic* in any sense whatsoever, as the merely wholesale method. *Class legislation* in short, is not only not bad, or wicked, or undemocratic, but actually the only good, the only useful, and the only really effective legislation. Of course, it is not necessary to confine legislative advantages to one minority any more than to one individual. Every minority — every citizen in fact — has to be supplied, under the one system as under the other, just as every soldier in the regiment has to have his unit of clothing and his pair of marching boots. Only, on the one method, the fit is so bad that the soldier is galled, and marching and fighting capacity falls far short of what can be attained. On the other method, an improved fit so much increases freedom of action that both comfort and efficiency are greatly increased.

« An actual example of progressive government action may serve to make my meaning clearer. A century ago the provision of schools formed in England no part of governmental activity. The first need was to get supplied in sufficient quantity the most universal and least specialized type of school. The democratic program was simply *schools for all*. The ideal of advanced reformers was the universal provision of the *common school*, the school common to all, in which, in every group of a few hundred families, all the boys or girls — some said all the boys and girls — should sit side by side, receiving whatever their intellects, whatever their indiosyncracies, whatever their opportunities, the same kind and degree of education. We may agree that these enthusiastic Democrats were right in desiring to get rid of purely artificial class distinctions in education. Moreover, a lonely village, like the cluster of homesteads in the early American backwoods, has necessarily got to put up with a single undifferentiated school. But we do not today, in any highly organized community, provide or expect to have provided, any monotoneous array of such *common schools*. We recognize now that children have infinitely varied needs and capacities in education. Where many thousands of children are together in the same locality, we have learnt how to avoid the more atrocious of the misfits that were involved in the *common school*. And thus an education authority such as that of London already provides not one kind of school, but several dozen different kinds — not merely the ordinary boy's school and girls'

schools and infants' schools, but also special schools for the quick and precocious, and special schools for the backward and feeble-minded; blind schools and deaf schools and cripple schools; day schools and boarding schools; truant schools and industrial schools; domestic economy schools and three or four kinds of trade schools; and half-a-dozen different types of secondary schools. The schools for all for which BENTHAM and J. MILL and F. PLACE strove a century ago, have become differentiated into these dozens of different kinds of school for differently situated groups of children » (pp. 3-4).

Une tâche pareille exige une compétence beaucoup plus grande de la part de l'administration :

« We see at once how needful becomes, in every branch of administration and legislation, a high degree of specialized knowledge and expertness. The provision for the average man, whether in the way of prohibitions or in matters of supply, is a comparativ-ely simple matter. The draughtsmen of the American Declaration of independence and the author of the *Rights of Man*, writing as they did for the Political Man — quite as unreal a being as the economic Man — found no difficulty in deducing from first principles all the government that they contemplated. I sometimes think that these who object to any other kind of legislation are often unconsciously biassed by a haunting suspicion that they, at any rate, are unequipped for it. In our own time it does not require much knowledge to draw up, let us say, a Factory Law on the lines of universal application still customary in the legislation of France. *Clause I* : The ours of labor shall not exceed eight per day. *Clause II* : The Minister of the interior is charged with the execution of this law. This is scarcely an exageration of the type of legislation to which the conception of governmental action as concerned with the whole people inevitably leads. What we in England have learnt is that not until factory legislation has been broken up and sub-divided into highly specialized regulations, each effecting a particular trade or a group of trades — in short, not until government becomes a matter of dealing with minorities — becomes, in fact, nothing but *class legislation* does it become either effective in itself or other than a clanking fetter and incumbrance upon our personal freedom. But well-fitting clothes involve skilled tailoring. Accordingly legislation and governmental administration necessarily become, in all highly organized communities — however democratic they may be — more and more the business

of persons elaborately trained and set apart for the task, and less the immediate outcome of popular feeling » (pp. 5-6).

* * *

H. G. F. Spurrell a tenté, dans un essai intitulé : *Patriotism. A biological study* (London, G Bell and Sons, 1911, in-8°, VIII-168 pages) de déterminer la nature des éléments constitutifs du patriotisme et les variations de ce sentiment. C'est une matière encore peu étudiée :

« Patriotism has not, I think, been studied with the care which the subject deserves, for otherwise the confusion of ideas regarding it which at present prevails could hardly exist. The masses of a nation are swayed by patriotism, but those who endeavour to define the thing in the abstract differ widely and irreconciably as to its nature, and their divergence of opinion is no less when they are men of the highest education, occupying responsable positions and universally respected for their excellence of private character, than when they are illiterate or even members of the criminal classes. When patriotism is discussed, whether by those who are able to bring to their support all the resources of logic, or by those whose only weapon is invective, a listener is struck by encountering the same lack of definite ideas. According to some, patriotism is a primitive instinct; according to others, a tradition; according to others, again, a convention or the product of education. Some regard it as the greatest of virtues, others as the meanest of vices. Patriotism, according to the former, is the unselfish readiness of the individual to sacrifice whenever necessary his own interests or his life for the good of the State. According to the latter, it is the unscrupulous negation, by the citizens of one State, of the rights of all other nations, coupled with an arrogant denial that they can have any good qualities whith deserve admiration or might with advantage be copied. There seems to be pretty general agreement that the safety and progress of the State depends upon the patriotism of its citizens » (pp. 1-2).

La nature du sentiment patriotique varie suivant les conditions du milieu :

« Patriotism is simple to a man in a small community. It means to him that, at a moment's notice, he must be ready to leave his plough, or to throw down his hammer, and rush to help his follows to repel invaders. It is the same for every man. Every man understands that if the enemy get in, he and his friends will be butchered ;

every man understands that the preservation of the State is his own business.

« In a great nation the conditions are totally different. The farther back the frontiers are pushed, the less can the citizens in the capital realize that a struggle with nature is always going on. They live such sheltered lives that they cannot comprehend how any danger can threaten them from without, and they resent accordingly any interference with their personal comfort which the safety of the State demands. Patriotism is very irksome to a man when it means to him paying taxes to support an army on a distant frontier, needed to check an enemy that he has never seen.

« Danger to a great nation is so difficult to perceive, and is so long in coming to a crisis, that only the most enlightened people can be expected to prepare for it. Often they know that the preparations to which they devote their live will neither be completed nor needed during their own lifetime. But while the masses of the nation are thinking only of their individual welfare, and their patriotism, in the absence of a visible enemy, is dormant, the men of intelligence and imagination are looking forward to the day of trial, and hoping that, when it comes, it will find the nation strong enough to emerge triumphant from the conflict » (pp. 67-68).

L'auteur étudie ensuite les formes « pathologiques » du patriotisme, l'antimilitarisme, l'humanitarisme, etc. Il termine en faisant du patriotisme une condition de la survivance dans la lutte entre nations :

« Meanwhile, the struggle for existence goes on ; nations are the units in the struggle, and the strength of each nation's patriotism in the factor which determines its chance of survival » (p. 168).

* * *

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'histoire contemporaine de l'Italie, Missiroli, qui a étudié « le nationalisme italien » dans un article de l'*Indépendance* (1er août 1911, pp. 419-435), émet une théorie du nationalisme qui est intéressante au point de vue de l'évolution des idées dans ce domaine et qu'on pourrait appeler la théorie du nationalisme « intérieur » :

« Il faut bien se garder de confondre le nationalisme avec les diverses questions nationales que les nationalistes agitent avec tant d'enthousiasme et tant de noblesse dans le pays ; et il ne faut pas non plus tomber dans l'erreur grossière de le confondre avec

l'*irrédentisme*, qui réclame Trente et Trieste, ou avec cette partie de l'opinion publique, qui veut une politique extérieure plus digne et une protection vigilante et ferme de nos émigrants.

« Si le nationalisme se réduisait à cela, il pourrait facilement entrer dans quelque programme de gouvernement et se ramener aux proportions d'une sage politique parlementaire.

« Mais il tend à des fins trop élevées pour se contenter de succès aussi éphémères !

« Il se propose quelque chose de bien plus noble et de bien plus difficile : la reconstitution de l'État, la garantie des libertés fondamentales, une opposition dirigée contre tout ce qui constitue, de quelque manière, un attentat contre l'individualité de la nation.

« Il devra par suite affirmer résolument que toute activité politique n'est *nationale* que dans la mesure où elle coïncide avec le bien supérieur de la patrie. Mais une erreur bien plus grave que l'erreur commise par les générations précédentes, ce serait de croire que toutes les classes, que tous les partis peuvent coopérer, chacun à sa manière et avec sa méthode propre, à la grandeur du pays. Non ! il ne faut pas s'illusionner et prendre en considération trop bienveillante les affirmations — bien peu rassurantes — des patriotes d'occasion. Tous les partis font nécessairement des déclarations de patriotisme, et il ne nous est pas permis de croire toujours à leur bonne foi. La vérité nationale n'est pas de celles qu'on proclame des lèvres, elle est de celles qui exigent des actes et qui veulent une méditation continuelle » (pp. 431-432).

« Le nationalisme sera comme le couronnement suprême d'une lutte de classes, ou il ne sera pas : il constituera un titre immortel de gloire pour la classe dont les intérêts coïncideront exactement avec ceux de la nation, et qui saura courageusement en imposer la reconnaissance à tous les dissidents et à tous ses ennemis, parce qu'elle aura conscience d'être la partie la plus noble et la plus vivante du pays.

« Laissez donc la démagogie à ses faux triomphes fondés sur ses mensonges ; peu importe que des gens sans intelligence et sans cœur insultent les valeurs idéales ; ayez foi dans l'histoire et dans la beauté de l'Idée, et n'oubliez pas ce que vous êtes vous-mêmes ! Il y a partout d'admirables trésors d'intelligence, de courage et de force rénovatrices, que l'*arrivisme* démocratique n'a pas encore corrompus, parce qu'il ne les voit pas. Il y a surtout beaucoup d'hommes nouveaux, qui jamais ne se mêlèrent de politique et vécurent à l'écart, tout entiers à leurs études et travaillant incon-

sciemment à la grandeur de leur pays. Eh bien, ce sont eux qui nous sauveront du désastre; les exemples très nobles et peu imités qu'ils donnent aujourd'hui apparaîtront plus tard comme des condamnations vivantes de notre temps » (pp. 434-435).

***

Coulut, L. — L'internationalisme devant les faits. (Paris, Sansot, 1911, 3.50 Fr.)

Reinsch, P. S. — Public International Unions : their work and organization. (New York, Ginn, 1911, 1.65 Doll.)

Cimbali, E. — Il nuovo indirizzo internazionale e gli odierni congressi, conferenze, società e leghe per la pace, l'arbitrato ed il disarmo. (Roma, Lux, 1911, 5 L.)

Kinkel, Dr J. — Die sozialökonomischen Grundlagen der Staats- und Wirtschaftslehren von Aristoteles. (Leipzig, Duncker und Humblot, 1911, 4 Mk.)

Picard, R. — La théorie de la lutte des classes à la veille de la Révolution française. (*Revue d'économie politique*, septembre-octobre 1911.)

Bernstein, E. — Der Klassenkampf und der Fortschritt der Kultur. (*Sozialistische Monatshefte*, 7. September 1911.)

Astigiano, A. — Sociologia politica. (Genova, Casa ed. Stenografica, 1911.)

Yarros, V. S. — The course of social reform and political Psychology. (*Amer. J. of Sociology*, July 1911.)

Rexius, G. — Studien zur Staatslehre der historischen Schule. (*Historische Z.*, F. 3, Bd. II, H. 3, Oktober 1911.)

Klövekorn, Dr F. — Die Entstehung der Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte. (Berlin, Ebering, 1911, 6 Mk.)

Beyer, B. — Kritische Studien zur Systematisierung der Staatsfunktionen. (*Z. für die ges. Staatswissenschaft*, H. 3, 1911.)

Neveu, J. P. — L'individu dans l'Etat moderne. (*Renaissance contemporaine*, 17 juin 1911.)

Les collectivités professionnelles et économiques dans l'Etat. (*Revue cath. des institutions et du droit*, juillet 1911.)

Hill, D. J. — World organization as affected by the nature of the modern state. (New York, Columbia Univ., 1911, 1.50 Doll.)

Leroy-Beaulieu, P. — L'Etat moderne et ses fonctions. (Paris, Alcan, 4e éd., 1911, 9 Fr.)

Potthoff, Dr H. — Die Kosten der Sozialpolitik. (*Die Umschau*, 17. Juni 1911.)

Falter, Dr G. — Staatsideale unserer Klassiker. (Leipzig, Hirschfeld, 1911, 3 Mk.)

Meynadier, R. — L'idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe. (Paris, Alcan, 1911, 3.50 Fr.)

Gargas. — Sozialpolitik und Verwaltung. (*Schweizer. Blätter für Wirtschafts- und Sozialpolitik*, 1911, nos 20-21.)

De Dominicis. — L'idea nazionale tedesca e il pangermanismo. (*R. int. di scienze sociali*, juin 1911.)

Deutschland als Weltmacht. Vierzig Jahre Deutsches Reich. (Leipzig, Kœhler, 1911, 4 Mk.)

Deutsches Nationalbewusstsein in Geschichte und Gegenwart. (*Konserv. Monatschr.*, 1911, t. 5, p. 443; t. 6, p. 547.)

Hymmen, Dr H. — Zur Geschichte des deutschen Nationalgefühls. (Berlin, Weidmann, 1911, 1 Mk.)

d'Aulon, J. — L'impérialisme britannique à ses débuts et aujourd'hui. (*Revue critique des idées et des livres*, 10 juin 1911.)

Carli. — Nazionalismo economico. (Milano, « Stampa commerciale », 1911, p. 15.)

Arcari, P. — La coscienza nazionale in Italia. (Milano, Libr. Editrice Milanese, 1911, 5 L.)

Melchiori, Dr E. — L'evoluzione del sentimento e l'epopea del risorgimento italiano. (Torino, Paravia, 1911, 1.50 L.)

Vaina, M. — Popolarismo e Nasismo in Sicilia. (Firenze, Casa Editr. Italiana 1911, 1, 90 L.)

Quessel, L. — Der alte und der neue Liberalismus. (*Sozialistische Monatshefte*, 13. Juli 1911.)

Andreas, W. — Zur Geschichte des deutschen Liberalismus. (*Historische Z.*, Bd. 11, H. 1, 1911.)

Die Idee der politischen Freiheit und der Liberalismus, I. (*Deutsche Revue*, Juli 1911.)

Robinson, J. H. — The spirit of conservatism in the light of history. (*J. of Philosophy, Psychology, etc.*, 11 May, 1911.)

Hobhouse, L. T. — Liberalism. (London, Home Univ. Library, 1911.)

Samazeuilh, F. — La crise du régime parlementaire. (*Acad. des sciences mor. et polit.*, août 1911.)

Cartault, A. — La dégénérescence actuelle de la souveraineté nationale vers l'absolutisme. (*Revue du mois*, juillet 1911.)

Saige-Caffieri. — Réflexions sur l'intérêt général. (*Revue des sciences pol.*, mai-juin 1911.)

Mihura, J. — Le régionalisme. (*Réforme sociale*, juin 1911.)

Hilferding, R. — Aus der Vorgeschichte der Marxschen Oekonomie. (*Die neue Zeit*, 22. September 1911.)

Bouglé, C. — Le programme intellectuel de Proudhon avant 1848. (*Revue du mois*, septembre 1911.)

von Tugan-Baranowski, M., Kent und Marx. — (*Archiv für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIII, H. 1, 1911.)

Defourny, M. — La décomposition du socialisme. (*Revue soc. catholique*, juin 1911.)

Acht, Dr A. — Der moderne französische Syndikalismus. (Iena, Fischer, 1911, 4.80 Mk.)

Vandervelde, E. — Le socialisme contre l'Etat. (*La revue*, 1er juillet 1911.)

Rosenbaum, E. — Ferdinand Lassalle : Studien über historische und systematische Zusammenhang seiner Lehre. (Iena, Fischer, 1911, 5.50 Mk.)

Braibant, M. — Le socialisme et l'activité économique. (Paris, Alcan, 1911, 5 Fr.)

Quack, H. P. G. — De socialisten. Personen en stelsels, 4e herz. druk. (Amsterdam, van Kampen en Zoon, 1911, 15.50 Fl.)

Combes de Patris, B. — Pragmatisme et démocratie. (*Revue des sciences politiques*, septembre-octobre 1911.)

Boudin, L. B. — Government by judiciary. (*Pol. Science Quart.*, June 1911.)

Zoreiti, L. — La culture mathématique dans une démocratie. (*Revue du mois*, juillet 1911.)

Faguet, E. — ... Et l'horreur des responsabilités. (Paris, Bernard Grasset, 1911, 2 Fr.)

Littérature et Art.

Les études générales de littérature comparée étant peu abondantes, il convient de signaler ici un ouvrage récemment publié dans ce domaine par A. S. MacKenzie, directeur de la section de littérature anglaise et comparée à l'Université du Kentucky (New-York, Crowell and C°, 1911, in-8°, xvii-441 pages, 2.50 dollars). L'auteur considère la littérature et ses variations comme des phénomènes sociaux et « anthropologiques », dans le sens que les Anglo-Américains donnent à ce dernier terme. En considération de l'étendue du sujet, l'auteur a dû se limiter à des aperçus généraux :

« The object of this treatise is to try to account for the origin and successive changes of litterature as a social phenomenon. This is essentially an anthropological study, different in several respects from any of its predecessors. The selection and the arrangement of the data, many of the interpretations, and all the provisional laws are believed to be new. The empire of letters is extensive and extending. It must be conceded that to write complete account of litterary evolution is a task too great for any one person during a life time. It seemed better, then, to accomplish a limited work with relative thoroughness rather than to attempt a stupendous undertaking that might never be more than a torso of criticism.

« At the outset two plans suggested themselves to trace the evolution of a single literary type, so far as that is possible with the data at command, or to trace in less detail the successive phases of literature as a whole. After no little hesitation the latter plan commended itself as preferable. Even if much more intricate, it seemed to hold out greater hope of discerning with reasonable clearness the organic unity of literary evolution, for the internal process is exceedingly complex. It makes the rough places smoother, however, if the general trend of literary processes be

indicated without undue intrusion of the inner entanglements of the problem » (p. vii).

Quelques observations sur l'état actuel des études de littérature comparée sont à relever aussi :

« In the first place, the science of literary art is still in a rudimentary state while the art of literature is worldwide in scope. These facts need not discourage us, however, for every department of human thought has problems, some unsolved, others perhaps insoluble. The student of this projected science must not merely observe facts, but he must seek to account for processes whose ramifications at times seems to lead to a labyrinth.

« In the second place, though the harvest is plenteous, the labourers are few. There is urgent need for those who are willing to toil patiently in unison. If some of the travellers, traders, and missionaries among primitive and barbaris peoples would write fewer rhapsodies upon scenery or personal adventure, they might find time to test the arithmetic ability of members of different tribes, to copy with fidelity the colours and designs of domestic ustensils or weapons of the chase, to jot down the precise rhythms and figures of the dance as well as the details of marital or martial ceremonies, to note or phonograph the words and music of the songs, and in short secure for all time an accurate account of those significant materials that are fast disappearing, thanks to the influence of steam and electricity. If linguists would try to find time to undertake the drudgery of preparing dictionaries and translations from a fair percentage of the hundreds of languages in existence, the study of both philology and literature would be greatly stimulated. Simple types of culture are possibly the keys to all history, ecclesiastical, political, or literary. Thus it is desirable that many should join hands in research before the modes and moods of lower culture become as extinct as Cornish or Senauanian. Even the known literatures are so numerous that no one person can hope to collect and select data enough for a truly comprehensive study of one literary type ; but until the specialists have found time to perform their share of the task, the student of literary art may be permitted to take a broad outlook upon the phenomena that most urgently demand classification and interpretation. Even if the data be limited, their consideration may point the way to a solution that is not altogether misleading » (pp. 3-4).

Si la production littéraire est d'ordre social, elle émane en

dernière analyse d'un individu déterminé. La psychologie individuelle aura donc à intervenir dans les recherches de cette nature :

« A play or a song may be a social product, but it is none the less the outcome of an individual mind. It is therefore to psychology that we must look for a possible explanation of æsthetic powers. Psychology, however, has troubles of its own. So far as we can judge at present, consciousness and volition constitute a much more important part of the evolutionary process than chemical reaction or gravitation. Again, if sensitiveness or responsiveness varies inversely with the age of the individual, being at its maximum in the new-born child. Shall we ever be able to demonstrate that variation of sensitiveness has a cultural coefficient? Is it true that sensitiveness to physical environment decreases as societies rise in the scale of culture from primitive life upward? » (p. 4).

MacKenzie énumère quelques-uns des problèmes qui constituent le domaine de la littérature comparée :

« Here are a few of the many problems. If language is the medium of literature, how did language arise? Why do children rejoice in a nursery rime and show less interest in a prose version of the same narrative? Is there any connection between child games and the ballad and the drama? How did ever occur to man to institute what we call poetry? What is it that makes the appeal of poetry so unique, so universal? Did poetry spring up in one country and did all others adopt or adapt? Was music earlier than poetry? What need in man does poetry satisfy, which neither music, dancing, painting, nor any other art can satisfy? Why does communal dancing decay in civilized society? What was its connection with poetry and the drama? What was the earliest form of poetry? Was poetry always independent of the other fine arts? What part has poetry played in magic ceremonies? In religion? in education? How has writing influenced the evolution of literature? Did prose arise before poetry? What are the laws of prose rhythm? Why are there certain favourite numbers in the ballads and in other forms of literature? What forms of literary art have appeared at some time in all countries? Which have not appeared in certain countries and why? In what ways has journalism influenced literature? What is the essential difference between Oriental and Western literature, or between ancient and modern? What has been the Keltic contribution to the world's literature? Is autobiography an exhibition of egotism? Is

modern drama decadent? Why is the novel so popular at present? As science increases must art decrease? » (p. 5).

* * *

A. C. Haddon, professeur d'ethnologie à l'Université de Cambridge, a préparé à l'usage des auditeurs du cours organisé au Musée Horniman, par le « London County Council », un *Syllabus* relatif à l'histoire naturelle des arts décoratifs. (*Syllabus of a course of five lectures on the natural history of decorative art*, London, King, 1911, 5 pence.) Les leçons portent sur les sujets suivants :

« How designs arise. — Decorative Art and hardicraft. — Picturial Arts as a means of conveying information. — Art in Magie and Religion. — The oldest drawings and carvings in the world ».

Les syllabus de cette espèce, lorsqu'ils sont bien rédigés, ont une réelle valeur scientifique à raison même du grand nombre d'idées qu'ils peuvent condenser en peu de termes et des nombreux éléments de réflexion et de recherches qu'ils offent ainsi à la pensée du lecteur. A titre d'exemple, nous reproduisons ici le résumé de la première leçon :

« *How designs arise.* — It is extremely difficult to copy anything accurately and strange results occur as the result of continuous copying.

« Sometimes it is easy to see what a design from an uncultured people is intended to represent, usually it is necessary to obtain a large series of examples before a conclusive sequence can be made out. In many cases it is impossible to determine what is represented unless definite information is given by the people themselves.

« Although degeneration through repeated or unintelligent copying does frequently occur, there are many simple designs which are not degenerate. The great majority of designs are highly conventional representations of the whole, or of parts, of natural objects.

« Natural forms are often modified by the restriction of the area to be decorated.

« Patterns which are apparently similar may have a very different origin; or the same object may give rise independently in two different places to a similar pattern.

« Two states of mind lead decoration of objects. These are *suggest* and *expectancy*, and they act and react on the arts of

design : *a*) suggestion may be regarded as a dynamic force that initiates and modifies; *b*) expectancy is static and tends to conserve what already exists » (p. 3).

* * *

Les *Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte*, éditées par K. Lamprecht, viennent de s'enrichir d'une contribution à l'histoire comparée de l'art, qui a pour auteur G. F. Muth et pour titre : *Stilprinzipien der primitiven Tierornamentik bei Chinesen und Germanen* (Leipzig, Voigtlænder, 1911, in-8°, ix-128 pages, 6 marcs.)

La comparaison des styles chinois et germaniques est possible dans les conditions suivantes :

« Voraussetzung für die Möglichkeit eines Vergleichs ist das Vorhandensein eines umfangreichen und homogenen Vergleichsmaterials. Es wurde im ersten Teil dieser Arbeit herbeizuschaffen versucht. Für beide in Betracht kommenden Völker liegen gleichmässig Tierornamente von einer bestimmten Entwicklungsstufe vor, und diese Ornamente befinden sich an Metallsachen, die durch Guss hergestellt wurden, sodass also Unterschiede nicht aus der verschiedenen Materialhandhabung erklärt werden können. Allerdings wäre es noch wünschenswerter, mit primitiver Tierornamentik versehene Objekte, die völlig gleichen Zwecken dienten, vergleichen zu können als entweder nur Gefässe oder Schmucksachen. Leider aber sind von den Chinesen Metallschmucksachen mit primitiver Tierornamentik nicht bekannt, und bei den Germanen tragen die wenigen bekannt gewordenen Bronzegefässe kaum Ornamentschmuck. Germanische Tongefässe mit chinesischen Bronzegefässen zu vergleichen ist ebenfalls aus naheliegenden Grunden nicht anhängig. So bleibt also nichts übrig als bei beiden Völkern die Ornamentik da zu nehmen, wo sie sich findet, bei den Chinesen also an Bronzevasen, bei den Germanen an Bronzefibeln und anderen Schmucksachen. Uebrigens, wenn auch in der Verwendung beider Gruppen ein grosser Unterschied besteht, in der Hochschätzung von Seiten ihrer Besitzer — und das ist sehr wichtig — galten doch beide gleich. Sie wurden beide häufig mit Inschriften — meist glückverheissender Art — versehen; sie wurden beide — bei den Chinesen die Vasen, bei den Germanen der Hort — vor allem in Sicherheit gebracht, wenn Gefahr drohte; sie wurden gar, wie die Sage erzählt, in Zeiten der Verzweiflung, um diese kostbarsten Schätze nicht in die Hände der Feinde fallen zu lassen, in die Tiefe versenkt » (pp. 90-91).

Les différences constatées dans la manière de traiter les sujets servant à l'ornementation ne sont pas dues seulement à des causes techniques ou à d'autres causes semblables. L'élément racial exerce également une influence considérable :

« Damit wären wir bei einem Punkte unserer Untersuchung angelangt, der von besonderer Wichtigkeit ist, der Frage nach einer letzten Ursache der besonderen Formgebung in der Ornamentik. Es ist schon viel über die Frage der Auswirkung des Rassencharakters in der Kunst gestritten worden. Sie hat zum erstenmal gründlichere Behandlung bei H. Taine in seiner *Philósophie de l'art* erfahren. Da ist die Bedeutung des Rassencharakters erkannt und ans rechte Licht gerückt. Taine sind nun, in Grosse, Guyau und Hennequin, bedeutende Gegner erstanden, die schliesslich zu dem Ergebnis kamen, dass ein Rassencharakter aus der Kunst kaum ersichtlich sei. Uns interessieren besonders die Ausführung Grosses. Er bemerkt über die von ihm betrachteten Jägervölker, die, was wohl zu beachten ist, auf einer wesentlich niedrigeren Kulturstufe stehen als die hier in Betracht kommenden Chinesen und Germanen : « Die Einheit der primitiven Kunst steht « im schärfsten Gegensatz zu der Verschiedenheit der primitiven « Rassen. Die Australier und die Eskimos sind einander in anthro- « pologischer Beziehung so unähnlich, wie es zwei menschliche « Rassen nur sein können, und nichtsdestoweniger sind die Orna- « mente der einen denen der anderen häufig so ähnlich, dass es « zuweilen sehr schwer sein würde, die Herkunft eines solchen « Musters zu bestimmen, wenn man nicht in der Form und dem « Material des ornamentierten Gegenstandes einen Anhalt fände. « Wer nur einmal die Felszeichnungen der Australier und der « Buschmänner und sodann die Australier und die Buschmänner « selbst verglichen hat, wird es wohl kaum noch wagen, die Lehre « Taines, dass die Kunst eines Volkes in erster Linie der Ausdruck « seines Rassencharakters sei, aufrecht zu halten wenigstens nicht « in der allgemeinen Gültigkeit, welche Taine dafür in Anspruch « nimmt. » (Grosse, Seite 275.) Für höher entwickelte Völker, auf die sich seine Untersuchungen nicht erstreckt, lässt Grosse die Frage der Einwirkung des Rassencharakters offen. Es wäre wohl anzunehmen, meint er, dass mit fortschreitender Entwicklung dieser Einfluss wächse, wie ja auch die Individualität der Völker wie die des einzelnen Menschen im Verlauf ihrer Entwicklung immer kräftiger hervortrete. Darüber aber könne er nichts sagen, da sich seine Untersuchung nicht bis dahin erstrecke.

« Die Antwort auf die von Grosse offen gelassene Frage ergibt sich aus vorliegender Arbeit. Die mitgeteilte Ornamente zeigen in der Tat wichtige Unterschiede, die durch nichts als den Rassencharakter zu erklären sind. Versuchen wir es, an der Hand unserer Beobachtungen etwas über die beiden Völker auszusagen : Der Chinese ist in seiner Ornamentik harmlos, graziös, geschickt, brav; er lässt die der bildenden Kunst gesteckten Grenzen niemals ausser Acht; der Germane dagegen ist masslos und leidenschaftlich bis zur Uebertretung; bei den Chinesen finden wir ein anmutiges Spielen, bei den Germanen überreiches, überströmendes Leben; dort begegnen wir allmählichen Uebergängen, stetem Vermitteln, weitgehendem Masshalten, hier äussert sich Ueberstürzung und Zwiespältigkeit, Widerspruch und Rücksichtslosigkeit » (pp. 121-122).



Le tome V (1911) de la *Zeitschrift für die Geschichte der Architektur* renferme une étude de M. Schlesinger intitulée : « Symbolik in der Architektur » (pp. 21-31 et 80-91). L'auteur résume ses recherehes dans les conclusions suivantes :

« Die vorstehenden Ausführungen zeigen, dass auch in der Architektur Keime und wesentliche Merkmale der Symbolik vorhanden sind.

« Neben der baulichen Vollkommenheit wird zu gewissen Zeiten vom Bauwerk eine Ausdrucksfähigkeit verlangt, die zum Besucher spricht, ihn zwingt, seiner Anschauung zu folgen, die ihm Lehren sinnbildlich offenbart, für welche die Worte nicht ausreichen.

« Bauten werden zum Teil ihren Zwecken entfremdet, um anderen Lebensbetätigungen zum Untergrund zu dienen. In manchen Erscheinungsformen sehen wir Sinnbilder von Seelenvorgängen, die keinen mächtigeren Ausdruck als den architektonischen finden konnten.

« Baudenkmäler hinterlassen nachhaltige Erinnerung an längst vergangene Zeiten und an Völker, deren Sprachen verklungen sind, und vermitteln ihre Kenntniss wieder durch die allen Menschen gemeinsamen Symbole.

« Endlich entstehen aus der Architektur verschiedene Gattungen von Zeichen, welche das Handwerksmässige kurz und vollkommen darstellen, jedoch nur denjenigen verständlich sind, für die die Mitteilung bestimmt ist.

« Wir sehen also, dass in der Architektur das Symbol ein ebenso

inhaltreiches Dasein besass wie in manchen anderen Lebensgebilden.

« Dem Wesen des Symbolbegriffs entsprechend geht das Architekturbild nicht in der Idee auf, es nähert sich ihr nur mehr oder weniger, sodass der Deutung viel Raum und Willkür überlassen bleibt » (p. 91).

***

Bonincontro Cagliola, A. — Svolgimento e missione dell' arte. (Avola, Piazza, 1911.)

Pérès, J. — Le pragmatisme et l'esthétique. (*Revue philosophique*, septembre 1911.)

Brandt, P. — Kunstgenuss ohne Kunstverständnis? (*Pädag. Archiv*, 1911, 53, 7/8.)

Dussauze, H. — Les règles esthétiques et les lois du sentiment. (Montauban, Impr. coopérative, 1911.)

Havell, E. B. — The Ideals of Indian art. (London, Murray, 1911.)

Berlage, H. P. — Architektuur en omgeving. (*De Beweging*, Juni 1911.)

Worringer, Dr W. — Formprobleme der Gotik. (München, Piper, 1911, 5 Mk.)

Gall, E. — Neue Beiträge zur Geschichte vom « Werdender Gotik ». (*Monatshefte für Kunstwissenschaft*, Juli 1911.)

Schmarsow, A. — Entwicklungsphasen der germanischen Tierornamentik von der Völkerwanderung bis zur Wikingerzeit. (*Kunstsamml.*, Berlin, 1911, t. 32, p. 88.)

Lalande, Dr G. — Découverte d'un bas-relief à représentation humaine dans les fouilles de Laussel. (*L'Anthropologie*, mai-juin 1911.)

Loewy, E. — La scultura greca. (Torino, Soc. ed. Nazionale, 1911, 10 L.)

Holden, E. S. — What masterpieces of Greek sculpture were known to the men of the Renaissance? (*Popular science monthly*, June 1911.)

Preyer, K. Entwicklungslinien in der sächsischen Plastik. (*Monatshefte für Kunstwissenschaft*, Juni 1911.)

de Soissons. — The Pictorial art of China. (*Contemporary R.*, May 1911.)

Kate, H. T. — On paintings of North American Indians (III). (*Anthropos*, mai-août 1911.)

Guiffrey, J. — Les tapisseries du XIIe siècle à la fin du XVIe siècle. Collection : histoire générale des arts appliqués à l'industrie, VI. (Paris, Lévy, 1911, 50 Fr.)

Wölfflih, H. — L'art classique. Initiation au génie de la renaissance italienne. (Paris, Laurens, 1911, 12 Fr.)

Lefranc, A. — L'art à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle. Les grandes divisions de la renaissance. (*Revue des cours et conférences*, 23 février 1911.)

Hausenstein, Dr W. — Die französische Kunst des 18. Jahrdts. Versuch einer angewandten Stilsoziologie. (*Sozialistische Monatshefte*, Oktober 1911.)

von Spiess, Dr K. — Der Mythos als Grundlage der Bauernkunst. (Wiener-Neustadt, Basler, 1911.)

Baumgartner, A. — Geschichte der Weltliteratur, VI. Die italienische Literatur. (Freiburg i. Br., 1911, 15 Mk.)

Moulton, R. G. — World Literature and its place in general culture. (New York, Macmillan, 7-6, 1911.)

von Lukacs, G. — Metaphysik der Tragödie. (*Logos*, Bd. II, H. 1, 1911.)

Kuiper, K. — De Grieksche tragedie en hare bestrijding door Plato. (*Onze Eeuw*, 1911, t. II, p. 391.)

Wendland, P. — Byzantinische Legenden. (*Int. Wochenschrift*, 17. Juni 1911.)

Canzoni d'amore del contadino magliese in Terra d'Otranto. (Napoli, Perrella, 1911, 20 P.)

Maspero, G. — Les contes populaires de l'Egypte ancienne. (Paris, Guilmoto, 1911, 8 Fr.)

Hinrichsen, Dr O. — Zur Psychologie und Psychopathologie des Dichters. (Wiesbaden, Engelmann, 1911, 2.80 Mk.)

Foltz, O. — Die Vergleichung. Ein Beitrag zur Poetik. (Langensalza, Beyer, 1910, 0.30 Mk.)

Schnabel, H. — Die Entstehungsbedingungen des Naturalismus in der modernen Literatur. (*Die Tat*, Juni 1911.)

Huoni, G. — Il sentimentalismo nella letteratura italiana. (Milano, Soc. Editr. Libr., 1911, 1.50 L.)

Schneickert. — Zur Geschichte des Kriminalromans. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 41, H. 3 und 4, 1911.)

Sèche, A. — La poésie satirique contemporaine. (*Revue du mois*, août 1911.)

Murray, G. — The Rise of the Greek Epic. (London, Frowde, 1911, 7-6.)

Birt, Th. — Was hat Seneca mit seinen Tragödien gewollt? (*Neue Jahrb. für das klass. Altertum, Geschichte und deut. Literatur*, 1911, 27, 5.)

Barton, F. B. — Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIIIe siècle. (Paris, Hachette, 1911, 3.50 Fr.)

Gerothwohl and Eaton, J. W. — The Englishmen in Eighteenth Century French Comedy. (*Fortnightly R.*, May 1911.)

Kœhler, G. — Der Dandysmus im französischen Roman des XIX. Jahrh. (Halle, Niemeyer, 1911, 2.40 Mk.)

Seillière, E. — Les mystiques du néo-romantisme. Evolution contemporaine de l'appétit mystique. (Paris, Plon-Nourrit, 1911.)

Strobl, J. — Die Entstehung der Gedichte von der Nibelungen Not und der Klage. (Halle, Niemeyer, 1911, 3 Mk.)

Chamberlain, B. H. — Japanese poetry. (London, Murray, 1911, 7-6.)

Palmeri, S. V. — Influsso della cultura araba nella poesia popolare siciliana. (*Nuova Antologia*, 1911, p. 940.)

Baglioni, S. — Contributo alla conoscenza della musica naturale. (*Rivista di antropologia*, vol. XVI, fasc. I, 1911.)

Morale et Philosophie.

J. de Coussange publie une traduction française d'un ouvrage du philosophe danois Höffding sur *La pensée humaine, ses formes*

et ses problèmes. (Paris, ALCAN, 1911, in 8°, XI-596 pages, 7.50 francs.) Dans la préface, l'auteur caractérise ainsi le but qu'il a voulu atteindre :

« La vie de la pensée que mon livre a pour but de dépeindre est mêlée intimement aux autres parties de la vie de l'esprit. J'ai cherché à montrer que la pensée ne peut servir la vie de l'esprit dans sa totalité quand, avant tout, elle n'est pas devenue maîtresse sur son propre domaine et ne se déroule pas selon ses propres lois comme une part indépendante de l'esprit. Je suis tous les jours plus convaincu que ce déploiement de la pensée, quand il s'accomplit tel qu'il doit s'accomplir, apportera de grands changements dans la vie personnelle prise en sa totalité. Il y a des oppositions et des problèmes qui prennent des formes de plus en plus accentuées et je n'éprouve aucune admiration pour ceux qui ne trouvent pas là un aiguillon, quoiqu'ils soient à même de connaître la vie de la pensée.

« J'ai insisté sur l'importance que prend en général le facteur personnel dans toute pensée à mesure qu'elle approche des terrains limites; je n'ai d'ailleurs pas caché que ma propre attitude, lorsque je parviens à la dernière étape de la pensée, a un caractère personnel, et je n'ai pu éviter de montrer quelles en sont les dispositions qu'en me basant sur les résultats de ma propre expérience je crois être celles qu'on éprouve lorsqu'on y arrive » (p. x).

Dans l'avant-propos qu'il a écrit pour cette traduction, E. BOUTROUX présente ainsi les intentions de HÖFFDING :

« Il en faut convenir, la pensée pure ne suffit pas à expliquer, à engendrer le mode d'existence que la raison cherche par delà le mécanisme des choses : la vie.

« Ce fut l'erreur des philosophies dites dogmatiques, de croire qu'il n'y a rien de plus dans l'être que dans la pensée prise en soi, et que, par suite, un inventaire exact des formes de la pensée pure suffirait à nous fournir les lois fondamentales de l'univers. Il y a, dans l'être, un élément d'originalité, d'activité synthétique, d'individualité, qui dépasse invinciblement les cadres fixes où la pensée, livrée à elle-même, enserre ses objets. C'est en vain que dans l'art mathématique, dans l'universel immobile, dans le stable, le rigide, l'absolu, on voudrait chercher la mesure adéquate du réel mouvant et agissant. L'absolu n'est que la fatigue de l'esprit humain, renonçant à suivre la vie dans son effort éternel et lui enjoignant de se conformer à une courbe dont lui-même pose la formule.

« La pensée n'est pas l'être : prise à part, elle est moins large que l'être. S'ensuit-il, toutefois, que l'être échappe à la pensée; que les principes de l'être doivent être demandés à une intuition entièrement dépouillée d'éléments intellectuels et rationnels?

« A une telle conclusion Höffding ne saurait souscrire, et c'est la caractéristique de sa philosophie, de proclamer hautement l'originalité et la vie irréductibles de l'être, et en même temps, de maintenir l'union indissoluble de l'être et de la pensée » (pp. II-III).

* * *

Comment se fait-il que nous puissions atteindre la vérité en nous servant de représentations que nous savons être inexactes? Ainsi dans les mathématiques on recourt à la notion de l'infiniment petit, alors que l'on sait parfaitement que cette notion est contradictoire, donc fausse. Cependant on sait aussi que les mathématiques supérieures ne peuvent se passer de cette notion. H. Vaihinger, professeur à l'Université de Halle, consacre à l'étude de cette question un volume intitulé *Die Philosophie des Als ob.* (Berlin, Reuther und Reichard, 1911, in-8°, XXXVI-804 pages, 16 marcs.) L'auteur fait remarquer dans la préface que des notions du même genre ont régulièrement cours dans la vie sociale ordinaire :

« Auch im praktischen Leben verfahren wir so : die Annahme der Willensfreiheit ist die notwendige Grundlage unserer sozialen und juristischen Ordnungen, und doch sagt uns unser logisches Gewissen, dass die Annahme der Willensfreiheit ein logischer Nonsens ist. Aber darum geben wir jene Vorstellung doch nicht auf : denn sie ist nützlich, ja unentbehrlich. Und in der Religion verfahren wir ebenso : logisch unhaltbare, ja unbedingt falsche Vorstellungsweisen behalten wir bei, obgleich wir ihre Falschheit durchschauen. Wir behalten sie bei, nicht etwa, weil sie uns « lieb » sind, nein, weil wir ihre Nützlichkeit und Unentbehrlichkeit zum richtigen Handeln erkennen. Wir kommen im theoretischen, im praktischen und im religiösen Gebiet zum Richtigen auf Grundlage und mit Hilfe des Falschen.

« Dass dem so sei, das fiel dem Verfasser vor vielen Jahren zuerst im Gebiet der Mathematik, Physik und Chemie auf; er fand dann dasselbe Verfahren im Gebiet der Jurisprudenz und bald zeigte sich, dass auch vielfach in der Religion so verfahren werde : so kam die Synthese zu Stande, welche nun hier vorliegt, eine Synthese, welche in dem Verfahren des Mathematikers und des

Theologen, des Physikers und des Juristen denselben Grundzug wieder erkennt.

« Früh schon war dem Verfasser auch die Partikelverbindung « als ob » aufgefallen, deren geheimnisvolle Gedankenverschränkung ihn reizte; oft fand er da, wo eben jenes Operieren mit bewusstfalschen aber nützlichen Vorstellungen stattfand, gerade diesen oder einen ähnlichen Partikelkomplex, dessen grammatisch-logische Analyse dann gleichzeitig mit jener Synthese sich verband. »

L'ouvrage du Prof. Vaihinger ne se limite d'ailleurs pas à la seule étude du problème. Il en fait en outre la base d'un système de philosophie, le « positivisme idéaliste », auquel il consacre la dernière partie de son livre.

***

Le fascicule de septembre-octobre de la *Revue de philosophie* est consacré à « l'évolutionnisme dans les sciences morales ». Il renferme les études suivantes :

E. Peillaube : « L'évolutionnisme et l'intelligence humaine. » — H.-D. Noble : « L'évolution des états affectifs. » — A. Humbert : « L'évolutionnisme et la linguistique. » — Ch. Calippe : « Les applications sociales du Darwinisme. » — J. Linard : « Le monothéisme primitif d'après Andrew Lang et William Schmidt. » — J. Walker : « L'évolutionnisme dans la théorie de la connaissance et de la vérité. » — J. Maritain : « L'évolutionnisme de M. Bergson. »

***

d'Hautefeuille, F. — Le caractère normatif et le caractère scientifique de la morale. (*Revue de métaphysique et de morale*, septembre 1911.)

Fonsegrive, G. — La morale contemporaine. I. De la morale chrétienne à la démission de la morale. (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1911.)

Lull, H. G. — Moral instruction through social intelligence. (*Amer. J. of Sociology*, July 1911.)

Goldstsein, Dr J. — Ethische Probleme der Technik. (*Soziale Studentenblätter*, 1911, 3-4.)

Wundt, M. — Geschichte der griechischen Ethik. II. Der Hellenismus. (Leipzig, Engelmann, 1911, 11 Mk.)

Croce, B. — Philosophie de la pratique économique et éthique. (Paris, Alcan, 1911, 7.50 Fr.)

Sisson, E. O. — Can virtue be taught? (*Educat. R.*, 1911, 3.)

Croce, B. — La philosophie de la pratique. Economie et éthique. (Paris, Alcan, 1911, 7.50 Fr.)

Butler, N. M. — Philosophy. (New York, Lemcke, 1911, 1 Doll.)

Eisler, Dr R. — Philosophen-Lexikon. (Berlin, Mittler und Sohn, 1911, 1.60 Mk.)

Masson-Oursel, P. — Objet et méthode de la philosophie comparée. (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1911.)

Schultze, R. — Weltanschauung und Religion. (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 5, H. 4, 1911.)

Hessen, S. — Mystik und Metaphysik. (*Logos*, Bd. II, H. 1, 1911.)

Ladenburg, A. — Ueber den Einfluss der Naturwissenschaften auf die Weltanschauung. (Leipzig, Akad. Verlagsgesellschaft, 1911.)

Jordan, Dr H. — Die Lebenserscheinungen und der naturphilosophische Monismus. (Leipzig, Hirzel, 1911, 3.40 Mk.)

Die Herrschaft der Entwicklungsidee in der Gegenwart. (*Z. für Sozialwissenschaft*, H. 8 und 9, 1911.)

Zahlfleisch, J. — Ist Kontinuität in der Entwicklung des Denkens der Welt? (*Z. für Religionspsychologie*, Bd. 50, H. 5, 1911.)

Eymieu, A. — Le naturalisme devant la science. (Paris, Perrin, 1911, 3.50 Fr.)

Pelazza, A. — La reazione moderna contro la concezione meccanica della natura. (Palermo, Sandron, 1911, 1.50 L.)

Ostwald, W. — Esquisse d'une philosophie des sciences. (Paris, Alcan, 1911.)

Nys, D. — L'énergétique et la théorie scolastique. (*Revue néo-scolastique*, août 1911.)

de Gaultier, J. — Scientisme et pragmatisme. (*Revue philosophique*, juin 1911.)

de Gaultier, J. — Pragmatisme, intellectualisme. (*Revue des idées*, octobre 1911.)

Dauriac, L. — Pragmatisme et réalisme du sens commun. (*Revue philosophique*, octobre 1911.)

Croiset, A. — Le pragmatisme et les sophistes grecs. (*Athèna*, juillet 1911.)

Arnold, E. V. — Roman Stoicism : Being lectures on the history of the Stoic philosophy. (London, 1911, 10-6.)

Belot, G. — Règle et motif. (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1911.)

Rickert, H. — Das Eine, die Einheit und die Eins. Bemerkungen zur Logik des Zahlbegriffs. (*Logos*, Bd. II, H. 1, 1911.)

Collet, O. — La notion de précision. (*Le spectateur*, octobre 1911.)

Urban, F. M. — Ueber den Begriff der mathematischen Wahrscheinlichkeit. (*Vierteljahrsschrift für Philosophie und Soziologie*, Bd. XXXV, H. 1, 1911.)

Boutroux, P. — En quel sens la recherche scientifique est-elle une analyse? (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1911.)

Hobson, W. — La mathématique moderne. Ses caractères et ses rapports avec la physique et la philosophie. (*Revue scientifique*, 22 juillet 1911.)

Sang, A. — The underlying facts of science. (*Pop. science monthly*, June 1911.)

Schopenhauer, A. — Parerga et Paralipomena. « Philosophie et science de la nature ». (Paris, Alcan, 1911, 2.50 Fr.)

Liebert, A. — Kants Lehre von der Entwicklung in Natur und Geschichte (*Deutsche Literaturzeitung*, 2. September 1911.)

Villey, P. — L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau. (Paris, Hachette, 1911, 3.50 Fr.)

Oppenheimer, F., et Karmin, O. — Les idées de Turgot sur l'origine de l'inégalité économique. (*Revue historique de la Révolution française*, janvier-mars 1911.)

Segond, J. — Cournot et la psychologie vitaliste. (Paris, Alcan, 1911, 2.50 Fr.)

Lishman, W. E. — The evolution of matter; an inquiry into Gustave Le Bon's theories. (*Westminster R.*, 1911, 45, p. 46.)

Sageret, J. — Les hommes et les idées : Henri Poincaré. (Paris, *Mercure de France*, 1911, 0.75 Fr.)

Genelli, A., e Tredici, G. — Le nostre impressioni sul IV congresso internazionale di filosofia. (*R. di Filisofia neo-scolastica*, 20 juin 1911.)

Walker, L. J. — L'évolutionnisme dans la théorie de la connaissance et de la vérité. (*Revue de philosophie*, septembre-octobre 1911.)

Maritain, J. — L'évolutionnisme de M. Bergson. (*Revue de philosophie*, septembre-octobre 1911.)

Lauret, R. — Nietzsche et la culture française. (*Les marches de l'Est*, 15 février 1911.)

Sociologie.

G. Spiller, secrétaire général du Ier Congrès universel des races, qui s'est tenu à Londres du 26 au 29 juillet 1911, a réuni les rapports présentés aux différentes sections de ce congrès. Ils forment ensemble un volume in-8° de xlvi-530 pages, intitulé : *Mémoires sur le contact des races.* (London, King and Son.) La plupart de ces rapports renferment des considérations intéressantes au point de vue sociologique et il est utile d'en reproduire quelques-unes ici.

Dans son rapport sur « La race au point de vue anthropologique », le Dr von Luschan a insisté sur la question du mélange des races :

« Nous savons tous qu'un certain apport de sang nouveau a toujours été du plus grand avantage pour une nation. L'Angleterre, la France et l'Allemagne se distinguent également par la grande variété de leurs éléments raciaux. Dans le cas de l'Italie nous savons que dans l'antiquité comme à la Renaissance, les « Barbares » venus du Nord furent le levain qui amena les grands progrès en art et en civilisation ; et l'imagination slave elle-même n'est certainement pas restée sans effet sur ce mouvement. L'ancienne et merveilleuse civilisation de la Crète ne semble pas non plus avoir été entièrement autochtone. Nous savons aussi que l'antique civilisation babylonienne naquit du mélange des deux éléments nationaux et raciaux tout à fait différents, tandis que nous trouvons dans la plus grande partie de la Russie et dans l'intérieur de la Chine une population presque homogène, qui se trouve encore à un degré d'évolution assez inférieur.

« D'autre part, nous sommes tous plus ou moins disposés à ne

point apprécier et même à mépriser le mélange des Européens avec la majorité des races étrangères. *Dieu créa l'homme blanc et Dieu créa l'homme noir, mais le diable créa le mulâtre.* C'est là un problème des plus connu. En réalité, nous ignorons totalement les qualités morales et intellectuelles des métis. Il serait absurde d'attendre de l'union d'un vaurien d'Européen avec une femme noire du même niveau moral des enfants marchant à la tête de l'humanité; nous connaissons d'ailleurs de nombreux métis absoment irréprochables; mais nous ne possédons point de bonnes statistiques sur les qualités des métis comparées à celles de leurs parents.

« En attendant, on permettra à l'anthropologie le désir d'assister à une évolution distincte des *soi-disant blancs et des soi-disant peuples de couleur*. Jusqu'ici nous savons encore peu de chose sur l'intéressante et complexe psychologie de la plupart des races de couleur; je suis, pour ma part, sérieusement convaincu qu'une connaissance plus complète sera de plus en plus suivie par une *sympathie mutuelle*; *mais les barrières de race ne cesseront jamais d'exister, et si un jour elles montraient une tendance à disparaitre il vaudrait certainement mieux les conserver que de les abattre* » (pp. 26-27).

P. Reinsch a esquissé le changement qui devra s'opérer dans la politique et l'administration à raison des conditions nouvelles :

« Si nous envisageons plus particulièrement l'action politique, nous remarquerons que par l'effet du développement actuel que nous avons suivi, l'antithèse entre les diverses politiques, au sens le plus étroit comme au sens le plus large du mot, est destinée à disparaître. Si l'on se sert d'une définition plus restreinte, la politique constitue la lutte des hommes et des groupes pour s'emparer d'une autorité reconnue; pour parler d'une façon plus générale, la politique est la direction et l'administration des affaires communes d'une nation. Machiavel s'arrêtait surtout à la première définition, Burke à la seconde. Mais il est évident que ces distinctions devront disparaître, puisque les hommes d'État s'aperçoivent de plus en plus nettement que leur succès dépend de leur bonne administration. Or, l'administration devient de plus en plus exclusivement une question de science : le côté technique des services publics a pris de telles proportions que la vieille idée grecque et le principe démocratique jacksonien, qui conseillaient une sorte de roulement

dans les fonctions publiques, nous paraît tout à fait démodé et peu satisfaisant.

« Le gouvernement américain, pour le ministère de l'agriculture seul, dépense annuellement 2,000,000 de livres sterling consacrées à des recherches purement scientifiques. Les solutions scientifiques gouvernent également l'armée, la marine et toutes les activités gouvernementales. Ce n'est donc plus par faveur ni par caprice que l'on décide d'agir dans un sens ou dans l'autre et que l'on choisit les hommes qui agiront, mais en ces matières ce sont les démonstrations scientifiques et les expériences impartiales qui dirigent. C'est également vrai des domaines où s'exercent le règlement des impôts, la surveillance des chemins de fer et l'inspection de toutes les autres branches de l'activité économique. La prééminence du côté technique, dans le gouvernement, donne donc à cette unité scientifique, qui pénètre tous les domaines de la vie, la même importance dans les affaires publiques. C'est que les États deviennent membres d'unions internationales dans lesquelles les administrations compétentes échangent leur expérience et formulent les règles et les principes qui servent à leur conduite commune » (p. 63).

G. Sergi a parlé de l'inertie psychique des collectivités nationales qui tend à leur conserver un caractère propre et devrait engager ces collectivités à respecter mutuellement leurs particularités :

« Je dois ici énumérer rapidement les facteurs qui, par leur action collective, servent à former l'état psychologique individuel de l'homme. Ce sont :

« Les caractères héréditaires, physiques et psychologiques, qui apparaissent comme des instincts ;

« La suggestion sous toutes ses formes, venant de la famille et de la vie sociale ;

« L'imitation, ou la tendance à imiter inconsciemment les faits et gestes de la communauté sociale ;

« L'éducabilité et les modifications qu'entraîne l'influence humaine ;

« La tendance grégaire, ou la tendance à suivre, pour la conduite sociale, les sentiers tracés par d'autres, et à se conformer à leur exemple ;

« La sociabilité, caractère très fortement développé chez l'homme.

« Tous ces facteurs servent à former chez les individus un organisme psychologique qui devient la base de toute la vie humaine,

en tant que se manifestant par la pensée et par l'action. On contracte des habitudes qui ne sont pas seulement des formes actives, manifestées par des actes, mais encore des formes statiques, c'est-à-dire des formes de pensée auxquelles correspondent des formes dynamiques d'action : il s'établit, en effet, une corrélation entre les sentiments dominants qui se développent de façons variées. Cet organisme psychologique tout entier prend le nom et revêt le caractère d'un *automatisme* qui suppose une adaptation, complète et déjà établie, des idées ou des connaissances acquises aux sentiments et aux impulsions, dans le domaine de la pensée et de l'action.

« L'automatisme est un élément très utile dans la vie de l'homme. Quand il s'est formé, il dispense de tout effort dans les mouvements et dans les actes, car il suit une pente naturelle, aisée, il avance d'un cours plus égal que la pensée et que l'action et en assure la continuité avec une surprenante uniformité.

« Alors s'établit ce que nous pouvons appeler l'*inertie* psychologique, qui est en tout semblable à l'inertie physique ; elle consiste dans la durée persistante d'un seul et même état psychique qui se maintient jusqu'au moment où une force supérieure réussit à le faire changer, et le remplace par un nouvel état psychique différent.

« L'exposition très brève que je viens de faire sur l'organisme psychologique, sa formation, ses facteurs internes et sociaux et l'état final que j'ai nommé l'*inertie* psychique, nous explique comment naissent les habitudes et les coutumes et nous démontrent que la conduite morale, unie à des sentiments et à des actes inspirés par l'idée religieuse, se confond bientôt avec les mœurs et en tire la force de résister aux changements.

« Si la résistance est grande chez les individus considérés séparément, elle devient bien plus forte dans un groupe collectif. La raison en est que, l'organisme psychologique et l'inertie psychique existant déjà, il s'ensuit dans la masse sociale une multiplication de résistance ; et si, dans les phénomènes physiques, nous comparons la résistance individuelle à la résistance collective, il nous est permis de dire que celle-ci équivaut au carré de la masse qui compose le groupe humain (p. 80).

Le rapport de C. S. Myers sur « la permanence des différences mentales entre les races » renferme la démonstration des thèses suivantes :

« I. Les caractères mentaux de la majorité de la classe paysanne

dans l'Europe entière sont essentiellement les mêmes que ceux des communautés primitives.

« II. Les différences existantes entre ces deux classes d'êtres sont la conséquence des différences de milieu et de la variabilité individuelle.

« III. Les relations établies entre l'organisme et son milieu, considéré dans son sens le plus large, sont les causes dernières des variations tant physiques que mentales.

« IV. Cette proposition une fois reconnue, on doit également admettre la possibilité d'un développement progressif pour tous les peuples primitifs, pourvu que leur milieu puisse se transformer de façon appropriée » (p. 83).

Il faut encore citer les mémoires de J. Gray sur « Le niveau intellectuel des diverses races et leurs facilités respectives de culture » (p. 90); de F. Boas sur « L'instabilité des types humains » (p. 112); de C Finch sur « Le mélange des races » (p. 122); de F. C. Croxton et W. J. Lauck sur « Les salaires et l'immigration » (p. 230); de C. W. Dilke sur « Le travail obligatoire et le travail par contrat » (p. 340); de sir H. Johnston sur « La position sociale du nègre et du négroïde » (p. 360); de J. B. de Lacerda sur « Les métis du Brésil » (p. 415).

*
* *

Dans son nouvel ouvrage sur *Les opinions et les croyances, genèse et évolution* (Paris, Flammarion, 1911, in-16, 340 pages, 3.50 francs), le Dr G. Lebon examine successivement les problèmes de la croyance et de la connaissance, le terrain psychologique des opinions et des croyances, les formes diverses de logique régissant les opinions et les croyances individuelles, les opinions et les croyances collectives, la propagation des opinions et des croyances, la vie des croyances et, en dernier lieu, les recherches expérimentales sur la formation des croyances.

Le problème de la croyance offre des difficultés spéciales :

« Le problème de la croyance, parfois confondu avec celui de la connaissance, en est cependant fort distinct. Savoir et croire sont choses différentes n'ayant pas la même genèse.

« Des opinions et des croyances dérivent, avec la conception de la vie, notre conduite et, par conséquent, la plupart des événements de l'histoire. Elles sont, comme tous les phénomènes, régies par certaines lois, mais ces lois ne sont pas déterminées encore.

« Le domaine de la croyance a toujours semblé hérissé de mys-

tères. C'est pourquoi les livres sur la croyance sont si peu nombreux alors que ceux sur la connaissance sont innombrables.

« Les rares tentatives faites pour élucider le problème de la croyance suffisent d'ailleurs à montrer combien il a été peu compris. Acceptant la vieille opinion de DESCARTES, les auteurs répètent que la croyance est rationnelle et volontaire. Un des buts de cet ouvrage sera précisément de montrer qu'elle n'est ni volontaire ni rationnelle.

« Grâce aux découvertes de la science moderne, il nous a semblé possible d'aborder le problème devant lequel avait reculé PASCAL.

« Sa solution donne la clef de bien des questions importantes. Comment, par exemple, s'établissent les opinions et les croyances religieuses ou politiques? Pourquoi rencontre-t-on simultanément chez certains esprits, avec une intelligence très haute des superstitions très naïves ? Pourquoi la raison est-elle si impuissante à modifier nos convictions sentimentales? Sans une théorie de la croyance ces questions et beaucoup d'autres restent insolubles. La raison seule ne pourrait les expliquer.

« Si le problème de la croyance a été si mal compris des psychologues et des historiens, c'est parce qu'ils ont tenté d'interpréter, avec les ressources de la logique rationnelle, des phénomènes qu'elle n'a jamais régis. Nous verrons que tous les éléments de la croyance obéissent à des règles logiques, très sûres, mais absolument étrangères à celles employées par le savant dans ses recherches » (p. 1)

Dans ses conclusions le Dr LEBON montre l'importance dans la formation des croyances de certains facteurs tels que le prestige, la suggestion, la répétition :

« Si la raison ne crée pas la croyance, elle peut au moins la discuter et en découvrir les côtés erronés. Pourquoi, cependant, malgré les démonstrations les plus claires, une croyance réussit-elle à s'imposer ?

« Nous l'avons expliqué en prouvant le rôle fondamental exercé sur l'inconscient par certains facteurs : prestige, affirmation, répétition, suggestion et contagion. Indépendants de la raison, ils agissent facilement contre elle et l'empêche de reconnaître l'évidence même.

« En démontrant, au moyen de faits précis, comment des esprits éminents se convertissent à des croyances d'un niveau rationnel égalant celui des plus fabuleuses fictions mythologiques, j'ai réussi, je l'espère, à mettre en évidence un mécanisme mental que les recherches de la psychologie avaient laissé inexpliqué jusqu'ici.

« Nous sommes arrivés ainsi à cette loi philosophique importante : loin de présenter une origine intellectuelle commune, nos conceptions ont des sources mentales fort distinctes, et sont régies par des formes de logique très différentes. De la prédominence de chacune d'elles et de leurs conflits naquirent les grands événements de l'histoire.

« En attendant que la science révèle les vérités immuables, cachées peut-être sous les apparences, des choses, il faut nous contenter des certitudes accessibles à notre esprit.

« Dans l'état actuel de nos connaissances, trois ordres de vérité nous guident : les vérités affectives, les vérités mystiques, les vérités rationnelles; issues de logiques différentes, elles n'ont pas de commune mesure. »

* * *

Dans le fascicule de mai 1911 du *Spectateur*, H. Gervaiseau avait posé la question : « Y a-t-il progrès de la civilisation ? » (pp 203-219). A son avis, la question du progrès effectif ou apparent était toute subjective. On connaît mal les civilisations autres que la sienne, tantôt faute de documents, tantôt à cause de l'esprit nationaliste de la formation intellectuelle dans les différents pays. Gervaiseau montrait que le progrès était « un de nos postulats les plus chers »:

« Comment ne pas croire au progrès quand c'est une illusion si nécessaire? L'enfant naît faible et ignorant, toute sa jeunesse est employée à organiser, à développer ses facultés désordonnées, à recueillir la foule de connaissances nécessaires pour le mettre à même de gagner son pain, de se mouvoir dans la mêlée sociale. A mesure qu'on avance c'est une condition meilleure qui nous attire. Toutes nos forces tendent à la prévision, à la suppression des obstacles à notre bonheur, à l'amélioration de l'état présent ou à son développement. On veut plus de liberté, plus de bien-être, plus d'argent, plus de bonheur, plus de repos. Le vieillard peut regretter son enfance ; n'empêche qu'il se préfère à l'enfant qui joue à ses côtés : le temps lui a donné l'expérience et la sagesse ; c'est le dernier progrès (p. 208).

« Dans l'impossibilité d'améliorer le passé, tous nos efforts se tournent vers l'avenir; c'est là que peut et doit — car nous croyons à nos droits — se réaliser notre amélioration individuelle et sociale. C'est là qu'est notre progrès, que nous appelons le progrès.

« Cette croyance, nous la transportons dans la société. Les hommes vivant dans une même société luttent contre les mêmes

dangers, pour les mêmes causes : la productivité du travail, l'amélioration des institutions, des conditions de vie matérielle, la protection de l'individu, l'avancement des sciences et des arts, etc. Un danger paré, c'est un progrès sur l'état précédent. Regardent-ils en arrière, ils aperçoivent les obstacles surmontés. La conscience de nos efforts, le mérite que nous en ressentons, leur efficacité durable et, d'autre part, la brièveté de notre vie, par rapport à la durée d'une société, nous masquent le caractère éphémère des progrès accomplis — la relativité du progrès. On ne pourrait plus vivre dans la société de 1850; les enfants même ne peuvent plus vivre comme leurs parents : nouvelles méthodes, nouvelles machines, autres ressorts en action, nécessité d'aller plus vite. Aujourd'hui les procédés de nos parents seraient routiniers. Donc, nous sommes en progrès » (p. 209).

Dans le fascicule de juillet 1911 du *Spectateur*, O. Collet reprend la question et critique la conception qu'aucune civilisation n'est meilleure qu'une autre et que le progrès n'a qu'un caractère illusoire. Le progrès existe-t-il?

« Le fait ne paraît pas niable, au moins pour la race blanche prise dans son ensemble; il apparaît d'autant plus qu'on englobe un plus grand nombre de siècles entre les époques de comparaison. Les symptômes sont nombreux et évidents de l'augmentation de notre pouvoir par les applications des sciences sans cesse multipliées; nous leur devons autre chose qu'un simple développement de la civilisation dans le sens de la complexité : en mettant notre vie matérielle plus à l'abri des mille menaces de la nature, elles nous ont permis de viser des problèmes plus élevés que celui de l'existence quotidienne, elles nous ont mis à même de rechercher plus de lumière.

« Il est constant que cet effort lui-même n'a pas été stérile et qu'une des conséquences importantes de la conception de plus en plus vaste et éclairée que la science nous a données du monde a été, par sa vulgarisation, de délivrer la masse de beaucoup de préjugés et de superstitions » (p. 306).

« L'évolution humaine ressemble à la marche d'une troupe qui lutte contre la fatigue : chacun suit de son pas et selon ses forces, et plus la route s'allonge, plus longue est la colonne. On peut indiquer sa position moyenne, mais combien sont en arrière, combien en avant? De même si l'on attribue à chaque siècle un certain état de civilisation, il est impossible de regarder tous les contemporains comme arrivés à ce stade, ou plutôt il ne faut pas considérer, au

point de vue des étapes du progrès, tous les hommes d'une génération comme contemporains ; certains, même aujourd'hui sont restés du moyen âge, par exemple dans quelques familles régnantes, d'autres sont de la Renaissance, d'autres du XVIIIe siècle, d'autres « de leur siècle », il y a même des précurseurs des temps futurs, rares et bien isolés, exceptions de génie.

« C'est ce qui rend difficiles les comparaisons relatives au progrès, c'est même peut-être ce qui a permis à M. GERVAISEAU de mettre en parallèle les plus sauvages des civilisés et les plus civilisés des sauvages avec un avantage apparent pour ceux-ci. Encore dans ce dernier cas trouve-t-on un reflet de certaines erreurs qui peuvent atteindre les ethnographes : leurs recherches sur les civilisations peu avancées sont pleines d'imprévu, de trouvailles pittoresques qui séduisent l'imagination, et montrent qu'en général les demi-civilisés sont jugés au dessous de leur valeur. De là à les égaler à l'Européen il y a un pas. D'autre part, la civilisation qui nous entoure n'a plus pour nous ce charme de nouveauté, elle n'attire pas l'ethnographie, et peut-être ne la connaît-il pas assez pour lui rendre complètement justice : de même, personne ne remarque combien la maladresse d'un enfant de 1 an est bien souvent supérieure dans ses combinaisons aux travaux des animaux dus à l'instinct le plus stupéfiant » (p. 307).

C'est une erreur de croire que le progrès technique soit exempt de toute supériorité intellectuelle :

« Tous ceux qui ont eu à lutter avec la matière pour la dompter, la rendre mouvante et utile, savent à quel point les progrès de la technique sont liés au travail scientifique, aux observations et expérimentations continuelles et serrées. La nature inerte ne se laisse pas surprendre; bien au contraire, elle riposte avec rudesse dès qu'on s'écarte tant soit peu de ses lois, et ce qui est nécessaire dans ce cas n'est pas l'esprit vaste et superficiel qui devrait correspondre à une civilisation toute en surface et en complexité apparente, mais l'esprit plus limité, mais plus profond, de logique scientifique, rigoureuse, prévoyante et sachant même éviter les omissions si dangereuses » (p. 310).

Il y a aussi progrès au point de vue moral :

« Au moral également le progrès individuel ne nous semble pas pouvoir être nié. Bien des atrocités sont devenues plus rares, de beaucoup, que dans les temps antiques, non seulement à cause de l'amélioration de l'organisation policière, mais aussi et surtout parce qu'on n'est plus tenté d'en provoquer le renouvellement par

plaisir, aux jeux du cirque, ni même à la guerre. On ne peut nier que les campagnes modernes ne donnent plus lieu à ces dévastations totales de provinces entières transformées en déserts. On ne peut nier que l'on voit de moins en moins d'exemples de ces colères terribles et frénétiques, de ces accès de rage auxquels étaient facilement en proie les anciens, et encore la classe guerrière du moyen âge, habituée à manier l'arme blanche, et n'arrivant pas à se maîtriser même dans les plus graves circonstances de l'histoire.

« N'en doit-on pas conclure que le fauve paraît peu à peu se calmer dans l'homme, que, même au moral, l'individu peut hériter du résultat des luttes intérieures de ces ancêtres, et de ne pas avoir à recommencer entièrement le combat pour la domination de soi, ou du moins de le mener avec des forces supérieures?

« Nous voyons, d'autre part, se développer constamment un souci de charité et de fraternité sociale de plus en plus prévoyante et étendue. L'affranchissement progressif des esclaves, des serfs des différents pays de l'Europe a beaucoup moins tenu à des nécessités inéluctables de l'histoire qu'à une évolution des idées, qui fit considérer ces institutions comme intolérables. Il en est de même pour l'abolition de la torture judiciaire et des supplices lents et compliqués, pour l'humanisation du régime des prisons, et mille autres amélioratione sociales » (p. 311).

Gervaiseau réplique dans le fascicule d'août-septembre (pp. 339-344) en insistant sur le caractère relatif de la notion du progrès et la difficulté qu'il y a à comparer des états de civilisation qui ne sont pas semblables :

« Progrès implique comparaison de la *même chose* ou plus généralement d'un ou de plusieurs caractères particuliers de la *même chose* à deux époques différentes et *par rapport à un but donné;* ainsi l'industrie du fer, la capacité professionnelle d'un ouvrier, l'écriture d'un enfant sont en progrès. Cette notion n'est pas strictement applicable à deux choses différentes quoique de la même espèce; on ne peut dire rigoureusement d'un enfant qu'il est en progrès sur un autre qu'autant qu'à une certaine époque ils étaient égaux.

« Le maniement de cette idée devient particulièrement difficile lorsqu'il s'agit de nous, êtres de relation exerçant notre activité dans un grand nombre de directions, influencés par les faits contingents, et jamais identiques à nous-mêmes. Il n'y a jamais de progrès total en nous; les facultés maîtresses de notre enfance ne sont plus celles de l'âge mûr, même celles de l'adolescence. Et

lorsque nous nous jugeons, c'est en prenant pour base un but lui aussi en perpétuel mouvement.

« De même pour les civilisations : si sur certains points nous sommes en progrès, sur d'autres il y a régression — et ces derniers sont plus nombreux qu'on ne le pense généralement —, sur d'autres stationnements ; c'est une évolution constante. On ne peut donc comparer totalement deux civilisations pour en déduire un jugement de valeur. Le point de départ est différent, et si le but commun est le bien-être, la façon dont ce bie -ètre est envisagé et poursuivi est si différente qu'on ne peut parler non plus de but commun » (p. 339).

« Non seulement la puissance de l'intelligence humaine est limitée, mais elle est soumise à de nombreuses causes de régression tant individuelles que sociales. Inutile d'insister sur les premières.

« La civilisation renferme en elle-même des germes de décadence se développant normalement par le jeu même de son évolution. Citons, par exemple, comme produits de la civilisation moderne, l'alcoolisme, la prostitution, le paupérisme, le divorce, la dissolution familiale, la déchéance du sentiment de l'honneur, la dépopulation, la tyrannie des syndicats » (p. 342).

* * *

Dans son ouvrage *Education and the Mores. A sociological essay* (New-York, Columbia University, 1911, in-8°, 106 pages, 75 cents), F. S. Chapin a étudié l'enseignement à la lumière de ses principales fonctions sociales :

« By education is meant the training of younger generations by older members of the community. The adults may instruct in their capacity as parents, as participants in ceremony or as members of a civil institution. In any of these cases their activity has the support of social sanction. This sanction is group approval, expressed or implied, of any activity which is conductive to group welfare or survival. Since group success in generally associated with certain traditions, to conserve them becomes the aim of education » (p. 3).

« In many instances the community seeks to preserve its mores by initiation ceremonies. It seeks to make reverence for the group traditions a habitual attitude of mind. In other societies, selected classes seek to perpetuate certain of their mores. Education is to train youth in the habit of reverence for antiquity and uncritical admiration for the words of classical writers. In yet other

societies, there has been in education a differentiation of interests. Consequently, we have educational systems aiming to preserve certain mores of many different classes. But in all communities the principal social function of education has been the conservation of certain traditions. The mores of place and time have determined which traditions.

« Throughout this essay the terms tradition, custom, superstition, and prejudice are frequently used. It will be well to define them here.

« By tradition is meant any way of thinking or any way of acting which has become habitual in a group of people and associated with the group's past achievements. Tradition is the general term embracing all the mental achievements of mankind from habits of thought to social institutions. Traditions are handed down from generation to generation by suggestion, and instruction, and are regarded as important group prerogatives. Traditions always have a certain rational justification, however slight. By rational justification is meant a justification involving explanations based upon logical reasoning from cause to effect.

« By customs is meant habits of thought and action which are of a more local nature than tradition. Custom is one of the particular forms of tradition.

« Superstitions are traditions which have highly irrational sanctions connected with them. The emotional element is usually pronounced.

« By prejudice is meant dogmatic or authoritative views on any subject which do not admit of adjustment in the face of established contradictory facts (p. 7).

Chapin recherche dans quelle mesure l'enseignement élémentaire moderne conserve cette masse de coutumes, d'habitudes, de manières de penser et d'agir qui rencontrent l'assentiment général d'un groupe à une époque déterminée :

« The conservation of the mores of selected *classes* has been the chief function of education hitherto. We have our Universities, professional schools, colleges, and secondary schools, concerned with the preservation of certain mores of the more or less highly selected classes. In these institutions there is a tendency to replace the traditional by the rational. Can way say the same of the elementary school? The specialized parts of our educational system rarely reach the 95 p. c. of our school population which attends only the elementary school. In the elementary school

lies the only opportunity to give to the people verified facts of broad human interest which should increasingly modify blind allegiance to tradition and afford a basis for rational opinion.

« The mores are of wider distribution than scientific ideas. In education, practical ideas combined with folk beliefs and folkways selected and condensed in mores, are the bottom layers of a pyramid. At the top of the pyramid are scientific ideas. But the elimination of pupils from school occurs before the top layers are reached. So the majority of those who are supposed to enjoy the advantages of our educational system never get to that point in the system where notions and facts of genuine scientific value and real human interest come in. Education remains, as formerly, the conserver of tradition » (pp 103-104).

Ce livre fait l'objet d'un article dans les « Archives », n° 264.



G. Davy vient de faire paraître dans la collection *Les grands philosophes français et étrangers* une monographie consacrée à Émile Durkheim. (Paris, Louis Michaud, 1911, in-8°, 221 pages, 2 francs.) C'est un choix de textes avec une analyse du système sociologique de E. Durkheim.

Davy recherche d'abord la nature de la sociologie comme science et ses rapports avec la psychologie individuelle :

« Pour faire de la sociologie une science autonome, il ne suffisait pas de la définir par comparaison avec le règne biologique ou psychologique, il fallait définir et étudier la réalité sociale en elle-même. C'est à cette tâche que s'est consacré M. Durkheim.

« Aussi est-il vrai de dire qu'analyser, comme on veut le faire ici, d'une façon aussi exacte et objective que possible, l'œuvre de M. Durkheim et dégager les idées maîtresses du système et de la méthode qu'il nous propose, c'est en même temps essayer de définir cette sociologie dont on parle tant aujourd'hui, mais dont si peu savent avec précision ce qu'elle est, et sous quel angle nouveau elle nous invite à considérer les phénomènes humains, car cette science des sociétés s'est élargie pour devenir en définitive une science de l'homme.

« Nous estimerions que nos recherches ne mériteraient pas une « heure de peine, écrivait, dès la préface de son premier ouvrage, « le fondateur de cette science, si elles ne devaient avoir qu'un « intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes « théoriques des problèmes pratiques, si ce n'est pas pour négliger

« ces derniers, c'est au contraire pour nous mettre en état de les « mieux résoudre. »

« On entrevoit par là que si la sociologie demande à l'histoire la connaissance du passé de nos sociétés et à l'ethnographie celle de leur enfance, ce ne sera point pour le vain plaisir d'offrir à notre curiosité d'érudit le spectacle de mœurs disparues ou de coutumes étranges, mais dans le but de connaître l'homme, et non pas l'homme en soi, mais l'homme d'aujourd'hui dont elle veut éclairer le jugement et diriger l'action. C'est assez dire quel intérêt s'attache à de pareilles recherches.

« Mais de quel droit ces recherches qui portent sur les sociétés prétendent-elles nous éclairer sur l'homme? C'est ce qu'il faut faire comprendre tout d'abord à qui veut saisir, dans toute son ampleur, l'objet de la sociologie. Si je veux connaître l'homme, ses idées, ses sentiments, n'est-ce pas lui-même qu'il me faut étudier et ne dois-je pas procéder avant tout et uniquement à l'analyse de la conscience individuelle? Que me sert pour savoir ce qui se passe en moi, de vagabonder à travers le monde ou de feuilleter l'histoire? Au reste, la science de l'homme n'est pas à inventer. Elle existe : c'est la psychologie. Que veut-on de plus? Ce que l'on veut, c'est une science de l'homme, qui fasse connaître l'homme tout entier et non pas seulement le moindre homme, cet homme isolé du psychologue qui ne contient rien autre chose que les possibilités abstraites de sensation, d'émotion ou de volition que l'analyse interne découvre en lui. Ces facultés, en effet, ne représentent qu'une faible partie de notre réalité psychologique; et plus que de leur simple possession nous sommes riches de leur exercice concret. Mais cet exercice ne peut évidemment nous enrichir qu'autant qu'il nous permet d'assimiler sans cesse des éléments extérieurs à nous. Ainsi l'homme se nourrit, ou mieux, se forme et se complète chaque jour en puisant dans son milieu, et ce que nous trouvons en lui, ce n'est pas surtout lui, ce sont des croyances religieuses et morales, des règles juridiques, des coutumes sociales, des techniques, c'est un langage et une logique, c'est tout un ensemble de choses qui le débordent infiniment, bien qu'elles soient intégrées dans sa propre substance. Dès lors, est-ce donc le connaître que de négliger l'essentiel de sa richesse, et de l'homme civilisé, de ne retenir que l'homme et non la civilisation? Chacun de nous porte en soi une expérience collective lentement issue d'une coopération entre chaque génération et celles qui furent avant elle. Si la connaissance de toutes ces richesses est impossible à la seule psychologie, la

transmission n'en est pas moins impossible aux seuls individus. Elle ne peut s'effectuer que grâce à une organisation qui demeure permanente, tandis que les individus se succèdent. Cette organisation, c'est la société avec ses institutions de toutes sortes, avec ses bibliothèques et ses œuvres d'art. Et voilà comment, si cet héritage est la richesse essentielle de l'homme, connaître la société, gardienne de cet héritage, est la seule façon d'arriver à une connaissance intégrale de l'homme.

« La sociologie est donc vraiment et plus complètement que la psychologie une science de l'homme » (pp. 8-11).

On sait que Durkheim distingue la conscience collective du groupe (d'une société) de la somme ou de la moyenne des consciences individuelles. Davy résume ainsi cette théorie :

« Ces états de la conscience collective manifestent d'ailleurs leur réalité et leur spécificité par la manière dont ils agissent sur les consciences particulières. C'est ce que démontrent les résultats de la statistique, puisqu'ils nous attestent l'existence dans les sociétés de tendances qui dépassent et entraînent les individus. Il semble à première vue que chacun se marie ou se sépare, procrée ou se suicide à sa guise. Mais indépendamment des formes qu'ils prennent dans les cas particuliers, et qui font d'eux, à ce point de vue, des phénomènes individuels, mariage, divorce, naissance et mort volontaire sont au contraire des phénomènes sociaux qui ne dépendent pas dans leur ensemble de nos volontés particulières. Ils se retrouvent, en effet, en nombre constant dans les sociétés qui restent soumises aux mêmes conditions. Ils ont un taux déterminé. Tandis que les individus qui composent une société changent, le nombre des suicidés est le même tant que la société elle-même ne change pas. L'armée, qui est pourtant un groupement dont les éléments individuels se renouvellent périodiquement dans leur presque totalité, présente un taux de suicides constant. De même, l'état de mariage, de veuvage et de divorce est affecté d'une certaine tendance définie au suicide. Il en résulte évidemment que les causes dont dépend le nombre des suicides d'un groupe donné sont indépendantes des individus puisqu'elles gardent la même intensité quels que soient les sujets particuliers sur lesquels s'exerce leur action. Lorsqu'on parle de tendances collectives, il s'agit donc de tout autre chose que de simples métaphores. Les exemples que nous venons de citer montrent qu'il s'agit bien de véritables forces *sui generis* dominant les consciences particulières. Il faut, suivant M. Durkheim, prendre les termes à la rigueur : « Les tendances collectives ont

« une existence qui leur est propre. Ce sont des forces aussi réelles « que les forces cosmiques bien qu'elles soient d'une autre nature. « Elles agissent également sur l'individu du dehors, bien que ce « soit par d'autres voies. Ce qui permet d'affirmer que la réalité « des premières n'est pas inférieure à celle des secondes, c'est « qu'elle se prouve de la même manière, à savoir par la constance « de leurs effets. Seulement, comme ces forces ne peuvent être que « morales et que, en dehors de l'homme individuel, il n'y a dans « le monde d'autre être moral que la société, il faut bien qu'elles « soient sociales. Mais de quelque nom qu'on les appelle, ce qui « importe, c'est de reconnaître leur réalité et de les concevoir « comme un ensemble d'énergies qui nous déterminent à agir du « dehors, ainsi que font les énergies physico-chimiques dont nous « subissons l'action. Elles sont si bien des choses *sui generis* et « non des entités verbales qu'on peut les mesurer, comparer leur « grandeur relative comme on fait pour l'intensité des courants « électriques et des foyers lumineux » (pp. 16-17).

***

Dans un article de *The American Journal of Sociology*, de juillet 1911, intitulé « Marx's economic determinism in the light of modern psychology » (pp. 35-46), le Prof. C. A. Ellwood examine la théorie de Marx sur la conception économique de l'histoire au point de vue sociologique.

D'abord, quel est le fondement de la théorie de Marx?

« There can be no doubt, then, that Marx's theory of social evolution, upon which followers rest his claim to be considered the Darwin of Sociology, is that the biological and psychological factors in human social life are all mediated and ultimately determined in their expression by economic processes. The theory is, therefore, in spite of the objections of recent apologists of Marx to the term, essentially a theory of *economic determinism*. According to this theory the economic interpretation of history, or of social evolution, is the all-sufficient interpretation; and if this is true sociologists should certainly make haste to hail Marx as the Darwin of their science » (p. 38).

La psychologie a démontré que la personnalité de chaque individu est une, que toutes ses réactions sont indépendantes; il en est de même pour la société :

« Likewise modern psychology necessitates the conception of human society as a complex of living organisms responding, now

this way, now that, to external stimuli in the environment. These stimuli are roughly, but inaccurately, often spoken of as social causes, though they are not causes in a mechanical sense. Just as responses to stimuli given by individuals vary greatly, according to the inner nature of the individual organism, so the responses given by groups of individual vary according to the hereditary tendencies and habits of the organisms composing the social group. Now these stimuli in the environment which give rise to the activities of society as of individuals may, of course, by a process of abstraction, be classified into several great groups such as the economic, the reproductive, the political, the religious, and so on.

« The economic stimuli we way roughly define as those which have to do with the processes of the productiou and distribution of wealth, that is, the economic stimuli are those which are concerned with economic value. Now there is no reason why the responses of a social group to these economic stimuli, those connected with economic value, should determine the responses to all other stimuli, that is, should determine all other social activities. Modern psychology leaves, in other words, Marx's supposition that the other activities of the social life are determined by the economic, or are simply reflexes of economic processes, without any scientific foundation. It is true that habits of response in the social group to a certain class of stimuli affect to a certain extent habits of response to all other classes. Thus it follows that the economic phase of human social life affects to a very great degree all other phases. This is simply a consequence of the unity of individual personality and of the interdependence of all phases of the social life, that is, of the unity of society (pp. 40-41). « It is evident that the fallacy in the reasoning of Marx and of those who uphold the *materialistic conception of history* is due to the overabstraction of the economic from all other phases of the social life process. In order to understand that process the geographical, the racial, the political, the religious, the educational, and all other factors must be taken into account as well as the economic. In order words, *the social life cannot be interpreted in terms of any one of its phases or in terms of a single set of causes, but can only be properly interpreted by a synthetic view which shall take into account all the different factors actually found in the social life process.* Such a synthetic view can best be obtained, not through taking some specialized phase of human society, such as the method producing and distributing wealth, but rather through

paying attention to the original biological and physiological elements in the social life process. A fundamental interpretation of social evolution is not to be secured, therefore, through economic, nor through political or religious elements, but rather through the original biological and psychological factors. Now the economic in any proper sense of the term can scarcely be said to exist below the human level, at last we have no knowledge of economic value emerging in animal society; consequently the problem of social evolution is fundamentally a biological and psychological problem, that is, a sociological one.

« The soudness of this position is emphasized by what is perhaps the greatnest discovery in modern social psychology, namely the roll of imitation in the social life. TARDE and others have shown that on account of the fundamental imitative tendencies of man, examples of social activity and institutions tend to be copied almost regardless of economic conditions in society » (p. 39).

On a essayé de défendre une forme dérivée du déterminisme économique en rattachant le comportement des individus à l'exercice de leur profession. Cette théorie n'est pas plus fondée :

« On the contrary it so notorious that one's method of passiug one's leisure does more to determine character, frequently, than one's method of earning a livelihood; and this is true not only of the so-called leisure class, but also of the working classes to an almost equal degree. Their amusements and recreations (which in early youth take up more than half of their total time) determine their habits of thought quite as much their occupations, moreover, the word occupation stands only for activities within the lifetime of the individual, while habits of thought are also largely determined by instinctive tendancies and impulses which the individual has received by heredity from the life of the past. The determinism of social activities through prevailing economic occupations of individuals as a sociological hypothesis, therefore, falls to the ground » (p. 42).

L'ethnographie fournit des faits qui sont en opposition directe avec le système de MARX :

« Of the many fields from which the sociologist draws his fact ethnography is certainly one of the most important, but ethnography affords no proof of the contention that other elements of culture vary invariably with the economic element. On the contrary, ethnography affords many examples of the opposite. The Tungus people of eastern Siberia may be cited as one example.

While the methods of earning a livelihood among the Tunguses vary all the way from simple hunting and fishing up to the lower forms of agriculture, yet all observers testify as to the remarkable uniformity in character, in religion, and in other elements of culture among these different Tungus groups, apparently regardless of the different methods of production. Everywhere the true Tungus of Siberia is the same gentle, peace-loving, truth-telling, Shaman-worshiping type, no matter what his economic development may be. With each type of economy there does not go a corresponding type of Tungusic character and culture, as should be the case if the economic conception of the social life were true. Many other examples of cases where the economic element varies relatively independtly of other culture elements and vice versa might be given. The field of ethnography offers no adequate evidence to support the *materialistic conception of history* » (p. 43).

Ellwood détermine ensuite le rôle exact de l'élément économique dans l'évolution sociale :

« The true place of the economic element in the social life must now be apparent. Like the physical environment it is not so much a rigidly determining element as a stimulus to development in certain directions. Like the physical environment, too, economic stages present platforms upon which a wide variety of social and historical development is possible. The economic element limits, to be sure, the possibilities of other social development, but is only one of many limiting factors, and is not a sufficiently rigidly determining element to justify a preponderatingly economic interpretation of the social life » (p. 45).

* * *

« Le régionalisme est à la mode. Inconnu hier encore, le mot a fait une fortune rapide. On ne compte plus les groupements, les revues, les journaux, les théâtres, les romans régionalistes. Par ailleurs, artistes et gens de goût qui regrettent le pittoresque de nos vieilles provinces françaises ; politiques et philosophes qui déplorent le ralentissement de la vie locale, la paresse de l'initiative privée, le développement du fonctionnarisme, l'ingérance constante de l'État dans nos affaires ; économistes qui s'alarment de l'exode vers les grands centres ou de la médiocrité de notre outillage national ; pédagogues qui réclament une plus intelligente adaptation de notre enseignement aux besoins de ceux qui le reçoivent ; et, pour le faire court, tous ceux qui sentent la nécessité d'une

réforme organique de la France, même s'ils n'emploient pas le mot, sont d'accord avec les régionalistes sur le fond des choses. Au malaise dont souffre le pays, les régionalistes apportent un remède, ou, plus exactement, la connaissance d'une hygiène : cela n'est pas négligeable.

« Néanmoins, parmi cette vogue, la notion du régionalisme reste encore assez embrouillée, et le terme recouvre les plus diverses conceptions. Il ne paraîtra peut-être pas inutile de mettre un peu d'ordre dans le débat. »

Ainsi s'exprime CHARLES-BRUN dans l'avant-propos de son livre sur *Le régionalisme.* (Paris, BLOUD, 1911, in-8°, 289 pages, 3 francs.) Mais qu'est-ce que le « régionalisme »?

« Pour nous, le régionalisme est d'abord une méthode. Questions d'art, de littérature, d'enseignement, questions politiques, économiques ou sociales, le régionaliste, quand il les traite, introduit toujours dans l'étude le facteur *diversité.* Il érige en postulat cette vérité de fait : à des conditions différentes correspondent des besoins différents, à des besoins différents, des solutions différentes.

« Il semble, d'ailleurs, que ce soit là un truisme, la plus élémentaire des lapalissades. Que l'on veuille bien considérer, néanmoins, que l'organisation française toute entière repose sur l'uniformité. Pour n'en prendre qu'un exemple, les 36,000 communes de France, de celles qui comptent plus de 2,000 habitants à celles qui en comptent tout juste 16, sont soumises à la même loi municipale.

« A cette uniformité, qui n'est pas l'unité, qui n'en est qu'une grossière contrefaçon, les régionalistes proposent de substituer la variété dans l'unité. Ils estiment que la France, si elle est une, n'est pas uniforme, et que la nature et l'histoire y ont, de longue date, constitué des groupements dont le bon ordre de l'État exige que l'on respecte les diversités essentielles. Ces groupements, ils les nomment, à défaut d'autre mot peut-être, *régions*, d'où *régionalisme* »

CHARLES-BRUN examine tour à tour le régionalisme administratif, le régionalisme intellectuel, le régionalisme économique et social. Il donne en annexe différents projets de divisions de la France en régions.

* * *

G. DEL VECCHIO, professeur à l'Université de Messine, publie une 2e édition de son étude *Il fenomeno della guerra e l'idea della*

pace. (Torino, Bocca, 1911, in-8°, 99 pages.) On sait que dans cet ouvrage l'auteur recherche les causes des guerres, les conséquences et spécialement les conséquences bienfaisantes des guerres, les principales conceptions théoriques de la paix. La conclusion de del Vecchio est que « la guerre a sa raison d'être, qu'elle a des fonctions particulières à remplir que seule elle est capable de remplir » (p. 93).

***

Au cours d'une étude sur l'origine et l'évolution de la guerre envisagée comme phénomène sociologique, M. Ried (« Zur Soziologie des Krieges » dans *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, 1911, pp. 551-558) est amené à montrer l'influence des guerres au point de vue de la diffusion et du progrès de la culture en général :

« Aber auch als Kulturträger ist der Krieg zu betrachten, solange der Verkehr in den ersten Ansätzen steckt. Die kriegerischen Aktionen der kulturell hochstehenden Völker des Altertums, mögen sie nun ihre Ursache in der Notwendigkeit gehabt haben, Sklaven für die heimische Produktion oder Siedelungsterrain für den Ueberschuss der Bevölkerung zu gewinnen, bewirkten fast immer Verbreitung von Zivilisation über noch unzivilisierte Gegenden oder Bereicherung des eigenen Kulturbesitzes durch Aufnahme fremder kultureller Errungenschaften und damit Fortschritt. Die gewaltige kriegerische Kolonisationspolitik der Römer, welche der Motor staunenerregender Transport- und Verkehrseinrichtungen zwischen Asien und Spanien, Afrika und Britannien in der Kaiserzeit gewesen ist, hat dem römischen Volke nicht nur materielle Vorteile gebracht, sondern auch zur Erweiterung seines geistigen Horizontes beigetragen und technische Fähigkeiten entwickelt, die heute noch Bewunderung erregen. Es sei nur darauf verwiesen, auf welcher Höhe sich der Strassen-, Städte- und Schiffbau der Römer befand : über die Alpen führten allein neun Strassen, die Brücke Trajans über die Donau war 1,127 *m* lang und hatte Spannweiten von 38 *m*, die durch armierte Balken überdeckt waren. Die Kreuzzüge des Mittelalters, um ein Beispiel von durch Glaubenseifer Kriegszüge zu erwähnen, haben dem Handel und Verkehr neue Wege geschaffen und den Bezug indischer Waren und Juwelen, chinesischer Seide und anderer orientalischen Produkte auf dem Wasserwege angebahnt. So liessen sich unzählige Fälle von Kulturförderung durch den Krieg anführen » (p. 552).

Il importe aussi de relever ce que l'auteur dit du caractère des armées contemporaines et de l'influence du service généralisé sur la fréquence des guerres :

« Ueberlassung der Kriegsführung an Söldner- oder Berufsheere, welche manchmal sogar aus Ausländern zusammengesetzt waren, hat, wie wir sahen, den Krieg auf bestimmte Volksklassen beschränkt, ohne jedoch seine Häufigkeit einzudämmen. Hingegen bewirkt die allgemeine Wehrpflicht mit ihrer Einstellung aller Kräfte in den Dienst des Staatsganzen wohl, dass der Krieg in seiner Durchführung gewältiger wird, trägt aber gleichzeitig zur Zurückdrängung der Kriegsgefahr bei, indem sie Missbrauch des Heeres zur Verfolgung einseitiger und nebensächlicher Interessen erschwert. Verursachte der Ausmarsch eines Berufsheeres in früheren Jahrhunderten verhältnismässig wenig Störungen im wirtschaftlichen Leben, so ist im Gegensatz hierzu die Mobilisierung eines aus der allgemeinen Wehrpflicht hervorgegangenen Volksheeres, die sämtliche Kreise in härtester Weise trifft, geeignet, einen förmlichen Umsturz aller bürgerlichen Verhältnisse hervorzurufen. Hinzu kommt noch, dass die in den Armeen angehäufte Lebenskraft der Völker dazu beiträgt, das Kriegsrisiko zu erhöhen und dadurch die Kriegslust der Regierenden und Regierten zu vermindern. Daher wird der Krieg nur mehr für den Fall einer Verteidigung ins Auge gefasst. Nur nach Erschöpfung aller friedlichen Wege und wenn unvorzichtbare Interessen es erfordern, kann die Anwendung des staatlichen Machtapparates als äusserstes Mittel der Selbstbehauptung berechtigt erscheinen. Die Konzentration der Militärgewalt in Händen des Staates auf Grund der allgemeinen Wehrpflicht stellt also wohl die höchstmögliche Machtentfaltung dar, trägt aber gleichzeitig ein Hemmnis für ihre Anwendung in sich » (p. 554).

Il faut tenir compte aussi du développement économique international :

« Die industrielle Entwicklung hat, begünstigt von der enormen Ausbildung des Verkehrs, die zwischenstaatlichen Beziehungen der grossen Kulturnationen auf eine ganz neue Grundlage gestellt, indem sie einen Zustand weitgehender wirtschaftlicher Abhängigkeiten der einzelnen Staaten voneinander schuf. Das Rückdragen und schliessliche Preisgeben der Landwirtschaft in manchen Industriestaaten, die ungleiche Verteilung der von der Industrie benötigten Rohstoffe und die Häufung bestimmter Industrien in gewissen Ländern, hervorgerufen durch natürlichen Reichtum und

Betriebsamkeit der Bevölkerung, bewirken wachsenden Handelsverkehr zum Austausch der Industrie- und Landwirtschaftsprodukte. Jede kriegerische Störung wird hier zu einer Gefahr auch für die nicht direkt Beteiligten » (p. 555).

Enfin, il y a des motifs généraux tirés des progrès de la civilisation :

« Eines der wichtigsten kriegshemmenden Momente wird jedoch der Umstand, dass mit fortschreitender geistiger Entwicklung ein langsames aber deutlich erkennbares Zurückdrängen sinnloser Ausbrüche der Volksleidenschaft, wie wir sie beim Naturmenschen und selbst noch in der mittelalterlichen Kultur beobachten, zu bemerken ist. Denn die Einheitlichkeit des geistigen Lebens, die Voraussetzung zur Entstehung psychischer Ansteckungen von sozialem Charakter, welche im Gebiet des Triebartigen, Unwillkürlichen wurzelt, tritt mit dem Wachsen des klaren Bewusstseins immer mehr zurück. Ueber die im Naturmenschen wirksamen blinden Instinkte erlangen vernünftige Erwägungen in steigendem Masse die Herrschaft und erschweren den Ausbruch kriegerischer Verwicklungen » (p. 558).

* * *

Les théories de D'AETH sur les classes sociales en Angleterre (cf. « Archives sociologiques », n° 160) ont été reprises et développées par P. DESCAMPS, qui en fait l'objet d'études particulières dans la *Science sociale*. Le 86e fascicule de cette revue (oct. 1911) renferme celle qui a trait à « La hiérarchie des classes en Angleterre ». D'après DESCAMPS, les bases de cette théorie seraient des plus simples :

« Nous avons dit, d'après M. F.-G. D'AETH, que la structure sociale actuelle de l'Angleterre était basée sur des différences dans le *standard of life*, sur le train de vie, sur le niveau du mode d'existence. Nous avons vérifié l'exactitude de cette assertion dans les différentes subdivisions de la classe ouvrière. Nous allons voir qu'elle est vraie pour les autres classes sociales.

« Le *standard of life* dépend essentiellement de l'installation au foyer, et la façon la plus facile de juger celle-ci est le taux du loyer. Ceci repose sur les constatations suivantes :

« 1° *Le loyer est couramment pris comme mesure de la respectabilité.* — La méconnaissance de ce phénomène par les immigrants étrangers leur attire bientôt des désagréments. D'une façon générale, les continentaux lésinent plus sur le loyer que les Anglo-

Saxons; en tous cas, dans leur pays d'origine, ils pouvaient mener un petit train de vie et n'en souffrir aucunement; transplantés en Grande-Bretagne, s'ils restent fidèles à cette coutume, ils voient le vide se faire autour d'eux. Les gens que, d'une façon toute naturelle, ils seraient amenés à fréquenter, semblent les fuir. Le Français, l'Allemand, ne sait que penser et se croit en face d'un sentiment de mépris envers l'étranger, et la haine de l'Anglais commence à germer. C'est le malentendu des races qui commence : deux conceptions différentes sont en présence et ne se pénètrent pas l'une l'autre ; les jugements se basent sur des critères différents.

« En Angleterre, les jugements au point de vue social sont basés sur le *standard of life*, et l'Anglais a du mépris pour l'homme qui a un train de vie inférieur à sa situation, que cet homme soit d'ailleurs un Anglais ou un étranger. En fait, cependant, le premier tombe rarement dans ce travers, alors que le second y tombe couramment... ;

« 2° *Les autres dépenses du mode d'existence sont basées sur le loyer.* — Toutes les maisons d'une même rue sont semblables et sont appropriées à un certain train de vie. Dans tel quartier, on peut vivre sans domestique ; dans telle rue, il faut une servante, et dans telle autre un couple marié, etc.

« Dans tel quartier, les maisons ne sont appropriées que pour recevoir des visites individuelles; dans tel autre, on doit beaucoup recevoir si l'on veut que la maison ne soit pas triste, etc.

« Le prix d'une visite de médecin est basé sur le taux du loyer du malade, absolument comme les impôts locaux, les *rates*, sont basés sur celui du contribuable.

« En somme, la société anglaise n'est pas anarchique : elle est nettement hiérarchisée. Chaque couche sociale a ses mœurs propres, ses traditions particulières, et une contrainte très forte. quoique peu apparente, englobe les individus dans le mouvement général. Le *home* est sacré, mais ce n'est pas une poussière isolée ; c'est une cellule sociale bien reliée aux autres. Nulle part le voisinage n'est aussi fortement organisé, et, pour avoir des caractères bien différents de ceux qu'il a dans les pays méridionaux ou orientaux, il n'en exerce pas moins une forte contrainte sur l'individu » (pp. 4-6).

Le reste de l'étude est consacré à l'examen détaillé de chaque classe jusqu'à la classe supérieure, qui fera l'objet d'un examen spécial, et à l'exception de la classe ouvrière, qui a été étudiée dans un fascicule antérieur (le 82e) de la *Science sociale.*

*
* *

L'étude de la psychologie sociale suppose l'existence d'un objet particulier à cette science, qui serait, par exemple, l'âme sociale. Comment définir cette « âme »? G. SARFATTI en propose une définition dans *Psicologia sociale.* (Torino, LATTES, 1911, in-8°, 90 pages, 1.50 franc.)

« Lorsque nous parlons d'âme (*psiche*) sociale, nous employons une métaphore en tant que cette âme sociale envisagée seulement à des points de vue spéciaux peut, dans certains cas, se comparer à l'âme individuelle, mais sa constitution et sa nature sont radicalement différentes de celles de l'âme individuelle, et entre elles *il n'y a pas d'analogie*, comme il n'y a pas d'analogie entre l'individu et la société » (p. 24). « L'âme sociale est quelque chose qui existe au delà et en dehors de nous-mêmes, qui réunit les manifestations des générations diverses, qui conserve la trace du passé et la transmet à l'avenir » (p. 25). « C'est la résultante des caractères psychiques individuels, des divers éléments d'une population ou d'une société en général. Toutefois, dans cette définition, le mot *résultante* n'est pas employé dans le sens mathématique, car elle équivaudrait, en ce cas, au concept de somme algébrique d'éléments agissant dans une même direction, tandis qu'au contraire ces éléments se comportent différemment. En d'autres termes, nous pouvons dire que l'âme sociale est due à l'interaction des caractères psychiques individuels, qui agissent par suggestion, imitation, élimination et adaptation » (p. 26). SARFATTI étudie ensuite la formation de l'âme sociale, son évolution et les phénomènes psycho-sociaux (langues, religion, coutumes, etc.) dont elle serait le siège.

* * *

Croce, B. — La filosofia di Giambattista Vico. (Bari, Latorza, 1911.)

Cornejo, H. — Sociologie générale. (Paris, Giard et Brière, 1911, 20 Fr.)

Gerretson, C. — Prolegomena der Sociologie. (Haarlem, Tjeenk Willink, 1911.)

Tönnies, Dr F. — Wege und Ziele der Soziologie. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Descamps, P. — La méthode d'investigation scientifique en science sociale. (*Les documents du progrès*, septembre 1911.)

Sorel, G. — Un critique des sociologues. (*L'Indépendance*, 1er octobre 1911.)

Cunow, H. — Soziologische Fragen. (*Die neue Zeit*, 15. September 1911.)

Kozlowski, W. M. — Sociologie ou philosophie sociale? (*Revue internat. de sociologie*, juillet 1911.)

Tönnies, F. — Mezzi e fini della sociologia. (*Rivista ital. di sociologia*, maggio-agosto 1911.)

Hayes, E. C. — The classification of social phenomena. (*Amer. J. of Sociology*, July 1911.)

Braga, T. — Prévisions sociologiques. (*Revue intern. de sociologie*, août-septembre 1911.)

Ceramicola, F. — Coscienza e volontà nel mondo sociale. (Recanati, Soc. tip. ed. Recanatese, 1911.)

Sorel, G. — A la mémoire de Cournot. (*L'Indépendance*, 10 octobre 1911.)

Cournot, A. — Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire (réédition). (Paris, Hachette, 1911, 12 Fr.)

Tönnies, F. — Zur naturwissenschaftlichen Gesellschaftslehre. (*Jahrb. für Gesetzgebung*, H. 1, 1911.)

Maunier, R. — La sociologie chez les économistes. (*Revue du mois*, août 1911.)

Kornfeld, Dr I. — Soziale Machtverhältnisse. Grundzüge e. allgemeine Lehre vom positiven Rechte auf soziol. Grundlage. (Wien, Manz, 1911, 5.20 Mk.)

Kantorowicz, Dr H. — Rechtswissenschaft und Soziologie. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Kelsen, Dr H. — Ueber Grenzen zwischen juristischer und soziologischer Methode. (Tübingen, Mohr, 1911, 1.50 Mk.)

Meyer, R. M. — Der Begriff der Stellvertretung. (*Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie*, H. 3, 1911.)

Plötz, Dr A. — Die Begriffe Rasse und Gesellschaft und einige damit zusammenhängende Probleme. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Morselli, E. — Le razze umane e il sentimento di superiorità etnica. (*Rivista ital. di sociologia*, maggio-agosto 1911.)

Margoliouth, Prof. D. S. — The universal races congress. (*Sociological Review*, July 1911.)

Spiller, G. — Papers on inter-racial problems. (London, King, 1911, 7/6.)

Majewsky, E.— La théorie de l'homme et de la civilisation. (Paris, Le Soudier, 1911, 8 Fr.)

Barzellotti, G. — La potenza del pensiero nella cultura moderna. (*N. Antologia*, 1911, marzo, p. 3.)

Simmel, G. — Der Begriff und die Tragödie der Kultur. (*Logos*, Bd. II, H. 1, 1911.)

Simmel, G. — Weibliche Kultur. (*Archiv für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIII, H. 1, 1911.)

Sombart, Dr W. — Technik und Kultur. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Vogt, J. G. — Der kulturelle Parasitismus. (*Pol-anthrop. R.*, Juni 1911.)

Bauer, A. — Comment reconnaître le progrès? (*Revue internationale de sociologie*, juillet 1911.)

Hesslein, Dr H. M. — Ideale und Interessen. (Berlin, Puttkammer und Mühlbrecht, 1911, 3 Mk.)

Furlan, L. V. — La circulation des élites. (*Revue int. de sociologie*, juin 1911.)

Lewis, E. H. — Some definitions of individualism. (*Amer. J. of Sociology*, September 1911.)

Bruno, A. — Dell' azione individuale nel determinismo sociale. (*Rivista ital. di Sociologia*, maggio-agosto 1911.)

Moysset, H. — L'opinion publique (étude de psychologie sociale). (Lyon, Vitte, 1910.)

Sorel, G. — Sur la magie moderne. (*L'Indépendance*, 1er septembre 1911.)

Lull, H. G. — Moral instruction through social intelligence. (*Amer. J. of Sociology*, July 1911.)

Chapin, F. S. — Education and the Mores. (New York, Columbia University, 1911.)

Heber, B. A. — Soziale Klassenbildung in Japan. (*Z. für Sozialwissenschaft*, H. 7, 1911.)

de la Tour du Pin Champly. — De la noblesse et de son rôle social en France. (*Revue critique des idées et des livres*, 10 mars 1911.)

The conflict of colour. (*Edinburgh Review*, April 1911.)

Dauncey, E. C. — The functions of fashion. (*Contemporary R.*, May 1911.)

Sturm, F. — Massensuggestion. (*Archiv für Kriminalanthropologie*, Bd. 42, H. 3 und 4, 1911.)

Buttersack, F. — Die Kollektivseele und ihre Bedeutung in der Medizin. (Soc. med., Hamburg, 1911, 6.)

Gothein, Dr. — Soziologie der Panik. (*Erster deut. Soziologentag*, 1911.)

Kautsky, K. — Die Aktion der Masse. (*Die neue Zeit*, 13. Oktober 1911.)

Gaillard, G. — De l'origine catholique et du caractère clérical des idées laïques. (*Revue des idées*, août 1911.)

Moysset, H. — L'esprit public en Allemagne. Le conflit des aspirations. (*Correspondant*, 10 février 1911.)

Clouard, H. — Le génie français. Réponse à l'enquête sur la résistance à l'esprit allemand. (*Guêpes*, février 1911.)

Capen, Ed. W. — Sociological appraisal of Western influence in the Orient. (*Amer. J. of Sociology*, May 1911.)

Crozier, J. B. — Sociology applied to practical politics. (London, Longmans, 1911.)

Ried, M. — Zur Soziologie des Krieges. (*Z. für die ges. Staatswissenschaft*, H. 3, 1911.)

Howard, G. E. — Social Control of the domestic Relations. (*Amer. J. of Sociology*, May 1911.)

Holdsworth, W. — The Philosophic Basis of Caste. (*London Quart. R.*, 1911, 2, pp. 260-268.)

Saunier, M. — La légende des symboles philosophiques, religieux et maçonniques. (Paris, Sansot, 1911.)

Verhandlungen des Ersten deutschen Soziologentages vom 19.-22 Oktober in Frankfurt a. M. (Tübingen, Mehr, 1911.)

Jankelevitch, Dr S. — La théorie sociologique de M. Simmel. (*Revue de synthèse historique*, avril 1911.)

Statistique et Méthodologie.

La deuxième série du recueil d'études méthodologiques intitulé : *De la méthode dans les sciences*, paru en 1911 (Paris, Alcan,

in-16, III 365 pages, 3.50 francs), renferme les travaux suivants : « Avant-propos », par P.-F. Thomas. — « De la science », par E. Picard. — « Mathématiques pures », par J. Tannery. — « Mécanique », par P. Painlevé. — « Physique générale », par H. Bouasse. — « Chimie », par A. Job. — « Morphologie », par A. Giard. — « Physiologie », par F. Le Dantec. — « Sciences médicales », par P. Delbet. — « Psychologie », par C. Ribot. — « Sociologie et sciences sociales », par E. Durkheim. — « Morale », par L. Lévy-Bruhl. — « Histoire », par G. Monod.

Cette seconde série a un caractère différent de la première. E. Borel le définit comme suit :

« On pourrait essayer de caractériser cette différence en disant que ce second volume envisage les méthodes d'un point de vue moins philosophique, mais plus technique : ce langage est médiocre, car la philosophie ne s'oppose pas absolument à la technique, mais il exprime cependant une part de la pensée qu'on a eue en préparant cette seconde série. On a jugé qu'il n'était pas sans intérêt de demander à des spécialistes l'exposition de la méthode de leur spécialité, fût-elle relativement étroite ; de tels exposés ne pouvaient prétendre embrasser la science tout entière ; on les a choisis avec soin, de manière à éviter tout double emploi avec la première série et à combler les quelques lacunes qui avaient pu y être signalées. Mais on ne se dissimule pas quel arbitraire comportait ce choix ; du moment que l'on subdivisait les cadres très généraux, le nombre des subdivisions devenait vite trop considérable pour qu'il fût possible de les insérer toutes ; cela n'eût d'ailleurs pas été désirable, car on ne se proposait nullement de donner un tableau complet de la science humaine.

« Le but plus modeste, qu'on espère avoir atteint, était de montrer sur des exemples particuliers, mais assez variés et assez nets, quelles méthodes conduisent à la connaissance de la vérité et quelle confiance ces méthodes inspirent à ceux qui les appliquent, quelle que soit d'ailleurs la diversité de leurs opinions métaphysiques. Il a semblé que ce serait la meilleure réponse à ceux qui doutent de la raison humaine et lui opposent, dissimulées sous une phraséologie plus ou moins vague, plus ou moins éloquente, les conclusions de la pratique. A la *pratique* des hommes ignorants ou volontairement munis d'œillères, il est peut-être permis d'opposer la *pratique* des hommes d'élite qui, dans les laboratoires, les observatoires, les bibliothèques, se consacrent au travail désintéressé ; leur vie entière est un acte de foi en la raison humaine » (pp. II-III).

*
* *

Dans le fascicule de *Science*, du 21 juillet 1911, le Prof. W. B. Cannon émet, à propos de l'esprit de recherche dans les études médicales, des considérations qui peuvent s'appliquer aussi bien à d'autres domaines scientifiques. Nous reproduisons ici ce qui a trait aux qualités que doit posséder le savant qui se livre à des investigations particulières :

« Research implies in the first *seeking again* over a region which has been previously traversed in order to learn what other men have done and the point where their labours ended. To make progress sure, therefore, previous records must be carefully studied. The failure to pay this just tribute to those who have laboured before has not seldom led to fruitless effort or to vain repetition of work already well done. Marking the boundaries demands, then, a scholarly acquaintance with earlier discoveries; and the painstaking methods of the scholar must be used.

« An ingenious and inventive imagination is a second requirement. It serves to indicate where the problems lie and also to suggest possible methods for solving them. The mind must be hospitable to all ideas thus presented, and yet it must receive them with skeptical scruting. By critically considering a plan for solving a problem it is often possible to select central tests, which are strategically related to the logic of the entire research. The physiologist Goltz is said to have done his most important work while fishing, for he employed that time in devising the crucially significant experiments.

« Not all inquiries, however, can be ended by a relatively small number of crucial tests. Some investigations, like the important breeding experiments of De Vries, require years before they can be brought to a conclusion. Patience and an enthusiasm which is intelligently persistent are therefore essential qualities for the man in quest of new truths. The hopeful spirit is specially needed when, at the end of a long research, the investigator finds that he has only his labour for his pains — when his leading idea has proved to be false. That disheartning event is what Huxley called the tragedy of science — *the slaying of a beautiful hypothesis by an ugly fact.*

« The very soul of research, finally, is the highest degree of honesty. The investigator should see clearly and accurately with an eye single to the truth. He has to consider not only the observations which fit his theory, but any others as well. The erratic cases invariably make trouble, but they are often disguised

blessings. They may indeed be of far greater moment than those which have been anticipated, for they may point the way to entirely unsuspected facts » (p. 67).

« After the investigator has completed his examination of a group of questions which have interested him, his leading idea, his tests and his results must be described with scrupulous exactness. In thus reporting his work he should strive to be like clearest crystal, receiving the light and transmitting it untinged by any trace of colour.

« Scientific activity implies, of course, thourough disinterestedness. The investigator asks no favours and renders none. Any intimidation that he act as a ratainer or special pleader, any hint or suggestion that he restrict his explorations within certain limits lest he injure cherished traditions, is a step towards the confinement of the free spirit of intellectual inquiry » (p. 68).

A raison même du genre de vie particulier qu'il mène, le savant occupe dans la société en quelque sorte une place spéciale qui, si elle exige des qualités particulières chez lui, rend aussi désirable qu'un traitement spécial lui soit ménagé au point de vue social :

« The investigator may be made to dwell in a garret, he may be forced to live on crusts and wear dilapidated clothes, he may be deprived of social recognition, but if he has time, he can steadfastly devote himself to research. Take away his free time, and he is utterly destroyed as a contributor to knowledge. Free time and absence of the money motive, however, are found together only among the indolent poor and the indolent rich; and the observation has been made that neither of these classes is likely to contribute men of science. The industry of the investigator which results in new knowledge — knowledge in its unprofitable infancy — does not possess commercial value. Until recently indeed any money value of research had not been recognized. In the unappreciative past deplorable instances were known of struggles with poverty and want, going hand in hand with persistent loyalty to truth-seeking. Now, however, accumulated wealth is giving leisure for men to carry on their investigations free from the worries of uncertain livelihood. What they receive may not be much, but it is sufficient to permit them to look upon the scramble for wealth without envy or regret.

« Fortunately, the provisions which enable men to pursue careers in science are found mainly in great Universities, through which a stream of youth is constantly passing. There men who

are moved by the instinct of investigation usually find their most congenial surroundings. Freedom of inquiry is the ancient tradition of the university spirit, leisure is recognized as a requisite for a meditative observation, and the youth who resort to these centers of learning can be awakened to wonder at nature's hidden secrets, and can be stimulated to undertake with ardor the struggle to possess them » (pp. 69-70).

« The scientific investigator may not seek particularly for knowledge which can meet at once some material need. Like the artist, he is more prone to direct his efforts towards that which will for the moment properly gratify an absorbing interest of his mind. If the new knowledge has, when discovered, an immediate practical value, so much the better; but the direct search for understanding has certainly always proved the most effective motive in scientific labors. Because of this attitude the investigator should not be regarded as self-centered, or neglectful of duties to the general good. He is serving best his own generation in so far as he makes his standard of work thorough and honest. In so far as he does that, he is serving best future generations as well, for only thus can the results of his work be used later as a basis for further advancement. And since the interrelations of phenomena are so manifold the conviction is justified that every bit of honest work can finally be utilized in forming the body of truth. Although the investigator may labor, therefore, primarily to satisfy his own curiosity, and to secure for his craftsmanship that inner approval sought by every conscientious worker, nevertheless he is making permanent additions to the world's value » (pp. 70-71).

* * *

Quelle est la valeur des enquêtes sociales (*social surveys*) au point de vue sociologique? T. J. Riley, de l'Université Washington (Saint-Louis, Missouri), apporte une contribution à la solution de cette question dans un article de *The American Journal of Sociology*, de mai 1911 (pp. 818-833 : « Sociology and social surveys »), où il étudie quelques enquêtes de l'espèce, et notamment celles de Booth (*Life and labour of the people in London*). Il se demande si l'on peut se rendre compte des intérêts sociaux d'une communauté en étudiant les conditions de son existence matérielle, si l'importance donnée au milieu ne tourne pas au détriment des éléments attribuables à l'hérédité, si l'enquête sociale, qui est statique, peut servir au point de vue dynamique durant une période déterminée?

Le but pratique de ces enquêtes ne nuit-elle pas à leur caractère scientifique? Il ne répond pas à ces questions, mais au cours de la discussion qui a suivi la lecture de son article (il a été lu d'abord devant la Société américaine de sociologie), le Prof. C. A. Ellwood a insisté sur l'absence de l'élément psychologique dans les enquêtes sociales :

« The conditions of the environment and the conditions affecting nutrition and physical well being have received attention, but relatively less attention has been given to the psychological factors in the community life, such as education, religion, government, and law, to say nothing of more intangible phenomena like public opinion, the mental attitude of individuals toward their group, and the ways in which they are coordinated. Prof. Riley's monograph on *The higher life of Chicago* comes as near being a social survey approaching the matter from the psychical standpoint as some recent social surveys do in approaching the matter from the material side.

« But while should the psychological aspects of the community life be so emphasized? Is not their study quite unnecessary from a scientific point of view? Do whe not know everything about a community when we know the material conditions of its life? The answer will be evident if we consider for a moment what sociology is. A society is certainly a group of people living together. I think that we can all agree upon that. But how do they live together? By co-ordinating their activities or by co-operation, as we say, but this does not tell us much. How do they co-operate, or co-ordinate their activities? Manifestly by means of mental interactions, that is, through interstimulation and response. A society is, therefore, a group of people living together by means of interstimulation and response. What its total life is depends very largely upon the attitude of its members toward one another. How they co-operate depends, therefore, upon common will, belief, and opinion, and the agencies by which common will, belief, and opinion affect social control. These agencies are chiefly religion, government and law, and education. These are the chief agencies by which a community controls its common activities and carries on a collective life process. We should not forget, however, that back of them stand the more intangible things already mentioned. We need, therefore, in any scientific social survey a study not only of the material conditions of life, such as a work, wages, population, housing, etc., but also a study of religion, government and law,

education, and the more intangible things of common will, common belief, common opinion, and the like. Only such a survey can be adequate from the sociological point of view, or from any purely scientific point of view.

« My criticism of some social surveys in the United States, then, is that they fail to take account sufficiently of these psychological factors. They do not go to work in any intelligent way to study these factors. Of course, the study of these factors is more difficult than the study of the material factors and I have no time to discuss with you scientific methods by which the study of these factors may be undertaken. But it is evident that these factors are not impossible of scientific study and that they are the real key to the social situation in every community. If more stress were laid upon them, if ways were found out of influencing mind, the dynamic agent in society, I think the complaint of Professor Blackmar regarding the inefficacy of most social reform movements would not need to be made » (pp. 835-836).

***

La question de la fondation d'instituts de recherches scientifiques, soulevée en Allemagne ensuite du discours de l'Empereur lors du jubilé de l'Université de Berlin, où il annonçait qu'il avait réussi à obtenir d'importantes sommes d'argent dans ce but (cf. *Bulletin* de février 1911, p. 125), fait l'objet d'un article du Prof. E. Kraepelin dans les *Süddeutsche Monatshefte* de mai 1911 (« Forschungsinstitute und Hochschulen », pp. 597-607). L'auteur commence par faire remarquer que les universités ont deux grands devoirs à remplir : d'abord celui de répandre le savoir et surtout de donner aux étudiants une « formation académique », ensuite de faire des recherches scientifiques. Les moyens dont on dispose actuellement ne suffisent pas. La recherche purement scientifique, tout en étant d'une grande importance pratique dans certains cas, n'est pas directement nécessaire à l'État. L'homme politique et le fonctionnaire, appelés à mesurer les dépenses publiques, la considèrent certainement comme un but estimable de la civilisation, mais aussi comme une sorte de luxe. C'est à cause de cette tendance que tout l'enseignement universitaire de l'Amérique du Nord a dû se constituer à l'aide de donations privées. Il n'y a pas de doute que ces sources ne soient bien plus abondantes que celles qui dérivent des allocations consenties par les parlements et liées à toute sorte de considérations budgétaires.

L'exemple de l'Amérique du Nord, de la France et de l'Angleterre a montré que l'enthousiasme des personnes fortunées favorise au plus haut degré l'essor de la science. Un institut Carnegie, un institut Pasteur peuvent donner bien plus d'ampleur à leurs travaux que n'importe quel laboratoire de nos universités. Celles-ci doivent se contenter d'encourager la science par l'étude de questions spéciales en rapport avec leurs moyens. Une autre circonstance qui fait que les professeurs ne peuvent se livrer à des recherches de science pure, c'est la quantité d'obligations de toute espèce dont ils sont chargés. En même temps que la science exige toujours plus de savoir et d'habileté, de temps et de patience, l'enseignement s'étend davantage et les transformations des méthodes prennent toujours plus de temps aux professeurs. Le travail des examens et diverses fonctions accessoires absorbent leur activité et s'opposent au travail de recherches, dont la condition primordiale est le recueillement.

Ainsi se fait que les devoirs du professeur d'université agissent sur l'esprit de recherche pour le paralyser au moment où l'on en attend les plus brillants résultats. Il peut donc paraître urgent de débarrasser les chercheurs au moins de l'enseignement des matières à examen. Ce qui confirme la nécessité de cette conclusion, c'est qu'un chercheur remarquablement doué n'est pas toujours capable de donner un enseignement attrayant à des masses.

Quelle sera, se demande Kraepelin, l'influence de ces futurs instituts sur les universités existantes? On peut malheureusement prévoir que les universités seront sérieusement menacées par les nouveaux instituts S'ils ne sont ni créés, ni entretenus, ni subventionnés par l'État, il est à craindre que leur existence seule ne diminue l'intérêt des représentants du peuple pour les questions scientifiques. On invoquera l'existence de ces laboratoires scientifiques richement dotés pour ne laisser aux universités que le fardeau de l'enseignement et si les universités possèdent des instituts de recherches, on ne les considérera que comme des annexes coûteuses, nullement indispensables. L'influence de certains instituts de recherche en Allemagne, tels que les Instituts pour les maladies infectieuses de Berlin et de Francfort, l'Institut pour les maladies tropicales de Hambourg montrent assez clairement que les universités sont appelées à perdre la direction de certains domaines scientifiques.

Les conséquences de cet abaissement des universités sont faciles à prévoir. Si pour les recherches elles n'occupent déjà plus que le

deuxième rang, leur supériorité et leur prestige seront atteints au point que les personnalités d'une grande valeur scientifique les abandonneront pour les instituts libres. Les universités ne retiendront que les personnes dépourvues d'aspirations scientifiques élevées, qui seront désormais seules à répandre les connaissances par l'enseignement.

L'évolution qui aboutirait ainsi à une scission entre l'enseignement et la recherche et transformerait les universités en institutions d'enseignement pourrait sembler avantageuse, si les deux buts que poursuit l'université pouvaient être atteints séparément d'une façon plus heureuse. Les chercheurs qui ne sont pas en même temps de bons professeurs ne seraient plus à l'université et la science pure profiterait de ce que ses meilleurs adeptes seraient déchargés de l'enseignement. S'il en était ainsi, l'université devrait renoncer au rôle qu'elle a joué jusqu'à présent en s'efforçant à la fois de favoriser les recherches et de répandre les connaissances scientifiques. Mais il y a plus, poursuit Kraepelin. Étant empêchée de faire des recherches, l'université serait incapable de continuer son enseignement. C'est le contact de l'élève avec le travail scientifique créateur et avec le développement même de la science, qui donne à l'enseignement supérieur une valeur toute particulière pour la vie intellectuelle d'un peuple. Pour estimer l'importance et se faire une idée des limites de la connaissance scientifique, il faut se représenter les conditions qui la rendent possible et les phases de son développement. De là vient la puissance captivante que possède l'enseignement du maître quand celui-ci expose les résultats de ses propres recherches; de là aussi l'importance qu'ont des savants originaux dans la vie intellectuelle d'une université, même s'ils n'ont pas pour l'enseignement les mêmes dispositions que ces orateurs habiles qui se contentent de reproduire les découvertes d'autrui. Il n'est pas douteux que si la recherche perd en importance dans les universités, celles-ci se rapprochent de plus en plus de l'école moyenne. Ce ne seront plus des sources vivantes qui transmettront le savoir professionnel le plus élevé aux classes intellectuelles supérieures de la nation. L'élève se contentera d'étudier dans un simple manuel la matière prescrite, préparée pour l'examen. Il est clair, dit Kraepelin, qu'un tel changement entraînera forcément une dégradation de la formation et de l'éducation des classes supérieures.

L'auteur envisage ensuite la question en ce qui concerne les nouveaux instituts. La séparation de l'enseignement et de la

recherche n'aura pas pour eux beaucoup plus d'avantages que pour les universités.

Si les *universitates litterarum* ont eu tant de succès, c'est qu'elles unissent les domaines de recherches les plus différents, qu'elles facilitent les relations personnelles de chaque membre du corps enseignant avec d'autres esprits d'élite. Par là, non seulement la vie intellectuelle de l'université prend plus d'élévation en même temps que l'horizon de chacun s'élargit, mais il naît une foule d'initiatives des suggestions que se font les représentants des différents domaines de recherches. Un institut indépendant aura de la peine à établir une entente avec les représentants des autres sciences. Naturellement, les hommes qui ont les mêmes tendances se grouperont et s'aideront par l'échange de leurs idées. Mais comme les travaux de chaque institut seront limités, les conceptions, les tendances et les préférences de ses membres devront se diriger dans des voies déterminées. Il en résultera que le but et les procédés des recherches seront plus étroits; on produira d'excellents ouvrages spéciaux, mais tout contact utile avec les tendances scientifiques des autres branches sera perdu. Il est certain qu'une personnalité déterminée peut réagir par ses qualités et ses efforts contre cet isolement scientifique, mais avec infiniment plus de peine qu'un membre de l'*universitas litterarum*.

A l'université, ce qui s'oppose le plus efficacement à la prédominance des questions particulières et des engouements personnels, c'est justement cet enseignement qui paraît empêcher la recherche. En dehors du stimulant que donnent au maître les rapports immédiats avec la jeunesse studieuse et qui, pour certains, est probablement contre-balancé par la pénible obligation de répéter toujours les notions élémentaires d'une science, ce qui fait la grande valeur de l'enseignement pour le chercheur, c'est d'abord la grande clarté qu'il l'oblige à donner à ses propres idées pour les exposer aux étudiants, puis la nécessité où il met le professeur d'étudier méthodiquement et complètement un domaine scientifique étendu Celui qui doit consacrer une grande partie de son temps à l'enseignement peut bien envier son collègue matériellement indépendant et libre de s'occuper à son gré d'une question scientifique, mais l'expérience montre que lorsqu'un chercheur n'est pas obligé de systématiser et de compléter son savoir, il produit de très importants travaux spéciaux tout en se laissant dominer par des idées préférées qui le poussent à rester dans des domaines plutôt étroits.

Les universités allemandes portent clairement l'empreinte du développement de plusieurs siècles. Elles ont des traditions, beaucoup d'anciennes prérogatives et une administration plus ou moins autonome. En tout cas, ce sont des organismes qui, par leur rôle historique autant que par toutes les forces intellectuelles qu'elles concentrent et l'influence qu'elles exercent sur la jeunesse cultivée, représentent dans la vie d'un peuple une grande puissance de culture. Tout en jouissant de leur pleine liberté, leurs membres doivent se conformer aux lois non écrites de la communauté intellectuelle à laquelle ils appartiennent, et, d'autre part, ils ont droit à une protection contre les influences extérieures. Le professeur d'université peut se défendre avec énergie si on attaque les garanties de l'enseignement et de la recherche; il sait que tous ses collègues s'uniront à lui. Dans les instituts, l'esprit de la maison ne sera pas déterminé, comme dans les universités, par les conceptions et les traditions d'une grande communauté; il sera influencé au plus haut point par les seules qualités d'une personne. Un directeur omnipotent n'aura pas à tenir compte de l'opinion et du jugement de ses collègues dans des circonstances où il voudrait contrarier des tendances estimables ou fécondes. De même, une personnalité faible, qui ne participera pas au prestige d'un organisme respecté, subira toutes les influences bureaucratiques, politiques, religieuses, sociales, qu'un institut doit refouler s'il veut poursuivre uniquement la recherche de la vérité. Ces influences se feront surtout sentir dans les questions de personnes qui, ici comme ailleurs, sont les plus importantes. Déjà les universités ont de la peine à se montrer impartiales en cette matière. On peut se représenter à quel point il sera difficile aux instituts de faire un choix absolument juste et approprié.

Il va de soi qu'on cherchera à entourer les nominations de certaines garanties : par exemple, on entendra des personnalités compétentes et on confiera la décision dernière à un haut fonctionnaire. Mais il est difficile d'apprécier à sa juste valeur les opinions de ses collègues; il faut savoir les comprendre et être initié aux particularités de leur caractère; celui qui a professé avec eux peut seul s'en rendre un compte exact. Un fonctionnaire de l'État, dit Kraepelin, ne peut, par ses seules connaissances, se faire un jugement indépendant sur un chercheur scientifique; il s'inspire des rapports de ses conseillers, qui peut-être sont justes ou peut-être ne le sont pas. L'expérience journalière prouve que les ministres et les conseillers sont, plus que tous les autres, exposés

aux influences visées plus haut. Il y a aussi à compter avec l'influence des hommes qui, par leurs dons généreux, ont permis à la fondation d'exister. Si le fondateur aime réellement son œuvre, s'il en comprend l'importance, il doit se refuser le droit de nomination, qui demande une connaissance approfondie des personnes et des choses.

Le seul moyen de conserver aux universités leur rôle actuel, et de donner aux instituts la place qui leur revient dans la vie intellectuelle contemporaine serait d'annexer les instituts aux universités existantes.

Il y a des précédents; ainsi les instituts de l'Académie bavaroise des sciences servent aussi à l'enseignement universitaire. Il y a des instituts de recherche qu'on a refusé d'annexer aux universités voisines, bien que la chose ne fût pas impossible; par exemple, la Station zoologique de Naples, l'Institut archéologique de Rome. Aussi longtemps qu'il ne s'agissait que de fondations isolées, il n'y avait pas de nécessité pressante d'exprimer des opinions de principe à ce sujet. Mais aujourd'hui qu'on veut placer la nouvelle institution au premier plan de la vie intellectuelle, il est nécessaire de savoir exactement dans quel rapport elle va se trouver avec les établissements de recherche qui existent déjà. A cet égard, Kraepelin montre qu'il serait avantageux d'établir les instituts dans le voisinage des universités.

Ensuite, il faudrait faire entrer les directeurs des instituts dans les facultés, à titre de professeurs ordinaires déchargés des obligations régulières de l'enseignement. On ne répètera jamais assez, dit-il, que, même au point de vue de l'université actuelle, on devrait libérer de l'enseignement régulier et des examens les professeurs de premier ordre. On a exprimé déjà le vœu de créer dans les universités des situations pour des professeurs qui n'enseigneraient pas et se voueraient spécialement aux recherches. On pourrait le réaliser facilement pour les sciences naturelles en annexant les instituts de recherche et instituer, dans le même but, pour les autres sciences, des « chaires de recherche ».

Aux professeurs dispensés de l'enseignement régulier on devrait néanmoins accorder le droit d'enseigner. Il va sans dire que la nature et la direction de leur enseignement seraient différentes de celles des autres professeurs. Il faut s'attendre à un enseignement très irrégulier dépendant des conditions du travail du professeur et portant sur des domaines spéciaux. Ces professeurs seraient, en somme, dispensés de l'enseignement aux masses, vers lequel se dirigeraient

les personnalités qui en ont la vocation. KRAEPELIN estime que si l'on autorisait les savants d'élite à donner, dans des cours et des leçons spéciales, un enseignement sortant du cadre de l'université, il pourrait en résulter des bienfaits inestimables pour la vie intellectuelle d'une nation.

D'autre part, les instituts devraient mettre leur matériel à la disposition des professeurs des universités. Les instituts de recherche recruteraient par là des travailleurs intelligents. Leurs travaux réguliers seront d'ailleurs si étendus que cette aide sera particulièrement appréciée. Par là, on donnerait aussi satisfaction aux jeunes savants qui demandent qu'on emploie leur activité. A cet égard, les moyens dont dispose actuellement l'État sont insuffisants.

KRAEPELIN conclut que des rapports étroits entre les instituts de recherche et les instituts d'enseignement sont nécessaires. Il doit y avoir entre eux des échanges continuels. A défaut de cette union, on s'expose au danger de faire perdre aux universités le rang qu'elles occupent aujourd'hui et de vouer les instituts de recherche à un développement étroit.

* * *

F. G. PEABODY, professeur de morale chrétienne à l'Université Harvard, donne, dans la préface qu'il a écrite pour le catalogue des collections du musée social de cette université, un aperçu du rôle que peuvent jouer des musées de l'espèce dans l'enseignement universitaire :

« The Harvard Museum is, it is believed, the first attempt to collect the social experience of the world as material for university teaching, and to provide guidance for academic inquirers into the study of social progress.

« This Museum offers hardly more than an outline of its complete intention, but it is already possible to appreciate the expansion of academic research which it represents. A student, for example, propose an inquiry into the various shemes now advocated, both in Great Britain and the United States, for the insurance of wage-earners, of which the German plan is the monumental example. He turns for assistance to the Social Museum, and finds there, through the munificent generosity of the German Government, and the courtesy of the commissioner at the St. Louis Exposition, the exhibit made at the Louisiana Purchase Exposition of the imperial Insurance System, consisting of one hundred and nine diagrams

and statistical charts, together with a complete collection of reports and documents, to which by the generous co-operation of private corporations are added special exhibits from Bochum, Halle, Saarbrücken, Hanover and other German towns. It does not follow of this provision of material for study that the American student will find himself committed to a similar scheme under the different conditions of American life, but it must greatly fortify his social courage to see in pictorial and statistical representation the wonderful expansion of this administrative service in Germany, and the multiplication of institutions for the prevention and relief of disease which have been the consequences of this vast scheme of Imperial responsibility.

« In a word, the social question, seen in the mirror of a social museum, reveals its essential character as an ethical question. It is a picture of many men in many lands trying in many ways and with various degree of success to make a better world. It is not an accident that the social Museum of Harvard University is established in the building dedicated to philosophy. The facts collected in such a museum are dead material until touched to life by the interpretative power of philosophy. They are data of social ethics which verify the faith of ethical idealists. »

* * *

March, L. — La théorie statistique et la logique formelle à propos de l' « introduction » de M. Yule. (*J. de la Soc. de stat. de Paris*, 10 octobre 1911.)

Huber, L. — Vorschläge zur Popularisierung der Statistik. (*Bayer. Gemeinde-Zeitung*, 1911, 5-6.)

Falkner, R. P. — Some recent developments of school statistics. (*Amer. stat. Assoc.*, June 1911.)

Blenck, E., Neefs, M., und Zahn, F. — Die amtliche Statistik in den Hauptkulturstaaten. (Iena, Fischer, 1911.)

de Candolle, A. — Einwendungen, welche man gegen die auf moralische und soziale Tatsachen angewendete statistische Methode erhoben hat. (*Zur Geschichte d. Wissensch.*, p. 13, 1911.)

Nijhoff, M. — Aperçu de la littérature statistique des Pays-Bas. (La Haye, Nijhoff, 1911.)

Denis, H. — Les index numbers (nombres indices) des phénomènes moraux. (Bruxelles, Hayez, 1911.)

Huber, M. — Les statistiques de mortalité professionnelle. (*Revue int. de sociologie*, juin 1911.)

Die Statistik in Deutschland nach ihrem heurtigen Stande. (*Verw. und Stat.*, 1911, 2.)

Cohen, A. — Georg von Mayr und die Statistik. (*Z. demogr. und stat. Juden*, 1911, 3.)

Betz, F. — Der wahrscheinliche Fehler von prozentuellen Häufigkeiten. (*Z. für angewandte Psychologie*, H. 3 und 4, 1911.)

Galbrun, H. — Plan d'un manuel d'interpolation. (*Bull. Inst. général psychol.*, avril 1911.)

Pearson, K. — The opsonic index. « Mathematical error and functional error » (with nine diagrams). (*Biometrika*, July 1911.)

Edwards, A. M. — Classification of occupations. (*Amer. stat. Assoc.*, June 1911.)

Mayer, M. J. — Our public schools as social centers. (*Amer. R. of Reviews*, (*Z. für Volkswirtschaft*, Bd. 20, H. 1 und 2, 1911.)

Automatische Zähl- und Sortier-Apparate für Volkszählungen. (*Städte-Zeitung*, 31. Januar 1911.)

von der Borght, R. — Zur Schaffung international vergleichbarer Handelsstatistiken. (*Bank-Archiv*, 12. Mai 1911.)

Jaeckel, R. — Zur Moral- und Bevölkerungsstatistik. (*Volksw. Bl.*, 1911, 3.)

Teleky, Dr L. — Die Schwierigkeiten bei der Verwertung der Krankenkassenstatistik. (*Wiener klinischen Wochenschrift*, 1911, XXIV, 16.)

Rösenfeld, S. — Die Bewertung der Krankenkassenstatistik. (*Statistische Monatshefte*, Mai 1911.)

Hoff. — Ueber Lohnstatistik. (*Arbeitgeber*, 1911, 1.)

Brauer, K. — Zur Entwicklung und Methode der Armenstatistik deutscher Städte. (*Z. für Sozialwissenschaft*, H. 6, 1911.)

Caroncini, A. — Note sulla statistica internazionale delle condizioni dei lavoratori agrari. (Roma, Ministero di Agricoltura, etc., 1911.)

Baedeker, D. — Kolonialstatistik und Bemerkungen dazu. (*Jahrb. über die deutschen Kolonien*, J. IV, 1911.)

Pearl, H. — Biometric ideas and methods in biology : their significance and limitations. (*Scientia*, 1911, X, XIX, 3.)

Szymanski, J. S. — Ein Versuch, das Verhältnis zwischen modal verschiedenen Reizen in Zahlen auszudrücken. (*Arch. ges. Physiol.*, 1911, 138.)

Dechesne, L. — Une application de la méthode déductive. (*Revue économique internationale*, mai 1911.)

Vincent, G. E. — The purpose and spirit of the University. (*Science*, 30 June 1911.)

Clouard, H. — La Sorbonne et la culture française : Lettre à Agathon. (*La revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1911.)

Gaselee, S. — Cambridge University Reform. (*Contemp. R.*, 1911, 3.)

Mayer, R. — Die Arbeit der Menschen und Maschinen bei der Volkszählung. August 1911.)

Revues d'ensemble et bibliographies.

Une revue d'ensemble des travaux relatifs à la fatigue musculaire figure dans *Naturwissenschaftliche Rundschau* du 5 octobre 1911 (pp. 508-511). Elle a pour auteur le Dr F. Verzar, qui y expose le résultat des travaux de Mosso, Palmen, Hamburger, Burridge, MacKenzie et Hill, Keith.

*
* *

Les fascicules des 15 juillet, 15 août et 15 septembre 1911 de *The psychological Bulletin* renferment plusieurs revues d'ensemble dont voici l'énumération :

G. M. Stratton : « Visual space », p. 223 (analyse 28 travaux).

D. Starch : « Auditory space », p. 232 (4 travaux).

R. P. Angier : « Tactual and kinæsthetic space », p. 233 (3 travaux).

H. Carr : « Space illusions », p. 235 (20 travaux).

K. Dunlap : « Rhythm and Time », p. 239 (6 travaux).

J. W. Baird : « Memory, imagination, learning and the higher mental processes (experimental) », p. 243 (54 travaux).

S. O. Mast : « Recent literature on the behavior of the bower invertebrates », p. 263 (19 travaux).

C. H. Turner : « Recent literature on the behavior of the higher invertebrates », p. 277 (19 travaux).

M. F. Washburn : « Recent literature on the behavior of vertebrates », p. 287 (20 travaux).

N. H. Sheldon : « Memory, thought, judgment, logic (theory) », pp. 303-306 (12 travaux).

G. M. Whipple : « The psychology of testimony », pp. 307-309 (7 travaux).

W. D. Scott : « Suggestion », pp. 309-311 (9 travaux).

J. E. Downey : « Graphic functions », pp. 311-317 (13 travaux).

W. V. D. Bingham : « Vocal functions », pp. 317-319 (6 travaux).

* * *

F. Schob poursuit, dans la *Zeitschrift für die Erforschung und Behandlung des jugendlichen Schwachsinns* (V, 1, 1911, pp. 71-85), sa bibliographie des travaux relatifs à l'idiotie et à l'imbécillité chez les enfants et les adolescents. Cette bibliographie renferme également les ouvrages et articles relatifs à l'éducation des anormaux.

* * *

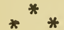
Archiv für Religionswisssenschaft renferme dans son fascicule d'octobre 1911 (vol. XIV, n°s 3-4), quatre revues d'ensemble :

C. Meinhof : « Die afrikanischen Religionen, 1907-1910 », pp. 465-496.

W. Caland : « Vedische Religion, 1907 1910 », pp. 497-516.

R. Wünsch : « Griechische und römische Religion, 1906-1910, » pp. 517-602.

A. Werminghoff : « Neuerscheinungen zur Religions- und Kirchengeschichte des Mittelalters und der Neuzeit », pp. 603-639.



The American Journal of religious psychology and education de juillet renferme (p. 320) une liste des thèses de doctorat présentées à l'université Clark et une liste des travaux de psychologie religieuse publiés dans les revues que cette université édite. Il a paru intéressant de reproduire ici la liste des thèses qui n'ont pas été imprimées :

W. J. Beeson : « The child and religious development. »

G. D. Bivin : « The phylogonetic significance of religious conversion. »

H. J. Butler : « Stations of the cross : their history and psychology. ».

C. S. Carrol : « The catholic confessional : its history, doctrine and psychology. »

G. B. Cashen : « Jesuit missionaries in Japan : their history and psychology. »

E. S. Conklin : « Collegiate religious education. »

J. E. Dowd : « The sacrifice of the mass in the catholic church. »

R. Haynes : « Religious faith as an individual experience. »

E. Helie : « The religious and moral aspects of stoicism. »

S. Kanda : « An examination of Buddha's atheism and nonatmanism. »

F. P. Msnamara : « A brief history of christian marriage and divorce. »

H. B. Moyle : « Moral imbecility. »

J. E. Russell : The religious crisis in France : its history, causes and results. »

E. P. St. John : « A genetic study of veracity ». (*Ped. Sem.*, juin 1908, vol. 15, pp. 246-270.

J. J. Salmon : « Saint invocation and religious memorials in the catholic church. »

C. F. Sparkman : « Satan and his ancestors from a psychological standpoint. »



Les *Archives belges* (revue d'historiographie nationale) paraissant à Liége sous la direction de G. Kurth, J. Laenen et H. Van Houtte, renferment des comptes rendus critiques, des notes ou de

simples citations concernant tous les travaux publiés au sujet de l'histoire des anciens Pays-Bas. On y rencontre un grand nombre d'indications bibliographiques qui, dans l'état actuel de la bibliographie belge et française, ne se trouvent pas ailleurs, notamment en ce qui concerne l'histoire économique et l'histoire des idées politiques et sociales. Dans ces conditions, les tables de ces « Archives » peuvent être considérées comme des instruments bibliographiques sur lesquels il y a lieu d'attirer l'attention. En particulier, on y rencontre une « liste des périodiques dépouillés » (au nombre de 75). Le « Répertoire analytique des matières » qui y figurait autrefois, a été rendu inutile par la publication de la « Bibliographie périodique de l'histoire de Belgique » que L. Van der Essen publie en annexe aux *Archives* (cf. le *Bulletin* de février 1911, p. 115). La table de la 12e année des *Archives belges* vient de paraître et occupe les pages 413 à 424 de l'année 1910 de cette revue.

* * *

C. Varro continue dans les *Publications de la bibliothèque municipale de Budapest* sa *Bibliographie hongroise des sciences sociales* (Budapest, 1911, in-8°, iv-75-vi pages). Cette bibliographie, dont le présent fascicule concerne l'année 1910, est rédigée sur le plan de l'Institut international de bibliographie sociale de Berlin.

* * *

F. Dietrich, le directeur de la *Bibliographie der deutschen Zeitschriften-Literatur* (cf. le *Bulletin* de janvier 1910. p. 68), entreprend la publication d'une *Bibliographie der fremdsprachigen Zeitschriften-Literatur*. Ce répertoire n'embrasse provisoirement que la littérature anglaise, américaine, belge, hollandaise et française, telle qu'elle est représentée par les principales revues. Les périodiques des autres pays y seront successivement dépouillés de façon à constituer rapidement un tableau complet de la production étrangère. La bibliographie nouvelle sera d'autant plus utile que la France et l'Italie ne possèdent pas de répertoire général de leur littérature périodique et que les répertoires anglais dépouillent de préférence les revues générales. Le classement des indications bibliographiques a lieu par *Stichwörter* ou mots-souches allemands, chaque mot de l'espèce constituant pour ainsi dire une rubrique spéciale où sont rangés les titres qui se rapportent à l'idée qu'il évoque et qui, le plus souvent, renferment ce mot lui-même ou un synonyme.

Il y aura chaque année, en annexe, un répertoire des comptes rendus publiés dans les revues dépouillées. Chaque périodique est désigné par un numéro spécial qui renvoie à une liste générale figurant au commencement du premier fascicule de chaque volume.

Le prix de la souscription est de 25 marcs par volume de cinq livraisons, (Editeur : F. Dietrich, Gautzsch bei Leipzig.)

Coopération scientifique.

Le premier volume du *Compte rendu du Congrès mondial des associations internationales* tenu à Bruxelles du 9 au 11 mai 1910, a paru. (Bruxelles, Office central des institutions internationales, 1911, in-8°, IX-830 pages.) Ce congrès poursuivait un but que la lettre d'invitation définit en ces termes :

« L'objet de ce congrès est l'étude de l'organisation internationale dans tous les domaines et sous toutes les formes : la science et l'art; le droit et l'organisation politique ; les œuvres sociales et le domaine économique.

« L'organisation internationale est due à un mouvement vaste et continu, séculaire quant à son origine, mais qui a pris son développement en ces dernières années.

« Elle tend à une coopération plus grande entre les groupes similaires de tous les pays, à l'extension, au monde entier, des grandes conquêtes du savoir et de la technique, à l'unification des méthodes et à l'entente internationale sur tous les points où elle est possible et reconnue désirable.

« Les associations sont devenues les organes centralisateurs de ce mouvement. Officielles ou privées, créées par l'union des États ou formées par le rapprochement des collectivités nationales de libre initiative, c'est à elles que nous devons ces résultats qui ont transformé la vie mondiale : la poste universelle; l'extension à toutes les relations du système métrique décimal; la coordination par delà les frontières des services de chemins de fer et de navigation ; le droit international appliqué à tous les rapports juridiques des personnes et des biens; la justice arbitrale entre les nations, substituant le règne de la paix aux aléas de la guerre ; la discussion interparlementaire des grands intérêts mondiaux ; la mutualité, la bienfaisance et l'assurance, étendant à tous les pays la sphère de la solidarité et de la fraternité; la santé publique mise à l'abri des grands fléaux par des mesures d'hygiène concertées; les œuvres

d'art et les livres internationalement protégés, échangés, prêtés, et la documentation universalisée ; les sciences étudiées en commun et, par l'apport des résultats partiels des travailleurs de tous pays, constituées en une synthèse universelle du savoir.

« Réunir en des assises communes les dirigeants des associations internationales et ceux qui participent à leur action est une entreprise nouvelle. Comment ne pas être convaincu qu'elle est appelée à produire des résultats considérables?

« Le but du congrès, en effet, est multiple.

« C'est d'abord la mise en relation des hommes qui ont vécu au contact des réalités internationales. Ils ont un intérêt réciproque à échanger les fruits de leur expérience, quant aux moyens à employer et aux procédés à mettre en œuvre pour le développement et la gestion des associations confiées à leur soin.

« Il y a ensuite la recherche de l'harmonie et de la coordination entre les buts et l'activité de tant d'œuvres diverses, nées de besoins particuliers, et qui se sont développées souvent sans soupçonner même comment elles pourraient coopérer entre elles, s'entr'aider, mieux délimiter leur sphère d'action, s'intégrer davantage soit en se dirigeant dans telle direction donnée, soit en provoquant la création d'organismes nouveaux, complémentaires et auxiliaires.

« Enfin, et par-dessus tout, il y a grande utilité à voir confier à un congrès central l'œuvre même qui est commune à tant d'associations et de congrès internationaux : l'organisation de la vie internationale dans laquelle se retrouvent, mais sur une échelle plus vaste et avec des modalités caractéristiques, les mêmes fonctions et les mêmes problèmes que dans la vie nationale. Les étudier, les formuler et les proclamer, en tenant compte de leurs relations réciproques, n'est-ce pas une tâche qui échoit naturellement aux associations internationales unies, elles qui constituent, à l'heure actuelle, la plus haute représentation des intérêts mondiaux et de la civilisation? » (pp. 1-3).

Le congrès a émis, en matière de coopération scientifique, une série de vœux dont nous extrayons ce qui suit :

« Considérant qu'il convient de respecter l'indépendance et l'autonomie de chacune des associations internationales adhérentes ;

« Considérant qu'il est hautement désirable que les associations internationales s'entr'aident, chacune dans la sphère de sa compétence, et que leur coopération se réalise progressivement, suivant

les circonstances de temps et de lieu, le congrès émet les vœux suivants :

« 1° Que chaque association internationale délègue un membre qui sera chargé, d'une manière permanente, de la gestion des relations de cette association avec chacune des autres et avec les groupements d'associations internationales d'ordre spécial et d'ordre général ;

« 2° Que les associations internationales qui ont un objet connexe se groupent en organisations spéciales (comme viennent de le faire à ce congrès les associations internationales d'ordre social et les associations internationales d'ordre éducatif) ;

« 3° Les associations internationales isolées et les groupements d'associations internationales restent en relations constantes avec l'Office central des associations internationales, qui leur servira d'intermédiaire pour toutes relations et informations utiles ;

« 4° Que cet office soit reconnu comme l'organe permanent des associations internationales pour leurs relations réciproques et qu'il reçoive les subventions nécessaires afin de poursuivre son activité si utile et si importante » (p. 828).

« Le congrès estime qu'il pourrait être établi entre les associations internationales un service central de correspondance qui, sans jamais s'immiscer dans les affaires intérieures des associations ou de leurs groupements, aurait pour objet :

« *a*) De faire connaître aux associations qui le demanderaient les noms des représentants chargés par les autres associations des rapports internationaux ;

« *b*) De communiquer aussi vite que possible aux diverses associations adhérentes les décisions prises par les unes ou les autres au sujet de la date, du lieu et de l'ordre du jour de leurs assemblées ou congrès, ainsi que les résolutions ou vœux adoptés » (p. 830).

Au sujet de la terminologie scientifique (dont il a été question dans le *Bulletin* de mai 1910, p. 265), le congrès a émis le vœu suivant :

« Dans le langage scientifique et technique, il importe que chaque concept soit représenté par une expression orale ou visuelle unique et toujours la même et, réciproquement, que chaque expression représente invariablement le même concept. »

Le premier volume de compte rendu renferme une série de rapports sur la science de l'internationalisme, la documentation et l'internationalisme, l'organisation internationale, la coopération entre les associations internationales et la coordination de leurs

efforts, le régime juridique des associations internationales, les méthodes générales d'unification et les systèmes d'unité, la comptabilité des méthodes scientifiques, les types divers d'organismes internationaux (structure et fonctionnement), la bibliographie et la documentation, les concours, le langage scientifique et technique, la terminologie, la nomenclature, la notation et la classification, la langue internationale et des notes sur diverses associations internationales.

Voyages et explorations.

D'après *Science* du 29 septembre 1911 (p. 403), le Prof. F. Starr, de Chicago, qui a déjà effectué des voyages d'études au Mexique, au Japon et au Congo, est parti le 15 août pour la Corée, où il compte séjourner pendant quelques mois.

* * *

Le Dr E. Obst, chef de l'expédition envoyée par la Société de géographie de Hambourg en Afrique orientale, fait savoir, à la date du 27 juin 1911, qu'il parcourt, depuis près de six semaines, le territoire des Wakindiga.

Les Wakindiga, qui jusqu'ici se sont refusés à tout examen, ne sont pas des pygmées. Ce sont des individus de grandeur moyenne du type Bantou. Leur langue est extraordinairement riche en claquements compliqués. Le Dr Obst a pris beaucoup de mesures anthropométriques. Chaque individu qu'il a pu voir a été mesuré. Trois squelettes ont été exhumés ; ce fait est remarquable, car les Wakindiga ne comptent qu'une centaine d'individus et n'enterrent que les hommes ; les femmes et les enfants sont simplement jetés dans le taillis. (*Petermann's Mitteilungen*, septembre 1911, p. 151.)

* * *

Une expédition autrichienne a été organisée par les soins et aux frais de R. Kmunke, en vue d'explorer certaines régions de l'Afrique orientale. L'itinéraire de l'expédition est Trieste-Mombassa-Nakuro-lacs Baringo et Rodolphe-Nil, en passant au nord du mont Elgon. Le Prof. R. Stigler a été invité à accompagner l'expédition pour recueillir des observations ethnographiques. (*Petermann's Mitteilungen*, octobre 1911, p. 209.)

* * *

Le *Geographical Journal* annonce que E. F. Kirschstein, qui accompagna le duc de Mecklembourg dans son voyage à travers l'Afrique en 1907-1908, va entreprendre une nouvelle expédition à son propre compte. Il se propose de traverser l'Afrique portugaise de l'est jusqu'au lac Nyassa, d'où il ira vers le Tanganyka et le nord, en longeant le Nil à la frontière du Congo belge et en demeurant ainsi en partie dans son ancien champ d'investigations (lac de Kivu). La durée de cette nouvelle exploration sera de un à deux ans. Kirchstein séjournera particulièrement dans le pays compris entre le lac Nyassa et le lac Tanganyka, qu'il a l'intention de parcourir en tous sens. Les collections scientifiques qu'il rapportera sont destinées aux musées de Berlin, de Bruxelles et de Saint-Pétersbourg. (*Science*, 8 septembre 1911, p. 311.)

* * *

Au commencement de juin, le comte E. von Rosen, accompagné du Dr R. Fries, est parti pour l'Afrique où il entreprend un voyage botanique et ethnographique. Il compte se rendre en chemin de fer à Kalomo (Rhodésie). De là il fera une excursion chez les Bashukalumbwe, pour y réunir des collections. Après leur retour à Kalomo, les deux explorateurs continueront le voyage ensemble vers Ndoba, non loin du point terminus actuel de la ligne du Cap au Caire. Grâce à l'intervention de la « South African Company », ils y trouveront des porteurs bangueolo, qui les conduiront dans le pays habité por cette peuplade. Ils feront un séjour de quatre mois chez les Batwa, population sauvage habitant les marais, et partiront ensuite, vers le nord, pour Bismarckburg. De là leur voyage se continuera par bateau, du lac Tanganyka à la forêt d'Ituri, par le lac Kivu et le lac Edouard. Après avoir étudié les pygmées de cette région, ils commenceront le voyage de retour, par les lacs Albert, Nyansa et le Nil.

Le comte von Rosen et le Dr Fries ont déjà fait des recherches au Gran Chaco, dans l'Amérique du Sud. Le premier s'occupe d'ethnographie, le second de botanique. (*Petermann's Mitteilungen*, juin 1911, p. 305.)

* * *

La revue *Science*, du 6 octobre 1911 (p. 436), rapporte, d'après une note de *Nature* que le Dr R. Karsten, professeur de religion comparée à l'Université de Helsingfors, est parti en expédition au Gran Chaco et en Bolivie pour faire des recherches sur la socio-

logie et la religion de diverses tribus de naturels dont quelques-unes sont peu connues et d'autres n'ont jamais été visitées. Il est accompagné de O. Lindholm.

* * *

D'après une brève note de *Science* du 8 septembre 1911 (p. 309), on aurait reçu des nouvelles des explorateurs V. Stefanson et R.-M. Anderson, envoyés, il y a trois ans, par le Musée américain d'histoire naturelle dans la zone arctique. Stefanson, qui a visité la région de l'est, du cap Parry à la rivière de la mine de cuivre et à la baie du Couronnement, aurait découvert une tribu d'Esquimaux au teint clair et aux cheveux blonds. Peut-être sont-ce des descendants des Scandinaves égarés dans ces régions? Il a aussi constaté l'existence d'une peuplade de primitifs qui se servent d'instruments et ne peuvent compter au delà de cinq.

* * *

La revue *Science*, du 6 octobre 1911 annonce (p. 439), d'après le *Times* de Londres, que les fonds nécessaires à une expédition de recherches anthropologiques aux îles Normanby, Fergusson et Goodenough (Nouvelle-Guinée anglaise), ont été réunis par l'Université d'Oxford et par plusieurs collèges. L'expédition a été confiée à D. Jenness du collège de Balliol. Les missionnaires de l'île de Goodenough lui ont promis leur assistance.

Les premières semaines de l'expédition seront employées à croiser autour des îles afin d'essayer d'entrer en communication amicale avec les différentes peuplades et d'étudier leurs relations commerciales. (Les naturels ont des canots qui peuvent tenir la mer et trafiquent avec les côtes voisines et avec l'île de Trobriand située à 100 lieues de là.) Après être resté un an dans ces parages, Jenness poursuivra sa mission en bateau vers l'île Rossell, à l'extrémité est de l'archipel de la Lousiade, pour étudier certains problèmes ethnologiques. Jenness s'est muni des meilleurs instruments scientifiques.



Le Prof. M.-B. Hammond de l'Université de l'État d'Ohio est parti pour la Nouvelle-Zélande; il compte passer près d'une année dans ce pays et en Australie pour y étudier les conditions économiques et sociales et la législation. (*The American economic Review*, septembre 1911, p. 688.)

Sociétés et institutions.

Le 14 avril 1911, s'est tenue à Paris, au ministère de l'instruction publique, une réunion de personnalités américaines et françaises appartenant au monde littéraire, artistique, politique et commercial, à l'effet de constituer définitivement l' « Institut franco-américain », dont la création avait été projetée, au cours du déjeuner offert, le 22 avril, au président de l'Alliance française aux États-Unis, en vue de développer l'œuvre de rapprochement intellectuel et artistique, entreprise par ce groupement dans l'intérêt des deux pays. L'institut aura, en effet, pour but d'assurer, dans toutes les classes de la société américaine, la diffusion de l'art français et de répandre la connaissance des antiquités, des institutions, de la littérature, du théâtre, de l'histoire de la France et de la science française dans tous les domaines (sciences pures et appliquées, sciences économiques et juridiques, etc.). La direction de l'institut sera confiée :

A un comité français, ayant son siège à Paris et pour fonction propre d'étudier les initiatives à prendre et d'en poursuivre la réalisation, et a un conseil général avec comité administratif, ayant leur siège à New-York, qui seront chargés d'assurer le fonctionnement de l'institut.

Le bureau du comité français a pour président R. Poincaré de l'Académie française et pour secrétaires J. Bédier, professeur au Collège de France, et M. Coulet, directeur de l'Office national des universités et écoles françaises. (*Bulletin de la Chambre de commerce de Paris*, 24 juin 1911, pp. 1101-1102.)



Dans le même ordre d'idées, K. Breul propose, dans la *Contemporary Review* de mai 1911 (p. 587), la création d'un Institut britannique à Berlin et d'un Institut allemand à Londres. Il leur attribue les fonctions suivantes :

« The function of the proposed Institute in London would thus be mainly educational. It would provide thoroughly good instruction for students of English life and thought, customs and institutions, by means of lectures, classes, practical exercises, discussions and debates, social evenings, explanations of exhibits, visits to places of interest in or near London, and by the giving of advice and help with regard to excursions to other parts of England. But the Institute might at the same time serve another and a no less

useful purpose. It should also become a non-political Information Bureau on a large scale, similar to the « American Institute » in Berlin, and the « German House » in New York, with both of which it might well be in touch. Its duty should be to keep and file matters of experience, suggestions, and useful information of every kind within the sphere of its interests. It would, for instance, be invaluable in helping to arrange visits of bodies of Germans to Great Britain, by keeping records of previous visits, the arrangements made for them, the results obtained, and suggestions made with regard to future visits. Here would also be kept the most important educational calendars, and other official information, such as is found in the excellend *Akademische Auskunftstelle* in the University of Berlin, and in the *Bureau de renseignements* at the Sorbonne. There might be kept, and revised at frequent intervals, a confidential register of persons in different English towns who take an interest in the promotion of good Anglo-German relations, and who are willing to help with advice or otherwise. It should also from the first be in touch with educationists and public men who may be disposed to show their practical interest by occasionally addressing the members of the Institute. »

« ...The British Institute in Berlin would be run on very similar lines to those of the London House. At Berlin everything would be done to explain Germany and the Germans to students from the British Isles, and to make their stay not only pleasant for them but profitable in every possible way. The details of both schemes would have to be elaborated in each capital by executive committees, in consultation with authoritative bodies, who would no doubt take an interest in the successful working of them. The two Institutes should be in regular communication, and should exchange information and experience. They would afford instruction, and give opportunities for obtaining reliable information such as have hitherto never been offered to either English or German students. »

* * *

Dans ces derniers temps, différentes sociétés scientifiques belges ont commencé un mouvement en vue de se faire attribuer par le législateur le bénéfice de la personnification civile. Certaines sociétés, par exemple, la Société belge des électriciens, avaient même fait rédiger ou approuver des avant-projets de loi sur la matière (la société précitée s'était ralliée à un avant-projet de

L. Wodon, professeur à l'Université de Bruxelles. Cf. *Bulletin de la Société belge d'électriciens*, septembre 1909.)

En vue de donner satisfaction à des vœux de l'espèce, émis antérieurement, une proposition de loi avait été déposée à la Chambre des représentants de Belgique au cours de la session 1906-1907. (Proposition Tibbaut, n° 219 des *Documents*.)

Cette proposition avait pour but d'assurer aux associations internationales poursuivant un but exclusivement scientifique, la personnification civile, à des conditions, et dans des limites déterminées particulièrement quant à la capacité de posséder des immeubles et de recevoir des libéralités; la personnalité juridique devait, comme sous le régime des législations récentes de plusieurs États, leur être acquise de plein droit, sans autorisation, sans reconnaissance, sans investiture, mais à la condition de la publication des statuts et de *la liste* des membres participant à la direction de l'association, à la gestion de ses biens.

Ce projet ne concernait donc que des associations dites « *internationales* ».

Mais ni le texte ni l'exposé des motifs ne donnaient la définition de ces termes.

On connaît certaines *Unions* d'États, associations constituées par des traités internationaux, pour réaliser un but commun, soit par l'action des pouvoirs respectifs des États, soit par celle d'organismes que les pays contractants créent et dont il leur appartient d'assurer le fonctionnement.

Pareille œuvre est internationale, dans le vrai sens du mot. Mais ce n'est pas d'associations semblables qu'il s'agissait : le projet de loi n'avait en vue que des associations *de particuliers*, composées de personnes de nationalités diverses et agissant dans divers pays, pour atteindre un but international.

Cette proposition fut soumise à l'examen d'une commission parlementaire qui déposa son rapport le 3 mai 1910. Ce rapport, œuvre du représentant Van Cleemputte, vient d'être publié. (*Documents* n° 221 de la session 1909-1910, in-4°, 98 pages. Bruxelles, Goemaere.)

La commission parlementaire a modifié sur certains points le texte de la proposition Tibbaut. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, cette proposition « accorde la personnification civile, aux conditions et dans les limites de la présente loi, aux associations ouvertes aux Belges et aux étrangers, dont l'administration comprend au moins un associé belge, et qui, sans esprit de lucre,

poursuivent, en dehors de l'enseignement, un but scientifique.

« Les associations étrangères, poursuivant un but scientifique, peuvent exercer, en Belgique, les droits résultant de leur statut national, aux conditions et dans les limites déterminées.

« La personnification civile comporte, dans les limites des statuts et de la présente loi, la capacité d'accomplir des actes juridiques relatifs au but de l'association.

« Elle ne comporte pas la possession, soit en Belgique, soit dans les colonies belges, d'autres immeubles que ceux qui sont nécessaires à l'objet de l'association.

« Sauf disposition contraire des statuts :

« 1° Chacun des associés peut, à chaque instant, se retirer de l'association ; les membres sortants et les membres exclus conformément aux statuts perdent tout droit à l'avoir social ;

« 2° Les droits des membres sont incessibles et insaisissables ; ils ne passent pas aux héritiers, sauf disposition contraire, dans les actes de libéralité, en ce qui concerne les biens donnés ou légués.

« L'association n'est point dissoute pour cause de décès, interdiction, faillite ou déconfiture de ses membres.

« Les héritiers ne peuvent provoquer ni liquidation ou partage, ni inventaire, ni apposition des scellés.

« Dans le cas de liquidation prononcée, soit par l'assemblée générale, soit par justice, s'il y a plusieurs héritiers ou ayants cause, ils ne peuvent exercer les droits de leur auteur, conformément aux statuts, aux actes de libéralité, aux conventions d'apport, ou à la présente loi, que par un délégué, qu'ils désigneront de commun accord ou que l'un d'eux fera commettre, par le tribunal de première instance du dernier domicile de leur auteur.

Le rapport Van Cleemputte définit notamment ce qu'il faut entendre par *but scientifique*, but que les statuts doivent préciser.

« Il ne faut pas qu'il comprenne plusieurs sciences, pas même plusieurs sciences ayant entre elles des affinités : il suffit d'une science.

« Ce mot a le sens le plus étendu. Il vise non seulement les sciences dites exactes, mais toutes les autres ; il s'entend de la science pure et de la science appliquée : il comprend notamment l'histoire, soit générale, soit spéciale, l'archéologie, la philosophie, la littérature, l'esthétique, la théologie, le droit, la sociologie, aussi bien que, par exemple, les mathématiques, les lois et les règles de la mécanique ou de la construction, l'anthropologie, les diverses

branches de l'art de guérir, la chimie, la physique, la minéralogie, la géographie, la géologie, l'astronomie.

« Il ne faut pas que le but corresponde à une science dans l'acception générale de celle-ci, dans toute son étendue. Il peut être limité à une partie, à un sujet spécial ; par exemple, à l'histoire soit des institutions politiques, soit des institutions judiciaires, de l'humanité, de Rome, du moyen âge ; aux langues orientales ; au droit commercial ou à la législation spéciale des chèques, des warrants, du contrat de report, des opérations de Bourse. Dans toutes ces hypothèses, on fait de la science, même au delà de la matière considérée : tantôt on étudie les principes de celle-ci et, par la force des choses, tous ceux grâce à l'application combinée desquels une règle spéciale apparaît conforme à l'ordre général ; tantôt on étudie les faits et les lois pouvant affecter les phénomènes, dont on cherche à déterminer le caractère propre, les modifications ou les effets dans des circonstances diverses.

« Dans tous les cas, le savoir humain gagne en étendue, en pénétration, et qui sait ce qu'il verra apparaître d'éléments, d'agents, de relations, d'applications, de combinaisons, grâce à l'effort constant que sollicitent les besoins de notre esprit.

« La science d'application, même considérée séparément, répond au but scientifique ; telle serait l'étude des phénomènes et des lois concernant la transmission des forces de la vapeur, de l'électricité.

« Mais demeure exclue la participation directe ou indirecte à toute affaire, à toute entreprise. »

* * *

Le rapport de l'Institut Carnegie pour l'année 1910 (*Carnegie Institution of Washington, Year book* nº 9, in-8º, xvi-258 pages, Washington D. C., 1911) donne un aperçu des travaux publiés en 1909-1910 et des recherches en cours. (Cf. *Bulletin* de nov. 1910, p. 507.)

Dans la *section d'économie sociale et de sociologie*, les travaux suivants ont été publiés :

R. Coolidge : « Chinese immigration, 1909. »

A. B. Faust : « The German element in the United States, 1909. »

Les suivants sont achevés, mais non publiés :

L. S. Houghton : « The economic status of the Syrians in the U. S. »

L. S. Houghton : « The French contribution to the economic development of the U. S. »

Dans la division de l'agricultures, les travaux suivants sont en cours :

E. D. Jones : « Development of the agricultural market since 1870. »

H. C. Taylor : « Development of the leading forms of land tenure. »

Dans la division des manufactures, F. Walker continue son étude sur le prix des matières et des produits fabriqués au cours du xixe siècle.

Dans la division des transports, les études suivantes sont en préparation :

F. A. Cleveland : « Financial history of railroads. »

U. B. Phillipps : « Transportation in the western cotton belt. »

G. G. Turnell : « History of transportation on the great lakes. »

A. A. Young : « The development of transportation in California and the growth of the transcontinental business. »

F. C. Young : « Development of transportation in the Pacific Northwest. »

Dans la division du mouvement ouvrier, I. B. Cross a terminé une étude « The Labor history of the Pacific Coast », et le Prof. Commons poursuit la publication de son ouvrage « Documentary history of the American industrial Society », dont 9 volumes ont déjà paru. (Cf. *Bulletin* de janvier 1910, p. 8.)

Dans la division relative à l'étude des nègres en esclavage et en liberté, les travaux suivants sont achevés :

J. M. Wright : « The free negro in Maryland. »

C. H. Ambler : « The free negro in Virginia. »

E. P. Puckett : « The free negro in Louisiana. »

R. R Wright : « The free negro in Philadelphia. »

Les suivants sont en cours :

W. L. Fleming : « The economic transition from slavery to the free labor system. »

Y. Snowden : « The free negro in South Carolina. »

Le but général de cette section est de faire l'étude des méthodes et des influences qui ont présidé au développement économique des États-Unis, avant que les documents écrits et autres aient disparu. F. A. Walker avait déjà émis cette idée autrefois. Elle a été reprise par le colonel Wright, récemment décédé, et approuvée par l' « American economic Association » et l' « American historical Association », qui tinrent ensemble une réunion spéciale à ce sujet en 1904. L'Institut Carnegie poursuit aujourd'hui la réalisation de cette idée.

La *section de l'évolution expérimentale*, dirigée par C. B. DAVENPORT, a continué ses recherches dans les directions suivantes : « The origin of characteristics. » — « The chemical basis of characteristics. » — « The ontogenesis of characteristics. » — « The transmission of characteristics. » — « The modification of characteristics. » — « The relations of characteristics. » — « Cell studies in heredity. » — « Studies on adjustment to cave life. » — « Human heredity », etc.

F. G. BENEDICT fait rapport, dans le même volume, sur la *section de l'alimentation*, dirigée par lui.

Une somme de 1,000 dollars a été allouée par continuation à S. I. FRANZ, attaché à l'Asile d'aliénés de l'État à Washington, pour ses recherches sur les fonctions du cerveau. Un article est sous presse; un autre sera publié prochainement.

Les travaux publiés jusqu'à ce jour sous les auspices de l'Institut CARNEGIE sont mentionnés aux pages 45-52.

* * *

Le rapport adressé au Président de la République par P. DISLÈRE sur la *Caisse des recherches scientifiques pour l'année 1910* (Melun, imprimerie administrative, 1911, in-8°, 175 pages), renferme des indications sur l'état d'avancement d'un grand nombre d'investigations concernant particulièrement la biologie, la zoologie, la médecine, l'art vétérinaire, etc. Nous mentionnerons spécialement les recherches de A. HÉBERT sur la caractérisation et le dosage des substances nocives dans l'atmosphère des ateliers et sur le dépistage et le dosage de ces mêmes substances nocives dans l'organisme des professionnels ou des animaux soumis expérimentalement à leur action (p. 81); puis celles de A. IMBERT sur l'emploi du couteau à greffer et de la lime, au point de vue de la valeur des efforts nécessités par leur usage et les indications à donner à l'ouvrier pendant l'apprentissage (p. 88); enfin, celles de G. LOISEL sur la nature des sexes et l'hérédité (p. 94).

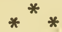
DE FOVILLE a publié, au sujet de cette caisse, un article dans la *Revue scientifique* du 23 septembre 1911 (pp. 385-388).

* * *

Un certain nombre de représentants de la science de l'embryologie des vertébrés — allemands, anglais, autrichiens, belges, français et hollandais — se sont réunis récemment, pendant les

fêtes de la Pentecôte, à Utrecht, dans le laboratoire de zoologie de l'université, pour fonder un Institut international d'embryologie. Des spécialistes des États-Unis et de Suisse avaient envoyé leur adhésion par lettre. Cet institut, qui compte 40 membres, est une association fermée ayant principalement pour but de réunir des séries complètes d'embryons des espèces de mammifères appelés à disparaître prochainement. Il cherchera à intéresser à son œuvre aussi bien les divers gouvernements que les institutions plus riches et les particuliers. L'institut se propose également d'unifier la nomenclature embryologique et de faciliter, par le travail commun, l'étude des matériaux embryologiques rares.

Le Prof. R. Bonnet, de Rome, a été nommé président du nouvel institut. (*Revue scientifique*, 1er juillet 1911, p. 25.)



Le Dr Berger, médecin en chef d'état-major, à Berlin, a fondé au mois d'avril de cette année une « Medizinisch-literarische Zentralstelle », dont le siège est à Charlottenburg, Kantstrasse, 19. Il la dirige avec le Dr Foerster, médecin des maladies nerveuses, et le Dr Plachte, praticien. L'institut a d'abord pour but de rendre la littérature médicale en toutes langues accessible aux médecins qui font des travaux scientifiques; il veut aider ceux-ci à la mettre à profit et les assister dans leurs travaux littéraires. Ensuite, il se propose de seconder toutes les institutions qui, dans un but scientifique, ont besoin de médecins ayant une formation littéraire, c'est-à-dire les revues spéciales et les journaux, les bibliothèques, les maisons d'édition, etc. Par son activité spéciale, ses archives et ses relations avec les auteurs, la « Medizinisch-literarische Zentralstelle » entend devenir, avec le temps, un centre de documentation pour la littérature médicale. (*Internationale Wochenschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik* du 24 juin 1911, p. 800.)



Le comité de l'Institut royal d'anthropologie de la Grande-Bretagne a fait parvenir à la Conférence internationale qui s'est tenue cette année à Londres un mémoire relatif à la création d'un Bureau impérial d'anthropologie. Ce bureau serait établi à Londres et serait administré par une commission composée du comité de l'Institut d'anthropologie et des représentants des gouvernements des colonies britanniques, du ministère de l'Inde et du ministère des colonies et des universités de la Grande-Bretagne, de l'Inde et

des colonies où l'anthropologie est étudiée d'une manière systématique. (*The Journal of philosophy, psychology and scientific methods*, 31 août 1911, p. 504.)

*
* *

L'Institut général psychologique de Paris a constitué une section de psychologie collective à l'initiative de L. Herbette, qui a été nommé président de la section nouvelle. L. Herbette a publié à ce sujet une note justificative dont nous extrayons les passages suivants :

« Qu'est-ce que la vie publique, sinon l'ensemble des phénomènes et des fonctions, des organes et du régime de vie collective? Les exigences du public ne visent-elles pas l'action à exercer sur ses propres destinées? N'est il pas significatif cet engouement pour le système parlementaire parmi des gens qui, tout récemment encore, n'avaient ni pratique ni souci de la parole?

« Ainsi s'opèrent l'attirance à la vie éclairée et instruite, l'accession au progrès moderne, la propension des catégories d'habitants à l'émancipation civique et psychique; la participation d'une collectivité à ses affaires, à sa direction intérieure et extérieure, à la confection de ses lois. Et comment y résister, surtout pour les intérêts dits matériels, pour le commerce et l'industrie, pour l'application des arts et des sciences aux travaux directement utiles, pour les rapports économiques? Et qu'est-ce, s'il s'agit non de groupes restreints, mais de ces énormes êtres humains, les collectivités nationales ou internationales?

« A tous ses degrés, pour tous ses objets, l'étude des psychologies collectives est donc indispensable et, de façon ou d'autre, elle est pratiquée par toute personne ayant à gouverner, à régler des rapports, des différends entre membres d'une société quelconque. C'est l'art et le secret de sauvegarder l'équilibre et la paix. En ce temps où chaque nation doit se montrer équitable envers les autres pour échapper aux luttes les plus dangereuses, où la justice, l'arbitrage, les traités, ces grands contrats collectifs, sont la base de l'ordre indispensable à tous, les études de la psychologie collective constitueront bientôt un enseignement obligatoire.

« Songeons que les masses organisées et armées deviennent des instruments irrésistibles de destruction, et que l'ignorance ou la mésintelligence des caractères, des sentiments, des croyances d'une collectivité nationale peut entraîner des cataclysmes humains. Du milieu de l'Europe au fond de l'Asie, du continent d'Afrique, des

multitudes peuvent se ruer. Puisque la civilisation doit désormais s'internationaliser, c'est-à-dire se collectiver au delà des frontières, sachons passer les frontières pour étudier ces hommes démesurément grossis, surtout à mesure qu'ils prennent conscience et disposition de leurs forces. »

***

La *Zeitschrift für pädagogische Psychologie* (1911, n°s 7-8, p. 429) donne quelques détails sur l'Institut pédagogique de l'Université de Tubingue, ouvert depuis le semestre d'hiver 1910-1911. Il jouit d'une dotation de 3,000 marcs par an. Il comprend actuellement trois salles réservées à la pédagogie expérimentale et des agrandissements sont déjà projetés. L'institut, qui est très fréquenté, se propose d'étudier la pédagogie dans son ensemble, mais en donnant une importance spéciale au côté psychologique. Des recherches de psychologie de l'enfance et des travaüx de didactique et de pédagogie historique sont en cours. La direction a été confiée à G. Deuchler, privatdocent de pédagogie, élève de Wundt, qui a déjà rempli les fonctions d'assistant à l'Institut de pédagogie et de psychologie expérimentale du « Leipziger Lehrerverein ».

***

Le 26 mars 1911, il a été créé à Leipzig une association intitulée : « Recht und Wirtschaft » par la fusion de la « Vereinigung für zeitgemässe Rechtspflege » et d'une autre société qui s'était donné pour titre « Zur Rechtsreform ». Le manifeste de la nouvelle société, intitulé : *Um das Recht der Gegenwart*, fait valoir les considérations suivantes :

Pendant ces quarante dernières années, les juristes allemands ont produit quelque chose de grand. Par un long et patient travail, des hommes de science et de pratique ont réussi à créer un droit unifié. On pourrait croire que le peuple allemand soit fier de l'activité de ses juristes et d'une justice que les autres peuples lui envient. Mais, au contraire, les reproches que l'on adresse en Allemagne à l'administration de la justice deviennent de jour en jour plus nombreux et plus violents. Trop souvent on critique mal à propos. Néanmoins, il y a des raisons qui empêchent les juristes d'être appréciés comme ils pensent le mériter.

L'empire a créé en Allemagne l'unité du droit. Mais, en même temps, il s'est produit dans ce pays et à l'étranger une transformation des conditions de vie, unique dans l'histoire de la civilisation. La législation n'a pas toujours tenu ou pu tenir un compte suffisant

de ces transformations. L'activité de la société nouvelle a précisément pour but de remédier à des inconvénients constatés, de donner suite à des réclamations fondées et de mettre la justice et l'administration au niveau du développement de l'Allemagne dans tous les domaines.

Une question aussi importante ne doit pas être abandonnée à quelques-uns ni se borner à une discussion entre écrivains. Les législateurs et les administrateurs, les savants, les juges et autres fonctionnaires, les avoués et notaires, tous ceux qui, par leur profession, se servent du droit, les personnalités de la vie publique et économique et aussi les hommes qui participent activement aux tendances civilisatrices, sont tous intéressés à ce mouvement, où il s'agit d'utiliser, au profit de l'administration, de la législation et de la jurisprudence, les forces entières de notre temps.

Il n'est pas question de favoriser des tendances limitées au domaine étroit de l'administration et de la justice, mais bien les mouvements profonds de la culture, auxquels participent toutes les classes. Avec une rapidité étonnante, le commerce, la technique, l'industrie et l'agriculture se sont transformés; les conditions nouvelles ont leur écho dans les tribunaux et dans l'administration. C'est un signe des temps que partout on rencontre des manifestations de la solidarité et du sentiment social et des tendances vers des buts plus pratiques.

Les sciences expérimentales et leurs domaines d'investigation se sont développés avec un caractère propre d'indépendance et d'originalité. Si leurs procédés ne peuvent être employés par la science du droit et l'administration de la justice, il convient pourtant d'accorder une place plus grande dans l'art de la législation, dans le droit et l'administration aux résultats des sciences sociales et à l'expérience tirée de la vie pratique.

Les lois, arrêtés et articles doivent être simples et compréhensibles d'expression et de langue, afin que le droit parlé et écrit puisse pénétrer dans le peuple et ne donne pas une impression étrange à raison de sa forme.

La législation ne doit pas fixer des règles trop étroites qui se rattachent trop directement à des notions existantes, de façon à comprendre toutes les manifestations de la vie à mesure qu'elle se développe sous ses nouveaux aspects.

Les formes de la procédure doivent également se régler suivant les besoins de la vie moderne, aussi bien dans l'administration que dans les tribunaux. La procédure ne doit plus rester enfermée dans

des formes trop étroites. La personnalité des fonctionnaires garantit mieux une bonne application des articles de loi que l'observation minutieuse de formalités réglées en détail. Une bonne administration et une bonne jurisprudence ne peuvent résulter du jeu de principes mathématiques; elles dépendent surtout de la capacité des personnes à qui on confie l'exercice.

Ce qui intéresse l'administration, c'est l'esprit des personnes chargées du fonctionnement des institutions. Les affaires doivent être simplifiées d'après les principes économiques; tous les moyens dont on dispose aujourd'hui doivent être utilisés. Le travail doit être divisé et organisé de manière que chaque affaire soit traitée par une personne ayant une formation à la fois pratique et juridique. Le spécialiste travaille sûrement et vite; il travaille mieux aussi, car il distingue du premier coup l'essentiel de l'accessoire. Il sait se mettre à l'unisson des parties intéressées et gagner ainsi leur confiance.

Le juge doit être soumis à la loi, la stabilité du droit l'exige. Il a pour mission de découvrir le droit, mais non de le créer. Néanmoins, le juriste d'aujourd'hui s'attache trop à la lettre morte, à la forme, aux notions abstraites. Ces notions sont indispensables, mais ne peuvent être mises à la place des faits, elles ne sont que des instruments à la disposition des juristes. Les faits doivent être appréciés et réglés d'après les contingences de la vie économique et sociale.

Dans leur application, les lois ne doivent pas être considérées comme des révélations impeccables. Leur application doit avoir une utilité réelle; il ne suffit pas qu'elle soit déduite logiquement et grammaticalement des textes. Des catégories artificielles ne doivent pas obscurcir la vue naturelle de l'ensemble des choses. Etudier les éléments de fait essentiels d'un cas déterminé, tel est le premier, le principal devoir du juge. Le droit doit toujours être envisagé dans ses rapports avec la vie économique (*Recht und Wirtschaft*).

Pour former des juristes qui ne soient pas de purs juristes, c'est-à-dire des hommes attachés à la lettre, il faut organiser leur formation préparatoire et assurer la continuité de cette formation (*Fortbildung*).

Déjà pendant leurs études générales, il convient de développer chez les juristes des facultés utiles, leur apprendre à observer les faits et à en tirer des conclusions.

Dans leur formation spéciale, il est nécessaire de rapprocher,

comme on le fait dans d'autres domaines, la pratique et la théorie. A cet effet, les professeurs doivent posséder à la fois des facultés pédagogiques et une expérience pratique des choses.

Les universités doivent se préoccuper de la recherche de la connaissance dans les domaines scientifiques les plus différents et les plus divers. Sans doute, il ne faut pas négliger la partie historique des sciences juridiques, mais l'enseignement du droit ne doit pas se limiter au passé; il s'agit surtout d'éclairer le droit vivant à la fois dans ses rapports avec le passé et les nécessités de l'avenir. Les conceptions juridiques du droit allemand et celles du droit étranger arrivées au même stade d'évolution, doivent être étudiées d'après les bases communes de la civilisation, de façon à préparer la tâche du législateur et du juge. L'université et, en tous cas, les cours de perfectionnement doivent favoriser la connaissance des branches qui sont de plus en plus utiles aujourd'hui : la psychologie du droit civil et du droit pénal; l'art de la détermination des faits, la criminologie, etc. L'étude de l'économie sociale est absolument indispensable aux juristes.

Même pendant le stage de préparation pratique, qui doit aller de pair avec la théorie, l'enseignement doit profiter de toutes les occasions pour faire pénétrer par l'observation et l'expérience la nature des besoins de la vie quotidienne et le caractère des hommes. Enfin, pour tenir les juristes qui ont accompli la période préparatoire de leur formation en contact avec le présent, il faut leur donner l'occasion de travailler à leur perfectionnement par des cours appropriés.

Il appartient à l'avenir de répandre peu à peu ces idées et de les perfectionner. C'est pourquoi on a évité à dessein de donner des indications plus précises. Il faut d'abord faire naître une disposition favorable à ces idées parmi les juristes, pour qu'elles trouvent ensuite un écho dans la vie publique.

Le D[r] V. Börngen, président de la Cour d'appel d'Iéna, a exposé en détail la raison d'être de la société nouvelle dans une conférence à la Société juridique de Berlin, le 10 juin 1911, publiée ensuite dans les *Schriften des Vereins Recht und Wirtschaft* sous le titre « Reformbestrebungen im Rechtsleben und der Verein Recht und Wirtschaft » (Berlin, C. Heymann, in-8°, 40 pages, 1911).

La société comprend actuellement huit sections : 1. Préparation et formation. — 2. Enseignement post-universitaire. — 3. Législation. — 4. Administration de la justice. — 5. Administration. —

6. Diffusion des connaissances juridiques. — 7 Presse. — 8. Propagande.

Cette société publie une revue : *Recht und Wirtschaft* (voir la rubrique « Périodiques nouveaux ») et des *Nachrichten vom Verein Recht und Wirtschaft*. Le n° 2 de ces *Nachtrichten* renferme un article du Dr Düringer sur les moyens pratiques à l'aide desquels la société pourrait réaliser son but (*Praktische Aufgaben des Vereins Recht und Wirtschaft*, pp. 9-11).

Le secrétaire de la société est le Dr Rathenau. Berlin, W, 15.



Il a été créé en Suisse, en 1911, deux institutions destinées à favoriser les recherches d'histoire économique. Ce sont, d'une part, « Das schweizerische Wirtschaftsarchiv », à Bâle, qui a pour but de réunir les manuscrits et les imprimés permettant d'observer la naissance, l'évolution et la constitution de la vie économique suisse, et, d'autre part, « Das Archiv für Handel und Industrie der Schweiz », à Zurich, qui se propose de rassembler toutes les sources pouvant servir à l'étude de la vie économique suisse. (*Volkswirtschaftliche Blätter*, 1911, n° 17, p. 288.)



L'Institut colonial de Hambourg possède un office central chargé de donner des renseignements gratuits sur les colonies allemandes et les autres pays d'outre-mer. Jusqu'ici les renseignements et les conseils se sont étendus aux domaines suivants : Emigration et acquisition de terres pour les agriculteurs; construction de maisons, de ponts et de chemins; mines, politique indigène, finances, questions douanières, commerce et moyens de communication, emplois coloniaux, histoire et politique coloniales, géographie, économie ; plantes utiles : café, thé, cacao, coton, cocotier, agave, caoutchouc (culture, production, maladies, insectes nuisibles, etc.); étude et détermination de matières brutes végétales; faune des colonies; élevage et maladies des animaux domestiques et utiles; sylviculture, médecine et hygiène tropicales; postes et télégraphes; écoles, marine, armée et police; ethnographie, missions, etc.

L'Office central de l'Institut colonial de Hambourg sert, en outre, d'intermédiaire entre les colonies allemandes, l'Institut colonial et les maisons de commerce établies dans le pays et dans

les colonies, les sociétés minières, agricoles et de plantation, etc.
En outre, il fournit aux instituts scientifiques, tels que les Instituts botaniques de l'État, l'Institut pour les maladies tropicales et les maladies des marins, l'Institut minéralogique et géologique, aux musées, ainsi qu'aux professeurs, les matériaux nécessaires aux études et aux recherches scientifiques.

Les archives de cette « Centrale » contiennent tout ce qui est nécessaire pour renseigner sur les conditions économiques et scientifiques des colonies et des pays d'outre-mer. Les bulletins, communiqués et publications des principales chambres de commerce y sont reçus régulièrement. Les sociétés coloniales allemandes et celles des pays d'outre-mer, les banques, les maisons d'importation et d'exportation, les sociétés de navigation, les sociétés géographiques, les missions, les associations d'utilité publique, les instituts coloniaux y ont déposé leurs statuts, leurs statistiques et leurs bilans en s'engageant à compléter ces collections. Ces collections sont, en outre. tenues au courant par la réunion de notes extraites des journaux et des périodiques coloniaux. On y classe systématiquement les articles sur la politique indigène, les événements de la politique coloniale, la politique orientale, les questions ouvrières et l'émigration, les religions de l'Orient, la géographie, les produits végétaux, animaux et minéraux des colonies, les statistiques, sur l'importation et l'exportation, la navigation, etc. Ce qui concerne chaque société est renfermé dans un dossier spécial. Les dossiers de l'espèce et les collections d'extraits de journaux et de revues sont mis à la disposition des commerçants, des agriculteurs, des planteurs, des techniciens, des industriels et de tous ceux que la chose intéresse. Lorsqu'on l'interroge, par exemple, sur la valeur de certaines entreprises coloniales, la « Centrale » renvoie aux collections des bilans publiés ou à des banques de premier ordre.

Pour que le matériel d'information fût accessible à tous, il a fallu organiser une salle de lecture. Dans cette salle, on expose tous les journaux périodiques, revues spéciales et industrielles, feuilles officielles des colonies allemandes, les revues des missions, les journaux et revues des colonies françaises et anglaises, la *Marokko-Zeitung*, les *Aegyptische Nachrichten*, l'*Osmanisches Lloyd*, l'*Ostasiatisches Lloyd* (Shanghai), l'*Urwaldsbote* (Tokio), *De indische Mercuur* (Amsterdam), *The North China Herald* (Shanghai), *The London and China Express* (Londres), et d'autres journaux et revues d'économie mondiale. La « Centrale » n'a pas

pour but de procurer des situations ; elle donne des renseignements sur les conditions de vie, le climat, la manière de conclure des contrats, les maladies tropicales de certaines contrées, etc. (*Deutsche Literaturzeitung*, 26 août 1911, p. 576.)

* * *

Il a été constitué à Londres, en mai 1911, une association dont le but est de faire revivre la vie rurale par une série de mesures économiques et morales.

Cette association est née de la fusion de sociétés existantes. Sous le titre de « The National Land and home league for the revival of country life », elle continuera l'œuvre de sociétés telles que « The Central Small Holdings Society » ; « The Land Club League » ; « The Land and Home League » en cherchant à réaliser les buts suivants :

a) La constitution de petites tenures et la création de petits héritages;

b) L'amélioration des logements dans les districts ruraux ;

c) Le développement de la coopération de crédit;

d) L'amélioration du système d'enseignement général et rural;

e) La création de centres de réunion dans les villages et l'emploi de tous autres moyens propres à faire revivre la vie sociale ;

f) L'amélioration des conditions du travail à la campagne.

L'association compte atteindre ce but par tous les moyens de propagande dont elle pourra disposer (écrits, conférences, visites, requêtes, etc.).

Le Magazine *Our Land* lui servira d'organe. La société a son siège à Londres, 6, John street, Adelphi.

* * *

Il a été créé à Dresde, le 17 juin 1911, une société allemande de statistique sous la présidence du Prof. D[r] G. von Mayr. La société s'est affiliée à la Société allemande de sociologie. Une de ses premières tâches consistera à faire accorder à la statistique la place qui lui revient aujourd'hui dans l'enseignement universitaire.

Les statuts de la « Deutsche statistische Gesellschaft » ont été publiés dans la revue *Deutsches statistisches Zentralblatt* du 15 août 1911 (supplément). Le secrétaire de la société est le D[r] Würzburger, directeur du bureau de statistique du royaume de Saxe, à Leipzig.

Périodiques nouveaux.

Le Dr. W. Specht de Munich commence la publication d'une revue intitulée : *Zeitschrift für Pathopsychologie*. (Leipzig, Engelmann ; prix variable pour chaque livraison.)

La revue se propose d'appliquer la méthode pathologique à la psychologie dans les conditions suivantes :

« Was diese Zeitschrift will und wodurch sie sich von psychiatrischen Bearbeitungen desselben Gegenstandes unterscheidet, ist durch das Wort Pathopsychologie zum Ausdruck gebracht worden. Sie stellt es sich zur Aufgabe, die Patholog'e des Seelenlebens für die psychologische Erkenntnis nutzbar oder, was dasselbe ist, von der pathologischen Methode in der Psychologie systematische Anwendung zu machen. Die Anwendung der pathologischen Methode in der Psychologie — also die Gewinnung psychologischer Erkenntnisse von der Pathologie her, die Entscheidung über den Wahrheitsgehalt irgend welcher in der Psychologie gemachten Annahmen und Hypothesen — setzt aber voraus eine sorgfältige Deskription und Analyse der pathologischen Phänomene selbst. Mit der beharrlichen Verfolgung des Zieles, das sich die Zeitschrift steckt, muss also der Ausbau jener wissenschaftlichen Disziplin einhergehen, die in dem allgemeinen Teil der Lehrbücher der Psychiatrie unter dem Kapitel « Die Erscheinungen des Irreseins » abgehandelt zu werden pflegt.

« ... Die Pathologie des Seelenlebens in systematischer Arbeit der psychologischen Erkenntnis zu erschliessen und die Lehre von den psychischen Krankheiten neu zu fundieren auf einer Pathopsychologie, das macht sich die Zeitschrift zur Aufgabe, und diese Aufgabe glaubt sie am besten lösen zu können in einer Arbeitsgemeinschaft von Psychologen und Psychiatern. Dabei wird sie in erster Linie die Pathologie des individuellen Bewusstseins zum Gegenstand ihrer Untersuchungen machen. Aber genau so, wie sich die normale Psychologie zur Vollendung ihrer Aufgaben genötigt sieht, über das individuelle Seelenleben hinaus Sozialpsychologie zu treiben, so soll auch hier erstmals der Versuch gemacht werden, die Pathopsychologie der Masse und der organisierten Gemeinschaft in den Bereich ihrer Aufgaben mit einzubeziehen. »

Le premier fascicule renferme les articles suivants :

W. Specht : « Zur Einführung : Ueber den Wert der pathologischen Methode in der Psychologie und die Notwendigkeit der Fundierung der Psychiatrie auf einer Pathopsychologie. »

H. Münsterberg : « Psychologie und Pathologie. »

A. Pick : « Zur Lehre von den Störungen des Realitätsurteils bezüglich der Aussenwelt; zugleich ein Beitrag zur Lehre vom Selbstbewusstsein. »

M. Scheler : « Ueber Selbsttäuschungen. »

K. Mittenzwey : « Versuch einer Darstellung und Kritik der Freudschen Neurosenlehre. »

* * *

Le Dr. H. Braun, qui a dirigé autrefois l'*Archiv für soziale Gesetzgebung*, entreprend aujourd'hui la publication des *Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung.* (Berlin, Springer.) L'éditeur définit le programme de la revue dans les lignes suivantes :

« Die Annalen sollen für die soziale Politik und Gesetzgebung eine wissenschaftliche Zentralstelle bilden, wo das über die ganze Kulturwelt zerstreute literarische und legislative Material in kritischer Bearbeitung zu finden ist. Die hervorragendsten Theoretiker und Praktiker, Nationalökonomen, Sozialpolitiker, Sozialstatistiker, Abgeordnete des deutschen Reichtags und des preussischen Landtags, Mitglieder des österreichischen, englischen, französischen, belgischen und italienischen Parlaments, Beamte der staatlichen und kommunalen Verwaltungen, Gewerberichter, Fabrikinspektoren, Arbeitersekretäre, Hygieniker und Pädagogen, kurz namhafte Vertreter aller auf den in Frage kommenden Gebieten Tätigen im deutschen Reich wie im Ausland haben sich mit dem Herausgeber vereinigt, um in den Annalen eine Zeitschrift zu schaffen, die zu einem unentbehrlichen Hilfsmittel für alle diejenigen werden wird, die am öffentlichen Leben Anteil nehmen und, sei es theoretisch, sei es praktisch, an der sozialen Politik und sozialen Gesetzgebung mitwirken. Der Arbeitsbereich der Annalen wird nicht auf das beschränkt bleiben, was man Sozialpolitik und soziale Gesetzgebung im engeren Sinne zu nennen pflegt, obwohl es selbstverständlich ist, dass die Fragen der Arbeiterschutzgesetzgebung, der Arbeiterversicherung, der Gewerbegerichte, Einigungsämter, des Arbeitsnachweises und der Gewerbeinspektion eine besonders sorgsame Pflege finden werden. Aber die Annalen stellen sich zugleich die Aufgabe, auch alle anderen Zweige der Gesetzgebung und Verwaltung unter dem sozialen Gesichtspunkt zu betrachten, d. h. kritisch festzustellen, in welchem Mass sie auf die Lage der gesellschaftlichen Klassen einwirken und den Anforderungen der fortschreitenden Entwicklung unseres wirtschaftlichen und kulturellen Lebens entsprechen. Die Annalen beschäf-

tigen sich nicht mit Deutschland allein, sondern der internationalen Ausbreitung der sozialen Probleme und der Wichtigkeit ihrer Vergleichung entsprechend, mit allen Ländern der Kulturwelt.

« Die Arbeit dieser Zeitschrift wird einen streng wissenschaftlichen Charakter haben und vollkommene Unabhängigkeit nach allen Seiten betätigen, um eine objektive Erkenntnis in sozialen Dingen zu erreichen und allen denen, die an den politischen und sozialen Kämpfen sich beteiligen, eine zuverlässige Basis für ihre Tätigkeit zu geben. »

Le prix de l'abonnement est de 18 marcs pour un volume de six fascicules.

Les deux premiers fascicules contiennent les articles de fond suivants :

Dr. G. Strutz : « Die Reichszuwachssteuer von sozialpolitischen Gesichtspunkten. »

Dr. A. Braun : « Die Organisierbarkeit der Arbeiter. »

Prof. Dr. R. Liefmann : « Eine neue Form gleitender Lohnskalen in England. »

Dr. R. Kuczinsky : « Die Wehrfähigkeit der grosstädtischen Bevölkerung. »

Prof. Dr. S. Bauer : « Richtlinien der Sozialpolitik. »

Prof. Dr. M. von Gruber : « Der Schutz der Jugendlichen. »

W. Heine : « Der Vorentwurf des deutschen Strafgesetzes und die besitzlosen Volksklassen. »

M von Schulz : « Entwicklung des gewerblichen Einigungswesens in Deutschland. »

Dr. M. Prenner : « Die Frage der Unabhängigkeit der Gewerbegerichte. »

* * *

La société allemande de réforme juridique *Recht und Wirtschaft*, dont il a été question ci dessus (voir p. 708), a entrepris, en octobre 1911, la publication d'une revue qui porte le même titre. Le programme de cette revue est défini dans les lignes suivantes que publient les *Nachrichten vom Verein Recht und Wirtschaft* (1911, n° 1, p. 6) :

« Das Programm der Zeitschrift deckt sich im wesentlichen mit dem des Vereins. Auch die Zeitschrift will alle diejenigen um sich sammeln, denen in Justiz und Verwaltung eine Rechtsentwicklung und Rechtspflege in einem freien und modernen Geiste, die tunlichste Bevorzugung der Sache vor der Form, des Zwecks vor dem

Buchstaben, die Annäherung von Theorie und Praxis, von Justiz und Verwaltung, vor allem aber von Juristen und Laien am Herzen liegt. Juristen and Laien sollen daher Mitarbeiter und Leser der Zeitschrift sein. Die Juristen werden im Sinn und im Geiste des Vereinsprogramms alle grossen Fragen der Justiz und Verwaltung, der Gesetzgebung (Gesetzesreform) und Rechtsanwendung, der juristischen Vorbildung und Fortbildung behandeln. Die Nichtjuristen werden ihre Fachgebiete und deren Bedeutung für Recht und Rechtspflege den Juristen nahebringen. Parlamentarier, Nationalökonomen und Statistiker, Soziologen und Philosophen, Techniker und Kaufleute werden die Seiten ihrer Arbeit behandeln. die sich mit dem Rechtsleben berühren. *Juristen und Nichtjuristen zugleich* werden lernend und lehrend, gebend und nehmend zusammenarbeiten; die Zeitschrift soll also kein juristisches Fachorgan im engeren Sinne sein, nicht die Zahl der bisher in überreichem Masse bestehenden juristischen Zeitschriften um eine neue vermehren; deshalb wird sie auch keine Entscheidungssammlungen und nur in Ausnahmefällen Bücherbesprechungen bringen, vielmehr das Hauptgewicht darauf legen, an der Vereinigung von Volk und Recht mitzuarbeiten. Allerdings werden Beiträge speziellerer und juristisch technischer Art nicht ausgeschlossen werden, der Schwerpunkt soll aber auf Aufsätze gelegt werden, die bei aller Sachlichkeit und wissenschaftlichen Gediegenheit auch dem gebildeten Laien verständlich sind und ihm die Probleme des Rechts und der angrenzenden Gebiete näherbringen. Dabei soll nicht etwa nur das Ergebnis wissenschaftlicner Erörterungen oder wirtschaftlicher, sozialer oder technischer Zustände erörtert, sondern der Leser in den Werdegang des Problems eingeführt und damit zu selbständiger Gedankenarbeit angeregt werden.

« Es ist dem Verein gelungen, drei Männern die Schriftleitung zu übertragen, deren Namen dafür bürgt, dass das Programm nach allen Seiten hin zur vollsten Durchführung gelangt ; es haben die Schriftleitung übernommen :

für « Zivilrecht und Zivilprozess » : Prof. Dr Hans Reichel, Iena;

für « Strafrecht, Strafprozess und freiwillige Gerichtsbarkeit » : Oberamtsrichter Riss, München;

für den « allgemeinen Teil » : Landrichter Dr Rumpf, Oldenburg. »

La revue paraît tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 10 marcs l'an. (Berlin, C. Heymann, Maurerstrasse, 44.)

* * *

Les progrès réalisés par l'enseignement populaire au cours des dernières années sont considérables ; mais, si l'on veut conserver ce qui est acquis, il importe non seulement de perfectionner la méthode, mais encore de soumettre l'objet même de l'enseignement populaire à une analyse scientifique approfondie ; il faut créer une science de l'enseignement populaire. C'est à ce but que se consacrera une nouvelle revue intitulée *Volksbildungsarchiv* qui se publie sous le patronage de la « Zentralstelle für Volkswohlfahrt », par le Dr R. von Erdberg.

La revue paraîtra par fascicules, et quatre fascicules formeront un volume d'au moins 32 feuilles du prix de 12 marcs (librairie C. Heymann, à Berlin). La rédaction est au siège de la « Zentralstelle », Dessauerstrasse, 14, à Berlin. Voici la liste des articles de fond qui ont paru dans les trois premiers fascicules :

Prof. Dr Natorp : « Ueber soziale Erziehung. »

Privatdozent Dr Frischeisen-Köhler : « Ueber volkstümliche Einführung in die Philosophie. »

W. Hofmann : « Die Organisation des Ausleihdienstes in der modernen Bildungsbibliothek »

Dr R. v. Erdberg : « Die Volkskunst auf dem Weltmarkt. »

Prof. Dr Rudolf Eucken : « Gedanken über das Ideal der Volksbildung. »

Prof. Dr W. Jerusalem : « Zur Frage der volkstümlichen Einführung in die Philosophie. »

Réunions et congrès.

Le Ier Congrès pour l'étude des généalogies, de l'hérédité et de l'hygiène sociale aura lieu à Giessen, en avril 1912, sous la présidence du Prof. Sommer. Des cours sur les mêmes sujets seront donnés pendant les trois jours qui précèderont le congrès pour lui servir d'introduction. La correspondance relative aux cours et au congrès doit être adressée au Prof. Sommer, à Giessen.

***

Le VIIe Congrès international d'anthropologie criminelle (cf. *Bulletin* de novembre 1910, p. 515) s'est tenu à Cologne, du 9 au 13 octobre 1911. D'après le programme du congrès, les sujets à l'ordre du jour étaient les suivants :

Dr Thyrén (Lund), von Gleispach (Prague), Vomberg (Budapest) : « La sentence indéterminée. »

Dr Garofalo : « Influence des dispositions naturelles et du milieu sur le crime. »

Dr Klaatsch : « Morphologie et psychologie des primitifs. »

Dr Sommer (Giessen) et Mittermaier (Giessen) : « État actuel de la psychologie criminelle. »

Prof. Carrara (Turin) : « Les anomalies morphologiques, spécialement celles du crâne, en ce qui concerne l'expertise criminelle. »

Dr Van Engelen (Zutphen), Dr Kahl (Berlin) : « Du traitement des individus à responsabilité limitée. »

Gonne (Bruxelles), Rick von Bellye (Budapest) : « Le régime pénitentiaire. »

Dr Saporito (Aversa), Kéraval (Paris) : « L'internement des aliénés dangereux. »

En outre, des conférences seront données par Marie et Mac Auliffe, sur les types morphologiques humains; par Zaccarelli, sur le crâne préhistorique de la grotte de Romanelli, comparé dans certaines de ses marques d'infériorité à des crânes de criminels et de dégénérés actuels; par Ottolenghi, sur la sélection anthropopsychologique dans le milieu militaire; par de Ryckere, sur la criminalité des servantes; par Rosenfeld, sur les relations entre la race et la criminalité.



Un Congrès de criminologie s'est tenu à Stockholm, du 28 au 30 août 1911. Les principaux sujets à l'ordre du jour étaient : Le traitement de la jeunesse criminelle; l'amende et les courtes peines préventives de liberté; l'emprisonnement et spécialement le régime cellulaire; la sentence indéterminée; le traitement des criminels qui sont en même temps des anormaux psychiques; le traitement des alcooliques.

La revue *Social Tidskrift* de Stockholm publie un résumé du Congrès dans son fascicule de septembre (p. 388).



Le XVIIIe Congrès des américanistes se tiendra à Londres du 27 mai au 1er juin 1912. Le président du Congrès est C. R. Markham; les fonctions de président du Comité d'organisation sont remplies par A. F. Mandolay. La correspondance relative au Congrès doit être adressée, 50, Great Russell street, London W. C.

* * *

Le IIIe Congrès d'histoire des religions, qui eut lieu à Oxford en septembre 1908, décida de tenir le congrès suivant en 1912, à Leyde. Ce congrès se réunira donc dans cette ville du 9 au 13 septembre 1912. Les séances auront lieu, selon toute probabilité, à l'université. On a l'intention de tenir des séances plénières où il n'y aura pas de discussion, celle-ci étant limitée aux communications faites dans les sections. Le congrès se répartira probablement entre les sections suivantes : 1. Religions des peuples sauvages et questions générales. — 2. Les Chinois et les Japonais. — 3. L'Égypte. — 4. Les Sémites. — 5 L'Islam. — 6. L'Inde et l'Iran. — 7. Les Grecs et les Romains. — 8. Les Germains, les Celtes et les Slaves. — 9. Les Malais et les Polynésiens. — 10. Le Christianisme.

Seront considérées comme langues officielles du congrès : le français, l'allemand, l'anglais et l'italien.

La correspondance doit être adressée au Prof. B. D. Eerdmans, 71, Plantsoen, Leyde.

***

Le Ier Congrès international d'hygiène sociale (*eugénique*) se tiendra à Londres du 24 au 30 juillet 1912. Il est organisé par l'association intitulée : «Eugenics Education Society » dont le conseil et les vice-présidents ont formé eux-mêmes le comité général qui a élu vice-présidents : lord Alverstone, lord Avebury, sir T. Barlow, sir Butlin, l'évêque de Birmingham, l'évêque de Ripon, sir W. Church, sir W. Collins, Miers, le Dr. Ploetz, le Dr. S. Jordan.

Les Drs H. March, J. Déjerine, Magnan, Manouvrier, A. Marie et E. Perrier se sont chargés de l'organisation de la partie française du congrès. Le congrès a déjà reçu l'autorisation de se réunir dans les locaux de l'Université de Londres.

Le congrès se propose d'étudier, entre autres choses, l'action des institutions sociales, les changements qu'elles produisent dans la race et les moyens de les contrôler.

Le but à atteindre serait d'amener les sociétés à adopter un système réfléchi d'hygiène sociale et à se conformer aux enseignements eugéniques. Quant à présent, il serait surtout urgent d'arrêter la dégénérescence biologique.

Ceux qui reconnaissent les dangers de la situation actuelle, ont intérêt à se rassembler pour se mettre d'accord sur le champ d'action à suivre.

Le comité publiera prochainement un programme détaillé du congrès. (*The eugenics Review*, juillet 1911, p. 182.)

En outre, d'après le programme même du congrès, les travaux seront répartis entre les quatre sections suivantes :

1. *The bearing upon eugenics of biological research :* facts of heredity. Physiological aspects of heredity. Variations, their nature and causation. Race mixture.

2. *The bearing upon eugenics of sociological and historical research :* historical evidence with regard to changes in racial characters. Birth rate and death rate statistics. Effects of medical and surgical treatment in encouraging unfitness.

3. *The bearing upon eugenics of legislation and social customs :* marriage laws and customs. Taxation. Economic conditions. Insurance. Trade-Unionism.

4. *Considération of the practical applications of eugenic principles :* prevention of the propagation of the unfit by segregation and sterilization. Voluntary restriction of propagation of the unsound. The encouragement of the propagation of the fit. Promulgation of the eugenic ideal. The place of eugenics in educational systems.

***

Le XVe Congrès international d'hygiène et de démographie se tiendra à Washington en septembre 1912. La correspondance relative à ce congrès, dont la direction appartient au Dr Walcott, doit être adressée : *Army medical Museum*, Washington D. C.

***

Le Ier Congrès international de protection maternelle et de réforme sexuelle s'est tenu à Dresde du 28 au 30 septembre 1911. D'après le programme du congrès les points suivants devaient être étudiés par les rapporteurs indiqués ci-après :

1. E. David : « Protection maternelle et hygiène raciale. »

2. L. Frank, M. Lischnevska, C. Drysdale, F. Poussineau, J. Rutgers, P. Schiff, E. Adler : « Protection maternelle par l'assurance des mères et des enfants. »

3. Kiessling, B. Drysdale, M. Cohentervaert-Braels, Ofner, H. Klein, A. Schabonoff, F. Stéenhoff, R. Schwimmer, von Borosini : « Situation sociale de la mère naturelle et de ses enfants. »

4. M. Hirschfeld : « La science des sexes comme base de la réforme sexuelle. »

5. H. Stöcker, G. Missel-Hess, G. Avolio, E. von Hofmannstal, F. Stéenhoff, L. Frank, Rutgers, Wahrmund : « Le mariage et la réforme sexuelle. »

6. I. Bloch, A. Mayreder, Eulenburg : « La vie sexuelle dans la civilisation contemporaine. »

* * *

Un Congrès international des monistes s'est tenu à Hambourg du 8 au 11 septembre 1911. E. Hæckel en était le président honoraire. Les Prof. Arrhenius, de Stockholm, Jodl, de Vienne, Loeb, de New-York, et Ostwald, de Leipzig, y ont pris part. (*The Journal of philosophy, psychology and scientific methods*, 22 juin 1911, p. 364.)

* * *

Le 11 septembre s'ouvrira à Saint-Louis une exposition d'inventions qui sera la première de ce genre en Amérique. Cette exposition est destinée à faire ressortir les progrès réalisés dans chaque branche des applications industrielles.

Le directeur de l'exposition est F. W. Payne, St. Louis, Coliseum Company, St. Louis, Mo. (*Science*, 4 août 1911, p. 147.)

* * *

A Philadelphie s'ouvrira au printemps prochain, en connexion avec la IIIe Conférence nationale pour l'aménagement et la surpopulation des villes, une exposition à laquelle les administrations publiques et les particuliers sont invités à participer par l'envoi de plans, modèles, etc., relatifs aux plans de villes, aménagement de nouveaux quartiers, création de parcs, plaines de jeux, etc. Cette exposition est organisée par la ville de Philadelphie. (*Le mouvement hygiénique*, 1911, n° 8, p. 309.)

Concours.

La Société allemande « Fürstlich Jablonowskische Gesellschaft » de Leipzig met au concours les sujets suivants :

1° Une étude des journaux modernes en Allemagne depuis la publication du premier journal hebdomadaire imprimé (clôture, le 30 novembre 1912);

2° Le tarif douanier allemand du 25 décembre 1902 a-t-il influencé particulièrement les prix de vente et de location des terres servant à l'agriculture dans l'Empire allemand (clôture, le 31 octobre 1913);

3° Une histoire des associations d'États en Grèce et de leur constitution aux derniers siècles avant l'époque impériale (clôture, le 31 octobre 1913);

Pour chaque sujet, le prix est de 1,500 marcs. (*Historische Vierteljahrsschrift*, 1911, n° 3, p. 483.)

* * *

Parmi les concours de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique pour l'année 1914 et les prix perpétuels, nous relevons les suivants, d'après le *Bulletin de la classe des lettres* (1911, n° 8, p. 426) :

Faire l'histoire du réveil littéraire dont les provinces belges (y compris l'ancienne principauté de Liége) furent le théâtre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. (Prix : 600 francs.)

Faire l'histoire du réveil de la littérature néerlandaise en Belgique de 1800 à 1830. (Prix : 600 francs.)

Exposer sommairement l'histoire du développement des rites funéraires de l'Égypte ancienne. Chercher notamment à montrer dans quelle mesure ont pu se développer et s'accorder en coexistant les croyances à l'âme habitant la tombe et à l'âme habitant les enfers. (Prix : 800 francs.)

On demande une étude sur le rôle des marchands et financiers espagnols, italiens et portugais aux Pays-Bas sous le règne de Philippe II. (Prix : 800 francs.)

Faire un exposé critique des renseignements que possédait l'antiquité, pendant les derniers siècles du paganisme, sur les cultes de l'époque étrangers à la religion gréco-romaine. (Prix : 800 francs.)

Exposer et discuter les théories modernes sur l'origine de la famille. (Prix : 600 francs.)

Exposer les théories relatives à la personnalité civile. Rechercher les applications de ces théories à l'état social actuel. (Prix : 800 francs.)

On demande une étude sur la condition des classes agricoles au XIXe siècle dans une région de la Belgique à l'exclusion de la Campine, de la Hesbaye et de l'Ardenne. (Prix : 600 francs.)

Exposer le développement du droit international privé pendant les cinquante dernières années. Mettre en relief, à ce sujet, les

principes constitutifs de cette science et la place qu'elle occupe dans l'ensemble des disciplines juridiques. (Prix : 800 francs.)

Etudier le rôle des banques et ses modalités dans le progrès industriel de la nation. (Prix : 600 francs.)

Prix Grantelle (3,000 francs) :

Onzième période, 1911-1912 : Exposer le développement de la démonologie dans la religion des Grecs et des Romains jusqu'à la fin du paganisme.

Douzième période, 1913-1914 : Exposer comment le christianisme a utilisé les monuments de l'art payen jusqu'à Justinien.

Prix C. Duvivier (1,200 francs) :

On demande une étude sur le régime juridique et économique du commerce de l'argent au moyen âge.

***

Une somme de 600 marcs a été remise à la « Gesellschaft für Rassenhygiene » de Berlin, en vue de décerner un prix au meilleur travail sur une des questions essentielles de l'hygiène sociale. Après avoir fait une enquête à ce sujet et recueilli l'opinion de personnalités compétentes, le comité a décidé de mettre au concours la question suivante, proposée par le Dr. Halbwachs :

« La prospérité matérielle et sociale est-elle une cause de danger pour la famille au point de vue de l'hygiène sociale? »

Dans ces dernières décades, le peuple allemand a traversé une période d'une prospérité incomparable. En même temps, la population a augmenté, ce qui a contribué à étendre l'influence économique et à favoriser le rôle politique et militaire de la nation.

Aujourd'hui, le mouvement de la population est entré, dans certains pays, dans une période de diminution quant aux naissances, et l'Allemagne, à commencer par ses grandes villes, est à son tour entrée dans cette voie. C'est particulièrement dans les milieux aisés et cultivés des villes et dans les classes les plus prospères du monde ouvrier qu'on a pu remarquer une diminution notable du chiffre des naissances.

Cet état de choses conduit à l'extinction en masse des familles capables et à la suppression de précieuses qualités héréditaires dans l'existence de notre race. En créant la valeur économique, on a oublié la valeur de la vie; il en est résulté un gaspillage de nos propres forces.

D'autre part, on constate que l'assistance entretient non seulement les estropiés, les malades et les individus à hérédité chargée,

comme il est humain de le faire, mais qu'elle leur facilite aussi le mariage et leur permet de se créer une descendance, tandis que la lutte pour l'existence empêche les gens capables de se créer une famille. En même temps, l'armée des nécessiteux réclame de la société toujours plus d'argent et de travail pour son entretien. Ainsi on est menacé à la fois d'une diminution de la quantité et d'une altération de la qualité. Il y a, dans ces conditions, un important devoir à remplir, qui consiste à transmettre à la descendance un héritage physique et psychique intact.

Ces questions générales sont de la plus grande importance pour la nation et le mieux serait de faire des recherches spéciales sur les familles. La famille est l'unité, la cellule sociale, où s'exercent d'une infinité de manières les influences spéciales qu'on exprime d'une manière souvent inexacte dans les statistiques.

L'importance et les causes du phénomène susvisé n'ont pas encore été exposées avec autant de clarté qu'on le voudrait. En particulier, il faudrait décrire comment le milieu économique et social et les transformations de la vie influencent la fécondité et la qualité des familles.

Les concurrents sont libres de traiter la question au point de vue physiologique, généalogique ou à tout autre point de vue. Mais le travail doit avant tout rassembler des matériaux nouveaux et utilisables qui résistent à la critique et puissent être compris de tous. Le travail présenté ne doit pas dépasser environ trois feuilles d'impression du format de l'*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*.

Les conditions du concours sont les suivantes :

1° Deux prix seront décernés aux deux travaux jugés les meilleurs, l'un de 400 marcs, l'autre de 200 marcs. Toutefois, si un travail offre une valeur réellement remarquable, les deux prix pourront être réunis en un seul de 600 marcs. Le jury a le droit de répartir le montant des prix autrement;

2° Les travaux primés appartiendront de plein droit, en toute propriété, à la « Berliner Gesellschaft für Rassenhygiene ». La dite société se réserve le droit d'acquérir aussi des travaux non primés. Les résultats du concours seront publiés.

Le jury est composé du Prof. Dr. von Gruber, du Prof. Dr. Martius, du Dr. Ploetz et du comité de la « Berliner Gesellschaft für Rassenhygiene ».

Les travaux doivent être adressés à la « Berliner Gesellschaft für Rassenhygiene », au nom du Dr. R. Thurnwald, secrétaire, Berlin, W. 50, Fürtherstrasse, 1.

* * *

Le Dr. L. D. Mason, de Brooklyn, vice-président de « The American Society for the study of alcoholism and other narcotics », offre un prix de 750 dollars pour le meilleur travail concernant les effets biologiques et physiologiques de l'alcool sur l'organisme humain. L'étude doit contenir une recherche originale sur la dégénérescence alcoolique et être envoyée, avant le 1er juillet 1913, au Dr. T. D. Crothers, Hartford, Connecticut. (*Science*, 4 août 1911, p. 147.)

Travaux projetés.

Mlle le Dr. I. Ioteyko a proposé à l'attention des membres de la section psychologique de la Société de pédagogie de Bruxelles trois nouveaux sujets :

1° *Étude de la surprise chez l'enfant.* — On connaît le rôle important que joue la surprise dans la vie psychique de l'enfant. La surprise se rattache, d'une part, au *besoin d'émotion, de nouveauté,* d'autre part, à la *curiosité*, et enfin, à la *peur*. Mais l'état de surprise est particulier et doit être individualisé ;

2° *Étude de l'ennui chez l'enfant.* — L'ennui chez l'enfant ne prend pas les mêmes formes que chez l'adulte. L'étude psychologique de l'ennui rendra de grands services : elle permettra de dire en quoi consiste l' « éducation attrayante », car l'ennui est l'opposé de l'intérêt; elle sera aussi utile à l'étude de la fatigue intellectuelle, car ces deux états (ennui et fatigue) sont quelquefois pris l'un pour l'autre, alors qu'en réalité ils sont d'une essence toute différente;

3° *Le merveilleux et l'imaginaire dans l'éducation.*

Bientôt sera dressé le programme de ces travaux, mais dès maintenant les observations personnelles peuvent être déposées au siège de la société. (*Revue psychologique,* mars 1911, p. 155.)

* * *

La « Société belge de pédotechnie » (26, rue des Visitandines, Bruxelles) a constitué une section spéciale chargée d'étudier d'une façon très approfondie la question de la coéducation des sexes.

D'aucuns estiment que la solution par l'affirmative apporterait aux générations à venir une culture intellectuelle et morale plus vraie et plus rationnelle; d'autres s'effraient et reculent devant des difficultés incontestables, devant le bouleversement complet que

comporte cette nouvelle façon d'envisager la vie scolaire de nos enfants. Quoi qu'il en soit, la Société de pédotechnie estime que la question est puissamment intéressante et vaut d'être considérée sous ses divers aspects.

Il s'agit d'abord de réunir le plus d'arguments possible pour ou contre le système ; mais pour que ces arguments atteignent leur maximum de valeur, il faut qu'ils soient présentés et défendus par des personnalités jouissant d'une compétence expérimentée en matière pédagogique. A cet effet, la Société de pédotechnie a invité diverses personnalités à faire connaître leur avis à ce sujet en le motivant sommairement. Ces avis seront vraisemblablement publiés par la suite dans les travaux de la société.

*
* *

La section des missions du Musée social de Paris a organisé les missions suivantes :

L. Arqué : « La petite industrie rurale en Norvège » (mission complémentaire).

F. Bouffet : « La condition des ouvriers agricoles en Serbie, Bulgarie et Turquie. »

Coutaud-Delpech : « L'ouvrier agricole en Argentine. »

Mme Moll-Weiss : « Les écoles pour domestiques en Suisse. »

Rollet : « L'organisation de la fabrique des broderies mécaniques à Saint-Quentin. »

Mlle Zeys : « Les petites industries rurales en Suède. »

(*Annales du Musée social*, juillet 1911, p. 387.)

*
* *

The *American political Science Review* donne, dans le fascicule du mois d'août 1911, la liste des thèses de doctorat en préparation dans les universités américaines en tant qu'elles concernent les sciences politiques. Les titres ci-après sont extraits de cette liste. La date indiquée est celle à laquelle la thèse correspondante sera vraisemblablement achevée :

Brown. — F. E. Lahey : « History of crime in Rhode Island. »

California. — W. C. Woodward : « The rise and early history of political parties in Oregon. »

Chicago. — W. C. Dykstra : « History of suffrage in the United States. »

Columbia. — E. A. Fitzpatrick : « De Witt Clinton and the

development of State systems of education in New York. » — H. C. Green : « The radical movement of the American revolution » (1912). — G. C. Hunter : « Chinese contract Labor in Hawaï. » — E. P. Kilroe : « The origin and development of the society of Tammany in the City of New York. » — H. W. Laidler : « Boycotts in Labor Disputes » (1911). — W. F. Ogburn : « Uniformity in state legislation; a study in social pressures » (1911). — S. Stato : « The social effects of land legislation in the Western States » (1911). — E. Schuster : « Early history of English Equity. » — H. A. Stebbins : « Party Politics in New York State after 1865. » — L. Vickers : « The arbitration court in Australasia » (1901).

Cornell. — J. A. Morgan : « State Aid to Transportation in North Carolina. » — L. N. Robinson : « History and organization of criminal statistics in the United States »(1911).

Harvard. — C. C. Davis : « Nature of Law » (1913). — O. C. Hormell : « Contemporary opinion respecting the granting of Negro suffrage. » — Y. Ichihashi : « History of Japanese immigration into the State of California. » — J. G. Ohsol : « Political activities of the American Labor Unions » (1912). — C. E. Pearson : « The history of the Ten-hour law in Massachusetts » (1911). —

Illinois. — E. J. Brown : « The public domain in its economic aspect » (1911). — O. M. Dickerson : « The British Board of Trade; a study of its administrative relations with the American Colonies » (1606-1765). — P. S. Reiff: « A study in German political thought » (1795-1815). — A. E. Swanson : « Labor legislation in the Scandinavian Countries » (1911).

John Hopkins. — H. W. Steele : « Labor legislation in Maryland » (1912).

Nebraska. — J. F. Kruger : « Labor legislation in Nebraska » (1912).

New York. — B. Bass : « Sovereignty in the United States as understood by the framers of the Constitution and their Contemporaries. »

Pennsylvania. — W. C. Heffner : « History of the Pennsylvania poor law. »

Wisconsin. — L. E. Aylsworth : « Development of administrative commissions. » — C. B. Austin : « Comparative administration of Labor Legislation. » — S. Boyd : « International financial administration. » — W. W. Carson : « Social and economie reconstruction in Georgia. » — E. Kenyon : « Public Utilities in San Francisco. » — D. D. Lescohier : « Labor conditions in the public utilities of

Wisconsin » (1911). — S. G. Lowrie : « Classification of industries under the 14th amendment » (1911). — R. F. Scholz : « Municipal institutions of the Roman Empire. » — B. B. Wallace : « Origin and development of village government in New York » (1911). — E. E. Witte : « The development of the law of Labor Combination in the United States. »

Yale. — C. Seymour : « The growth of English democracy since 1867. » — N. E. Peieff : « History of corporations in Connecticut » (1911).

* * *

W. T. Foster, président de Reed College, Oregon, qui a fait, à plusieurs reprises, des recherches sur les rapports entre le succès dans la vie sous ses différentes formes et les études effectuées au collège (il a exposé quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé dans son récent ouvrage *Administration of the College Curriculum*, Boston, Houghton, Mifflin and Co), écrit ce qui suit au *Journal of educational psychology* d'octobre 1911 (p. 473) :

« Je trouve un intérêt croissant à ces recherches, d'abord parce que dans la longue histoire de l'enseignement public nous n'avons été guidés dans ce domaine que par une multitude d'opinions personnelles et divergentes, ensuite parce que le collège américain a été l'objet de vives critiques dans les dernières années et que ces critiques semblent justifiées à raison de ce que les étudiants de ces collèges ne considèrent plus aujourd'hui que le but à atteindre est d'y faire des études aussi parfaites que possible. On admet généralement que ce qui manque aux collèges américains, c'est un stimulant de l'effort intellectuel. Il me semble que le meilleur stimulant de l'espèce consiste dans la démonstration statistique du rapport étroit qu'il y a entre le succès dans les études faites au collège et les différentes formes de succès que les jeunes gens peuvent espérer rencontrer dans la suite. S'il y a un rapport positif de cette nature, il nous faut le découvrir ou montrer quelle est la cause des divergences qui existent entre la qualité des études faites au collège et la nature des positions que les hommes occupent dans la vie. »

Le Dr Foster continue ses recherches à ce sujet et serait heureux de connaître les résultats d'études semblables qui auraient été effectuées ailleurs.

* * *

Le Dr F. W. Coker, professeur à l'Université de l'État d'Ohio, prépare un volume intitulé *Readings in political philosophy*

(Macmillan and Co). (*The American Political Science Review*, août 1911, p. 446.)

***

Le Prof. H. J. Ford, de Princeton, prépare un ouvrage intitulé *Organic Theory of the State* (Macmillan and Co). (*The American Political Science Review*, août 1911, p. 446.)

***

Le Prof. R. Pound, de l'École de droit de l'Université Harvard, prépare un volume intitulé *Sociological jurisprudence*. (*The American Political Science Review*, août 1911, p. 445.)

Enseignement.

Un cours d'été de trente heures a été donné à l'Université de New-York, en juillet et août 1911, par Miss L. E. Appleton, sur « L'étude anthropologique des jeux ». Le *New York University Bulletin*, n° 14, du 2 juin 1911, donne le programme de ce cours :

« The course is designed for supervisors, critic teachers, grade teachers, kindergartners, playground directors, and any who are seeking a scientific basis for Pedagogy; also for those interested in mission work, or in the education or moral training of the six primitive peoples for whom our government is responsible.

« A *résumé* will be given of an investigation of the play activities of five groups of civilized American children, and of five very low types of savages. By a detailed analysis of the plays and games of the two fivefold groups the prominent characteristics of each group will be discovered. The question will be discussed whether the similarities and differences thus found between the two groups have a biological significance, and if so, whether such characteristics may be utilized as *measures of the mind* as well as of physical development. Further, if mental measurements can be applied to children and to savages, ought not our school curricula to be modified to accord with them? An examination of the theories of *habit*, *accommodation*, *retardation*, *acceleration*, *compensation*, etc., will follow in order to find what light they throw upon our specific problem, and upon the conclusions reached. Readings

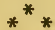
wil be assigned from such books as Appleton's « Comparative Study of Play Activities of Adult Savages and Civilized Children »; Daffner's « Das Wachstum des Menschen »; Baldwin's « Mental Development »; Groos' « Play of Men »; Loeb's « Comparative Physiology and Comparative Psychology »; Hobhouse's « Mind in Evolution »; Kirkpatrick's « Fundamentals of Child Study »; Barnes' « Studies in Education », etc. »

***

Le « Sozialwissenschaftlicher Verein » de Berlin, qui a pour but d'étudier scientifiquement des questions économiques et sociales déterminées et de vulgariser la connaissance des sciences sociales, a préparé les conférences suivantes pour l'hiver 1911-1912 :

Rechtsanwalt Dr. Puppe : « Erklärung und Auffassung der Warenhaus-Diebstähle. — Prof. Dr Ruhland : « Die organische Auffassung des Menschen in ihrer Bedeutung für unsere ganze praktische Wirtschaftspolitik. » — Oberbürgermeister a. D. Knobloch : « Die Organisation und Ziele des Hansabundes. » — Dr Borchardt, Dozent an der Humboldtakademie : « Kartelle, Syndikate, Trusts »; « Diskussionsabend über Zinstheorien. » — Schriftsteller Dr Merbach : « Ein philosophisches System der Soziologie. Der praktische Charakter der Soziologie »; « Die sozialen Kräfte »; « Die Ueberlegenheit des *Künstlichen* über das *Natürliche* »; « Der Fortschritt der Gesellschaft und das Ziel der Zivilisation. » — Rechtsanwalt Dr Puppe : « Juristiches zum Fall Jatho. » — Dr von Tyszka : « Die Lage der arbeitenden Klassen in den bedeutenderen Industriestaaten. » — Schriftsteller Schultze-Bahlke : « Die deutsche Schiffahrt und ihre volkswirtschaftliche Bedeutung. » — Diskussionsabend über Wert- und Preistheorien. — Dr O. Knischewsky : « Die Frauenbewegung, ihre Aufgaben und Ziele. » — Schriftsteller Sohlich : « Die Organisation der Privatangestellten und die soziale Frage. » — Rechtsanwalt Dr Puppe : « Die Reichsversicherungsordnung. » — T. Breitscheid : « Die Stellung der Frauen nach der Verfassung in Deutschland und in den einzelnen Bundesstaaten. » — Diskussionsabend über Lohntheorien. — Schriftsteller Dr E. Bernstein : « Wesen und Bedeutung der Revisionismus. » — Lehrer Otto : « Die staatsbürgerliche Erziehung der Jugend. » — Assessor von Wangenheim : « Die positiven und negativen Ergebnisse der Bank-Enquete. » — Schriftsteller und Dozent an der Freien Hochschule T. Kappstein : « Staat und Kirche, ein Problem der Gegenwart. » — Reichstags-

abgeordneter Göhre : « Ueber Konsumvereine. » — Dr med. Ebeling : « Die Probleme der Bodenreforme. » — Diskussionsabend : gewerkschaftliche Fragen. — Rechtsanwalt Dr Puppe : « Richter und Sachverständige. »



Le Collège libre des sciences sociales est entré dans sa dix septième année. Ses enseignements ont repris le 6 novembre. Les cours du premier semestre, en grande partie nouveaux, sont les suivants :

Etudes théoriques et descriptives. — « La dynamique sociale et la filiation humaine d'après le positivisme », par le Dr Cancalon, membre de la Société de sociologie de Paris. — « La crise et les tendances du droit ouvrier », par R. Briquet, député. — « Les essais de réalisation du communisme et du fouriérisme au XIXe siècle », par J. Prudhommeaux. — « La législation ouvrière aux États-Unis », par M. Dewarin. — « L'apprentissage et l'enseignement professionnel en Allemagne », par de Ville-Chabrolle. — « La réforme avant Luther (l'œuvre des saints et des moines) », par l'abbé P. Naudet. — « Le christianisme social d'inspiration protestante », par le pasteur E. Gounelle. — « Les religions et leur rôle social ; la religion dans ses rapports avec la science », par M. Vernes. — « Le statut des fonctionnaires », par A. Lefas, député. — « La bourgeoisie française » (*suite*). « Types professionnels de l'ordre judiciaire », par G. Huard, membre de la Société de sociologie de Paris. — « La littérature et la société en France », par H. Lagardelle. — « Action sociale de la littérature (Mistral, poète social) », par C. Brun.

Théorie et méthode. — « Introduction à l'étude de la psychologie sociale », par O. Karmin, associé de l'Institut international de sociologie. — « Les théories d'économie politique mathématique », par E. Antonelli. — « Principes fondamentaux du capitalisme moderne », par A. Borovoï. — « Hygiène sociale », par le Dr Sicard de Plauzoles. — « Les aliénés au point de vue social », par le Dr A. Marie. — « La méthode d'observation en science sociale », par J. Durieu. — « Les expériences sociales de l'étranger », par R. Broda. — « Histoire sociale des beaux-arts », par le Dr A. Agache, membre de la Société de sociologie de Paris.

Technologie. — « Les dépenses de la famille ouvrière », par A. Barriol, membre de la Société de sociologie de Paris. — « Orga-

nisation d'une caisse de retraites », par Ch. Lefebvre. — « L'émigration », par H. Bunle. — « Le progrès des industries métallurgiques en France », par L. Guillet. — « Evolution scientifique, économique et sociale de l'agriculture », par G. Coupan. — « Histoire et sociologie de l'Afrique équatoriale française », par P. Bourdarie. — « Les secours publics à Paris au XIXe siècle », par H. Bonnet. — « La France productive », par G. Lecarpentier.

Cours et conférences supplémentaires. — « Esthétique musicale », par J. Combarieu. — « Les mères et les filles dans l'évolution sociale », par Mme L. Georges-Renard et ses collaboratrices. (*Revue internationale de sociologie,* 1911, no 8-9, p. 665.)

* * *

L'École des hautes études sociales a rouvert ses cours le 6 novembre (Paris, 16, rue de la Sorbonne). Cet établissement libre d'enseignement supérieur comprend quatre écoles : l'École de morale, de philosophie et pédagogie; l'École sociale; l'École d'art; l'École de journalisme et de préparation à la vie publique.

Voici le programme de l'École sociale :

Exposé et histoire des doctrines. — « La déclaration des droits de l'homme », par G. Aron, membre de la Société de sociologie de Paris. — « Le contrat social expliqué par l'abbé Fauchet devant le Cercle social », par Vermale. — « Histoire de la sociologie » (5e année), par R. Worms. — « La pensée celtique contemporaine », par Y.-M. Goblet. — « L'organisation financière de l'Allemagne » (série de leçons), sous la direction de A. Fontaine. — « Les guerres d'affaires », par F. Delaisi. — « Le renchérissement de la vie et ses causes », par A. Dulac, membre de la Société de sociologie de Paris. — Série de leçons sur les bibliothèques modernes. (*Revue internationale de sociologie*, 1911, no 8-9 », p. 667.)

* * *

« The Fabian Society », la société anglaise d'études socialistes, annonce une série de conférences sur l'histoire et les conditions de l'égalité sociale, dont voici le plan :

I. « The Principle of Equality » : *a*) Traces in Primitive Society, by Prof. E. Jenks, M.A., B.C.L.

II. « The Principle of Equality » (*continued*) : *b*) Traces in Mediæval England, by K. H. Vickers, M.A.

Syllabus. — The theory of equality as it appeared in the middle ages. How far it worked out in practice. Political

equality : signs of such a conception. Social and economic equality. How far does it appear in the manor and the guild? The attempt to secure equality within certain divisions is clearly seen, but it has to be fitted into the scheme of a declining feudalism.

III. « Specialization and Inequality in Modern History », by A. F. Pollard, M A., Professor of English History in the University of London.

Syllabus. — The breakdown of primitive equality owing to (i) the specialization of economic functions; (ii) the expansion of the village market into the national market, and of the national market into the world market; (iii) the substitution of competition for custom : and (iv) the growth of capitalism. Sixteenth century ideas of inequality of classes, but of equality among members of each class. Legislative efforts to prevent individual equality. Their comparative failure and success. Modern excesses of inequality due to the Industrial Revolution.

IV. « The Idea of Equality » : *a*) In the Earlier Utopias, by the Hon. W. Pember Reeves, Director of the London School of Ecomics.

V. « The Idea of Equality » (*continued*) : *b*) In the Doctrines of Modern Socialists, by Miss M. Murby.

VI. « Equality in Relation to Individual Freedom », by C. M. Lloyd, B.A.

VII. « Equality and Inequality : Limits to the Application of Equality in the Social and Economic Sphere », by R. C. K. Ensor, B.A., L.C.C.

* * *

Lors du dernier Congrès communal rhénan, le Prof. Dr Stier-Somlo proposa la création d'une académie d'administration communale (*Akademie für kommunale Verwaltung*). Cette proposition reçut un accueil favorable et la ville de Düsseldorf, qui possède déjà une école moyenne pour employés communaux et une école de police, se déclara prête à réaliser le projet. L'académie a pour but de donner aux personnes qui, sans être qualifiées par leurs études pour les fonctions judiciaires ou les fonctions administratives supérieures, sont néanmoins susceptibles de remplir des postes de direction dans l'administration des communes rurales et urbaines, la formation théorique et pratique nécessaire à l'exercice de leurs fonctions. Cet enseignement aura le carac-

tère d'un enseignement universitaire. Il sera dirigé par le Prof. Stier-Somlo. (*Die Umschau* du 7 octobre 1911, p. 857. Cfr. *Volkswirtschaftliche Blätter*, 1911, nos 13, 14 et 17.)

***

La Société américaine de sociologie a réuni en 1910, au moyen d'un questionnaire, des indications sur les cours de sociologie donnés dans les collèges américains. Les données ainsi rassemblées ont été analysées par F. S. Chapin dans *The American Journal of Sociology* de mai 1911 (pp. 774-795 : « Report on questionnaire of Committee on teaching »). Sur les 400 institutions diverses auxquelles le questionnaire a été adressé, 145 ont fourni une réponse. Il en résulte que 128 institutions américaines ont organisé un cours de sociologie. La liste de ces institutions est donnée aux pages 775-780 de l'article précité avec l'indication des professeurs. On trouvera également (p. 782) une liste de ces cours rangés suivant les matières qui servent de base au cours (histoire, psychologie, biologie, économie politique, problèmes pratiques, etc.) et (p. 783) la liste des manuels employés.

***

Une section de sociologie a été organisée à la « Western Reserve University » par le Prof. J. E. Cutler, qui en expose le programme dans *The American Journal of Sociology* de mai 1911 (pp. 761-773 : « Some suggestions regarding the organization of a Department of Sociology in an urban University »). Les caractères généraux du cours préparatoire de sociologie sont esquissés dans les lignes suivantes :

« A course, entitled Practical Sociology, was planned for the first half of the junior year, covering mainly the following topics; structure and growth of cities, grouping of the population in cities, consequences of change from rural to urban life, housing conditions and the housing problem in modern cities, building codes and tenement-house legislation, sanitary inspection and public sanitation, water supply, sewerage system, street cleaning, garbage disposal, etc., work of boards of health, regulation of dangerous trades, smoke abatement, milk supply, social treatment of tuberculosis, public baths, physical training and medical inspection in the schools, work of the Visiting Nurse Associations, care of the sick and injured in hospitals, convalescent homes and dispensaries, social aspects of the work of the public schools, neighborhood

centers, industrial or trade schools, libraries, public-lecture courses, museums, public responsability for recreation, saloons, amusement places, play grounds and athletic fields, parks, bathing beaches, etc., work of industrial churches, Christian Associations, social settlements, etc., city planning, civic improvement. For the second half of the junior year a course was planned to cover another important phase of the general subject of practical sociology, that of charities and correction. The plan of this course may be described in outline as follows : causes and extent of pauperism, history of poor relief, principles of poor relief, modern methods and agencies of poor relief, the care of neglected and destitute children, the care of the defective classes, giving especial attention to the extent of the public responsibility for each and the principles and methods of treatment, crime and the treatment of criminals, history of penalties, modern methods and principles of dealing with crime, the care of juvenile offenders.

« Throughout the year the study of these topics is made concrete and definite by constant reference to the local situation in the city of Cleveland. This is facilitated by requiring every member of the class to make certain expeditions, each of which is preceded by a special lecture that is given from the point of view of the social-worker in the city. For this part of the work it has been my good fortune to secure a man who for several years was actively engaged in settlement work in the city and who is now the secretary of the Department of Charities and coorection of Cleveland. In this a definite correlation is secured between the work of the class-room and the practical social work in the city. The students are furnished with a classified bibliography referring to books that are placed on a reserved shelf for their use and written reports are required periodically » (p. 762).

Un des cours suivants est consacré à la philanthropie. On sait que l'étude de la philanthropie a reçu un développement particulier dans les universités américaines. Il n'est pas sans intérêt de relever ici ce que l'auteur dit de sa méthode :

« One of the courses following this introductory work in the department is a course on philanthropy. No doubt the subject of philanthropy has received comparatively little consideration thus far in the curricula of the Universities because of the commonly accepted notion that philanthropy rests on sentiment and emotion largely and has no clearly defined scientific basis. As a matter of fact, it was to avoid giving the impression that I was undertaking

merely to teach students how to give away their money or how to obtain money by persuasion rather than by earning it or stealing it, that I followed the example of Prof. HENDERSON of Chicago and described the course, not merely as a study of philanthropy, but as a study of philanthropy in its historical development. In this course, conducted as a seminar with a group of selected students, an attempt has been made to do some original work, in particular, to find out what basis, if any, philanthropy really has.

« ... The first task in such an investigation is, of course, to differentiate philanthropy from charity and to discover what the conditions were which gave rise to philanthropy as distinguished from charity. The evidence available seems indicate that philanthropy may be defined, broadly, as the effort to ameliorate the living and working conditions of the weaker classes under the modern industrial organization of society and that philanthropy has its basis in the fundamental changes in the social organization which have followed the introduction of the factory system of production and have been involved in the so-called industrial revolution » (p. 764).

CUTLER expose ensuite les résultats de l'évolution industrielle et la place que la philanthropie peut jouer dans l'adaptation de la société à ce nouvel ordre de choses :

« It is in these fundamental changes in the social organization, thus briefly indicated in this summary, that philanthropy has its basis. The necessary social readjustments furnish ample opportunity for philanthropy legitimately to make its influence felt and there is the utmost need for its exercise. There is need not only for wise private philanthropy but for carefully considered public philanthropy as well. There is need for the so-called welfare work, for relief departments, for pension funds; but also for factory legislation, for labor legislation, and for general legislation designed to secure an improvement of conditions. There is urgent need for a better distribution of the inevitable risks of modern industry, especially in so far as they affect human life » (p. 769).

Ce cours de philanthropie comprend les matières suivantes :

« The developement of factory legislation, modern social legislation, welfare work, railway relief departments, employers' pension and relief funds, mutual benefit associations, benefit features of trade unions, employers' liability, workingmen's compensation, industrial or workingmen's insurance, old-age, pensions, agencies for encouraging thrift, postal savings banks, etc., pro-

vident loan associations, various forms of private philanthropy, endowments, experimental agencies and organizations for the betterment of conditions. These are subjects to which the sociologist may properly give his attention. They need to be studied and discussed as social questions, not merely as economic and governmental questions of interest only to economists and political scientists. My experience indicates, also, that students of sociology are glad to have an opportunity to study them. And may I add without being misunderstood, that these topics are quite as important for a college curriculum in sociology as the question whether the origin of the human race is to be found in the middle of the Indian Ocean or somewhere in the arctic regions; quite as important as the attempt to determine precisely what a certain set of stone implements indicates as to the mental caliber of some primitive race; quite as important as the consideration of the question whether society has an objective or only a subjective existence » (p. 770).

Un autre cours consiste dans l'étude de la colonisation au point de vue sociologique. Des cours relatifs à l'étude de la société américaine et de l'évolution sociale sont en préparation.

* * *

Un échange de professeurs aura lieu cet hiver entre l'Université Harvard et l'Université de Paris. Le Prof. Davis, de l'Université Harvard, viendra enseigner pendant un semestre à Paris, tandis que le Prof. Diehl, de la Faculté des lettres, ira à Harvard faire des conférences sur l'histoire byzantine. (*Revue scientifique*, 30 septembre 1911, p. 441.)

Personalia.

Le Dr K. Dunlop, de l'Université John Hopkin, a été nommé professeur adjoint de psychologie. (*The psychological Bulletin*, 1911, n° 8, p. 302.)

Le Dr Schlaginhaufen, privatdocent d'ethnologie à Dresde, a été nommé professeur à l'Université de Zurich. (*Petermanns Mitteilungen*, juin 1911, p. 303.)

Les Drs A. Vierkandt et P. Ehrenreich, privatdocents d'ethnographie à l'Université de Berlin, ont été nommés professeurs. (*Deutsche Literatur-Zeitung*, 1911, n° 30, col. 1910.)

Le Dr Lévy, professeur d'hygiène et de bactériologie à l'Université de Strasbourg, a été nommé à la nouvelle chaire d'hygiène sociale. (*Revue scientifique*, 1er juillet 1911, p. 25.)

R.-E. Cursis a été nommé professeur adjoint de sciences politiques à l'Université du Wisconsin. (*The American political Science Review*, août 1911, p. 445.)

C. E. Merriam a été nommé professeur de sciences politiques à l'Université de Chicago. (*The American political Science Review*, août 1911, p. 444.)

F. W. Coker a été nommé professeur adjoint de sciences politiques à l'Université de l'État d'Ohio. (*The American political Science Review*, août 1911, p. 444.)

W. J. Shepard a été nommé professeur adjoint de sciences politiques à l'Université de Missouri. (*The American political Science Review*, août 1911, p. 444.)

Le Prof. J. Q. Dealey a été nommé président de la section des sciences économiques et sociales à l'Université Brown. (*The American political Science Review*, août 1911, p. 446.)

F. A. Fetter a été nommé professeur d'économie politique et d'histoire de l'économie politique à l'Université Cornell. (*The American economic Review*, septembre 1911, p. 687.)

Le Dr P. Sander, privatdocent à l'Université de Berlin, a été nommé professeur extraordinaire d'histoire économique à l'Université allemande de Prague. (*Deutsche Literatur-Zeitung*, 1911, n° 36, col. 2290.)

P. S. Peirce a été nommé professeur d'économie politique et de sociologie à l'Université de l'État d'Iowa. (*The American economic Review*, septembre 1911, p. 688.)

Le Dr M. T. Copeland a été nommé *instructor* en économie politique et en sociologie à l'Université de New-York. (*The American economic Review*, septembre 1911, p. 687.)

C. E. Gehlke a été nommé instructeur en sociologie à Western Reserve University. (*The American economic Review*, 11 septembre 1911, p. 687.)

Le Dr K. GROOS, professeur ordinaire de philosophie à l'Université de Giessen, passe en la même qualité à l'Université de Tubingen. (*Deutsche Literatur-Zeitung*, 1911, n° 34, col. 2133.)

Le Prof. R. E. CHADOCK, de l'Université de Pensylvanie, a été nommé professeur adjoint de statistique à l'Université Columbia où, de concert avec le Prof. H. L. MOORE, il se propose de développer le laboratoire de statistique. (*The American economic Review*, septembre 1911, p. 687.)

Die Umschau (1911, p. 503) annonce que le Dr J. BERNSTEIN, professeur de physiologie à l'Université de Halle. abandonne la direction de l'Institut de physiologie qu'il dirigeait depuis 1872. Né en 1839, BERNSTEIN fit ses études aux Universités de Breslau et de Berlin. Docteur en médecine en 1862, il enseigna d'abord la physiologie à Heidelberg et à Berlin. Il a écrit un ouvrage : *Die fünf Sinne des Menschen* (1889), qui jouit d'une grande circulation, même en dehors du groupe des spécialistes. On a encore de lui : *Untersuchungen über den Erregungsvorgang in Nerven- und Muskelsystem* (1871); *Lehrbuch der Physiologie des tierischen Organismus* (1894, 1900, 1910).

Le Dr K. BINDING, professeur à l'Université de Leipzig, a fêté, le 4 juin 1911, le 70e anniversaire de sa naissance. BINDING fit des études de droit et d'histoire aux Universités de Göttingue et d'Heidelberg. Dès 1866, il occupa une chaire de professeur ordinaire à Bâle, d'où il passa à Fribourg en Brisgau (1870), à Strasbourg (1872) et à Leipzig (1873). Il fut recteur à l'Université de Leipzig en 1908-1909. Il y donne le cours de Droit pénal, de Procédure pénale et de Droit public. Il dirige le Séminaire juridique. Il a publié de nombreux travaux, notamment : *Die Normen und ihre Uebertretung*. I. *Normen und Strafgesetze* (1890); II. *Schuld und Vorsatz* (1877); *Grundriss des gemeinen deutschen Strafrechts* (1896-1902); *Die Ehre und ihre Verletzbarkeit* (1892); *Die rechtliche Stellung des Kaisers im heutigen deutschen Reiche* (1898).

Notices nécrologiques.

Le 19 juillet 1911 est décédé J. BEDDOE. Né en 1826, il étudia la médecine à Londres, Édimbourg et Vienne. Il professa l'anthropologie à Bristol University College et exerça la médecine, de 1857 à 1891, à Clifton. Il fut nommé prési-

dent de l'Institut anglais d'anthropologie en 1889. Ses principales publications sont : *Contribution to Scottish ethnology* (1853); *Stature and bulk of man* (1870); *The Races of Britain* (1885); *Anthropological history of Europe* (1893); *Colour and Race* (1906). Une liste complète de ses écrits figure à la suite de l'article que lui consacre J. Gray dans *Man* d'octobre 1911, n° 93.

* * *

A. Binet, directeur de l'*Année psychologique*, est décédé le 18 octobre 1911. Il était né en 1857. Il conquit le diplôme de docteur ès sciences et débuta par une thèse sur le système nerveux des insectes, puis publia ses premières *Etudes de psychologie expérimentale* (1889) ; *La psychologie du raisonnement* (1886) et *Le magnétisme animal* (avec Féré, 1887). Devenu directeur du laboratoire de psychologie physicologique de la Sorbonne, il donna successivement : *Les altérations de la personnalité* (1892); *Introduction à la psychologie expérimentale* (avec Philippe, Courtier et Henri, 1894); *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* (1894); *L'année psychologique* (à partir de la 3e année, 1897) ; *La suggestibilité* (1900); *L'étude expérimentale de l'intelligence* (1903); *L'âme et le corps* (1905); *Les révélations de l'écriture* (1906) ; *Les enfants anormaux* (1907); *Les idées modernes sur les enfants* (1909). Il laisse encore de nombreux articles dans le *Bulletin de la société libre pour l'étude de l'enfant*, la *Revue philosophique*, etc.



La *Deutsche Literatur-Zeitung* (1911, n° 33, col. 2033) annonce le décès de A. Oncken, professeur d'économie politique à l'Université de Berne. Né en 1844, il fit ses études à l'école technique supérieure de Karlsruhe, puis aux Universités de Munich, Heidelberg, Berlin. Il professa l'économie politique à l'école technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, puis à Berne (depuis 1885).

Ses principaux ouvrages sont : *A. Smith und J. Kant* (1877); *Die Maxime « laissez faire et laissez passer », ihr Ursprung, ihr Werden* (1886); *Geschichte der Nationnalökonomie*, I. *Die Zeit vor Adam Smith* (1902).



Les *Volkswirtschaftliche Blätter* du 15 septembre 1911 (p. 288) annoncent le décès de J. von Komorzynsky, professeur à l'Université

de Vienne. Né en 1843, il fit ses études à l'Université de Vienne. Son principal ouvrage est *Die nationalökonomische Lehre vom Kredit* (2e éd., 1910). Il a écrit aussi : *Ist nach dem heutigen Stande der Forschung die Bestimmung der natürlichen Höhe der Güterpreise möglich?* (1869); *Der Wert in der isolierten Wirtschaft* (1889); *Das Wesen und die beiden Hauptrichtungen des Sozialismus* (1893); *Thünens naturgemässer Arbeitslohn* (1894).

* * *

E. Levasseur est décédé le 10 juillet 1911. Né en 1828, il fit ses études au collège Bourbon, au lycée Bonaparte et à l'école normale supérieure. Agrégé de l'enseignement secondaire, docteur ès lettres, professeur au Collège de France (depuis 1872), professeur au Conservatoire des arts et métiers et à l'École libre des sciences politiques, membre de l'Institut, il fut président d'un grand nombre de sociétés savantes et de commissions administratives. Il laisse une œuvre considérable dans le domaine historique, économique et statistique. On en trouvera la bibliographie dans l'article que lui consacre la *Revue économique internationale* d'août 1911, p. 396.

Ses ouvrages les plus connus sont : *Histoire des classes ouvrières en France* (2e éd., 1900); *La France et ses colonies* (3 vol., 1890); *La population française* (3 vol., 1889); *L'ouvrier américain* (2 vol., 1898); *Questions ouvrières et industrielles sous la troisième république* (1907); *Histoire du commerce de la France* (1910).

Plusieurs revues ont publié des articles nécrologiques le concernant, notamment la *Revue historique* (septembre 1911, p. 88); la *Revue des Deux Mondes* (1er septembre 1911, p. 96, article de R. G. Levy); la *Réforme sociale* (1er-16 août 1911), etc.

* * *

A. des Cilleuls, ancien chef de division à la préfecture de la Seine, ancien président de la Société d'économie sociale, est décédé en octobre 1911, à l'âge de 73 ans (*Réforme sociale*, 16 octobre 1911, p. 472.) Il laisse des travaux importants, notamment : *Histoire et régime de la grande industrie aux XVIIe et XVIIIe siècles* (1898); *Le socialisme municipal à travers les siècles* (1905); *La popu-*

lation (1902). Il a écrit de nombreux articles dans la *Réforme sociale*, entre autres : *La notion scientifique du bonheur et son importance sociale* (1897) ; *La dépopulation en France sous l'ancien régime* (1908).

Réunions

des Groupes d'études.

Réunions des groupes d'études.

Groupe d'études sociologiques.

Réunion du 15 juin.

M. Kreglinger expose quelques considérations sur « L'origine et l'évolution des idées sur la vie future ». (Voir « Archives », n° 239.)

M. Waxweiler dit que les faits relatifs aux primitifs peuvent aider à se représenter le mécanisme psychologique qui a présidé à l'idée d'immortalité de l'âme. L'empreinte laissée par un homme dans la mémoire de ses compagnons ou de ses descendants survit et devient une base de conception de la vie future. Lorsque l'individu est mort, son empreinte agit encore et prend à l'état de souvenir dynamique une permanence particulière. M. Waxweiler rappelle les idées de Crawley, qui prend comme support de l'âme le souvenir de l'homme muni de tous ses attributs, noms, etc. (Voir « Archives », n° 22, dans le *Bulletin* de février 1910.) L'idéologie a compliqué les choses en donnant le nom d'*esprit* au prolongement réaliste de cet individu matériel : on a ainsi gratuitement prêté au primitif une notion qu'il n'a jamais conçue.

M. De Decker se déclare un peu étourdi par cette course à travers plusieurs civilisations et par des rapprochements qui lui semblent aventurés. Il estime que, dans ces matières, on ne peut agir avec la pure logique, mais qu'il faut tenir compte de la diversité des milieux évoqués. La méthode comparative, avec son caractère simpliste, est dangereuse en ce domaine. Par exemple, chez les Grecs, dont a parlé M. Kreglinger, on observe deux courants bien distincts, relatifs à la vie d'outre-tombe. Selon la première conception, qu'on rencontre déjà dans Homère, la vie est sombre et triste : d'après la seconde, telle qu'on la trouve exprimée chez Pindare, par exemple, la vie future est idéalement belle. Ces deux courants se sont maintenus côte à côte durant toute la civilisation antique grecque. Dans l'un et dans l'autre cas, il ne s'agit pas d'âmes, mais de réalités vitales : ce principe est connu à l'égal d'un lien commun. Ce sont les théories platoniciennes qui ont surtout répandu la conception de l'immortalité non matérielle d'une *âme*. Quant à

connaître le moment où a surgi la séparation entre bons et mauvais dans la vie d'outre-tombe, la récompense des uns et le châtiment des autres, c'est ici surtout qu'il faut s'attacher non à l'enchaînement logique, mais à l'évolution historique. Le dualisme des bons et des mauvais dans le monde de l'au-delà est une conception morale qui ne devait pas nécessairement naître partout. On la voit, par exemple, surgir dans les inscriptions chrétiennes de l'Asie Mineure, et cela sous des influences historiques déterminées, qu'il convient de rechercher patiemment à la lumière des textes et des inscriptions.

M. Kreglinger est de l'avis de M. De Decker quant à l'impossibilité de s'en rapporter à la pure logique pour les rapprochements établis entre des civilisations diverses. Mais il lui semble ne pas s'être écarté des conditions d'une saine méthode en cherchant à éclairer par des comparaisons la formation de l'idée d'immortalité.

M. Dupréel trouve digne d'attention l'idée de M. Kreglinger qui rattache la naissance de l'idée d'immortalité de l'âme au développement de l'esprit individualiste. Cet esprit a dû naître dans les grands États centralisés, dans les grandes villes.

M. Petrucci fait quelques réserves sur la généralisation trop étendue d'une idée semblable. Il cite la civilisation chinoise où la concentration urbaine et la centralisation de l'État sont établies depuis une longue suite de siècles et où l'individualisme n'existe qu'à l'état sporadique chez les philosophes en réaction contre la philosophie purement morale et sociale de Confucius.

M. Smets dit qu'une question préjudicielle se pose. Il faut savoir d'abord sur quoi la centralisation a agi. En Asie Mineure, elle s'est exercée sur des séries de religions locales d'un type différent de celui d'une religion des ancêtres comme en Chine.

M. De Reul demande si ces conceptions correspondent aux conditions historiques.

M. Kreglinger répond qu'en effet, chez les Assyriens chacun des dieux avait sa ville. Au point de vue politique, c'est seulement au temps de Sargon que la centralisation est apparue. Les dieux alors ont été ramassés en un ensemble unique.

M. Smets signale que l'individualisme apparaît quand des peuples très différents vivent dans un même pays. La conception du dieu change et il s'établit un lien entre les individus composant la communauté et le dieu, lien par lequel l'individu noyé dans des éléments très divers, maintient ses origines.

M. Dupréel dit que le moment où la vie future devient distincte

de la vie de l'individu est aussi le moment où la survie se détache du milieu et en devient indépendante. Cela correspond au moment où l'individu, porteur de l'âme, est arraché à un milieu homogène et où il en arrive par conséquent à individualiser davantage sa personnalité ainsi que l'idée d'âme qui en est la projection.

M. Ansiaux expose quelques réflexions sur l'organisation du crédit en France. (Voir « Archives », n° 245.)

M. Dupréel trouve dans la communication de M. Ansiaux quelques propositions qui viennent à l'appui de ce qu'il a avancé lui-même sur les conséquences de l'état stationnaire de la population. La pusillanimité des capitalistes français est un des aspects de l'esprit dominant dans un pays où l'ensemble des choses ne progresse pas rapidement. Dans les pays dont la population augmente, règne un optimisme général. On s'attend, sans y réfléchir, à une plus-value progressive de toutes choses. Dans les pays plus stationnaires, on se soucie avant tout de conserver.

M. De Decker demande en quoi consiste exactement l'influence individuelle de M. Germain à laquelle M. Ansiaux a fait allusion.

M. Ansiaux répond que cette action a consisté à éviter les participations industrielles et à ne faire que des opérations de crédit. Cette position fortement prise par M. Germain a évidemment été déterminée par des conditions générales, mais il a eu une grande influence par son ascendant personnel et il a certainement beaucoup contribué à accentuer la tendance qu'il représentait.



Réunion du 31 octobre.

M. Petrucci présente quelques observations sur le livre de Le Dantec : *L'égoïsme considéré comme seule base de toute société.* (Paris, 1911.)

D'après l'auteur, c'est l'instinct de conservation qui se trouve à la base du phénomène social. Cette réduction d'un élément aussi divers à la nécessité la plus profonde qui dirige l'être vivant ne peut prêter le flanc à aucune critique. Seulement, l'instinct de conservation peut prendre, même chez l'animal inférieur, des aspects complexes qui l'éloignent du sens égoïste, et c'est, peut-être, à le simplifier outre mesure que Le Dantec s'est exposé aux généralisations trop hâtives de son livre. Cet instinct de conservation, une fois conçu sous sa forme exclusivement égoïste, devient

l'élément déterminant de toutes les associations dans le système de l'auteur. Dès lors, il lui semble qu'en s'appliquant à étudier les déformations résultant de la vie en société — déformations auxquelles il donne le caractère d'acquisitions purement métaphysiques et morales —, il aura fait la part de ce qu'il y a de primitif et de secondaire dans le phénomène social.

Pour l'auteur, le caractère social de l'homme est une acquisition tardive; certains passages de son livre font naître cette idée que, pour lui, l'homme des cavernes est encore un type non social. Il croit pouvoir établir « des étapes dans l'association de l'homme ». Tout est critiquable dans les phénomènes qu'il choisit comme définissant chaque étape; mais si, parmi ces considérations, il en est une d'inadmissible, c'est bien celle qui a trait à la famille.

La famille est encore considérée par l'auteur comme l'élément constituant de la société. C'est au sein de la famille que se sont formées pour lui les notions de droit et de devoir qui garantissent la cohésion d'une société. De la famille, l'auteur fait sortir le clan, puis la nation. M. Petrucci n'a aucune peine, en se référant à des travaux divers, dont certains ont été analysés à l'Institut même, à montrer combien ces conceptions sont légèrement établies et sur quelle documentation insuffisante le livre qu'il analyse est fondé. Pas plus au point de vue de la famille, qu'au point de vue du clan, qu'au point de vue de l'histoire des religions, ce livre n'est au courant des travaux les plus importants parus durant ces trente dernières années. Tout ce qui concerne l'étude des sociétés primitives est ignoré de l'auteur, et il en est encore à prendre les commandements du Décalogue comme l'expression des premières lois morales ou des premières obligations sur lesquelles s'est fondée la société. La conclusion de cette analyse ne peut être, malheureusement, qu'un procès-verbal de carence.

M. Waxweiler observe que, en dehors des considérations de Le Dantec et en faisant toutes les réserves nécessaires sur la famille envisagée comme élément déterminant de l'organisation sociale, il faut bien reconnaître que nous ne voyons apparaître une vie sociale qu'à partir de ce degré de l'évolution où le jeune reste en contact avec les parents. C'est seulement lorsque les jeunes ont des contacts prolongés avec les parents qu'ils peuvent acquérir des habitudes qui se fixent et, chez les hommes, deviennent des usages.

M. Dupréel se demande si l'on ne pourrait pas retourner la question : N'est-ce pas la vie sociale elle-même qui a rendu possible une enfance plus longtemps désarmée et un plus long élevage? L'élé-

ment sociologique n'est-il pas ici, en partie au moins, antécédent et le fait biologique conséquent? Le fait que la vie sociale permet aux jeunes une évolution plus tardive ne peut pas être négligé.

M. WAXWEILER rappelle un article de MENZERATH sur les observations de SOKOLOWSKI (voir « Archives », n° 86, *Bulletin* de juin 1910) où l'auteur montrait l'action du milieu provoquant, par les conditions de la recherche de la nourriture, par exemple, la vie sociale ou la vie errante et non sociale chez des espèces très rapprochées. Du reste, il ne faut pas perdre de vue qu'avant la naissance il y a le temps de formation intra-utérine qui influe sur les conditions ultérieures d'élevage de l'individu.

M. PETRUCCI dit que, à cet égard, il est difficile de concevoir l'évolution de l'homme comme partant d'un état sauvage et errant, où l'individu vivait seul. Les mœurs des anthropoïdes et de l'homme montrent que le prototype anthropoïde devait vivre en bandes. On ne conçoit pas que l'élevage des jeunes de cette espèce ait pu se faire autrement. Si les anthropoïdes abandonnaient leurs jeunes avant leur état d'adulte, ces jeunes mourraient et l'espèce disparaîtrait.

M. WAXWEILER insiste sur cette erreur qui consiste à croire que tout ce qu'il y a de social chez l'homme est une « déformation » : la vie sociale est, au contraire, une condition même du développement de l'être humain.

M. PETRUCCI fait remarquer que le système de LE DANTEC est fondé sur l'égoïsme. Or, l'égoïsme est un sentiment et l'on sait que, en physio-psychologie, rien n'est plus flottant et plus interchangeable qu'un sentiment. Faire reposer une théorie sociologique sur un sentiment est une conception difficilement défendable.

M. DUPRÉEL. La distinction de l'égoïsme et de l'altruisme n'a guère d'importance pour l'étude des sociétés peu avancées. Parler de cela pour le primitif est une absurdité. Ce n'est que très tard que l'homme a distingué clairement ce qui se rapporte à lui seul, dans son opposition avec ce qui se rapporte aux autres. La plus grande partie des actions humaines, d'ailleurs, n'est ni proprement égoïste ni proprement altruiste.

M. WAXWEILER. Il y a une chose plus tardive encore : c'est le moment où la conception de l'égoïsme devient un impératif catégorique. On sait que quand on étudie l'éveil de la conscience individuelle et la conscience du groupe, on constate que l'homme ne prend conscience de lui qu'après avoir pris conscience des autres.

M. DUPRÉEL. On trouve chez LE DANTEC des traces de cette idée, qu'expliquer les faits sociaux, c'est les situer dans le cadre du déve-

loppement unilinéaire de l'humanité entière. C'est dans cet esprit qu'on a voulu que toutes les formes de mariage rencontrées de par le monde fussent des traces des stades par lesquels l'humanité a passé, qu'on a admis que le cannibalisme, partout où on le constate, est la trace d'une coutume universelle abolie ailleurs. L'explication d'un fait peut, au contraire, être parfaitement indépendante de toute préoccupation d'histoire universelle. La physique a aussi commencé avec les physiciens d'Ionie, par une histoire du monde. Cette conception de la science comme une histoire pourrait se rattacher, en Grèce, aux anciennes généalogies de nobles, par l'intermédiaire des cosmogonies conçues elles-mêmes comme des généalogies de dieux.

M. de Decker lit une communication sur les idées économiques d'Aristote. (Voir « Archives », n° 267.)

M. Smets demande de quelle nature sont les renseignements qu'Aristote a recueillis sur l'état économique d'Athènes avant les guerres médiques.

M. De Decker dit que l'on avait des éléments à cet égard. Des brochures politiques couraient dans lesquelles on discutait la question. Aristote a pu recourir à des archives, — du reste, il le dit lui-même.

M. Smets se demande si Aristote n'a pas connu certaines parties du monde grec dans lesquelles on en était encore précisément à cet état agricole qu'il préconise.

M. Warnotte fait observer que la grande faiblesse de son système est de considérer un état fermé. Si l'on discute la question du bonheur, toutes les utopies se valent.

R. P.

Groupe d'études de la Sociologie de l'enfant.

(Section de la Société belge de Pédotechnie.)

Réunion du 16 juin.

Mlle Degand continue à esquisser une vue d'ensemble sur les modes de compétition chez les enfants (suite de la communication que l'auteur a commencée à la séance du 14 mars).

Mlle Degand a contribué très largement à l'enquête, organisée par le groupe d'études, relativement à ce sujet, et l'examen des matériaux de ses innombrables observations lui a permis de présenter les considérations systématiques résumées dans le tableau ci-dessous :

La compétition.

- I. Ceux qui luttent à l'aide de coups, brusquerie, etc.
- II. Ceux qui luttent au moyen de la parole.
  - 1. En renchérissant sur les arguments des autres.
  - 2. En réclamant
    - *a*) au nom de la justice ;
    - *b*) au nom d'un droit acquis avec plus de légitimité.
- III. Ceux qui luttent en mettant à contribution leurs dispositions naturelles.
  - 1. Ils essaient d'attendrir, ils emploient les larmes.
  - 2. Ils ne veulent point se laisser vaincre en générosité
    - *a*) avec discrétion;
    - *b*) sans discrétion.
  - 3. Ils emploient le calme, la persévérance.

M. De Croly découvre dans le tableau d'ensemble que vient de présenter Mlle Degand un véritable enchaînement logique dans l'évolution des moyens de compétition chez les enfants. Recouvrant un caractère physique (lutte brutale) chez l'être très jeune, la compétition se cristallise pour apparaître peu à peu sous la mani-

festation d'efforts de diverses « adaptations psychiques » particulières de l'individu en passant par la compétition, par la parole.

La lutte musculaire à laquelle le jeune enfant se livre au début de ses rapports avec ses petits compagnons, alors qu'il se trompe encore grossièrement sur l'effort à déployer, peut être appelée « la compétition directe ».

Grâce à une longue discrimination sociale, l'individu devient de plus en plus capable d'adapter ses efforts de « dépassement » par des moyens qui attestent une cristallisation réactionnelle.

L'extériorisation de la « compétition directe » fait place peu à peu aux moyens de lutte par les diverses formes du langage, qui aboutissent successivement à de subtils modes de dépassement comme l'attendrissement, la générosité, etc., et l'ensemble de ces procédés dont l'individu se sert pour établir des rapports sociaux pourrait être considéré comme « la compétition indirecte ».

M. De Croly propose d'adopter provisoirement le classement systématique de Mlle Degand.

La compétition directe	:	par la lutte brutale.
La compétition indirecte	{	par le langage.
		par des moyens moraux.

M. Waxweiler interprète à son tour le tableau systématique de compétition qu'a élaboré Mlle Degand. Il dit que les modes de compétition, en se stratifiant, en passant des procédés grossiers de la lutte musculaire aux modes raffinés de dépassement mutuel, démontrent que ce phénomène inter-individuel ne dépend pas seulement de l'outillage nerveux comme tel, mais encore des acquisitions que la vie sociale de l'individu permet d'assimiler. Le civilisé, formé par l'accumulation de nombreuses acquisitions, et dès lors plus instruit sur les rapports inter-individuels, remplace les moyens brutaux de lutte par des procédés plus efficaces pour dépasser les autres.

Cette compétition indirecte, à tout envisager, est-elle autre chose qu'une forme spéciale de suggestion et les moyens spécifiques que l'individu y déploie ne sont-ils pas des procédés suggestifs pour dépasser un voisin ?

Puis se pose la question de la publication des résultats de l'enquête.

Mme Nemes trouve que Mlle Degand a recueilli à elle seule une très grande partie des observations de l'enquête et que celles-ci ont eu lieu sur un nombre restreint d'enfants.

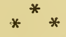
Il serait peut-être bon de classer ces observations d'après les individus qui en ont été l'objet et on pourrait ainsi procéder à l'examen de « types » de compétiteurs, travail que Mlle Degand est à juste titre appelée à faire. Du reste, il ressort déjà nettement des observations qu'elle a faites que les mêmes enfants réagissent toujours de la même façon.

M. De Croly appuie la proposition de Mme Nemes. Un individu soumis à une excitation donnée réagit toujours dans un même sens. Cependant, le travail de présentation des résultats de l'enquête par type ne peut être que provisoire et il faudra persévérer à observer les mêmes individus durant un temps relativement long, afin de voir apparaître l'évolution de la compétition chez un même élève.

Mais il faut se méfier « d'égomorphisme »; il est difficile d'éviter que la description des faits recueillis ne soit imprégnée un tant soit peu de quelque tendance subjective de l'observateur, qui pourrait faire dévier les conclusions qu'il tire du déroulement réel des phénomènes. Afin de remédier à cette possibilité d'erreur, les observations des autres collaborateurs de l'enquête serviraient à vérifier, dans la mesure du possible, — voire à compléter — les conclusions auxquelles les observations de Mlle Degand ont abouti.

M. Waxweiler, lui aussi, est partisan de la publication des résultats de l'enquête par l'étude de « types » et il demande à Mlle Degand de vouloir sérier les nombreuses observations qu'elle a faites sur ses élèves, afin de dégager les procédés spéciaux de compétition chez chaque élève. Il se félicite des résultats féconds qui ressortent déjà du travail provisoire de Mlle Degand : en dégageant le fait de l'évolution sociale des formes de la compétition, ils montrent la possibilité d'éduquer cette tendance incompressible de l'individu et de l'orienter vers des fins déterminées.

Th. J.



Réunion du 24 octobre.

M. De Vogel examine si l'enseignement au 4e degré doit prendre une allure d'éducation générale ou être adaptatif à la future profession des élèves.

Les trois degrés de l'enseignement primaire ont été complétés dans ces derniers temps par l'organisation d'un 4e degré.

L'élève à intelligence normale, ayant terminé ses études primaires à l'âge de 12 ans, n'a pas encore acquis un développement

physique suffisant pour être engrené dans les rouages d'un métier.

Ce n'est que vers l'âge de 14 ou 15 ans que les adolescents sont enrôlés dans l'apprentissage des métiers ou qu'ils sont admis dans les écoles professionnelles. Il y a un vide entre l'âge de 12 ans et l'âge de 14 ans dans l'éducation de l'individu. Certains, en attendant le moment de l'entrée en apprentissage, se font embaucher dans un emploi facile; d'autres, continuant à fréquenter l'école primaire, doublent ou triplent la classe supérieure. Le nombre de cas semblables fut tellement grand, qu'il permit de créer un organisme scolaire nouveau : le 4e degré d'enseignement primaire qui prépare les élèves à recevoir les connaissances professionnelles.

Ici se pose la question de savoir si l'enseignement qu'on y donne conservera le caractère de culture générale des années précédentes, ou s'il ne s'emboîtera pas graduellement dans l'enseignement d'une école professionnelle.

M. De Vogel rejette toute préparation professionnelle spéciale dans l'enseignement de l'école du 4e degré; celui-ci n'est que la continuation des efforts éducatifs de l'école primaire proprement dite, acceptant les mêmes procédés et les mêmes méthodes d'enseignement.

Cependant l'allure générale que prend cette partie de la formation de l'individu n'est pas quelconque, et elle ne peut guère s'écarter d'une ligne directrice tracée, car l'école du 4e degré reçoit les élèves dont la préparation vise à la formation d'individus dont les occupations professionnelles ne diffèrent pas essentiellement. Il contribue à former des ouvriers qualifiés.

A côté de l'enseignement d'ordre général, tel qu'il se donne dans d'autres établissements à des élèves du même âge, les jeunes gens reçoivent un enseignement de culture technique générale.

Les diverses manières par lesquelles les ouvriers manifestent les activités dans les différents métiers peuvent être systématiquement groupées dans un nombre relativement restreint de mouvements types. Chacun de ceux-ci se caractérise par le jeu d'un groupe de muscles déterminé et réclame sans cesse, pour pouvoir être exécuté normalement, une adaptation particulière.

La culture technique au 4e degré vise à faire acquérir les diverses aptitudes nécessaires à l'exécution de l'ensemble de ces mouvements.

Les capacités techniques des élèves se cristallisent au cours d'une pareille éducation et cantonnent les jeunes gens dans les métiers qui correspondent le mieux à leurs dispositions.

Mais il y a lieu de faire remarquer qu'un tel enseignement ne porte pas encore l'estampille de l'éducation professionnelle proprement dite, et que les cours de modelage, de travail du bois ou du métal ne sont pas enseignés en vue de former des ouvriers spécialisés pour un genre de travail déterminé, mais qu'ils sont donnés afin d'éveiller des aptitudes générales.

Il faut, dit M. De Vogel, choisir, dans l'ensemble des métiers, certaines occupations-types aussi variées que possible, transformant avec le plus grand nombre d'outils le plus de matières premières possible.

M. Waxweiler est d'accord avec M. De Vogel, quand celui-ci dit que les efforts éducatifs ne peuvent pas viser à un développement trop étroit; la culture générale élargit le champ d'adaptabilité de l'individu, de telle façon qu'elle lui permet de se cantonner facilement dans une profession déterminée.

De plus, en vue des industries qui atteignent un haut degré de développement, où le travail acquiert une subtilité très grande et réclame une attention très soutenue, l'éducation ne peut plus se faire pour préparer l'individu à un travail déterminé, puisque chaque machine a une technique particulière et demande des connaissances conductrices spéciales, dont l'initiation ne peut se faire qu'à l'atelier. Le tout, c'est de préparer le personnel par une bonne culture générale.

Le filtrage des capacités ne se fait pas tant à l'école qu'à la fabrique elle-même, où les contingences de la nature du travail éveillent des aptitudes que l'éducateur n'a pu encore soupçonner. C'est la machine qui opère l'élimination des inaptes et trie les différents éléments de capacité qui se présentent à elle.

Du reste, ceux qui ont la pratique de l'organisation du travail dans l'atelier connaissent bien vite la capacité d'adaptation des ouvriers embauchés.

Donc, la sélection s'opère généralement dans l'atelier et l'élimination s'y fait mieux que durant le temps de préparation à l'école.

Les États-Unis d'Amérique, où les éliminations ne se font pas autrement, mais où elles ont lieu sur une échelle plus grande, jouissent ainsi d'un élément de monopole par rapport aux autres nations, grâce à l'utilisation plus adéquate des capacités qui se manifestent.

Le progrès dans l'industrie se fait par de petites améliorations techniques dont l'ouvrier doit pouvoir se rendre compte chaque

fois qu'elles se présentent à lui ; il faut qu'il puisse continuellement se réadapter à la nouvelle fonction de la machine.

Une autre question se pose : actuellement on ne sait pas grand'-chose des exigences réelles du machinisme moderne quant aux aptitudes qu'il requiert, telles que la puissance d'attention, la dextérité, la « virtuosité » musculaire, la précision.

Quels sont les « tests » pédagogiques qui révéleront ces aptitudes-là dans l'enseignement général du 4e degré? Rien de tout cela n'est encore connu.

M. De Croly dit que la dernière question soulevée par M. Waxweiler est celle de l'étendue embrassée par l'activité proprement intellectuelle. Le travailleur dans l'atelier doit posséder des aptitudes autres que celles qui résultent du processus de l'activité de l'intelligence ; il ne peut être privé de certaines aptitudes manuelles particulières.

Il y a des enfants chez qui certaines aptitudes font défaut et, en dépit des meilleures méthodes pédagogiques, leurs capacités assimilatrices ne sont pas suffisantes pour pouvoir les acquérir.

Il serait intéressant de connaître les aptitudes de chaque élève et de savoir dans quelle mesure elles peuvent s'acquérir. On pourrait peut-être dégager par des « tests » les capacités intellectuelles d'une part, et mesurer les différents éléments des mouvements, tels que la résistance, la force, le pouvoir d'inhibition, d'autre part.

Le résultat de ces investigations pourrait peut être servir de guide pour pousser l'élève dans la voie la plus conforme à ses dispositions particulières.

M. De Vogel dit qu'il est vrai que la sélection se fait surtout à l'atelier, mais il faudrait cependant restreindre ce mode d'élimination aux industries où la transformation successive de la matière se fait par des machines ; là où les anciens cadres des métiers subsistent encore et où le travail de l'ouvrier n'est pas réduit au rôle de conducteur, le 4e degré peut contribuer largement à montrer aux jeunes gens le genre de travail qui correspond le mieux à leurs dispositions individuelles. A l'école professionnelle, il est trop tard ; le chemin est tracé et chaque direction nouvelle constitue une rupture dans la marche normale de la vie.

M. Menzerath dit que la question des mouvements, soulevée par MM. Waxweiler et De Croly, intéresse surtout le psychologiste.

Si le jeu des mouvements au point de vue de la force et de la vitesse est connu et que dans l'éducation on peut étendre ses efforts pour faire acquérir ces aptitudes, le problème de la préci-

sion des mouvements reste ouvert et il faudrait inventer un appareil ou établir quelque autre moyen pour enregistrer la mesure de la précision des mouvements. Dans les écoles, on néglige généralement l'éducation de la précision dans les mouvements. La gymnastique qui est souvent donnée au point de vue esthétique — ce qui n'est pas le cas pour la gymnastique suédoise, interrompt M. Marquebreucq — ne fait rien pour développer la précision.

MM. Chotiau et Menzerath sont d'avis qu'il faudrait des ouvriers professionnels à l'école du 4e degré pour donner l'enseignement technique; il n'y a qu'eux qui connaissent les tours de main des métiers. M. Menzerath rapporte que, dans une école d'aveugles, les élèves ont demandé des professionnels pour guides.

M. De Croly combat l'idée des ouvriers professionnels à l'école; ces gens ne sont pas des pédagogues. Ils savent manier des outils, mais n'entendent rien à diriger des élèves.

Le tout est de développer des initiatives et des aptitudes, et à ce point de vue le professionnel est dangereux, parce qu'il travaille empiriquement. Ses « tours de mains » ne sont guère des moyens éducatifs.

M. De Vogel partage l'avis de M. De Croly.

La séance est levée après un échange de vues auquel prennent part MM. De Vogel, Nyns et Waxweiler, sur les emplois auxquels se destinent les élèves surtout des écoles du 4e degré.

Th. J.

Groupe d'études historiques.

Réunion du 24 juin.

M. Verriest donne certaines indications complémentaires sur la question de la démographie étudiée par Mlle Cooreman et M. De Decker dans les séances précédentes.

S'il convient d'être sceptique à l'égard des statistiques établies par les historiens démographes, il ne faut cependant pas renoncer à l'étude minutieuse des documents existants; parmi ceux-ci, plusieurs n'ont guère été étudiés jusqu'ici. Ainsi, pour certaines localités, telles que Maubeuge et Hal, les comptes de morte-main, donnant les noms de tous les habitants décédés, constituent de vrais états civils. Pour Tournai, nous avons, depuis la moitié du XIIIe siècle, des listes où sont inscrits les citoyens majeurs et les étrangers.

Qu'appelle-t-on exactement *feu* ou *foyer* dans les dénombrements du moyen âge? A ce sujet aussi, M. Verriest fait quelques remarques. Il annonce que le problème est repris par Cuvelier dans son travail sur les dénombrements du duché de Brabant, qui est sous presse; l'auteur établit que *feu* et *foyer* équivalent à *maison*. Les dénombrements du Luxembourg sont actuellement étudiés par Grobbe et feront aussi l'objet d'une publication spéciale; peu à peu la démographie du passé se prépare ainsi une base sérieuse.

Envisageant particulièrement l'histoire de Tournai, M. Verriest critique les données démographiques de Hocquet dans *Tournai et l'occupation anglaise au XVIe siècle* (1901) et de Houtart dans *Les Tournaisiens et le Roi de Bourges* (1908). Ici le scepticisme, recommandé par Mlle Cooreman, est pleinement justifié.

M. De Decker entretient ensuite le groupe historique du *Panhellénisme* d'Isocrate, d'après la publication récente de Kessler, *Isocrates und die panhellenische Idee.* (Pour l'intérêt sociologique de cette étude, voir l'article no 261 des « Archives » dans le présent *Bulletin.*)

Les avis sur la valeur historique des écrits d'Isocrate sont très partagés; on peut dire, avec Ed. Meyer, que celui qui veut pénétrer dans la vie grecque du IVe siècle avant J.-C. doit avant tout étudier les discours et les brochures de propagande de ce rhéteur-publiciste, qui a exercé une grande influence sur l'opinion générale de son temps et qui, notamment, a contribué pour une large part à la création d'une conscience nationale chez les Grecs.

Ce qu'on a surtout reproché à Isocrate, c'est une prétendue trahison vis-à-vis de sa patrie athénienne, ce sont ses rapports avec Philippe, roi de Macédoine, le vainqueur de Chéronée, le ravisseur de l'indépendance des États grecs.

Aux yeux de Kessler, Isocrate est un idéaliste acharné de l'unité grecque, qui n'a reculé devant aucun moyen, pas même devant la

soumission à un prince étranger, pour réaliser à tout prix une patrie hellénique plus grande, englobant les nombreuses et antiques cités. Isocrate a d'abord lutté — et victorieusement — pour l'unification des Grecs sous l'hégémonie d'Athènes. Ce n'est qu'après la ruine de cet idéal entièrement patriotique, lors de la dissolution de la seconde ligue de Délos, qu'il a songé à une ligue de tous les États grecs sous la présidence du roi de Macédoine. Son rêve s'opposait directement aux aspirations de Démosthènes, le champion du particularisme athénien. Il ne faut pas perdre de vue que les Macédoniens étaient hellénisés, au point que, depuis le ve siècle, ils pouvaient, comme les vrais Hellènes, participer aux jeux olympiques. Cette considération est importante, si l'on veut juger équitablement la propagande d'Isocrate.

M. De Decker insiste sur la nature de l'unification hellénique après la bataille de Chéronée; ce furent les principes d'Isocrate qui furent appliqués par le roi Philippe : Les cités grecques formaient une *symmachie* et envoyaient au siège de la ligue, présidée par le prince macédonien, un certain nombre de députés se réunissant périodiquement en conseil; c'était un *Staatenbund* et non un *Bundesstaat*, une *ligue* et non une *confédération*.

M. De Decker explique, surtout d'après les données de Francotte (*La « Polis » grecque*), comment les cités grecques, dans les temps antérieurs à Isocrate, ont fondé des ligues et des confédérations restreintes sans en arriver jamais à l'idée d'une Grèce unifiée ; cette unification ne pouvait d'ailleurs réussir dans le sens d'une patrie absolument homogène, et la *symmachie* elle-même était, pour le milieu grec, un concept qui ne pouvait être défendu que par un fervent idéaliste.

M. De Decker cite certains passages des opuscules d'Isocrate qui montrent que le fameux rhéteur rêvait d'un vaste État hellénique basé sur la communauté de culture; Isocrate aurait ainsi préparé non seulement l'éclosion d'une conscience nationale grecque, mais encore la formation de l'hellénisme et les projets d'Alexandre le Grand.

Un court échange de vues a eu lieu entre MM. Smets, Dupréel et De Decker, relativement à la nature exacte de la *symmachia* (*ligue* entre cités) et de la *sympoliteia* (*confédération* de cités); il en est résulté que les deux notions n'étaient pas si nettement distinctes qu'on pourrait le croire d'après l'exposé de Francotte (*La « Polis » grecque*); l'unité de monnaie, par exemple, pouvait exister dans la simple *symmachie*, où il n'y avait pas de droit de cité commun, aussi bien que dans la *sympolitie*, où les institutions fédérales étaient pleinement développées

J. D. D.

La Belgique Artistique et Littéraire

Revue mensuelle du mouvement intellectuel national

Cette revue publie, depuis cinq ans, les œuvres des écrivains, critiques et érudits de Belgique. Elle n'obéit à aucune sujétion d'école ou de doctrine et accueille les talents inconnus comme elle s'honore de la collaboration des auteurs les plus réputés.

Paraissant en livraisons mensuelles d'environ 150 pages, *La Belgique artistique et littéraire* forme chaque trimestre un fort volume de plus de 400 pages d'un intérêt abondant et varié.

La Belgique artistique et littéraire, en publiant des articles de tous genres, reflète tous les aspects des préoccupations intellectuelles du moment. Elle ne contient que de l'inédit et n'insère que des œuvres d'auteurs belges.

Chaque livraison contient notamment une chronique fantaisiste de l'actualité, par F.-C. Morisseaux, illustrée par Oscar Liedel; une revue politique satirique, signée Bruscambille et illustrée par Jean Droit; des études critiques sur les Livres belges récemment parus et les chroniques régulières des Théâtres, par Paul André; des Salons, par Ray, Nyst, et des Concerts, par Eug. Georges.

Directeurs :

Paul ANDRÉ et Fernand LARCIER

Rédaction : 11, RUE DE LA BANQUE

Administration : 26-28, RUE DES MINIMES

Abonnement : 1 an, 12 fr. Etranger, 15 fr.

Le numéro : 1 fr. 25

* fin.

CATALOGUE D'ÉDITION

MISCH ET THRON

ÉDITEURS

BRUXELLES

1898 - 1911

SOMMAIRE :

VIENT DE PARAITRE (Envoi gratis sur demande).

SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
BRUXELLES